LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME CINQUIÈME

Octobre — Novembre — Décembre 1906

La BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME CINQUIÈME

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1906



BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28



CONTES DE L'ARC-EN-CIEL

LE VERT

Manuscrit débordant d'âme, celui dans lequel se trouve le conte que l'on va lire, oppose éperduement les miracles de Dieu aux péchés des hommes, miracles de notre misère.

La chapelle des Cinq Plaies était cachée dans un pli de val au cœur de la forêt. A sa gauche, une cuve moussue de source s'animait de bouillonnements nombreux. D'ordinaire, on en distinguait cinq, le nombre sacré écrit dans les plaies du corps divin et la fontaine en avait pris son nom. Un ermite recevait les pèlerins. L'hiver dernier, on l'avait trouvé mort de froid et de vieillesse dans l'espèce de puits rond qui servait de cellule derrière la chapelle. Peu après, un jeune homme l'avait remplacé. Venu de très loin, il avait tout oublié de ce lointain de temps et de lieu pour la

ferveur de la source sainte seule vivante dans la mort d'hiver où erraient les sangliers et les loups pareils à des diables de tentation, les oiseaux, anges de compassion ou d'extase. L'héroïque joie d'enfance habitait l'ermite.

Un matin, dans le temps de la chandeleur, il vit le soleil levant cerclé d'une transparence d'or. Puis des zones s'étagèrent en marches d'un escalier divin aux couleurs de soies grises, roses, vermeilles, tendres et molles au toucher des yeux. Le soleil semblait s'émouvoir, rougir, pleurer de leur contact. Bientôt après, le jour fut sombre et le ciel terne. Une angoisse, avec les nuées prenant le ciel, avait pris l'âme de l'ermite.

Lorsqu'il se rendit à la fontaine, il sentit la terre changée sous son pas. Ce n'était plus le sol dur et fidèle ainsi que les dalles funéraires pavant les cloitres : c'était la terre élastique et moite pareille à une chair. Cette douceur en fut à ses pieds insidieuse et torturante. La vie dont l'angoisse était descendue du ciel trouble à son cerveau accablé, montait maintenant de la terre à son corps frissonnant. Il alla vite vers la source toujours bouillonnante des Cinq plaies; les remous longtemps regardés lui semblaient les flammes pures de cinq radieuses fleurs de cristal vibrant.

Parmi les retours du froid, la graduelle victoire de la tiédeur vivante perdit son acuité. L'ermite l'avait oubliée, presque, quand lui revint l'angoisse du premier ciel brumeux. Il en chercha la cause et finit par la découvrir. Tout autour de lui la futaie s'obscurcissait. Cela avait été d'abord quelques fils épaississant à peine la dentelle des ramures. Peu à peu celles-ci se firent plus sombres. Le hallier, comme les hautes branches, devenait plus touffu et plus doux. Une sorte de duvet d'ombre voilait les gestes durs des

troncs. Bientôt cette ombre s'éclaira d'une transparence de plus en plus pourprée. Ce fut comme une seconde brume d'eau, montant encore une fois de la terre, tombant encore une fois du ciel, et qui l'enveloppait de nouveau, âme et chair, sans qu'il pût rien pour se délivrer.

Un jour, dans la brume duveteuse, transparut la vie verte. Il en frissonna comme du danger longtemps craint et tout à coup apparu. L'herbe oubliée se révéla subitement, comme la douceur, à ses pieds naguère, de la terre élastique et moite. Cette herbe grandie, on eût dit exaspérée autour de la pure source sainte, flamboyait maintenant en tapis de feu vert. Il en prévut la montée submergeante. Des plantes s'étalaient en roue verte au dessin de la feuille; des tiges se dressaient. Leur ascension continuait dans les ramures, où le geste des branches s'illuminait des clartés de chatons d'or vert, d'argent roux. Les bourgeons s'ouvrirent. Ils furent d'innombrables perles palissantes, bientôt écloses en ailes vertes. Immobiles tourbillons de mouches, immobiles nuées de papillons, le vert, par eux, reculait le ciel, soulevait la terre, enveloppait dans l'âme vibrante des feuilles submergeant tout.

L'ermite souffrit atrocement. Il sentait l'air lui manquer. En même temps, la lumière n'arrivait plus à son âme qu'obscurcie comme sous une eau verte. Il ne trouvait d'allègement que devant la pure source où tourbillonnaient toujours les cinq radieuses fleurs de cristal vibrant. Leur grâce se mutiplia dans les premières fleurs. Celles-ci trouaient l'obsédante vie verte comme la source ardente et pure. Elles étaient aussi comme des petits soleils multipliant et rapprochant l'astre que les nuées et puis les feuillages étaient venus obscurcir.

Maintenant des paquerettes, des pissenlits, des boutons d'or étoilaient tout l'entour de l'ermitage, trouaient innombrablement l'herbe s'opposaient à la feuillée sans cesse épaissie là haut. Il les aima religieusement. Ses paquerettes étaient différentes chacune, ainsi que diffèrent les âmes. Elles avaient des physionomies distinctes comme des anges parmi la marée monstrueuse du vert confondant tout. Leur bord carminé à l'extérieur semblait teint de sang en rédemption. Roues d'argent et d'or, elles disaient les armoiries d'or et d'argent de la Terre-Sainte, où cinq croix glorifient la grâce des cinq plaies, la grâce de la source. Des bouquets s'en entassaient dans la chapelle et quand l'étoilement des quelques cierges apportés par les pèlerins se joignait à l'éclat des fleurs, l'ermite, évoquant le soleil de l'hostie dans l'ostensoir, sentait le vert vaincu.

Mais la nuit des feuillées épaissies amena des pèlerins plus nombreux. Ce n'étaient plus seulement ceux qu'un grand désir ou un grand repentir jetait à travers tout vers Dieu. Il venait des groupes qui priaient plus doucement, comme ceux que le bonheur engourdit. Les feuilles s'animaient tout à coup de leur arrivée, comme elles chantaient et parlaient dans les chansons des nids.

Un jour, croyant la forêt solitaire, l'ermite errant découvrit un homme et une femme au bruit et au mouvement de leurs baisers. Le sang qui éblouit ses yeux lui montra que le baiser est la fleur rouge du vert. Une épouvante immobile et formidable hanta désormais l'ermite. La lumière de la fontaine et des cierges commença de subir en son âme les assauts de la nuit verte, triomphalement innombrable, touffue, chanteuse et mouvante autour du sanctuaire. Les orages d'été lui semblèrent ses fureurs. Elle disait

l'énigme de ses chansons et de ses murmures dans les coups tonnant à mort; le secret sanglant de sa douce couleur dans les flammes rouges des foudres.

Un matin, après une exceptionnelle nuit de tempête, il trouva une énorme branche que la foudre avait arrachée d'un arbre. Celui-ci demeurait debout; à ses pieds grimpait la liane d'un chèvrefeuille aux enroulements verts tendres qui semblait moins avoir été meurtrie par la flamme que suscitée, là, par elle. Des fleurs s'allongeaient en promesse blanche. L'ermite eut une grande angoisse de l'enlacement vert et un égal désir de la fleur qui le viendrait éclairer. Il revint là chaque jour. Un matin, il trouva la pâleur épanouie, mais les fleurs n'étaient pas à l'image du soleil et de la source. Elles s'allongeaient en lèvres, en langues d'animaux, d'oiseaux, de reptiles aussi. Elles étaient légères comme l'haleine et prenantes comme la flamme. Leur blancheur, de près, se dénonçait nuancée de rouge comme d'un sang secret, et de ce vert dont leur arome intense et doux devait être l'âme épandue. Elles montaient tout le long de la liane, suivant son enlacement, pâles comme des flammes non lumineuses mais ardentes.

L'ermite s'enfuit; l'enlacement resta autour de sa chair et l'arome dans son cœur.

Le manuscrit débordant d'âme et qui oppose éperduement les miracles de Dieu aux péchés des hommes, miracles de notre misère, présente ici le plus grand des crimes, celui qui outrage à la fois la vie détruite et la mort profanée. Il dénonce les pouvoirs mauvais égarant les âmes comme les démons noirs des enluminures, et ne craint pas de montrer tout le mal du monde dont l'Agneau de Dieu, seul, put racheter le crime.

Donc, cette même nuit, halluciné par des foudres

ébranlant la forêt ivre, l'ermite courut, irresponsable vers l'arbre au chèvrefeuille et s'y pendit avec sa ceinture.

Maints jours se passèrent sans qu'on sut où il s'en était allé. Mais au printemps, des amoureux cherchant un nid arrivèrent au chèvrefeuille. Les lianes épaissies étouffaient de leurs enroulements verts un squelette vainement blanc. Et c'était dans la cage même des côtes, à la place du cœur, que le vert des feuilles chantait par le ramage d'un nid.

JAUNE

Ce « flirt » était entré dans sa vie sans appartenir à elle, avec la brutalité d'un accident. Il n'en éprouvait pas l'émouvante sensation de l'amour nécessaire, si bien voulu par notre destin qu'il semble écrit aux étoiles pour descendre à l'heure élue, comme la fatalité des constellations vous prenant dans le réseau d'or des feux divins. C'était l'aventure d'un pas, le piège aux pieds, la pierre brisant la marche bonne. Pourtant, bien que très lucide, averti d'intuition plus encore que d'expérience, Jean Dumont s'y était volontairement livré pour échapper aux affolements de l'amour impossible et seul vrai. La femme semblait comprendre ce côté inférieur de l'aventure qu'elle n'évitait point. On la nommait Clotilde Sylvain; le vague des relations de ville d'eau achevait d'estomper le côté formel d'une correcte situation de vraisemblable veuve.

Dès leur première intimité, ils s'étaient pris à se faire souffrir, légèrement d'abord, puis de plus en plus habilement et cruellement. On eût dit que de ne pas voir assez l'affection naissante qui les devait unir, il leur fallait sans cesse en réveiller la présence par

celle du mal dont ils l'ébranlaient. L'intérêt du jeu atroce était de savoir aller le plus loin sans faire la blessure trop grave qui délivrerait de séparer. Cette séparation faisait leur sagesse, comme la mort celle d'escrimeurs aux armes non boutonnées. Ils ne la voulaient ni l'un ni l'autre. Il fallait savoir frapper souvent et habilement sans l'accident qui mettrait fin au match.

Il avait vite deviné combien elle avait d'acquis en ces manœuvres de l'âme autour de l'amour profané. Son inadmissible supériorité de femme, toujours sincère un peu, par l'instinct, jusque dans les pires habiletés, avait souvent entraîné Mme Sylvain à des excès dont il avait aussitôt tiré les avantages requis. Feignant l'offense totale, prêt à la rupture qu'une révolte intérieure lui faisait désirer toujours malgré l'amusement de sa sensualité d'âme, il avait amené la femme à des défaites tendres, exquisement incomplètes, Pourtant, selon l'éternelle puissance du bien, c'était lui qui avait le plus perdu à ses victoires. Même jouée sans doute, la subite bonté des condescendances féminines prenait chaque fois sur lui un empire qui gênait ses coups et captivait sa curiosité. La simplicité du désir, éveillée par la beauté pâle et presque secrète d'être si peu voyante, se réveillait alors, tandis qu'elle se perdait et s'animait à la fois dans leur jeu méchant.

Il s'établit bientôt une sorte d'étrange confraternité d'armes entre ces escrimeurs. L'un félicitait l'autre de quelque coup plus audacieux et plus adroit. L'inquiétude les prenait de s'être trop fortement atteints. Inconsciemment, ils épiaient, comme un sang rédempteur, l'apparition de l'amour, caché, espéraient-ils, sans doute, sous leur hostilité et leur compassion. Cette apparition devait être la mer-

veille impossible excusant leur jeu mauvais et leur attente inutile.

Un jour, qu'ils avaient retrouvé quelque saveur dans leur tête à tête, Jean cueillit des fleurs et les lui offrit au départ. Elle ne les voulut point toutes. — Vous avez droit d'en garder le tiers au moins, dit-elle, d'après les résultats de notre partie! — C'étaient de hautes tiges d'Aenothères, en forme de thyrses; des corolles jaunes y pendaient un peu flétries, comme des désirs déçus. Il rentra, les installa devant lui, sur sa table, dans un vase d'eau et se prit à penser. Même le vouloir de vivre à tout prix, d'échapper n'importe comment à l'amour impossible dans lequel il avait failli sombrer, pouvait-il excuser l'étrange profanation qui amusait son mal? Une âme de femme ne met-elle pas un peu de sa divine vérité jusque dans les pires feintes? Le désir seul sincère, peut-être, entre eux, pourrait-il les absoudre vis-à-vis de l'amour?

Il réfléchit longtemps. Tout à coup, il tressaillit, émerveillé. Devant lui, dans l'obscurité du crépuscule, les œnothères s'ouvraient éclatantes. Le cône armé du bouton se déroulait si rapidement qu'il en imaginait voir le mouvement, et c'était l'appel d'un calice pâle et ardent avec l'effleurement léger du pistil. Un parfum puissant, une haleine amère et citronnée, si étrangement douce et violente qu'elle enivrait, était projetée par la fleur, maintenant d'une rondeur de coupe. Il resta un instant sous l'éblouissement clair et l'enivrement ambigu; puis s'enfuit, courant vers la villa qu'elle habitait seule. Il l'aperçut aussitôt. Elle vint lui ouvrir, tenant encore en main une des branches de fleurs qui s'écrasa entre eux, dans leur première étreinte.

Par une sorte de reconnaissance charmée, ils firent

des fleurs insidieuses la règle de leur amour. Il fut, à l'image de celles-ci, capricieux, cruel, constant aussi comme la chair aux mornes esclavages. Éloignés l'un de l'autre, ils se croyaient délivrés. Le mystère de l'heure les ramenait aux caresses révoltées et toutes-puissantes comme les impérieuses corolles jaunes projetant une haleine amère et douce, invinciblement.

Un jour, la saison approchant de sa fin, Jean trouva une vieille dame assise auprès des fleurs moins nombreuses.

— Monsieur, dit-elle avec l'assurance que voulait son âge, et aussi la délicate grâce de la jeunesse demeurée en l'âme, ne voudriez-vous pas me rendre un véritable service? J'adore les fleurs! Je voudrais avoir quelques-unes de celles qui sont là dans le taillis, mais je ne suis plus assez souple pour y atteindre?

Avec un zèle dans lequel il aurait voulu faire voir tout l'empressement attendri qui l'animait, Jean eut vite fait de présenter un bouquet à la vieille dame qui le remercia exquisement.

— Je ne puis plus remettre mon espoir d'une fleur à l'an prochain, dit-elle. Je dois tâcher de les obtenir sitôt que je les vois. J'avais un grand désir de celles-ci, à la fois dures comme la mort qui m'est proche et délicieuses comme la vie qui m'abandonne... Mais, dit-elle en souriant, la charité que vous m'en avez faite efface tout cela; et je ne les vois plus que très douces, comme toutes les choses de bonté!

Un étrange espoir fit tressaillir Jean; il sentit la libération d'un envoûtement qui tombe. Il regarda les fleurs aux fines mains vieilles, et comprit qu'elles y resteraient à jamais pour lui, captives de l'âme revenue.

AUGUSTE JOLY.

LES DIEUX NOUVEAUX

Regarde le matin, un jeune Dieu va naître.
Il émerge du cœur adorable du monde ;
Derrière la colline où sa face s'avance,
S'émeut, tressaille encor la blancheur des naissances.

Regarde le matin, un jeune Dieu va naître.
Le soleil a béni sa face sans sommeil,
Et lui-même étonné de savoir son enfance,
Danse, sourit, s'arrête, conscient de sa science.

Il est pur, harmonieux, sa sagesse est féconde,
Il est comme un présent adorable du monde.

***

On parle, écoute, ce sont les dieux nouveaux.
Ne redoute jamais leurs faces sans colère,
Ceux-là n'accablent point de terreur les cerveaux,
Et leur voix sans horreur te parle sans tonnerre.

Ceux-là ne disent point : « Sois donc à moi-même pareil,
» Use le temps sur tes lèvres en prière,
» La cendre que tu mâches en te frappant le cœur
» Fait oublier le goût mauvais de tes soleils.

» *La vie est le voyage adorable et trop libre,*
» *Adore ;*
» *Mes idoles d'horreur, de laque et de sang noir,*
» *Leurs flancs muets, troués, où la vie chavire,*
» *L'orbite vide éclaboussée de désespoir.*

» *Châtie la vie, elle trahit la douce mort*
» *Et roule trop libre jusqu'aux pôles du monde.*
» *Abandonne pour moi ces soleils qui t'inondent,*
» *J'offre des Paradis — altitudes sonores.* »

*
* *

Tristesse, fille aînée de la Mort maternelle,
Nous en avons assez d'aimer sur des tombeaux.
L'ombre n'obscurcit plus nos lucides cerveaux,
Et déjà l'aube vague tremble comme un appel.

Les vieilles idoles vacillent dans l'aurore,
Ah! nous n'entendrons plus le râle des dieux morts.

*
* *

Ecoute, on parle, ce sont les dieux nouveaux.
Ne redoute jamais leur face sans colère,
Ceux-là n'accablent point de terreur les cerveaux
Et leur voix sans horreur te parle sans tonnerre.
Ils disent :

« *Crois-moi, je suis le sens divin de toute image,*
» *Je suis l'ardeur muette des soleils calcinés,*
» *Je suis dans l'ombre bleue le cristal agité,*
» *Je sais multiplier la forme des nuages,*

» *Je suis le soleil blanc des matins sans outrages,*
» *Le râle suffoqué dans les midis torpides,*
» *Je suis la toison d'or des couchants héroïques,*
» *Je suis la nuit en marche vers l'éternité.*

» *Je suis de l'horizon le geste qui incline*
» *Jusqu'aux pôles du monde l'équilibre des lignes.*

» *Je suis la voix épanouie de la mer*
» *Qui émane du cœur de la terre, ma mère,*
» *Je suis la pulsation des mourantes marées.*
» *Entends, le bruit d'un peuple en marche sur la terre.*

» *J'ai dans le sein des mères la volonté de vivre*
» *Mouvement, forme, écho d'un monde qui va vivre.*
» *Dans leur sein contracté de joie et d'épouvante*
» *Tressaille obscurément une chose vivante.*

» *Je suis le mouvement du monde évoluant*
» *Sur l'axe incandescent du soleil diligent.*

» *Je suis la volonté concentrique des sphères*
» *Qui creusent dans l'éther leurs routes circulaires.*

» *Je suis la mort aussi, mais que la vie féconde.* »

***

Le temps méditatif dirige un bleu sillon,
Qui use son bonheur aux murs de ta maison.

Lève la tête au ciel vers l'auguste soleil,
Respire largement et salue la terre,
Libère ton cerveau, crache la cendre amère
Et dévore ardemment les fruits bleus et vermeils.

Regarde le matin et regarde la route,
Claire comme un appel lointain dans la déroute.

Vie, vie, éternelle vie — ouvre les bras,
Ouvre les bras, prends-en le plus que tu pourras.

EUGÈNE HERDIES.

LA DETTE DE LA SCIENCE POLITIQUE CONTEMPORAINE ENVERS L'ŒUVRE DE LE PLAY (1)

Mesdames et Messieurs,

En m'appelant, moi étranger, à prendre la parole dans cette séance solennelle, devant ce public d'élite et après les orateurs éminents que vous avez applaudis, le comité d'organisation du Centenaire de Le Play m'a fait un honneur dont je sens tout le prix, mais dont je sens aussi tout le péril.

Si j'ai, cependant, accepté le péril, c'est qu'au milieu de vous, dans cette société où plane l'ombre de Le Play, j'ai cru que je retrouverais quelque chose de la paternelle indulgence avec laquelle votre illustre fondateur accueillait dans sa demeure hospitalière tous ceux qui aspiraient à le connaître.

Et, si j'ai pensé que je pouvais, en toute liberté d'esprit et sans partager toutes les vues de l'école de Le Play, vous parler des rapports de sa doctrine avec la science politique contemporaine, c'est qu'il y a, me semble-t-il, toujours du profit à étudier ceux qui, comme lui, au milieu des déchirements et des excitations de la politique militante, n'envisagent

(1) Discours prononcé, à Paris, le 13 juin 1906, à l'assemblée générale de la Société internationale d'Economie sociale, à l'occasion du centenaire de Le Play.

dans la politique qu'une science qui apaise et concilie.

Le sort des hommes s'élevant au-dessus des préjugés courants et n'hésitant pas à proclamer les vérités importunes semble parfois ingrat et amer.

La cérémonie actuelle est pourtant la preuve du contraire. Et, pour ma part, je trouve enviable le lot échu à un citoyen qui, loué de son vivant par des écrivains de partis différents comme Sainte-Beuve et Montalembert, reçoit, un quart de siècle après sa mort, les louanges d'hommes de nationalités et d'opinions diverses rassemblés pour célébrer sa mémoire et son action pacificatrice.

Le Play aimait la liberté et l'idéal; il parcourait le monde; il s'instruisait au contact des réalités qui forment le jugement. Il vivait loin des dissensions qui l'obscurcissent.

En observant impartialement les phénomènes, en rattachant les théories aux faits; en pénétrant, au cours d'un demi-siècle de voyages et d'études, dans les détails de la vie intime des familles et des sociétés, il acquérait peu à peu une pensée plus profonde et plus lointaine, un sens plus raffiné. Et, sous le réseau des lieux communs et des banalités dont est tissée l'existence quotidienne, il retrouvait les vérités permanentes, les éléments primordiaux qui font une société régulière et pondérée.

Au temps où il vivait, la méthode simplificatrice qui avait réduit en poussière les Institutions compliquées du passé, commençait à apparaître comme une force surtout négative. On éprouvait le besoin d'une méthode positive d'affirmation et de reconstruction. L'ancien régime était la rigidité des formes et la stabilité. Le nouveau régime était la flexibilité des formes et le mouvement. La tâche consistait à régulariser le mouvement et à rendre à la société la cohésion qui lui manquait.

Le Play est de ceux qui, pour accomplir cette œuvre, ne se livraient pas aux jeux éperdus de la logique et de la raison, et n'imaginaient pas des systèmes aussi séduisants que chimériques.

Il savait que si les conceptions *a priori*, sorties du

cerveau humain, ignorent les nuances, le monde lentement formé par les coutumes et les traditions de l'histoire, n'est que nuances et oppositions.

Pour découvrir les conditions de la paix sociale, il tenait compte non de ce que les hommes ont pensé, mais de ce qu'ils ont fait ; et je résumerai l'orientation des écrivains de son école en disant qu'ils ont opposé le règne de l'esprit social au règne de l'esprit classique.

L'Esprit classique, Messieurs, dont M. Albert Sorel, l'illustre Académicien qui devait vous présider ce soir, a fait la magistrale analyse que vous connaissez, c'est celui qui pénètre, l'Empire romain comme la monarchie de Louis XIV, comme la Révolution française.

C'est celui qui entend plier les hommes et les choses, sous le joug de l'universelle Raison, et qui révèle dans la politique, comme dans les parcs dessinés par Le Nôtre, la passion de l'unité, de la symétrie, de la belle ordonnance.

C'est celui qui créait, il y a trois siècles, le système des Intendants et qui a affaibli la liberté en cessant d'abandonner l'accomplissement des services publics à des citoyens désintéressés, et en confiant à une bureaucratie professionnelle payée par le Pouvoir central, dont elle émane, le monopole exclusif des emplois et des fonctions.

C'est encore celui qui, chargeant le Gouvernement du bonheur de tous, conçoit l'Autorité concentrée en face d'une multitude dispersée et l'Etat seul actif en face des individus inertes.

L'Esprit social, au contraire, considère la société comme un ensemble organique d'une infinie complexité. Et il estime cette complexité salutaire, parce qu'en politique comme dans la nature l'être complexe seul est capable de résister aux causes d'usure qui l'entourent.

L'Esprit social, loin de redouter la merveilleuse variété des formes possibles de la vie, en favorise l'éclosion. Il provoque la diffusion féconde de toutes les énergies individuelles ou collectives et se borne à leur fournir les cadres de leur développement.

L'Esprit social, enfin, a plus de foi dans la puissance des mœurs et des forces immanentes dont l'humanité a le dépôt, que dans la puissance des systèmes et des lois; il attache plus de valeur à la structure naturelle interne de la société qu'à l'appareil extérieur imposé par l'Etat. Il préfère la tendance organique à la tendance égalitaire.

Le triomphe de la Paix sociale par la pénétration de l'Esprit social, telle est la portée générale de l'œuvre de Le Play. Et pour marquer avec plus de précision la façon dont il entend la réalisation de l'Esprit social, je dirai qu'il le fait à la fois en moraliste et en technicien.

Messieurs, quand on observe l'évolution des civilisations successives, il semble que l'on puisse ramener tous les conflits qui sont la trame de l'histoire, à un conflit suprême entre la liberté et l'égalité.

Les sociétés sont, en effet, des communautés d'êtres doués d'une certaine liberté et entre lesquels règne au début une certaine égalité. Mais bientôt la diversité des natures individuelles conduit à la diversité des conditions sociales. Peu à peu les mieux adaptés s'élèvent, ils voient la condition du bonheur dans la liberté et ils sacrifient l'égalité; la masse qui est restée au bas de l'échelle, et ne profite pas de la liberté, invoque pour s'élever à son tour une justice égalitaire qui sacrifie la liberté.

La liberté et l'égalité sont donc des notions contradictoires et relatives, et l'on arrive de plus en plus à la conviction qu'il faut concilier la liberté de la vie individuelle et l'égalité de la vie collective par le groupement, par l'association et par l'organisation sociale. Devant ce difficile problème, Le Play est avant tout un moraliste et il cherche la conciliation de nos antagonismes dans la morale.

Il fonde la liberté sur la tolérance : « Le plus sûr moyen, écrit-il, de faire régner la liberté chez un peuple, c'est d'inculquer à chacun le respect de la liberté d'autrui (1). »

Et par le respect de la liberté d'autrui il entend

(1) *Réforme sociale*, t. II, p. 393.

non seulement la foi large, robuste et désintéressée qui permet de supporter à côté de soi un idéal différent, mais il admet encore, ce qui est en somme l'essence de la tolérance, cette liberté que chacun de nous, par rapport aux opinions des autres, a l'habitude d'appeler la liberté de l'erreur, car il ajoute : « Il faut résister à la pensée généreuse qui nous excite à faire jouir les autres, même contre leur volonté, des bienfaits de la vérité et de la vertu (1). »

Une société n'apportant aucune entrave à la libre circulation et à la libre concurrence des croyances et des systèmes et provoquant l'émulation pour le bien plus que l'hostilité contre le mal ferait songer à Marc-Aurèle estimant que la meilleure façon de se venger des méchants c'est de ne pas leur ressembler. Et l'on comprend Sainte-Beuve affirmant qu'il ne connaît pas de plus belle page de morale sociale que celle de Le Play sur la tolérance.

Le Play ramène aussi la lutte contre l'inégalité à la pratique de la morale.

Pour accepter leur infériorité et conserver l'espoir du mieux être, les inférieurs doivent, d'après lui, s'attacher à leur milieu et mettre en œuvre les qualités émancipatrices qui élèvent l'homme : la prévoyance, l'épargne, la tempérance, la régularité et la dignité d'une existence familiale consacrée au devoir.

De leur côté, les supérieurs, pour justifier leur supériorité, doivent atténuer les souffrances de l'inégalité, en répondant à la douleur par la sympathie et en assumant des devoirs toujours plus nombreux de protection et de patronage à l'égard des humbles.

Depuis Le Play, messieurs, on a bien souvent répété que la question sociale est une question morale, et il est impossible de le contester en théorie.

Assurément le principe même de l'inégalité, la loi naturelle, universelle et inéluctable de différenciation, loin d'être condamnable, est la condition des progrès humains qui sont toujours l'œuvre d'une élite. Ce qui est funeste, c'est l'excès d'une différenciation factice inhérente à une vie sans frein ; ce qu'il faut com-

(1) *Réforme sociale*, t. II, p. 375.

battre, ce sont les privilèges conventionnels apparaissant en quelque sorte comme les excroissances malsaines de la liberté.

Assurément encore un monde hiérarchisé où tous se supporteraient et s'aideraient, où les puissants mettraient une borne à leur avidité de jouir, où ils soutiendraient les faibles, où chacun, dans la perpétuelle agitation de l'univers, se rattacherait par son groupe familial ou local à quelque chose de permanent; un tel monde serait sans aucun doute plus heureux qu'une mêlée égalitaire de déracinés, où tous, aspirant au premier rang, s'imaginent que d'un même élan, par le même effort, ils peuvent ensemble atteindre le même but, et où, pour un seul vainqueur, il y a tant de vaincus aigris et déçus.

Mais, il serait inutile de le dissimuler, à notre époque de transition le patronage est une illusion. Concevoir une société reposant sur la résignation et la dignité des petits, sur la justice et la bonté des grands, sur la vertu et la tolérance de tous, c'est rêver la cité parfaite peuplée de créatures parfaites.

Or, l'on trouve les créatures parfaites dans le Royaume d'Utopie de Thomas Morus, ou encore dans cet autre Royaume d'Utopie décrit par William Morris, sous le titre de « News from nowhere » dans ce monde d'un charme pénétrant, évocateur des allégories de Botticelli, où des êtres débordants de jeunesse naïve et de force hardie, de fière beauté et de fantaisie créatrice, vivent dans l'harmonie et la lumière et goûtent avec l'enchantement des jours heureux et paisibles l'exquise douceur d'une mutuelle sympathie.

On ne trouve pas ces créatures parfaites dans la cité réelle. L'épanouissement d'une civilisation n'est pas un épanouissement de la morale. Au contraire, plus une civilisation exalte la plénitude de la vie et plus aussi devient violent le choc des passions et des appétits, et plus les coups de la Fortune sont capricieux, et moins les malheureux assoiffés de justice acceptent l'influence des dirigeants, et moins les privilégiés, parvenus d'un bond rapide, songent dans leur brusque ascension à se retourner vers les retardataires.

La liberté morale ne suffit donc pas. Il faut le frein régulateur d'un ordre politique. Mais à côté d'un moraliste optimiste, il y a en Le Play un technicien expérimenté. L'ingénieur qui savait par quels procédés on assure la supériorité d'une usine, n'ignorait pas comment on assure la supériorité d'une société.

Il appartient à cette lignée d'écrivains qui, depuis Aristote, ont avec Montesquieu, Tocqueville, Comte, Taine, Emile de Laveleye, Bryce, combattu dans la passion unitaire, qu'elle souffle d'en bas ou d'en haut, l'ouvrière du despotisme, et qui ont trouvé la garantie de la liberté politique dans la diversité des corps politiques intermédiaires.

Il a dit que, pour établir la paix sociale, il faut recourir à un mécanisme scientifique. Et si vraiment il existe une technique sociale; si, dans l'œuvre politique, tout est question de mesure et de proportion; si un régime politique solide est un agencement ingénieux et délicat de rouages variés, une alliance d'éléments modérateurs contenus les uns par les autres, et si le secret de la paix sociale est dans la pondération et l'équilibre des forces, alors Le Play a contribué à mettre en lumière des vérités dont l'évidence s'impose chaque jour davantage.

La démocratie contemporaine, en effet, a ses caractères bien particuliers : elle n'est plus comme la démocratie antique à son aurore, une république patricienne de paysans ou une république bourgeoise d'hommes libres servis par des esclaves; elle n'est plus, comme les démocraties urbaines médiévales, une fédération de corporations encadrant les individus inégaux dans des groupements organiques. Elle est la plus vaste agglomération d'individus armés de droits égaux dont l'histoire fasse mention. Elle n'exclut plus de son sein le travail manuel. Elle n'a plus pour limites les portes de la cité. Son horizon, c'est le monde. Les événements les plus lointains ont sur elle une répercussion profonde, et il semble que tout se tienne, se lie et s'enchaîne et que jamais les individus et les classes et les peuples n'ont plus étroitement dépendu les uns des autres.

L'humanité poursuit sans trève, dans tous les domaines et avec un besoin croissant d'expansion, tous les buts qui peuvent tenter son activité.

Rarement, elle a dans le tourbillon qui l'emporte étalé de plus saisissants contrastes, des mœurs privées plus somptueuses et des souffrances privées, je ne dis pas plus vives, mais plus vivement ressenties. Rarement, elle a montré plus de fraternelle pitié dans les sentiments, plus de divergences dans le champ de la pensée.

Jamais elle n'a connu une pareille intensité du courant vital, une telle accélération du mouvement intellectuel et matériel, une telle circulation des personnes, des choses et des idées.

Jamais elle n'a éprouvé à un plus haut degré l'ivresse du savoir, la volupté de l'art, le charme du rêve infini, la joie qui s'exhale de l'Univers, et aussi la mélancolie des réalités de la vie, le trouble des conflits économiques et sociaux, l'inquiétude de l'homme aux prises avec le mystère du vice, de la misère et de la destinée.

Jamais elle n'a assumé de plus lourdes et de plus multiples charges. Jamais, pour s'en acquitter, elle n'a dû faire appel à plus d'initiative et à plus de discipline. Jamais elle n'a mieux mis en relief la haute valeur de l'action individuelle et la nécessité de l'œuvre collective.

Jamais, enfin, un corps social qui se développe n'a exigé une science politique plus profonde, une morale sociale plus élevée, une charpente plus solide.

Or, la démocratie, née dans les convulsions du XVIIIe siècle, a tout ce qu'il faut pour vouloir avec énergie; elle n'a pas tout ce qu'il faut pour agir avec esprit de suite. Elle n'a pas l'armature qui lui est indispensable pour accomplir la tâche considérable qui lui est dévolue et résoudre les nombreux problèmes qui se dressent devant elle.

La souveraineté populaire reposant sur le nombre inorganique, et faisant de l'État la projection de toutes les volontés individuelles détachées de leur milieu, a, malgré son apparence de force et de puis-

sance, quelque chose de factice, parce que sa base n'est qu'une forme flottante et indécise.

Cette souveraineté ne s'incarne pas dans le gouvernement. Car, le gouvernement, asservi aux passions confuses des assemblées, n'a entre les mains qu'une autorité illusoire.

Elle ne s'incarne pas dans les assemblées représentatives qui ne sont à leur tour que le changeant reflet des passions de la multitude.

Elle ne s'incarne pas dans le Peuple. Car le Peuple, que la théorie du Contrat Social élève à la dignité d'une réunion de maîtres, est, en fait, non pas même une réunion de citoyens actifs, mais un amas d'êtres minuscules qui, pendant une période électorale, ont le mirage du Pouvoir, mais qui, après cette effervescence éphémère, retombent dans le néant et n'ont plus le moindre lien avec la chose publique.

Et il devient de plus en plus manifeste que si, à un certain moment, le progrès pour le peuple opprimé était dans l'émancipation, il est aujourd'hui pour le peuple émancipé dans l'organisation. C'est-à-dire que le Souverain Pouvoir s'étant déplacé pour aller au nombre, la société doit évoluer vers des Institutions organiques.

Cela n'est-il pas conforme, d'ailleurs, aux lois de la nature?

Lorsque, dans la fraîcheur printannière des bois verdissants, l'enfant, par ses jeux bruyants, témoigne l'allégresse de vivre, il s'abandonne à l'exubérance de mouvements instinctifs, violents et inutiles; mais l'âge, avec l'éveil de la raison et le développement des muscles, lui apporte le calme des mouvements réguliers et conscients.

Eh bien, le règne agité de la démocratie romantique et sonore est aussi un moment transitoire; pour elle aussi est arrivée l'heure de la maturité réfléchie; elle aussi réclame la membrure vigoureuse, la structure interne qui doit assurer le rythme de ses pas.

Le Play partageait ces idées, car on le voit, dans toutes les directions, lutter pour ce qu'on appellerait, de nos jours, l'organisation de la démocratie.

Il la désirait à la base même, et il préconisait une forte constitution de la famille. Au Code civil morcelant les plus petits patrimoines, abaissant la natalité et sacrifiant la continuité du foyer domestique au nivellement égalitaire, il préférait la coutume avec le type de la famille souche.

Et si dans l'état de nos mœurs et de notre droit, il ne saurait être question de faire renaître les traditions de la famille souche là où elles sont perdues, il ne faut pas oublier cependant que la législation anglaise et la législation américaine sur le Home stead; la loi belge de 1900, permettant de maintenir l'intégrité des petits héritages, la loi française, toute récente, et le mouvement en faveur des habitations à bon marché, des habitations ouvrières et des jardins ouvriers, que tout cela c'est la consécration des vues de Le Play en tant qu'il s'agit d'éviter la dispersion et de prolonger l'unité du groupe familial.

Il voulait plus de cohésion dans les classes agricoles, et, à cet effet, il préconisait non une politique de protection agraire, mais une forte constitution des communautés de villages et, à l'exemple de l'Union des Paroisses d'Angleterre, une fédération cantonale des petites communes rurales, permettant de réaliser une représentation sincère des intérêts agricoles.

Il avait compris que soumettre un village et une capitale à une organisation politique et administrative uniforme, c'est annihiler le village et comme groupe politique et comme groupe administratif, c'est l'obliger à recourir à l'Etat, qui est trop loin, d'ailleurs, pour que son intervention soit efficace; c'est tuer la vie rurale, c'est l'absentéisme du propriétaire courant à ses plaisirs, c'est l'exode des cultivateurs, se précipitant vers les salaires plus élevés de l'industrie, c'est la campagne appauvrie, privée de bras, privée d'intelligences, privée de justice et de police, de sécurité et d'hygiène, privée de toute protection sérieuse; c'est en un mot la « terre qui meurt » et dans les cités regorgeant de chercheurs de places, la lutte sans merci pour le pain quotidien.

A côté de l'instabilité de la vie des paysans, Le Play redoutait l'instabilité de la vie bourgeoise, résul-

tant de la préférence accordée aux professions libérales et aux fonctions, et de l'abandon des professions usuelles se transmettant de générations en générations. Et il ne faut pas avoir beaucoup observé le monde pour reconnaître que les métiers usuels donnent, même aux esprits moyens, l'indépendance et la sécurité, tandis que les professions libérales et les emplois administratifs exercés par des médiocres sont pour eux une source de déceptions, d'envie et de servitude.

Le problème est bien ancien, puisqu'il y a plus de trois siècles déjà la bourgeoisie s'entassait au prix des plus lourds sacrifices sur la route des études classiques qui seule menait aux carrières publiques, encombrées alors comme aujourd'hui.

Et le problème est bien actuel, car nos débats sur l'équivalence des sanctions à accorder aux humanités modernes et aux humanités classiques se bornent à le renouveler sous une autre forme.

Il ne s'agit pas, en effet, pour les partisans de l'équivalence, de substituer un enseignement purement utilitaire à la haute culture de l'esprit qui, à aucun prix, ne peut être utilitaire et pratique, et qui à tout prix doit être désintéressée et idéaliste.

Il s'agit de savoir si cette haute culture, c'est-à-dire le tronc commun sur lequel doivent venir s'embrancher les multiples enseignements spéciaux et techniques dont la démocratie a besoin, si cette haute culture restera le verbalisme gréco-latin de la Renaissance, ou si, rendant à l'esprit humain son unité, elle se pénètrera des aspirations du XX[e] siècle et empruntera au génie humain ce qu'il offre dans le présent comme dans le passé, de splendeur, de force et de vie.

De cette façon on ouvre plus largement l'accès des carrières ; on donne à ceux qui embrassent les professions libérales un esprit plus moderne, on fournit à ceux qui exercent les métiers usuels une culture plus générale, on relève leur niveau, on augmente leur valeur, on introduit, comme le désirait Le Play, plus d'équilibre dans le choix des professions ; on crée un dérivatif au courant qui entraîne tant de

jeunes gens vers les fonctions publiques avec leur cortège de compétitions et d'intrigues ; l'on favorise, en tenant compte de la variété des aptitudes, le libre épanouissement des intelligences en vue d'une meilleure distribution des efforts de tous ; et l'on assure mieux l'indépendance des classes moyennes qui, à toutes les époques de l'histoire, ont été les gardiennes fidèles de l'esprit de liberté.

Enfin, Messieurs, Le Play a encore en vue une meilleure coordination de la société quand il attire l'attention sur l'excellence des Institutions locales. A la démocratie absolue, centralisée, inorganique qui ne laisse en présence que des individus égaux, il oppose le type plus relatif et plus réel d'un monde où les corps locaux et les libertés locales se dressent comme un faisceau de forces associées en vue du bien commun.

La démocratie de Rousseau, qui ignore les Institutions locales, a recours à un procédé trop simpliste pour les besoins multiples et complexes d'une vaste civilisation. Elle étend, en effet, aux plus grandes agglomérations, le système primitif et rudimentaire qui peut convenir à une petite assemblée de village.

La démocratie qui a pour assises, comme en Suisse, aux Etat-Unis, en Angleterre, les Institutions locales, répond mieux aux exigences de la société contemporaine.

En communiquant à l'ensemble leurs énergies particulières, en procurant à la masse des organes autonomes, appropriés aux différentes fonctions sociales, les Institutions locales font de l'Etat un tout résistant.

L'on peut dire qu'elles sont le ressort interne de la démocratie, et affirmer avec Tocqueville que sans elles, le sens de la liberté n'existe plus.

Elles multiplient les points de contact entre les classes sociales, d'une part, entre le peuple et l'autorité, de l'autre.

Elles attellent à une œuvre commune des hommes rattachés par des pensées communes et par des intérêts communs.

Elles mettent, dans la mesure du possible, le gou-

vernement aux mains du nombre en, fournissant aux citoyens des buts précis, en leur demandant une activité durable, en réclamant leur participation effective et permanente à la direction ou au contrôle sur place des affaires locales; et elles ne leur donnent pas uniquement le sentiment de leurs droits politiques, elles leur rappellent cette chose dont Bentham a dit qu'ils doivent se souvenir avant tout, c'est qu'ils ont aussi des devoirs civiques.

Si l'on met en regard de l'administration locale restreinte, l'arène politique étendue où se déchaînent les ambitions des partis en lutte pour la conquête du Pouvoir, les Institutions locales nous apparaissent comme des mondes abrités contre la violence des tempêtes politiques. Les passions sont, en effet, moins ardentes, quand n'affluant pas au centre elles ne se condensent pas au sommet et trouvent le moyen de se manifester sur toute l'étendue du territoire.

Les Institutions locales produisent des hommes qui dans la sphère modeste de la vie locale se préparent à jouer leur rôle dans la sphère agrandie de la vie publique.

Et ce qui est tout aussi important que de faire l'apprentissage professionnel des gouvernants, elles font l'apprentissage professionnel des gouvernés. Elles permettent à ceux-ci d'apprécier les mérites du citoyen qui prouve par les services rendus, son souci du bien public et de le distinguer du politicien en quête d'une banale popularité.

Elles sont ainsi l'école de la formation des caractères et de la discipline des âmes et font en quelque sorte du Parlement la floraison de la vie locale.

Il est certainement plus facile de refaire par la pensée une humanité idéale que de s'occuper sur un petit coin de terre avec bon sens et intégrité des besoins pratiques de la région et du bien-être des humbles.

Mais il est plus démocratique de représenter et de défendre sur un petit coin de terre les intérêts sociaux concrets et permanents qui sont les intérêts de tous, que de représenter et de défendre sur une scène plus

large les passions politiques abstraites et mobiles qui sont toujours les passions de quelques-uns et ne touchent jamais le fond des choses.

Il est plus démocratique de permettre à de petites collectivités de s'administrer elles-mêmes avec économie parce qu'elles établissent beaucoup de fonctions gratuites, que d'obliger un grand Etat à administrer des millions de citoyens en rétribuant des légions d'agents et en entretenant même quelques sinécures superflues.

Il est plus démocratique enfin, d'obtenir par les Institutions locales la collaboration du nombre aux devoirs locaux que d'obtenir par le système de Rousseau la domination du nombre sur le gouvernement central.

On dit, il est vrai, que l'esprit du temps réclamant un gouvernement fort, le principe du gouvernement local et de la décentralisation est en opposition avec l'esprit du temps.

Il n'est pas contestable qu'au milieu des conflits internes provoqués par la lutte des classes, et des conflits mondiaux provoqués par les rivalités des Puissances, un gouvernement démocratique moderne doit être un gouvernement fort.

Seulement où sera le gouvernement le plus fort?

Est-ce celui qui, désireux de consulter la volonté populaire, entend monter autour de lui les clameurs indistinctes d'une foule plus sensible aux images qu'aux idées?

Est-ce celui qui, pour refléter les vœux d'une nation, n'a d'autre expédient que le triomphe du nombre brut?

Est-ce celui qui confond la fiction de la majorité absolue ou de la moitié plus un, avec l'expression sincère de la volonté générale? Est-ce celui dont la majorité devient tyrannique parce qu'elle s'imagine être la somme de toutes les volontés particulières alors qu'elle n'est même pas toujours la somme des volontés les plus nombreuses?

Non, Messieurs, il semble bien qu'un gouvernement fort est celui qui se rapproche le plus de l'idéal du Gouvernement pour tous, et qui représente le

mieux la conscience collective d'un peuple. Et il répond à cette conscience collective dans la mesure où il représente la libre variété des formes vivantes et des forces réelles d'une société et dans la mesure où il est la synthèse et la fusion de tous les organismes locaux, de tous les groupements sociaux et politiques, de toutes les classes sociales, et de tous les foyers d'activité populaire.

C'est pour cela que Le Play tournait ses regards vers l'Angleterre et ses Institutions locales.

Il savait que la Souveraineté n'est pas un Pouvoir unique, absolu, illimité, mais la coordination de multiples souverainetés relatives et partagées ; et, suivant sa propre expression, un mélange d'éléments monarchiques, aristocratiques, démocratiques dont la combinaison produit l'harmonie sociale.

Gouvernement central, et pouvoirs locaux ; associations et individualités ; corps représentatifs et masses populaires ; chacun de ces facteurs a une sphère d'action appropriée à sa nature.

Les uns sont qualifiés pour diriger, les autres pour discuter et délibérer ; d'autres encore pour contrôler. Les aptitudes étant différentes, les attributions doivent varier et le principe que tout homme en vaut un autre est aussi faux en ce qui concerne la politique, que pour les sciences ou les arts, l'industrie ou le commerce, la médecine ou le droit.

Un régime viable repose donc non sur la loi du nombre ou sur l'égalité des individus, mais sur des forces sociales inégales. Et ces forces doivent, comme dans la Démocratie de l'ancienne Rome, se différencier d'après les buts à atteindre, se contrôler sans se détruire et se prêter un mutuel appui sans se confondre.

Leur coopération seule rend possible le système qui doit rester l'objectif de la science politique de notre temps et que Montesquieu appelait, « un rare chef-d'œuvre de législation » c'est-à-dire, le gouvernement modéré.

Car si la démocratie est le régime constitué non pour une partie quelconque de la nation mais pour la nation entière, si elle ne sauvegarde la liberté et

la justice qu'en respectant les droits et les intérêts de tous les citoyens, et si elle ne peut atteindre ce but qu'en étant modérée, on admettra qu'un gouvernement vraiment démocratique, c'est le gouvernement qui offre des garanties de modération parce qu'il prend des précautions contre la loi du nombre.

Je n'ai pas à rappeler à ce propos, qu'à côté des Institutions locales servant de contrepoids au fatalisme de la multitude, le scrutin uninominal, d'une part, la représentation proportionnelle, la représentation des Intérêts, de l'autre, sont des remèdes successifs que le droit politique moderne a préparés pour tempérer la force brutale du nombre.

On peut les discuter. Mais, le professeur Dicey (1) a récemment proclamé que l'importance d'une législation est moins dans ses résultats directs que dans ses effets sur l'opinion publique. Et l'opinion publique commence à changer.

Le principe majoritaire reste un expédient, mais n'est plus envisagé comme une règle de justice absolue ou un procédé incontesté de gouvernement. La minorité apparaît peu à peu comme une partie intégrante de la volonté générale de la nation et, les moyens proposés pour protéger les droits de la minorité sont, en somme, des étapes vers la morale et la justice et la modération dans la démocratie.

Le Play y eût certainement été favorable.

Messieurs, si Le Play qui rêvait la modération et la paix sociale revenait parmi nous, il serait peut-être surpris de constater combien peu, depuis un siècle, l'humanité a connu la modération et la paix dans les rapports sociaux.

Il serait surpris. Il ne serait pas découragé. Il dirait que la vie est un combat et que si la paix sociale est rarement une réalité, elle est toujours le symbole évocateur d'un avenir meilleur. Il dirait sans doute aussi qu'à certains jours trop fugitifs, les hommes éprouvent l'illusion de la paix sociale. Permettez-moi d'ajouter, Messieurs, que cette illusion

(1) Dicey, *Lectures on the relation between law and public opinion in England*, Londres, 1905. (Lecture III.)

semble nous avoir bercés pendant les fêtes du centenaire.

Au milieu des arbres de ce riant jardin du Luxembourg, j'ai contemplé les traits de votre illustre fondateur, et goûté avec vous la douce gravité de sa physionomie empreinte de bonté sereine.

En voyant le monument élevé par vos soins j'ai eu devant les yeux l'emblème de la paix sociale; j'ai ressenti une fois de plus, la vertu des liens qui rattachent les vivants aux morts, et j'ai compris, une fois de plus, que nous puisons le meilleur de nous-mêmes dans la fidélité à la mémoire des grands penseurs qui ne sont plus.

Adolphe Prins.

L'APPEL DE LA RACE

Aux malchanceux de mon pays.

Devant le charbonnage, la compagnie de lignards qui gardaient le puits depuis la déclaration de la grève vint s'aligner sans bruit. On travaillait encore aux houillères de Feutry-Cantel, et l'ordre avait été donné de protéger, coûte que coûte, les mineurs restés fidèles. Ailleurs le chômage sévissait. Comme dans un pays ravagé par une invasion, la vie laborieuse des gagneurs de pain de la terre de misère, avait cessé.

— Fixe!

L'arme au pied, les soldats attendaient.

Un soir d'automne descendait en brumes légères. L'ombre effaçait les détails de la houillère, et la massive silhouette des bâtiments dominés par le beffroi, se détachait avec netteté sur le fond clair du ciel. Des volées de moineaux s'éparpillaient en guirlandes caqueteuses, vers les nids. Le ronron du ventilateur bruissait derrière les murs. Aux fenêtres, quelques lampes brillaient, comme des étoiles

C'était un crépuscule de tristesse. Une lourde mélancolie s'évadait des choses et les « corons » voisins du puits, apeurés par le passage des grévistes, avaient fermé leurs fenêtres et leurs portes. La crainte sautait au cœur des femmes, dans les maisons closes.

Le soleil se couchait derrière les bois violets et sa lumière lointaine éclairait encore vaguement quelques coins de la plaine, mais ne les désignait plus.

Soudain, dans l'apaisement de la nature, par-dessus le silence élargi des campagnes, un murmure de foule monta, en complainte tragique. L'Internationale ! La chanson grondait, au creux de la vallée. Là-haut, sur la butte de Feutry, elle venait effaroucher les oiseaux, attrister les soldats et les femmes, derrière les portes.

. . . .

L'officier regarde le chemin, anxieux de l'ombre. Il craint une bagarre, car c'est l'heure où les mineurs « remontent » et dans le pays soulevé par la grève, la haine grandit contre ces jaunes qui s'obstinent à travailler, malgré les sollicitations de leurs frères.

Maintenant, la chanson est proche, là, dans le noir du chemin. Et soudain la horde apparaît, les gamins d'abord, les hommes et les femmes ensuite. La pitoyable armée de misère ! Tous sont harassés, lamentables comme des chemineaux, avec leurs vêtements poussiéreux, leurs chaussures usées, leurs faces ravinées par la famine. Depuis le début du chômage, ils vagabondent, de l'aube à la nuit, mendiant quelquefois pour satisfaire leurs fringales, assistant aux réunions, farouches et résolus malgré les soucis du pain.

Devant le « dammage », les grévistes s'arrêtent. Avec des rires et des insultes, ils narguent les soldats, l'officier...

— Hou, hou !

— A l'eau les lâches.

Le soir se remplit de mystère. Une souffrance monte des choses. Dans la houillère, où les mineurs remontés se cachent, anxieux, tout est silence et crainte...

Mais le tumulte augmente. La horde s'exalte. Des pierres sont jetées qui blessent quelques soldats et les plus farouches grévistes s'avancent, menaçants, les bâtons levés.

— A mort.

— Y no faut lé lâches!

— A l'iau lé lâches!

— A mort lé faats!

L'officier pâlit et s'apeure. Il sent que sa petite troupe va être débordée, s'il n'agit...

Alors, très vite, mâchant ses mots :

— Sergent Maulapel,... prenez quelques hommes et ramassez les plus braillards.

L'ordre est répété. Il y a un rapide appel et des soldats lancés en avant arrêtent trois grévistes qu'ils vont enfermer, malgré leurs cris, dans la « baraque » de la houillère.

Mais la soudaine répression, après le furtif émoi, a exalté la bande. Cette fois, c'est « bataille ». Les pierres pleuvent. Déjà les plus hardis s'avancent vers les portes...

— A mort, à mort!

— Y nous faut nos hommes!

L'officier va lever son sabre pour les sommations d'usage et son cœur est rempli de souffrance. En ondes funèbres, son destin se déroule tout entier, à cette seconde tragique où sa vie va s'engager sur un chemin de malchance.

Mais soudain, un murmure lointain qui grandit et qui vient, éveille l'attention de tous. Dans une minute d'effroi, les grévistes l'écoutent et s'interrogent. Puis, sur le chemin qui monte de la plaine, des voix crient :

— Les lanciers..., les lanciers! la charge! Sauve qui peut, compagnons!

Et comme l'escadron apparaît, masse mouvante, où scintille l'éclair des armes, dans l'ombre du chemin, les grévistes affolés s'enfuient, avec le hurlement peureux des « d'ambots » et des femmes...

. . . .

C'est la nuit.

Sur la houillère tranquille où ronronne toujours le bourdonnement du ventilateur, la lune étend ses nappes laiteuses.

Les tuiles, les hautes verrières des croisées luisent comme des émaux. Les pontons de bois allongent leurs gibets noirs où les culbuteurs immobiles ressemblent à d'énormes bêtes mortes. Des clartés de fanaux brillent, çà et là, sous des voûtes. Près de la « baraque » où l'on a enfermé les grévistes, un factionnaire va et vient, l'arme au bras.

Et voici qu'un murmure de cantilène éveille tout à coup le silence, frêle et doux comme un gazouillis, dans la tiédeur d'un nid.

Le soldat s'adosse au mur, écoute. Une souffrance monte en lui. Que dit-elle donc, la chanson ?

C'est une complainte de son pays, qui fredonne, en mots puérils et tristes, la vie pauvre de sa race, ses amours, et les misères du destin. A l'écouter, le soldat évoque, sur l'écran limpide du ciel étoilé, son village, son coron que la fumée des houillères endeuille, une maison pauvre où vit l'élue de son cœur, la petite « ablagne » rieuse au chignon d'avoine mûre. Il voit la même nuit sereine sous la lune, des sentiers le long desquels il s'en allait autrefois, en bécotant sa mie, en roucoulant la même chanson qu'il écoute à cette heure et qui le fait pleurer, pleurer, comme un enfant qui souffre...

A présent, aux vitres de la croisée, il reconnaît les prisonniers. Ce sont trois gas de son village. Et le

mal du regret le torture plus encore, parce que ceux-là furent les compagnons de ses joies au pays natal.

Le soldat écoute la voix qui dicte le pardon et l'oubli... Il se laisse bercer par le rêve heureux de la vie fraternelle et ses derniers scrupules s'envolent, au rythme tendre de la chanson nostalgique.

Alors, avec l'aide des grévistes, il ouvre la fenêtre.

— Chut, dit-il...

Les prisonniers passent, sans bruit, libres.

— Merci, frère, disent-ils tout bas.

Et pendant qu'ils fuient dans les ombres, vers le village et le coron de souffrance, le soldat fredonne à son tour la chanson, et son cœur se réjouit pour ceux de sa race.

MARIUS RENARD.

REGRET

Après les longs baisers et les regards troublants
Échangés tout le long des chemins aveuglants,
Parfois, quand vient le soir, il tombe un tel silence,
Les oiseaux s'étant tus dans l'arbre qui balance,
Que détachant nos mains jointes pour les baisers
Et sentant s'éveiller nos cœurs inapaisés,
Nous nous levons soudain dans l'ombre qui s'avance.

Et nous rentrons chez nous tristes et soucieux
Avec la grave nuit dans l'âme et dans les yeux.
Or, ayant bien fermé la porte et la fenêtre,
Et nous étant assis sur le vieux banc de hêtre,
Sans allumer la lampe et la main dans la main
Nous écoutons monter le sanglot presqu'humain
Des regrets obsesseurs dont l'ombre nous pénètre.

C'est alors que tous deux, des baisers échangés
Avec d'autres au temps des amours passagers,
Et sans que nous ayions besoin de nous le dire,
Nous nous ressouvenons soudain pour les maudire.
Et sentant ruisseler la blessure qui dort,
Vers le foyer brûlant nous affaissant plus fort,
Nous écoutons grincer, dans l'ombre, le vampire.

Un silence total s'appesantit sur nous,
Si lourd que nous sentons vaciller nos genoux.
De temps en temps le vent pleure en la cheminée,
Et nous aussi, courbant notre tête inclinée,
Nous pleurons longuement l'un vers l'autre penchés.
Mais comme en se levant nos fronts se sont touchés
Nos âmes ont souri et se sont pardonnées.

ERNEST DE LAMINNE.

ÉTUDIANTS RUSSES

(Suite.)

ACTE DEUXIÈME

Une salle à la Direction de la Prison.

SCÈNE PREMIÈRE

LE JUGE D'INSTRUCTION.
LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

LE JUGE.

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Monsieur le Directeur de la Prison, c'est sur l'ordre exprès de S. M. le Tzar, et par une délégation spéciale de Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, que je suis chargé d'instruire l'affaire de la révolte des étudiants et des ouvriers. J'ai reçu, à cet effet, des pouvoirs illimités. Et c'est justice. Un complot si extraordinaire nécessite une procédure extraordinaire. Cependant nous ménagerons les apparences comme il convient, car les esprits chagrins se tiennent à l'affût de la moindre illégalité pour en tirer des prétextes d'agitation. D'autre part, c'est à regret que le gouvernement paternel de S. M. le Tzar se voit dans l'obligation de sévir contre de pauvres ouvriers, que leur ignorance et leur grossièreté rendent à demi irresponsables, et contre une jeunesse turbulente autant que naïve, qui est une proie facile pour les révolutionnaires pervers.

Envers les uns et les autres, nous inclinerions volontiers à l'indulgence, si l'intérêt supérieur de l'Etat ne nous imposait une prévoyante sévérité.

LE DIRECTEUR.

Les mérites de Votre Excellence sont bien connus, et tout le monde rend hommage à votre fermeté comme à votre modération. La confiance de l'autorité ne saurait être mieux placée.

LE JUGE.

Voilà d'excellentes paroles, Monsieur le Directeur de la Prison. Tout le monde sait aussi que vous êtes un fonctionnaire d'élite, à la hauteur de toutes les éventualités. Vous voudrez bien mettre tout votre personnel à ma disposition. Avec votre agrément, j'occuperai cette salle, que je connais bien. Les dossiers de l'affaire sont nombreux. J'aurai besoin de l'armoire de fer que voilà pour les y serrer.

LE DIRECTEUR.

Ils y seront en sûreté.

LE JUGE.

Veuillez donc m'en remettre la clé.

LE DIRECTEUR.

La voici. La clé du bureau se trouve sur le tiroir principal, comme vous voyez.

LE JUGE.

C'est bien. Veuillez aussi me remettre la clé de la salle n° 19, contiguë à ce cabinet. On y peut entendre tout ce qui se dit ici, et le secret de l'instruction exige cette précaution.

LE DIRECTEUR.

Votre Excellence connaît parfaitement les lieux. — Voici cette clé.

LE JUGE.

L'autorité supérieure en m'enjoignant de procéder dans ce local, m'a donné les renseignements nécessaires.

LE DIRECTEUR.

Votre Excellence a-t-elle d'autres ordres à donner?

LE JUGE.

Faites placer un factionnaire à la porte de cette chambre, et que deux ou trois employés se tiennent prêts à accourir au premier coup de sonnette.

LE DIRECTEUR.

Vous serez scrupuleusement obéi.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

LE JUGE.

Et toi, mon petit juge, attention! Au fond, tu n'es pas méchant; tu renverrais volontiers tous ces pauvres diables aux niaiseries de leur vie quotidienne, mais tu as des supérieurs dont tu dépends, et s'ils t'ont chargé de cette fichue besogne, ce n'est point par amour pour tes beaux yeux. Ils ne sont pas précisément bêtes, tes supérieurs. Ils t'ont fourré dans cette affaire pour que tu les serves avec intelligence, et, en cas d'insuccès, pour t'en endosser la responsabilité. Dans les affaires politiques, la justice est ce dont on se soucie le moins. Il s'agit d'avoir du tact, de condamner les uns et d'acquitter les autres, de manière à satisfaire le mieux possible le pouvoir, et aussi l'opinion, dont, quoi

qu'il dise, le pouvoir prend singulièrement souci, tout comme si nous vivions dans un pays libre. Il s'agit surtout de donner à l'affaire, la couleur convenable. Les teintes sombres ne sont pas en faveur, en haut lieu, pour le moment. Donc, atténuons, atténuons.

S'il est des mécréants insuffisamment condamnés, on les atteindra par des mesures administratives. A moins que... Soyons prudent! Pas de décision prématurée. Dirigeons l'instruction avec assez de souplesse pour pouvoir, au dernier moment, en tirer les conclusions les plus avantageuses. Un autre, à ma place, serait bien embarrassé. Par exemple, mon collègue, le petit Pierre Paulovitch Assimoff. Le pauvre homme! Quand il se trouve devant une difficulté, il enfle ses grosses joues et se met à souffler : pouf! pouf! C'est à se tordre. Mais je ne suis pas un Assimoff, moi! Je me suis déjà tiré de maint pas difficile. Et je me flatte de jouer avec virtuosité de mes pouvoirs discrétionnaires. Et va donc, mon petit juge d'instruction! La besogne est là, qui t'attend. Ma parole! Je fais le beau devant mes dossiers comme devant un miroir! (*on frappe.*) Entrez! (*entre un employé.*) Hé bien, qu'y a-t-il?

L'EMPLOYÉ.

Que Votre Excellence me pardonne! Le Conseiller impérial Raguine vient d'arriver à la prison.

LE JUGE.

Le comte Raguine! l'un des sénateurs les plus influents.

L'EMPLOYÉ.

Il s'est entretenu avec le directeur de la prison et il veut vous parler tout de suite. Je suis chargé de vous remettre ce pli.

LE JUGE (*ouvrant le pli*).

Ordre du Ministre de l'intérieur! Qu'est-ce que cela

veut dire? Ah! je devine. Les neveux du conseiller se trouvent parmi les conspirateurs arrêtés... (*il lit.*) Ma foi, cela m'est égal. S'il parvient à sauver ces marmots, tant mieux!... Mais ne nous laissons pas jouer... attention!. . Priez M. le conseiller Raguine de venir ici. (*l'employé sort.*) Voilà les intrigues qui commencent. C'est le moment d'ouvrir l'œil. Le petit Assimoff ferait pouf! pouf!... et des gaffes!

SCÈNE III

LE JUGE. — RAGUINE.

L'EMPLOYÉ (*annonçant*).

Son Excellence le comte Raguine, sénateur de l'Empire et conseiller impérial.

(*Il se retire.*)

RAGUINE.

Monsieur le Juge d'instruction, vous avez pris connaissance de la lettre du Ministre?

LE JUGE.

J'ai eu cet honneur.

RAGUINE.

Vous y avez pu voir qu'il m'autorise à communiquer librement avec mes neveux Egor et Serge Stépanovitch Raguine, fils de mon frère défunt, et à suivre l'instruction ouverte à leur charge.

LE JUGE.

En effet.

RAGUINE.

Ce sont de malheureux enfants. L'aîné avait à peine douze ans, lorsqu'une maladie cruelle enleva en

quelques jours leur père et leur mère. Je me chargeai de leur éducation, car je les aimais, en mémoire de mon noble frère, en raison aussi de leur nature à la fois sauvage et tendre. Egor surtout m'est cher. Par malheur, leur esprit aventureux se laissa séduire par la démagogie à la mode. Quelque précaution que l'on prenne, elle se glisse comme une vipère, dans les parcs les mieux clos. Le serpent tentateur fut pour eux un précepteur qui avait su cacher sa malice avec une perfide fourberie. Quand je chassai ce corrupteur, il était trop tard.

LE JUGE.

C'est bien ainsi, Monsieur le comte, que les faits sont notés au dossier.

RAGUINE.

Vous savez donc que je fis mon devoir. J'avertis de la situation qui de droit. Mais, fort de ma droiture, je demandai à l'autorité de ne pas inquiéter ces jeunes gens égarés et de me permettre de tout tenter afin de les ramener dans le bon chemin.

LE JUGE.

Hélas! Vous n'avez pas réussi.

RAGUINE.

J'ai fait ce que j'ai pu. La sévérité n'aurait eu d'autre effet que d'irriter ces natures indomptables. Je m'abstins donc des mesures de rigueur et des reproches inutiles et c'est par une inaltérable et affectueuse bonté que je m'efforçai de gagner leur cœur.

LE JUGE.

Ces sentiments, qu'il me soit permis de le dire, sont d'une âme vraiment grande.

RAGUINE.

Un moment, je crus atteindre au but. Egor fut séduit par la beauté et la vertu de ma fille et j'espérai que l'amour aurait raison de ses folies. Hélas, je me trompais. Ma pauvre enfant, victime d'une maladie cruelle...

LE JUGE.

Je sais, Monsieur le comte : la jeune comtesse est un ange qui a la nostalgie du paradis.

RAGUINE.

Elle se meurt, Monsieur le Juge ! Dans quelques jours, je n'aurai plus d'enfant !

LE JUGE.

Que Dieu vous console !

RAGUINE.

C'est elle qui aime Egor. Et celui-ci, qui a d'autre part une liaison malheureuse, mais que le sort de ma fille touche de pitié... C'est un jeune homme bien romanesque, mais d'une incontestable noblesse de cœur... il m'exposa la situation avec une entière franchise, et me fit part de sa résolution d'adoucir les derniers jours de sa pauvre cousine, en se prêtant à son suprême désir... Un mariage virginal, et qu'elle croit secret, les a unis... Elle mourra heureuse, elle mourra heureuse !...

LE JUGE.

Calmez-vous, Monsieur le Comte... J'avais déjà quelque connaissance de ces faits... il faut bien vous le dire, par les rapports de police qui figurent au dossier... dossier absolument secret, il est inutile de l'ajouter... Je vous dis cela pour abréger ce récit qui élargit douloureusement la plaie de votre cœur...

Un point pourtant me frappe : vous n'ignoriez donc pas ce mariage... C'est très particulier.

RAGUINE.

La franchise d'Egor l'honore grandement... Et moi, pourquoi l'aurais-je empêché de donner à ma pauvre Olga ce bonheur suprême? Vous n'avez pas d'enfant, Monsieur le Juge?

LE JUGE.

Non, Monsieur le comte : je n'ai ni ce bonheur ni cette douleur. Mais, malgré les duretés de ma profession, je sais compatir aux souffrances humaines.

RAGUINE.

Vous êtes un brave homme. Laissez-moi vous serrer la main.

LE JUGE.

Et pourtant, je mets au-dessus de mes émotions, les devoirs de ma charge, et, plus haut encore, les intérêts de l'Etat, que représentent mes supérieurs.

RAGUINE.

Je ne saurais vous en blâmer. Moi-même, à part Dieu seul, je ne place rien au-dessus de la sainte Russie, que personnifie, à mes yeux, la Majesté du Tzar.

LE JUGE.

Vous êtes l'un des plus solides piliers de l'Etat, Monsieur le comte.

RAGUINE.

Je vous remercie. Puisque vous savez toutes ces choses,... et à ce propos, tout froissé que je suis

dans la pudeur de mes sentiments intimes, je loue la perspicacité de notre police...

LE JUGE.

Elle a fait son devoir.

RAGUINE.

Je le reconnais, et je l'en félicite, d'une bouche blessée. Admettant la légitimité de ses investigations, vis-à-vis des autres, je ne peux me plaindre de l'espionnage qu'elle a pratiqué vis-à-vis de moi et des miens... Elle a fait son devoir, vous l'avez dit... Où voulais-je en venir? C'est de mes neveux qu'il s'agit. Egor... Egor est un noble jeune homme. Ma fille l'aurait ramené à la vérité et au devoir s'il n'était tombé dans les griffes d'une personnalité perverse... Vous devinez de qui je parle...

LE JUGE.

Sa maîtresse...

RAGUINE.

Cette Véra Pétrowna, une nihiliste!

LE JUGE.

Dans cette abominable secte, les femmes sont pires que les hommes.

RAGUINE.

C'est elle qui l'a perdu. Sans elle, il me revenait; et il me ramenait son frère, ce pauvre petit Serge, un enfant charmant, un peu étourdi, qui adore son aîné et le suit comme son maître.

LE JUGE.

Vous avez raison, Monsieur le comte. Cette fille est vraisemblablement responsable de leur égarement.

Sans elle, ils ne seraient pas acoquinés, peut-être, avec ce ramas d'agités et de malfaiteurs.

RAGUINE.

J'en suis persuadé.

LE JUGE.

Ne conviendrait-il pas de fixer ce point d'abord? Si vous y consentez, je vais faire comparaître devant moi Véra Pétrowna, et l'interroger. Vous assisterez à l'interrogatoire.

RAGUINE.

Parfaitement. (*Le juge presse le bouton d'une sonnette lectrique; l'employé éparaît.*)

LE JUGE.

(*A l'employé.*) Qu'on amène ici Véra Petrowna Grodnova. (*L'employé sort.*) Il importe d'établir le rôle corrupteur de cette femme vis-à-vis de vos neveux : leur responsabilité peut s'en trouver singulièrement atténuée.

RAGUINE.

Vous comprenez très clairement la situation.

LE JUGE.

Il ne serait pas juste que les parents d'un fidèle conseiller de l'Empereur pâtissent des excès d'une coquine. Est-ce bien cela, Monsieur le comte?

RAGUINE.

Non, Monsieur le Juge. Me prêter ces sentiments serait m'offenser. C'est la vérité qu'il faut découvrir. Si elle est telle que je la pressens, elle suffira à alléger les charges qui pèsent sur mes neveux. Et dans ce cas, je vous ferai connaître mes intentions.

LE JUGE.

Pardonnez-moi. Il fallait éclairer la situation et déterminer le point de vue de l'interrogatoire auquel je vais procéder. Croyez-le bien, Monsieur le comte, je ne doute point de la noblesse de vos sentiments. Mais un juge d'instruction doit faire la lumière sur les moindres incidents de l'affaire qu'il étudie. J'avais le devoir de sonder les mobiles de votre intervention, et je me félicite de l'avoir fait.

(*Entrent l'employé et Véra.*)

L'EMPLOYÉ.

Excellence, voici la fille Véra Pétrowna Grodnova.

LE JUGE.

C'est bien. Vous reviendrez quand je vous appellerai. Ah ! faites donc entrer le greffier.

(*L'employé sort. — Entre le greffier qui salue et va s'asseoir à une table.*)

SCÈNE IV

LE JUGE, RAGUINE, VÉRA, LE GREFFIER.

LE JUGE.

Vous êtes Véra Pétrowna Grodnova, née à Schlusselbourg, fille de feu Pètre Grigorovitch Grodnof, de son vivant médecin à Schlusselbourg, et d'Anna Ivanowna Voloviévna, aujourd'hui couturière en la même ville.

VÉRA.

Oui.

LE JUGE.

Vous êtes âgée de vingt-trois ans.

VÉRA.

Oui.

LE JUGE.

A l'âge de 15 ans, vous avez perdu votre père. Cet homme, qui a eu maint démêlé avec l'autorité, était un athée, imbu de toutes les folies dites modernes. Matérialiste, il haïssait l'empire autocratique, prônait, dans ses conversations, la démocratie, le parlementarisme et les principes de la République française. Il était partisan de l'émancipation des femmes. De bonne heure, il vous fit lire de mauvais livres qui corrompirent votre esprit. Est-ce exact?

VÉRA.

Je vous prie de respecter la mémoire de mon père.

LE JUGE.

Il n'a pas respecté son enfant. Remarquez d'ailleurs que ces constatations peuvent atténuer votre responsabilité.

VÉRA.

Inutile de feindre la bienveillance. On veut établir que je suis, par mon origine même, irrémédiablement pervertie. Je connais la justice russe.

LE JUGE.

Elle est plus juste que vous. Je poursuis. Si votre père fut un mauvais sujet...

VÉRA.

Monsieur!

LE JUGE.

Votre mère est une sainte femme, pieuse et charitable. Elle s'efforça de retenir son mari dans le devoir.

VÉRA.

Cette petite bourgeoise à la cervelle étroite fit le malheur de mon père, en lui rendant le foyer odieux.

LE JUGE.

Ne calomniez pas votre mère. Votre père, s'abandonnant à ses penchants, se livra à la boisson et perdit ainsi ses derniers clients. Vos parents descendirent l'escalier ténébreux de la misère. Grodnoff, toujours ivre, battait sa malheureuse femme...

VÉRA.

Monsieur le Juge, est-ce contre mon père que vous dirigez l'instruction?

LE JUGE.

Parlons de vous, puisque vous le désirez. Initiée par votre père aux sciences modernes et aux divagations des révolutionnaires, dès qu'il mourut, vous abandonnâtes votre mère à Schlusselbourg et vous vîntes à Pétersbourg pour conspirer. Il fallait vivre. Vous vous fîtes brodeuse. Cependant vous établissiez des relations avec les pires révolutionnaires. Vous fûtes signalée à la police. Vous attiriez chez vous des jeunes gens...

VÉRA.

C'est un mensonge.

LE JUGE.

Nous verrons cela. Votre père était un républicain. Vous êtes une anarchiste. On a trouvé chez vous les

œuvres de Herzen, de Bakounine, de Kropotkine et de Jean Grave, avec de nombreuses brochures anonymes du plus odieux esprit. Vous ne niez pas?

VÉRA.

Non.

LE JUGE.

Bakounine est votre auteur de chevet. Vous avez sans cesse à la bouche des phrases de ce maniaque de la négation.

VÉRA.

Il se peut. Ceux qui l'ont remarqué, doivent avoir lu Bakounine mieux que moi.

LE JUGE.

On a trouvé chez vous plusieurs copies manuscrites de ses écrits. Vous les prêtiez à des étudiants, à de jeunes employés, à des ouvriers sachant lire.

VÉRA.

Il faudra le prouver.

LE JUGE.

Vous niez?

VÉRA.

C'est à vous d'établir la réalité de vos accusations.

LE JUGE.

Ne fréquentiez-vous pas des réunions secrètes?

VÉRA.

Ai-je jamais pris part à une action criminelle?

LE JUGE.

Ces réunions sont criminelles. On y conspire contre le gouvernement. On y complote des troubles, des révoltes, des assassinats.

VÉRA.

Jamais je n'ai été mêlée à de semblables affaires. Je vous mets au défi...

LE JUGE.

Il semble en effet que vous fûtes assez prudente pour ne prendre part qu'à des réunions en quelque sorte académiques, grâce à quoi vous avez échappé aux rigueurs de la police. Mais vous ne nierez pas votre participation à la dernière échauffourée.

VÉRA.

Ce fut une échauffourée par la faute de l'autorité, faute voulue, préméditée, dans le but exprès de perdre des adolescents et des ouvriers, qui n'ont commis d'autre crime que de tendre vers le Tzar des mains suppliantes en criant Justice et Liberté.

LE JUGE.

Vous avouez?

VÉRA.

J'avoue ma droiture et mon innocence, comme l'innocence de tous mes compagnons.

LE JUGE.

Vous n'avez pas que des compagnons Vous avez un ami... très intime... le jeune comte Egor Stépanovitch Raguine. L'une des charges qui pèsent sur vous, c'est d'avoir abusé de votre influence sur ce jeune homme, d'un caractère exalté mais faible...

VÉRA.

Parlez mieux de lui !

LE JUGE.

Pour l'entraîner dans les entreprises des révolutionnaires. Il importe de dire la vérité, Mademoiselle. J'ai le devoir d'établir la part de responsabilité de chacun.

VÉRA.

La part de responsabilité !... Egor entraîné... c'est la vérité, Monsieur le Juge d'instruction, c'est la vérité.

LE JUGE.

Veuillez préciser dans quelles inconstances s'est nouée votre liaison.

VÉRA.

Egor !... oh ! quel cœur vraiment noble ! Toutes les douleurs des malheureux y trouvent un écho fraternel ! Toutes les grandes actions, toutes les hautes pensées le font battre généreusement. On ne peut voir Egor sans l'aimer... J'étais une pauvre fille, Messieurs, gagnant à peine par mon travail mon pain quotidien. Indignée des maux qu'inflige au peuple russe, une administration basse et corrompue, je fréquentais les réunions d'un cercle d'étudiants et d'ouvriers...

LE JUGE.

Rue Rousowskaïa, dans la cave de l'épicier Smolensko.

VÉRA.

Soit ! J'y pris parfois la parole pour exposer les souffrances des pauvres ouvriers... Un jour, Egor vint frapper à ma porte. Un étudiant, disait-il, lui avait parlé de mon dernier discours, et il désirait me connaître... Il était beau, fier et doux comme les

archanges des icônes... les ailes d'azur qui manquaient à ses épaules, son âme les déployait... Je tombai en adoration dès ce premier jour, et il consentit à m'aimer.

LE JUGE.

C'est donc vous...

VÉRA.

Oui, Monsieur. Nous lûmes ensemble, ou plutôt je lui fis lire nos auteurs : Herzen, Marx...

LE JUGE.

Bakounine.

VÉRA.

Bakounine, parfaitement. Je dois dire qu'il manifestait peu de penchant pour mon auteur préféré.

LE JUGE.

Cela prouve son goût littéraire. Mais laissons cela. Au moment de son arrestation, le comte Egor a déclaré qu'il était l'instigateur...

VÉRA.

Ce n'est pas vrai! Il a dit cela pour nous sauver tous, pour me sauver surtout... Ne le croyez pas! il a menti.

RAGUINE.

Cher Monsieur, me permettez-vous de formuler une question?

LE JUGE.

Faites donc, Monsieur le comte.

RAGUINE.

Votre franchise vous honore, Mademoiselle, mais

elle peut avoir pour vous des conséquences si graves que je crois de mon devoir d'intervenir. Vous-même, ne cherchez-vous pas à sauver votre ami?

VÉRA.

Les révolutionnaires n'ont pas de ces faiblesses sentimentables. Ils disent brutalement la vérité. (*Au juge.*) Vous m'avez prise; c'est bien! Faites votre métier. Achevez de me perdre. Mais ne perdez pas des innocents.

LE JUGE.

Ils ne sont pas innocents. Tous les rapports démontrent qu'Egor fut l'instigateur...

VÉRA.

Du caractère pacifique de la manifestation, c'est vrai! Sans lui, nous eussions agi selon d'autres méthodes. Car, depuis longtemps, nous sommes décidés à agir .. Et nous sommes plus nombreux et plus déterminés que vous ne le pensez. Des milliers de Russes détestent l'autocratie et sa honteuse administration. Parmi nous, il est nombre d'officiers, de hauts fonctionnaires...

LE JUGE.

Pure forfanterie! Pourtant, le greffier actera.

VÉRA.

Ce que vous avez vu, ne fut qu'un complot pour rire, une satisfaction que nous avons donnée aux généreuses rêveries d'Egor... Pour moi, je suis une vraie nihiliste, et, avec quelques compagnons, j'aurais donné à la révolte un autre caractère, si vous ne nous aviez arrêtés.

RAGUINE.

Malheureuse! Vous vous perdez. Vous avez au

cœur une haine démoniaque... Pourquoi avez-vous entraîné mes neveux? Et pourquoi, si tout cela est vrai, avez-vous déféré à la volonté pacifique d'Egor?

VÉRA.

Pourquoi?... pourquoi?... pour séduire beaucoup de jeunes gens candides... pour faire des recrues... Les voilà compromis comme vos neveux. Ils sont à nous. Ils nous appartiennent. Si votre police a fait un beau coup de filet, nous comptions en faire un mille fois plus riche. Et nous avons réussi, croyez le bien!

RAGUINE.

Abominable! Abominable! Créature perverse! Mais Egor est moins à vous que vous ne croyez. Il aime une jeune fille...

VÉRA.

Vraiment?

RAGUINE.

Il vient de l'épouser en secret.

VÉRA.

Vous en êtes sûr?

RAGUINE.

Oui, Mademoiselle. Il se détachait de vous. La malheureuse passion qui l'enchaînait à vos crimes s'était usée; il revenait à des sentiments meilleurs. Si cette déplorable manifestation où il s'est perdu, avait été retardée, il était sauvé. Il vous eût reniés, vous et les vôtres. Il revenait à nous.

VÉRA.

Monsieur le conseiller Raguine, est-ce votre fille qui vous a dit cela?

RAGUINE.

Ma fille?

VÉRA.

Mais oui. La jeune fille de qui vous parlez n'est-elle pas la comtesse Olga Raguine?

RAGUINE.

Egor vous a dit?...

VÉRA.

Egor!... non, non, Egor n'a rien dit.

LE JUGE.

Qui donc vous a instruite?

VÉRA.

Les nôtres... nos espions... Vous êtes tous espionnés, Messieurs, dans vos retraites les plus cachées, dans vos actes les plus mystérieux. Tremblez tous! Quand l'heure sera venue.

LE JUGE.

Laissez donc ces fanfaronnades indignes de vous.

VÉRA.

Mais, vous-même, comte Raguine, je vous adjure de me répondre, si la comtesse Olga a gardé son secret...

RAGUINE.

Pouvait-elle demander à son père, conseiller dévoué de l'Empereur, de l'unir à un révolutionnaire?

VÉRA.

Qui donc vous a dit?...

RAGUINE.

Egor lui-même.

VÉRA.

Ce n'est pas vrai.

RAGUINE.

Je l'affirme sur mon honneur.

VÉRA.

Il trompe donc l'un de nous!... Pas moi, pas moi, oh! que ce ne soit pas moi! Quoi! Egor se confiait à vous? C'était une feinte. Ah! il vous a bien joués, mon Egor, il s'est moqué de vous! Certes, il avait pitié de la petite comtesse, il est si bon! Mais vous, vous le soutien d'un despotisme détesté, vous ne vous figurez point, n'est-ce pas, qu'il vous accordait sa confiance? C'est moi seule qu'il aime, et la régénération de la Russie, la délivrance! la délivrance!

LE JUGE.

Je vous ferai remarquer qu'il y a dans votre langage des contradictions singulières.

VÉRA.

Il se peut. Pourquoi le comte Raguine vient-il me surexciter? De quel droit m'interroge-t-il? Désormais, vous ne m'arracherez plus un mot. Je ne parlerai plus.

LE JUGE.

Vous perdez votre sang-froid. Remettez-vous. Nous parlerons des réunions.

VÉRA.

Je ne dirai rien. Vous perdez vos peines.

LE JUGE

Ne vous obstinez pas.

VÉRA.

Essayez donc de me faire parler.

LE JUGE.

Voyons, mademoiselle! Soyez raisonnable. Vous avez, jusqu'ici, été si franche.

VÉRA.

C'est à voir.

LE JUGE.

Rétractez-vous quelqu'une de vos affirmations?

VÉRA.

Devinez! Je ne dis rien.

LE JUGE.

C'est de l'enfantillage.

RAGUINE.

Monsieur le Juge, ne pourriez-vous continuer plus tard? Ce que nous avons entendu, établit clairement qu'Egor fut victime d'un entraînement malheureux.

LE JUGE.

C'est, en effet, vraisemblable.

VÉRA.

Oui, Egor a été entraîné, comme tant d'autres le sont et le seront encore. Il n'est pas le seul noble qui soit des nôtres. Tous les jours, de jeunes comtes et de hauts princes viennent à nous, parce que nous

défendons la Justice et la Liberté, parce que nous avons la parole de vie, parce que nous sommes humains et que nous proclamons les droits de l'humanité à la face du despotisme, de l'oppression, de la cruauté et de la mort! La Russie veut vivre. Il lui faut de l'air et de la lumière. Elle se révolte contre les geoliers qui la tiennent enfermée dans un bagne ténébreux, hérissé de baïonnettes et de canons. La jeunesse et le peuple se lèvent pour suivre les libérateurs. Quiconque sent battre dans sa poitrine un vrai cœur d'homme, vient à nous. On se convertit à nos idées comme, sous les empereurs païens, on se convertissait à la foi du Christ. Nous comptons de nouveaux adeptes parmi les officiers, qui font de la propagande dans les casernes, parmi les fonctionnaires, qui nous secondent dans nos projets, dans l'entourage même du Tzar et des ministres où nos menaces jettent la terreur et la folie, en attendant l'heure suprême. Oui, nous séduisons vos jeunes gens. Essayez donc de les retenir!

LE JUGE (*pressant un bouton électrique*).

En voilà assez, mademoiselle. Je n'ai plus rien à vous demander aujourd'hui. (*Entre l'employé.*) Reconduisez Véra Pétrowna dans sa cellule. (*Véra sort avec l'employé.*) Et vous, monsieur le greffier, veuillez vous retirer un moment. (*Le greffier salue et sort.*)

SCÈNE V.

LE JUGE. — RAGUINE.

LE JUGE.

Eh bien, monsieur le comte, êtes-vous satisfait?

RAGUINE.

Les aveux de cette jeune fille sont formels. Ils me permettent de poursuivre mon dessein. L'autorité

supérieure, monsieur le juge, consent à pardonner à mes neveux et se contentera de les exiler dans mes terres si je parviens à leur faire signer un acte de repentir et de rétractation. Après l'interrogatoire auquel je viens d'assister, je ne désespère pas de réussir. Mais il importe qu'avant d'interroger, à leur tour, Egor et Serge, vous me permettiez d'avoir, avec eux, un entretien particulier, car, s'ils se rendent à mes raisons, l'interrogatoire sera inutile. Veuillez relire la lettre du ministre, vous verrez que...

LE JUGE.

Parfaitement, monsieur le comte. Je vais faire venir ces jeunes gens et vous céder la place. (*A part.*) Du cabinet voisin, j'entendrai tout ce qui sera dit ici. (*Il sonne. L'employé paraît.*) Qu'on amène ici les comtes Egor et Serge Stépanovitch Raguine. (*L'employé salue et sort.*) Ici, monsieur le comte, vous pourrez vous entretenir avec eux sans être dérangé. Pour appeler, il suffit de presser ce bouton. Veuillez, je vous prie, me faire avertir quand vous aurez fini.

RAGUINE.

Je vous remercie.

(*Le juge sort. L'employé revient avec les jeunes gens.*)

SCÈNE VI.

RAGUINE. — L'EMPLOYÉ.
EGOR. — SERGE.

(*Raguine prend vivement l'employé à part.*)

RAGUINE (*bas à l'employé*).

Tout à l'heure, je sonnerai... un petit coup bref... Vous viendrez aussitôt me dire qu'un de mes collègues désire me parler sans retard... C'est compris?

(*L'employé salue et sort.*)

EGOR.

Mon oncle !

RAGUINE.

Mon pauvre enfant !

SERGE.

Monsieur le Sénateur de l'Empire.

RAGUINE.

Que je vous plains ! Comprenez-vous où vous êtes tombés ? Si votre père vivait encore, sentez-vous quelles seraient sa douleur et sa honte ? Vous voilà confondus, par votre faute, avec les scélérats, les fous et les va-nu-pieds qui tentent de détruire la société parce que leur inintelligence et leur paresse les rendent incapables de s'y adapter.

SERGE.

Une société injuste et oppressive doit périr.

RAGUINE.

Enfants ! Vous êtes, avec d'autres enfants, le jouet de l'illusion, de l'orgueil et de l'ignorance.

SERGE.

Nous connaissons cette homélie, Monsieur le Conseiller impérial. Entre les défenseurs d'un despotisme odieux, qui leur accorde ses faveurs, et les cœurs qui aspirent à la liberté et à la justice, il n'est pas d'entente possible. A quoi bon les discours ? Vous connaissez nos opinions, nous connaissons les vôtres. Nous n'avons rien à nous apprendre.

RAGUINE.

Vous vous trompez étrangement, Serge ; il se peut que j'ignore...

EGOR.

Oui, mon oncle, vous ignorez ce qu'on souffre sous ce régime que vous défendez.

RAGUINE.

Hélas ! on souffre sous tous les régimes. N'entendez-vous pas les plaintes de la plèbe européenne ? L'Occident jouit pourtant de toutes les libertés.

SERGE.

Le but n'est atteint nulle part. Mais, sur la route du progrès, les peuples de l'Occident marchent à grands pas vers un idéal de lumière. Nous, nous croupissons dans d'horribles ténèbres et vous nous empêchez d'en sortir.

RAGUINE.

Progrès !... ténèbres !... abstractions et images ! Vous parlez le langage superficiel des rhéteurs, mes pauvres enfants ; mais que savez-vous de la vie des peuples ?

SERGE.

Qu'en savent les Français, qui montrent le chemin à tous les peuples du globe ? En 1789, ils ont écrit la charte de l'avenir. Depuis lors, en dépit de tous les efforts réactionnaires, ils travaillent à y conformer la vie de la nation.

RAGUINE.

Vous ressemblez à un enfant qui regarde la surface de la mer et qui croit en connaître la vie profonde. L'Occident évolue à sa manière ; la Russie n'a rien de commun avec lui.

SERGE.

C'est précisément son mal, et nous l'en guérirons, fût-ce par le fer et par le feu.

RAGUINE.

Vous employerez donc les moyens que vous nous reprochez? Soit Mais si le véritable mal venait de vous et de vos erreurs? La Russie, vous dis-je, diffère de l'Europe par la racine même de sa vie. Elle croit en Dieu. Elle a un Dieu. L'Europe a renié le sien.

SERGE.

Bakounine l'a démontré : Dieu, c'est le fondement de l'Etat et du despotisme. C'est le pire des mensonges. Dieu n'est qu'un Satan blanchi pour séduire les imbéciles au bénéfice des tyrans.

RAGUINE.

J'ignorais qu'un comte Raguine put parler le langage des polissons.

EGOR.

Excusez mon frère, s'il vous a offensé; il est jeune...

RAGUINE.

Et je vous aime comme mes enfants. Il est pardonné. Laissez-moi continuer, je vous prie. La science du XIXe siècle a édifié et démoli bien des choses. Elle a ruiné, peut-être, l'idée de la création et du créateur, elle a fait chanceler l'idée de Dieu. Mais elle a construit, pierre à pierre, la science des sociétés humaines et voici qu'elle a découvert et méthodiquement établi ce que, depuis des siècles, savaient d'instinct les grands conducteurs d'hommes : elle déclare que jamais aucune nation n'a pu se constituer et vivre d'après la pure raison. Les dieux fussent-ils des chimères, les peuples naissent et meurent avec leurs dieux. Le Dieu d'un peuple est son idéal rayonnant, présent dans tous cœurs; il est son principe de vie et d'expansion. La mission de chaque peuple est de proclamer son Dieu et de l'im-

poser au monde. Sa force croît avec sa foi et décline avec elle. A l'heure où il abandonne son Dieu, il se voue à la mort. Dostoiewski, le plus russe de nos écrivains, a développé en artiste cette grande pensée. Quelques années plus tard, les savants occidentaux en donnaient la formule scientifique. Sachez donc ce que vous faites quand vous attaquez la religion du peuple russe : vous attentez à la vie même de la Russie, vous lui plongez un couteau dans le cœur.

SERGE.

Quelle plaisanterie !

RAGUINE.

La science, mon enfant, ne plaisante guère; vos amis le redisent volontiers.

EGOR.

Alors, la science ordonne de croire aux idoles qu'elle-même a brisées, si, d'une part, elle détruit Dieu, et si, d'autre part, elle proclame qu'on ne peut vivre sans Dieu ?

RAGUINE.

Oui, la science athée en est là. C'est là qu'elle vous a conduits et c'est là qu'elle vous fera périr si la foi ne vous sauve.

EGOR.

Notre destinée serait donc de chercher la vérité et de mourir de l'avoir trouvée ?

RAGUINE.

Oui, si la vérité est cette idole glacée que les athées nous présentent.

EGOR.

Quoi ! la vie aurait besoin du mensonge ?

RAGUINE.

Votre Ibsen ne parle-t-il pas du mensonge vital? La science, en progressant, trouvera peut-être le moyen d'unir la vérité et la vie. En attendant, le monde veut vivre, et il vivra. Les peuples qui auront cru trouver la vérité dans une doctrine de mort, mourront en effet et seront remplacés par d'autres peuples plus sains. Voilà ce qui fait notre espérance.

SERGE.

Votre espérance?

RAGUINE.

Oui... La Russie est aujourd'hui le seul grand peuple déifère. Elle porte un Dieu. Elle croit en ce Dieu. Elle est appelée à conquérir le monde à son Dieu.

SERGE.

Vous parlez comme un homme du moyen âge.

RAGUINE.

Des mots! Je vous montre des réalités. La Russie n'existe que par son Dieu et par son Tzar, qui est le délégué de ce Dieu. Seuls, ce Dieu et ce Tzar font l'unité puissante qui joint ensemble tant de peuples de races et de mentalités diverses, qui composent la Russie. Seuls, ils guident leur activité vers le but de toute grande nation : la conquête et l'unification du monde.

EGOR.

C'est là votre but?

RAGUINE.

C'est la mission de la Sainte Russie. Chaque civilisation cherche irrésistiblement à unifier le monde.

Ainsi ont-elles fait dans le passé. La dernière qui y parvint, fut la romaine. La civilisation chrétienne l'a tenté jusqu'à ce jour en vain. Tous les peuples qui s'en étaient cru la mission, ont échoué tour à tour. Vous connaissez les tentatives historiques de l'Espagne et de la France. Considérez aujourd'hui les efforts rivaux de l'Allemagne et de l'Angleterre : ces nations sombreront comme les autres. L'heure de la Russie approche. Seuls nous réussirons, parce que nous constituons un Etat chrétien, fondé sur la religion chrétienne et combattant tout ce qui lui est hostile. On l'a dit : un athée cesse d'être Russe. Il est pour nous un traître et un ennemi. Commencez-vous à comprendre ce qui nous sépare des vôtres?

SERGE.

Et c'est pour cela que vous nous persécutez?

RAGUINE.

Nous ne vous persécutons point. Croyez vous-mêmes tout ce qu'il vous plaît, si vous avez le malheur de n'être plus chrétiens, mais ne répandez point vos doctrines : le gouvernement russe ne peut permettre une propagande nuisible à ses grands projets. Rendez-lui justice! Il est aussi tolérant qu'il peut l'être. D'ailleurs, depuis Pierre le Grand, c'est lui qui éclaire l'élite de la nation. Il a créé, il entretient les universités où l'on enseigne la science occidentale. Par malheur, cet enseignement développe l'athéisme et les folies révolutionnaires dans quelques cerveaux faibles. Qu'y pouvons-nous? Nous sommes bien obligés de sacrifier ces intellectuels dévoyés à l'avenir de la Russie, dont nous sommes les gardiens. Qu'importent quelques déportés politiques aux yeux des gouvernants qui se préparent à conquérir, après l'Asie, l'Europe et le monde.

SERGE.

Et vous vous êtes alliés aux Français?

RAGUINE.

Pourquoi pas? La raison politique nous le commandait. Grâce à cette alliance, nous défions aujourd'hui l'Angleterre et l'Allemagne, en attendant que l'accroissement naturel de notre population et de notre richesse nous mette en mesure d'envahir l'Europe.

SERGE.

Mais c'est monstrueux!

RAGUINE.

Tu trouves cela monstrueux et pourtant tu es russe. Ta chair et ton sang sont russes. Pourquoi ta pensée ne l'est-elle pas! C'est que tu as sucé les poisons de l'étranger. Rejette-les, mon enfant. Reviens à nous et considère la grandeur de notre œuvre. Le monde souffre d'être divisé et meurt de ne plus croire. Nous lui apportons l'unité et la foi. C'est la mission sacrée de la Russie. Comprenez donc, ô mes fils, le crime des intensés qui veulent lui inoculer le venin de l'Occident.

SERGE.

Ce venin, c'est la vérité, c'est la science, c'est la liberté et l'égalité des hommes.

RAGUINE.

Votre langage me déchire le cœur. J'espérais vous convaincre et vous ramener à la patrie...

SERGE.

Ceux-là seuls aiment leur patrie, qui la veulent libre, juste et instruite. Vous voulez régner sur des esclaves.

RAGUINE.

Tu ne m'as pas compris. Elle sera libre, juste et instruite quand elle pourra l'être sans danger. Ton langage, mon ami, est celui des sophistes surannés du XVIII[e] siècle; la science du XIX[e] en a démontré l'inanité.

SERGE.

Il est assez piquant de vous entendre invoquer la science.

RAGUINE.

Pour les étudiants de dix-huit ans, la grande affaire est de trouver chez les savants quelque argument en faveur de Marx ou de Bakounine; cela vous suffit. Il nous faut davantage, à nous, qui conduisons les peuples. Nous avons lu, nous aussi, les livres des savants. Que nous disent-ils? Que la loi qui domine la vie matérielle c'est la lutte pour l'existence. Elle régit les peuples comme les individus. La science nous dit aussi que les êtres de la même espèce sont inégaux, et, qu'entre eux, une sélection incessante, soit en bien, soit en mal, fait évoluer l'espèce vers le progrès ou la décadence. — Quelle conclusion la politique tire-t-elle de là? A la formule des idéologues : « liberté, égalité, fraternité », elle oppose la formule des savants : « déterminisme, inégalité, lutte pour la vie ». — La Russie veut vivre. Elle domptera et absorbera les autres nations pour n'être point détruite par elles. C'est notre premier but. La justice et la liberté auront leur tour. Pour le moment, il s'agit de dévorer le monde.

EGOR.

Et vous vous dites chrétien!

RAGUINE.

Nous le sommes autant que faire se peut, en attendant mieux.

EGOR.

O mon oncle, la véritable loi est d'être bon et compatissant. Notre Tolstoï est grand pour avoir rappelé au monde le précepte du Christ : « Ne résistez pas au méchant! »

RAGUINE.

Mon enfant, tu mets le doigt sur notre plaie. Oui, telle est la loi du Christ, je le sais. Mais il est trop tôt: les peuples qui observeraient aujourd'hui cette loi périraient, proie facile offerte aux peuples dévorateurs. Or, la Russie doit vivre! Et elle vivra. Le Christ nous condamne, dis-tu, et nous serons damnés. A cette pensée, s'il est parmi nous des sceptiques, ils sourient; mais d'autres croient et souffrent, et je suis de leur nombre. Eh bien, soit! Pour que la Russie s'empare du monde et lui donne l'unité, nous acceptons, avec angoisse mais avec courage, la damnation de notre âme. Grâce à notre sacrifice, le monde, unifié par nous, pourra, un jour, sans péril, observer la loi du Christ, et l'ère de la justice et de la bonté s'ouvrira dans la gloire. — Eh bien, Egor, tu ne dis rien?

EGOR.

Que voulez-vous que je vous dise? Ces vastes perspectives ne s'étaient jamais offertes à mes regards. Vous m'en voyez surpris et ému.

SERGE.

Que dis-tu, frère?

EGOR.

Dites-moi la vérité, mon oncle! Ces hautes pensées remplissent-elles vraiment l'esprit des hommes qui gouvernent la Russie?

RAGUINE.

Elles brûlent comme un feu sacré au cœur de certains hommes, et cela suffit. Qu'importe que les autres les ignorent ou les méconnaissent? A leur insu, elles les dirigent. Tel est donc l'avenir grandiose où nous conduisons la Russie. Les révolutionnaires l'empêcheraient d'y atteindre, si nous n'y mettions bon ordre. Comparez leur but et le nôtre...

SERGE.

Tout cela est odieux et chimérique. La France des francs-maçons et des révolutionnaires a, elle aussi, un dieu qu'elle sert et qui s'emparera du monde. Il est en trois personnes comme le vôtre; elles s'appellent : Liberté! Egalité! Fraternité!

RAGUINE.

Et le dieu lui-même se nomme aujourd'hui Socialisme, après avoir renié le nom démonétisé de République, qui n'est plus vénéré que par des collégiens attardés.

SERGE.

Qu'importent vos railleries? Ne pouvez-vous ouvrir les yeux. Regardez donc et voyez! Le dieu révolutionnaire de la France (appelez-le, si vous voulez, Socialisme), conquiert triomphalement l'Europe...

RAGUINE.

Comme une épidémie, qui nous la livrera, à nous, malade, abattue et sans défense. Mon pauvre Serge, tu parais atteint par le mal. — Toi, Egor...

EGOR.

Tout cela est si étrange et si grand... Vos paroles

suscitent en moi un trouble profond... Elles répondent à je ne sais quelles aspirations indistinctes...

SERGE.

Egor! mon frère!...

EGOR.

Ce qui me frappe surtout, c'est votre dévouement, votre sacrifice. Vous êtes croyant et vous risquez le salut de votre âme. Vous êtes riche, vous pourriez vivre heureux, loin d'ici, dans un pays libre, et vous servez un pouvoir ombrageux, sans espoir d'arriver vous-même aux premières places...

SERGE.

Egor, tu t'égares. Que faisons-nous ici? Pourquoi ce Conseiller impérial nous a-t-il appelés? Est-ce pour discourir sur l'autocratie et la liberté? Quel est son but? Quel piège nous tend-il?

RAGUINE.

(*Pressant négligemment le bouton électrique.*) Je viens vous sauver. Par mon crédit auprès du Tzar.. (*on frappe à la porte.*) Qui va là? (*on frappe*) Entrez! (*l'employé entre*) Que voulez-vous? Ne peut-on me laisser tranquille? Je croyais avoir donné des ordres...

L'EMPLOYÉ.

Que Votre Excellence me pardonne! Le collègue de Votre Excellence, le sénateur Prince Woronzoff, vient d'arriver ici et vous prie de lui accorder, d'urgence, un moment d'entretien.

RAGUINE.

Bien, conduisez-moi auprès du prince. Ces jeunes gens m'attendront ici. (*Raguine sort avec l'employé.*)

SCÈNE VII.

EGOR. — SERGE.

SERGE.

Egor, que signifie ton attitude? Au nom de notre affection, explique-toi! Ne vois-tu pas mon angoisse? Où vas-tu? Quels sont tes projets? Parle! Quelle que soit la vérité, je veux la connaître.

EGOR.

Je vais où je suis appelé. Ne te le disais-je pas l'autre jour?

SERGE.

Je tremble de comprendre.

EGOR.

Tu ne peux comprendre maintenant.

SERGE.

Rassure-moi du moins. Calme mes craintes par une parole décisive.

EGOR.

Que te dirais-je?

SERGE.

Je le vois, tu nous abandonnes. Dis-le donc franchement, Egor; il me semble que j'ai quelque droit à ta sincérité.

EGOR.

Mon bon Serge!

SERGE.

C'est horrible! Quoi! c'était celà que cachaient tes phrases ambiguës, tes lassitudes et ta mollesse au moment de l'action, ce dégoût qui me paraissait inexplicable, tes aspirations obscures vers un but que tu refusais de me dévoiler! Ton cœur chancelant se dérobe. Tu nous lâches, te dis-je.

EGOR.

Ne t'emporte pas. J'ai à te demander pardon.

SERGE.

De quoi?

EGOR.

De t'avoir entraîné dans cette dangereuse et criminelle aventure, où, tous deux, nous perdons la liberté et l'honneur.

SERGE.

C'est odieux ce que tu dis là. Mais tu perds l'esprit. Tes paroles n'ont pas de sens.

EGOR.

Elles ont un sens profond et terrible. Veux-tu que je me jette à genoux devant toi?

SERGE.

Ciel! c'est de la démence, Egor.

EGOR.

Je te répète que j'implore ton pardon. Mon excuse est que la vérité m'était voilée. Je ne savais pas. Je partageais l'aveuglement de tant de jeunes cœurs exaltés!...

SERGE.

Et à présent?

EGOR.

A présent, je vois clair.

SERGE.

Le Conseiller Raguine a illuminé ton intelligence?

EGOR.

Il m'a fait voir la vérité.

SERGE.

Malheureux! Ce n'est pas aujourd'hui que cet homme t'a vaincu. Tu lui appartenais depuis longtemps. Comment ai-je pû être ta dupe? Ces visites au palais Raguine, ces entretiens secrets, ce mariage romantique avec ta cousine, tout cela s'éclaire à présent. Tu nous trahis!

EGOR.

Serge!

SERGE.

Que la vérité te frappe au visage! Tu es un traître!

EGOR.

Tais-toi, par pitié! Si tu savais quelle douleur atroce tu m'infliges! Etre insulté par le seul être qu'on aime! Quel supplice! Tu le sais pourtant, Serge : je donnerais mille fois ma vie pour ton bonheur. Ah! si au prix de ma vie, je pouvais, en ce moment, te tirer d'ici!

SERGE.

Mon frère!

EGOR.

Et surtout éclairer ton esprit !

SERGE.

M'entraîner dans ta trahison ? Jamais ! Si l'un des fils de Stépane Raguine a perdu tout souvenir de l'honneur, l'autre reste fidèle à la cause sainte qu'il a embrassée. Va où tu voudras, je ne te connais plus.

EGOR.

Cette douleur m'était destinée. Je l'accepte en expiation de mes fautes. S'il te plait de piétiner les lambeaux d'un cœur plein de toi, fais-le donc, mon frère : il est juste que tu me fasses payer l'erreur où je t'ai entraîné. Que ne puis-je t'en tirer avec moi !

SERGE.

Ne me parle plus ! (*Il fond en larmes.*) Oh ! Oh ! Oh ! je t'adorais pourtant ! Est-il possible que ces horreurs soient réelles ? Non, n'est-ce pas, Egor ! C'est une nouvelle épreuve que tu m'infliges. Et tu vas prononcer des paroles radieuses comme celles qui m'éblouissaient autrefois. Tes grands desseins, tu vas me les dévoiler. Tu vas faire de moi le confident d'une pensée grandiose... Egor, Egor, dissipe l'odieux cauchemar qui nous enveloppe !

EGOR.

Hélas ! mon pauvre Serge !

SERGE.

Mais enfin, c'est impossible ! Tu ne peux nous quitter ainsi. Ne comprends-tu donc pas la honte qui te menace ? Le peuple russe tout entier, qui a connu nos efforts et ton rôle, criera que tu nous abandonnes pour te sauver. Il dira que tu es un lâche. Oh !

EGOR.

Rassure-toi, mon bon Serge. Je ne recherche aucune amnistie déshonorante et la vérité éclatera à tous les yeux. Toi, j'aurais voulu te sauver, obtenir ton pardon...

SERGE.

Je te le défends bien.

EGOR.

Pour moi, tu me verras comparaître devant les juges avec nos amis, partager leur condamnation et leur châtiment. J'ai droit à la plus large part et je la revendiquerai. Vous m'aviez naguère reconnu pour votre chef alors que je repoussais ce titre. A présent, dans la défaite et le péril, il m'appartient, et je ne permets plus à personne de me le contester. Es-tu satisfait?

SERGE.

Je te retrouve enfin! Mais un doute me reste. Tu dis que tu nous abandonnes...

EGOR.

J'abandonne vos idées.

SERGE.

C'est tout un. Et tu te proclames notre chef, tu revendiques ta part dans les condamnations qui vont nous frapper. Je ne comprends pas. Explique-toi clairement.

EGOR.

Ce que je t'ai promis doit te suffire. Il ne t'appartient pas de m'arracher mon secret. Tout s'expliquera quand le moment sera venu.

SERGE.

Je veux te croire, Egor. Dans l'inquiétude affreuse où tu m'as plongé, il suffit que ta voix appelle ma confiance, elle revient à toi, fraternelle et docile.

EGOR.

Laisse-moi donc faire. Et toi, puisque tu ne veux pas que ton frère te sauve, tâche d'échapper sur l'heure à nos geôliers.

SERGE.

Voilà une bonne pensée! Voyons la porte. (*Il va vers la porte.*) Fermée à double tour! Il a pris ses précautions, le Conseiller. D'ailleurs, il y a des sentinelles dans le corridor.

EGOR.

La fenêtre!... elle n'est pas grillée.

SERGE.

Un saut de sept ou huit mètres... Diable!... On peut pourtant essayer.

EGOR.

Tu risques de te tuer.

SERGE.

Ce n'est pas certain. Laisse-moi faire.

EGOR.

Inutile. Il y a, dans la cour, une sentinelle qui nous observe. Regarde.

SERGE.

C'est vrai. Mais cherchons dans les meubles. Nous trouverons peut-être des armes, des clefs, quelque chose d'utile.

EGOR.

Cherchons!

SERGE.

Ah! un révolver.

EGOR.

Qu'en feras-tu?

SERGE.

Le conseiller va revenir...

EGOR.

Tu n'y penses pas, Serge! le frère de notre père! Il vient dans l'intention de nous sauver et tu le frapperais?

SERGE.

Tu as raison, toujours! Mais plus tard, les gardiens...

EGOR.

Non, non, ne tuons pas! Remets cette arme où tu l'as trouvée.

SERGE.

Pourquoi? elle peut nous être utile.

EGOR.

Laisse-moi te l'enlever.

SERGE.

Mais non!

EGOR.

Tais-toi. On vient (*rentre le Conseiller*).

SCÈNE VIII

LES MÊMES. — RAGUINE.

RAGUINE.

Avez-vous réfléchi? Je suis venu vous sauver. J'ai imploré la miséricorde de l'Empereur et voici ce que j'ai obtenu : signez une supplique, confessant votre faute, reniant votre erreur, revenant au vrai devoir de tous les Russes, et vous ne passerez point en jugement; le gouvernement se contentera de vous exiler pour dix ans dans mes terres de Volhynie.

SERGE.

Vous nous faites injure. Les fils de votre frère ne s'inclineront pas devant la tyrannie. Ils ne renieront pas leur foi dans le progrès, la justice et la liberté. Jamais! Jamais! L'avez-vous entendu? Jamais non plus nous n'abandonnerons, nous, fils de nobles, les pauvres jeunes gens qui furent nos compagnons aux heures d'espérance et d'enthousiasme et qui ont généreusement marché à nos côtés au moment du péril.

RAGUINE.

Est-ce votre dernier mot? Je ne veux pas le croire. Je ne veux pas désespérer de vous. On va vous reconduire dans vos cellules. Mais je saurai retarder l'instruction de l'affaire, du moins en ce qui vous concerne, et vous donner le temps de trouver la sagesse et le salut. (*Il sonne.*) — (*L'employé paraît.*) Emmenez ces jeunes gens et avertissez...

EGOR.

Arrêtez, mon oncle! Il faut que je vous parle seul. J'ai à vous dire une chose grave.

SERGE.

Que je ne dois pas entendre ?

EGOR.

Pas maintenant.

RAGUINE.

C'est bien. (*à l'employé*) Emmenez donc le comte Serge Stépanovitch Raguine, et, pour avertir le juge, attendez que je vous appelle.

SCÈNE IX

RAGUINE. — EGOR.

RAGUINE.

Eh bien, mon enfant?

EGOR.

Mon oncle, vous êtes bon. Vous savez que nous ne sommes pas des criminels. Serge est la victime de son cœur généreux et de l'amour qu'il me porte. C'est moi qui l'ai entraîné. Vous êtes puissant. Sauvez-le! Faites l'impossible pour l'arracher au sort qui l'attend.

RAGUINE.

Et vous ?

EGOR.

Moi? Vous avez ouvert mes yeux à la lumière. La sainte mission de la Russie sur la terre m'apparaît maintenant glorieuse et sublime. Mon cœur est déchiré de l'avoir méconnue, et, au prix de ma vie, je voudrais la servir.

RAGUINE.

Mon cher enfant! Cet heureux repentir efface votre faute et désarme le châtiment. Ecrivez la supplique que je vais vous dicter.

EGOR.

Non, mon oncle, je ne l'écrirai pas. Serge a raison; ce serait une lâcheté.

RAGUINE.

Que veux-tu donc faire, malheureux? C'est le salut que tu repousses, pour toi et pour ton frère, car je l'aurais sauvé en même temps que toi.

EGOR.

Ah! ne me tentez pas! Laissez-moi parler.

RAGUINE.

Je t'écoute.

EGOR.

Je n'avais qu'un désir : sacrifier ma vie au bien de mon pays. Ce désir, je l'accomplirai, mon oncle, avec votre aide, en réparant ma faute. J'écrirai ma confession, non pas pour le Tzar, mais pour la jeunesse égarée par un mirage funeste. Dans cet écrit, je développerai avec toute l'ardeur de mon âme, les grandes pensées que vous m'avez fait connaître. J'exhorterai mes frères, en me frappant la poitrine, à s'incliner avec moi devant les hautes destinées de la patrie, à lui offrir en holocauste les souffrances qu'ils endurent, et, s'il le faut, à se laisser héroïquement écraser sous le char énorme et pesant de la Russie, qu'avec Dieu et le Tzar, vous guidez vers un splendide avenir.

RAGUINE.

Cher Egor!

EGOR.

Mais comment pourrai-je toucher les cœurs, si cet écrit doit me valoir ma grâce? On y verrait l'œuvre d'un lâche plutôt que d'un apôtre de la vérité. Non, mon oncle, il ne faut pas que j'échappe au châtiment. Je veux subir ma peine dans toute sa rigueur. A ce prix seulement, ma confession sera efficace. La jeunesse russe apprendra que j'expie volontairement ma faute, elle me verra subir le dur travail des mines de la Sibérie, pour lui prouver la sincérité de ma conversion. Le peuple ne croit qu'aux martyrs, et les martyrs volontaires manquent à votre cause : c'est sa faiblesse, tandis que les révolutionnaires versent généreusement leur propre sang. Eh bien, voici le mien, je vous l'offre. Vous n'avez pas le droit de le refuser, car je vous apporte avec lui la grandeur de la souffrance acceptée pour la vérité, toute sa puissance persuasive et contagieuse. Que la pitié ne vous fasse point hésiter! Je recueillerai, de mon sacrifice, une gloire singulière, avec le bonheur de racheter efficacement une faute qui me remplit d'une affreuse douleur

RAGUINE.

Egor, mon Egor, tout mon cœur fond en larmes. Je m'incline avec admiration devant ton âme héroïque. Mais sais-tu au-devant de quelles souffrances tu t'élances? Te représentes-tu les épouvantables bagnes de la Sibérie, leur saleté hideuse, les odieuses promiscuités, la dureté de la discipline, les fers aux pieds, le fouet, le travail dans les ténèbres humides des mines? Dix années dans cet effroyable enfer, songes-y bien...

EGOR.

J'y ai songé quand je luttais pour vos victimes. Moi, du moins, j'aurai choisi mon sort. Mais je vous demande une grâce.

RAGUINE.

Elle est accordée d'avance.

EGOR.

Serge ne subira qu'une peine légère. Je ne puis, hélas! vous demander sa grâce complète, car on me soupçonnerait de me sacrifier seulement pour lui. Qu'il soit donc condamné! Mais dès que l'effet moral de mon sacrifice commencera à se produire, qu'il soit libre!

RAGUINE.

Je te le jure.

EGOR.

Adieu donc, mon bon oncle. Consolez Olga. Faites lui comprendre que j'obéis à mon devoir. Embellissez mon acte de toute votre éloquence. Le seul chagrin qui me reste, c'est la pensée de sa douleur.

RAGUINE.

Olga! Elle en mourra, sans doute.

EGOR.

Hélas! Ne pouvons-nous donc nous sacrifier nous-mêmes sans briser des cœurs chéris?

RAGUINE.

L'égoïsme d'un père doit s'incliner devant un si grand dessein. Pardonne-moi ma coupable faiblesse. Olga saura te comprendre. Son cœur est digne du tien. Elle mourra en t'admirant et en t'adorant, avant le jour, sans doute, où tu comparaîtras devant les juges.

EGOR.

Votre amour paternel vous dictera les paroles qu'il

faut lui dire. Ainsi, tout est convenu entre nous. L'écrit que je vous remettrai, ne doit être publié qu'après ma condamnation, afin que les juges ne soient point mes complices et qu'ils puissent me frapper en toute conscience. Jusque là vous me garderez le secret.

RAGUINE.

Tu penses à tout.

EGOR.

Et la seule faveur que j'accepte, si l'on veut bien me l'accorder, est de pouvoir, pendant un jour ou deux, revoir mon frère et...

RAGUINE.

Achève!

EGOR.

Je crains de vous déplaire.

RAGUINE.

Je devine! Véra Pétrowna...

EGOR.

C'est une infortunée et je vais renier sa foi. Je voudrais, du moins, m'excuser à ses yeux.

RAGUINE.

Tout cela te sera accordé, je te le promets. Laisse-moi t'embrasser, mon enfant. Je voudrais fléchir le genou devant toi. Adieu! (*Il sonne — Entre l'employé.*) Reconduisez le comte Egor Raguine et allez dire au juge d'instruction que je l'attends. *(L'employé se retire avec Egor; le juge entre aussitôt.)*

LE JUGE.

Excellence, je suis trop ému pour feindre. Excusez-moi ! La cloison est mince ; du cabinet voisin j'ai entendu tout ce qui s'est dit ici, hormis une courte conversation des deux frères. M'est-il permis de rendre hommage à votre admirable intervention? Grâce à vous, la Russie bénéficiera d'un acte de dévouement presque surhumain.

RAGUINE.

Ah ! Monsieur, Egor est sublime. Quel noble caractère !... Vous avez entendu ce qu'il m'a demandé?

LE JUGE.

Je me joindrai à vous, avec tous les pouvoirs que me donne ma fonction, pour qu'on le lui accorde. Sans tarder davantage, je vais donner l'ordre qu'on loge dans un pavillon spécial les deux jeunes gens ainsi que Véra Pétrowna, et qu'on les laisse communiquer librement entre eux.

Fin du deuxième acte.

(A suivre.)

IWAN GILKIN.

CÉSAR FRANCK

A l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance de la Belgique, en 1880, M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de Gand, chargé de faire, dans une publication intitulée : *Cinquante ans de liberté*, une monographie sur *La musique en Belgique et les musiciens belges depuis 1830*, s'exprimait ainsi, à propos de César Franck (1) :

« *Franck* (César-Auguste), né à Liége le 10 décembre 1822, ancien élève et lauréat du Conservatoire de cette ville, professeur d'orgue au Conservatoire de Paris, a acquis en France, à Paris surtout, une certaine notoriété comme compositeur de musique religieuse. »

Cette courte notice voisine, dans la publication jubilaire, avec d'autres notices, presque toutes plus longues et plus élogieuses, consacrées à l'auteur de la *Brabançonne*, à Fétis, à Grisar, à Miry, et à d'autres, dont les noms même sont oubliés aujourd'hui.

Cependant, en 1880, Franck avait déjà à son actif *Rédemption* (2) et les *Béatitudes* (3), des oratorios religieux qui peuvent prendre place à côté des plus belles œuvres de Jean-Sébastien Bach, et qui sont supérieurs aux oratorios de Händel. Il avait déjà composé alors (4) les *Eolides*, ce poème symphonique qui semble être le point de départ de tout l'impressionnisme musical français actuel. Dix ans plus tard,

(1) *Cinquante ans de liberté*. Bruxelles, Weissenbruch, 1881, t. III, p. 372.
(2) 1871-1872.
(3) 1869-1879.
(4) En 1876.

en 1890, Franck mourait. La direction du Conservatoire de Paris ne jugea pas même nécessaire d'envoyer une délégation aux obsèques de cet obscur professeur d'orgue. Ses élèves, seuls, ne l'oublièrent pas, et l'un d'eux, Emmanuel Chabrier, mort depuis, prononçait ces paroles devant sa tombe, au cimetière de Montrouge :

« César Franck, le brave père Franck, comme nous disions encore hier avec une familiarité respectueuse, n'était pas seulement un admirable artiste, un des grands parmi les grands de l'immortelle famille, un de ces élus qui, calmes et forts, tranquilles et jamais las, sans se hâter ni s'attarder, passent presque silencieusement ici-bas, avant d'aller rejoindre les grands aïeux ; il était encore le cher maître regretté, le plus doux, le plus modeste et le plus sage. Il était le modèle ; il était l'exemple (1). »

C'était là une opinion personnelle ; mais elle était heureusement partagée par d'autres que Chabrier : tous ceux qui avaient travaillé sous la direction du « brave père Franck » avaient la conviction profonde que leur maître était réellement « l'un des grands parmi les grands de l'immortelle famille ». Et cette conviction, ils s'évertuèrent à la répandre en dehors de leur cercle. M. Vincent d'Indy, nature noble et désintéressée, dont l'idéal d'art est d'une splendide élévation, prit la tête du mouvement (2).

Et maintenant, grâce à cet effort, Franck commence à occuper, dans l'esprit de l'élite, une place à peu près digne de son génie. Le monde officiel français lui-même lui rend justice. En octobre 1904, eut lieu l'inauguration d'un monument élevé à Paris, dans le square Sainte-Clotilde, à la mémoire de César Franck. M. Henri Marcel, alors directeur des Beaux-Arts, prit à cette occasion la parole, au nom

(1) Voir Derepas, *César Franck*. Paris, Fischbacher, 1897, p. 7.

(2) M. Vincent d'Indy vient, tout récemment, de rendre un hommage éclatant à la mémoire du maître en publiant, à Paris, chez l'éditeur Alcan, un livre magistral sur *César Franck*. Cette étude était écrite lorsque l'ouvrage de M. d'Indy a paru.

du gouvernement français, et termina son très beau discours par les paroles suivantes (1) :

« Et maintenant, le voilà à sa place, dans le chœur des génies immortels qui seront nos répondants auprès des âges futurs et constituent peut-être, après tout, la raison d'être et la justification de l'humanité en ce monde. Ils n'en font pas, en effet, seulement la parure, comme de splendides fleurs, dont elle serait l'humble terreau, mais lui apportent, du fond de l'inconnu, par les germes qu'ils laissent après eux, ses seules espérances d'amélioration et de grandeur.

« Cette vérité s'est déjà confirmée pour Franck. Son idéal si fin et si pur, la puissance communicative de sa parole, son enseignement sévère, mais ennemi de toute routine transmise et respectant avant tout la personnalité de l'élève, ont déjà suscité autour de lui et à sa suite de belles vocations, de généreuses tentatives. Notre école lui a dû de se dégager d'une conception trop transactionnelle, trop purement aimable de la musique, et de s'attacher d'une vive ardeur aux formes de l'art les plus viriles et les plus élevées. Ce nous est une raison de plus de chérir sa mémoire que de pouvoir mêler à notre tribut d'admiration pour la souveraine beauté de son caractère et de sa vie, l'hommage de notre reconnaissance envers le semeur d'idées, l'éveilleur d'âmes incomparable qu'il a été. »

Ces paroles sont belles et vraies. Il ne faut pas qu'elles demeurent platoniques. Il faut que tous sachent qu'elles ne sont pas du lyrisme de circonstance, qu'elles n'ont pas été inspirées par l'autosuggestion d'un moment solennel, et qu'elles répondent à une réalité profonde; il faut que tous ceux qui croient à la puissance de l'art comme moyen de rendre plus heureuse et plus belle la vie individuelle et la vie sociale, sachent qu'il y a dans le « chœur des génies immortels » un homme dont l'œuvre renferme autant de beauté absolue que celle d'un Bach, d'un Beethoven ou d'un Wagner, et que cet homme est César Franck.

Quiconque l'eût rencontré dans sa vie terrestre,

(1) Voir *Art moderne*, 1904, p. 351.

trottinant dans les rues de Paris pour aller donner des leçons, n'eût jamais cru qu'il avait devant lui l'un des artistes les plus puissants que le monde ait jamais produit : « Toujours pressé, courant plutôt que marchant, des vêtements trop larges, un pantalon trop court, un visage grimaçant et distrait, encadré dans des favoris grisonnants. » Ainsi le décrit pittoresquement M. Vincent d'Indy (1).

Mais ceux qui connaissaient le maître de près savaient que cet homme, aux allures « d'avoué de province », subissait une véritable transfiguration, lorsqu'il était sous l'empire de l'inspiration personnelle ou de la joie que lui procurait la lecture d'une belle œuvre musicale. « Alors, continue M. Vincent d'Indy (2), la musique l'enveloppait, telles ces auréoles dont les peintres primitifs encerclaient leurs figures d'anges ou de saints ; alors, seulement, on était frappé par la consciente volonté de la bouche et du menton, par l'acuité presque extrahumaine du regard, où transparaissait l'inspiration ; alors seulement on remarquait l'identité presque complète de son large front avec celui du poète de la IXe symphonie ; alors, on se sentait subjugué, presque effrayé par la présence palpable du génie qui rayonnait autour du plus noble et du plus haut musicien que la terre française ait possédé depuis Rameau. »

*
* *

Cet enfant adoptif de la France était né Belge. Sa famille, d'origine mi-wallonne, mi-flamande (3), était établie à Liége, lorsqu'il vit le jour dans cette ville le 10 décembre 1822. Ses aptitudes musicales s'éveillèrent tôt : à l'âge de 9 ans, il entre au Conservatoire de Liége, où il termine brillamment ses études en 1835. En 1837, il s'inscrit au Conservatoire de

(1) Voir *Art moderne*, 1903, p. 213.
(2) Voir *Art Moderne*, 1903, p. 213.
(3) C'est ce qui résulte des renseignements communiqués à M. Vincent d'Indy, par la famille Franck. Voir *César Franck*, par Vincent d'Indy. Paris, Alcan, 1906, p. 2.

Paris; il en sort, en 1842, après avoir remporté les plus vifs succès.

Son père veut dès lors spéculer sur son talent de virtuose; il l'empêche de concourir pour le prix de Rome, et lui fait faire des tournées de concert en Belgique.

Mais, trop modeste, trop timide, trop artiste d'ailleurs pour se créer des succès de virtuosité, il parvient à se détourner de l'orientation que son père lui a imposée, et revient à Paris en 1844, entraînant avec lui toute sa famille.

Il compte se vouer à la composition. Mais, ni ses parents ni lui n'ayant de fortune, il fallait gagner de quoi vivre. Bientôt ses charges de famille s'accrurent par le fait qu'il se maria et eut des enfants. Il arriva à se procurer les ressources nécessaires en donnant des leçons d'harmonie, de piano et d'accompagnement. Il fit cette besogne, à laquelle il consacra douze heures par jour pendant quarante années de son existence, avec une conscience, une énergie et une persévérance qui tiennent du prodige.

Sa vie, quoique très occupée, était régulière, simple et tranquille.

En 1858, il est nommé organiste à l'église Sainte-Clotilde, à Paris. En 1870, il se fait naturaliser Français et, en 1872, il obtient la fonction de professeur d'orgue et d'improvisation au Conservatoire de Paris. Cela ne changea rien à sa manière de vivre qui resta jusqu'à sa mort, en 1890, laborieuse et presque obscure.

Tel est l'aspect extérieur de cette existence, qui n'est marquée par d'autres événements que par l'éclosion et l'apparition, sans aucun éclat de publicité, de ses œuvres.

Quant à sa vie intérieure, nous n'en connaissons encore rien, ou presque rien. Ceux qui ont connu le maître de près, ou bien ne savent pas grand'chose de lui, parce qu'il ne se dévoilait pas à eux, ou bien estiment qu'il est encore trop tôt pour publier ce qu'ils savent.

Nous ignorons donc presque totalement quels drames psychologiques ont pu se dérouler dans son

existence, quelle a été la nature du milieu familial dans lequel il a vécu, et quelles ont été ses pensées dominantes précises, au point de vue religieux et philosophique. Le livre de M. Vincent d'Indy qui va paraître bientôt (1), et qui sera consacré à César Franck, nous éclairera-t-il sur ces divers points? Espérons-le (2).

Mais, ce que nous connaissons assez bien, c'est le caractère du maître, tel qu'il nous a été dépeint par ses disciples. Ses traits principaux sont une bonté qui va parfois jusqu'à la naïveté, une modestie divinement humble, et une religiosité profonde et tolérante.

Une « calme et sereine bonté », dit M. Vincent d'Indy. « Et c'est bien à juste titre, ajoute-t-il, qu'on a pu lui appliquer le nom de *Pater Seraphicus*. Son âme, en effet, ne put jamais concevoir le mal; jamais il ne voulut croire aux basses jalousies que son génie suscitait chez la plupart de ses collègues... et non des moindres; il passa dans la vie les yeux levés vers un très haut idéal, sans soupçonner les vilenies et les injustices dont il fut fréquemment l'inconsciente victime. Cette disposition était même poussée chez lui à un point tel qu'il ne s'est jamais aperçu de l'indifférence du public à l'égard de ses œuvres, bien trop élevées et trop hautement conçues pour être comprises par des contemporains. Les quelques applaudissements de ses amis, disséminés dans une salle de concert, lui donnaient l'illusion d'une approbation unanime, et il ne manquait jamais, après une exécution, de s'incliner à plusieurs reprises, ravi de la jouissance que lui avait procurée à lui-même l'audition de son œuvre, vers une assis-

(1) Chez l'éditeur Alcan, dans la collection des « Maîtres de la Musique ».

(2) Le livre de M. d'Indy, paru avant la correction des épreuves de cette étude, n'a rien ajouté de bien précis, dans cet ordre d'idées, à ce que l'on savait déjà. Les chapitres intitulés : L'Homme physique, L'Homme moral (p. 37), La Genèse de l'œuvre (p. 47) et le « Père Franck » (p. 213) développent certains aspects du caractère du maître, qui n'avaient été qu'esquissés auparavant.

tance sinon hostile, au moins étonnée et complètement déroutée de ses habitudes (1).

La reconnaissance envers ceux qui s'intéressaient à ses œuvres était touchante. M. Mathieu Crickboom me racontait dernièrement, que se trouvant à Paris, en 1889, l'année de l'exposition, Eugène Ysaye le présenta au père Franck, en lui disant : « Il va jouer votre quintette ». Aussitôt, d'un ton d'ineffable ravissement, le maître, serrant chaleureusement les mains de M. Crickboom, lui dit : « Vous allez jouer mon quintette ! vous allez jouer mon quintette ! Merci ! merci ! merci ! »

Tous ceux qui ont connu ou même simplement entrevu le père Franck, sont d'accord pour dire que la bonté, dans ce qu'elle a de plus pur, illuminait sa physionomie et se trahissait dans sa façon de parler, pleine d'une délicieuse onction, et dans toutes ses manières d'être.

Sa modestie était très grande. « Jamais il ne brigua, ni même ne rechercha les honneurs ou les distinctions, jamais il ne lui vint à l'idée, par exemple, d'ambitionner la place de membre de l'Institut ; non point que, comme un Puvis de Chavannes ou un Degas, il dédaignât ce titre, mais parce qu'il pensait sincèrement n'avoir pas encore assez fait pour le mériter ». (2)

« Cette modestie, » dit encore M. Vincent d'Indy, « n'excluait cependant pas la confiance en soi, qualité primordiale de l'artiste créateur, lorsqu'elle est exempte de vanité et appuyée sur un jugement sain (3). »

Elle se manifestait surtout dans ses rapports avec ses élèves : au retour des vacances, pendant lesquelles il composait, ces derniers lui demandaient généralement : « Eh bien, maître, qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous à nous faire entendre ? » — « Vous verrez, » répondait-il, en prenant un air mystérieux, « vous

(1) *Art moderne*, 1903, pp. 212 et 213.
(2) *Art moderne*, 1903, p. 212.
(3) *Art moderne*, 1903, p. 212.

verrez ; je crois que vous serez contents... J'ai beaucoup travaillé et bien travaillé (1) ».

Sa plus grande joie était alors de trouver « une ou deux heures de liberté pour rassembler ses élèves de prédilection : Henri Duparc, Camille Benoît, Ernest Chausson (2) » et Vincent d'Indy, « et leur jouer au piano l'œuvre nouvellement terminée, en exécutant les parties vocales avec un organe aussi chaleureux que grotesque (2). » « Il ne dédaignait même point », ajoute M. d'Indy (2), « de nous demander nos avis, et, bien mieux encore, de s'y conformer, si nos observations lui paraissaient fondées ».

Dans sa méthode d'enseignement, sa modestie se doublait d'une absence absolue de dogmatisme. « Vous lui montriez quelque composition, » raconte l'un de ses élèves ; « tel passage venait-il à le choquer ? Il s'y arrêtait, le jouait, le rejouait, réfléchissait, rejouait. Je l'ai vu rester au piano pendant cinq minutes devant une seule mesure, devant deux accords, peiner dessus comme s'il se fût agi d'un grand travail, avec des mines d'être désagréablement affecté. Vous attendiez, anxieux. Tout d'un coup, épanoui, il vous disait de sa bonne voix paternelle : « J'aime maintenant. Tout à l'heure, je n'aimais pas ; mais maintenant j'aime (3) ! »

Il y a dans cette façon de s'exprimer, non seulement une admirable modestie, mais en outre, une candeur, une naïveté véritablement évangéliques qui, loin de faire sourire, imposaient le respect par sa force quasi divine.

Un jour, on parlait de *Hulda*, dont il venait de terminer la partition. Quelqu'un lui demanda : « Et le ballet, en êtes-vous content ? » — « Très content ; d'ailleurs, j'en suis sûr : *je me le suis dansé* (4) ! » Dans un ordre d'idées un peu inférieur à celui qui regarde son enseignement, ce trait presque caricatural

(1) Voir Baldensperger, *César Franck, l'Artiste et son œuvre*. Extrait du *Courrier musical*, 1901.
(2) *Art moderne*, 1903, p. 212.
(3) Voir Derepas, *op. cit.*, p. 23.
(4) *Courrier musical*, 1er nov. 1904, p. 584.

montre bien jusqu'où pouvait aller sa délicieuse candeur.

Enfin, la face la plus remarquable du caractère de Franck, était sa religiosité. Je ne la définirai pas encore ici, car elle fut la source la plus féconde à laquelle il puisa en vue de la création de son œuvre, et comme telle, elle se confond avec les traits caractéristiques de son génie, que je vais m'efforcer de dégager plus loin. Qu'il me suffise donc de constater dès maintenant, que cette religiosité n'a rien de commun avec la bigoterie, qu'elle est avant tout un mysticisme d'une pureté idéale que le maître est arrivé à concilier, dans la vie de tous les jours, avec la religion catholique, dont il fut un adepte fervent.

* * *

Les circonstances au milieu desquelles le génie de Franck s'est développé, sont assez complexes à définir.

Il est certain que son origine wallonne teintée de germanisme a contribué à donner à son œuvre, un caractère spécial qu'on ne retrouve chez aucun de ses disciples français, et qui n'a, d'autre part, que fort peu de points de contact avec celui des grandes œuvres des maîtres allemands les plus illustres.

Il faut d'ailleurs admettre, qu'à ses débuts, Franck, modeste comme il l'était, dût se laisser entraîner plus ou moins par les influences du moment.

Il commença sa carrière musicale au moment où, en Belgique, il n'y avait aucun compositeur célèbre et aucune école de composition et où, en France, il n'y avait que deux hommes honnêtes en matière de musique : Berlioz, dont la farouche intransigeance « romantique » devait l'intimider, et Cherubini, directeur du Conservatoire de Paris, artiste dont l'intransigeance « dogmatique », protagoniste d'un classicisme décadent à la veille d'expirer, se buta contre l'audace naissante du jeune Franck, à l'occasion des concours du Conservatoire.

Quelle éducation personnelle Franck se donna-t-il dans ce milieu peu fait pour montrer à un artiste la direction la meilleure qu'il puisse suivre?

Il y a là une question intéressante à résoudre, et que seuls, ceux qui disposent des « archives » du maître, pourraient élucider d'une manière précise. En attendant, on ne peut que faire des conjectures, basées sur les souvenirs personnels des élèves de Franck et sur ses œuvres elles-mêmes.

Au nombre de celles-ci, il en est quelques-unes datant de l'époque où il faisait ses études et de la période immédiatement postérieure, qui valent la peine qu'on les signale, au point de vue que j'examine en ce moment.

Ce sont ses quatre *Trios*, composés en 1841 et 1842, et son églogue biblique, *Ruth*, qui date de 1846.

Parmi ces quatre *Trios*, il en est un surtout, le *Trio en fa dièze majeur*, composé en 1841, qui est remarquable par sa nouveauté de forme : Franck lui donne « une unité totale, par le retour, dans les diverses parties, d'une sorte d'idée directrice, de leitmotiv (1) », de *motif-type*, comme dit M. d'Indy.

Ce procédé, le maître le reprendra, beaucoup plus tard, dans sa musique de chambre, dans sa symphonie et dans plusieurs autres œuvres. Il n'était pas entièrement nouveau en 1841. Antérieur aux théories wagnériennes, on le trouve déjà plus ou moins appliqué en germe par Beethoven dans certaines de ses compositions, et par Berlioz qui construisit sa *Symphonie fantastique* sur ce qu'il appelait des « idées fixes » ; je ne parle pas de certaines œuvres dramatiques de Weber, et même de Mozart, encore plus anciennes.

Ce qu'il y a à retenir de ce que je viens de signaler, c'est que Franck, isolé dans un milieu musical peu favorable, trouva « de lui-même » une direction nouvelle, entrevue, il est vrai, avant lui, mais si importante qu'elle va devenir, dans la suite, le pivot même de la réforme dramatique wagnérienne.

A côté de quelques concessions au goût du temps, les *Trios* de Franck portent la marque de l'influence

(1) V. Baldensperzer, *op. cit.*, p. 10. Dans *César Franck* (Paris, Alcan, 1906), M. d'Indy donne une analyse complète de ce Trio; voir pp. 82 et s.

de Beethoven. Il est donc certain que le maître discerna, dès ses débuts, la beauté pure des œuvres de l'illustre Allemand, et s'éprit d'elle avec ferveur.

L'églogue biblique *Ruth*, en dépit de concessions d'une naïveté puérile, mais touchante, aux modes de l'époque, telles que des répétitions à l'infini de mots et de membres de phrases, porte l'empreinte d'une évidente individualité : on y trouve déjà une atmosphère poétique dans laquelle domine à certains moments une sensation de plein air, un sentiment de la nature beaucoup moins artificiel que celui qui avait régné jusqu'alors dans les productions musicales françaises.

L'influence qui paraît avoir régné sur Franck au moment où il composait *Ruth*, est celle de Méhul, dont le maître avait le *Joseph en Égypte* en très haute estime; cela n'a rien qui doive étonner : *Joseph* est une partition extrêmement intéressante par sa sincérité, par la justesse de son accent et par la candeur charmante de certains de ses passages. Méhul semble avoir été, plus ou moins, en France ce que Mozart fut en Allemagne : un homme du XVIIIe siècle chez qui la froideur, la raison et la frivolité insouciante, propres à l'ancien régime, font peu à peu place à la tendresse du cœur et aux préoccupations d'une époque tourmentée et avide de sensations nouvelles.

A côté de *Joseph*, Franck aimait aussi les drames lyriques de Gluck, particulièrement *Iphigénie en Tauride* et les œuvres, plus légères, de Grétry, Liégeois comme lui, et de Monsigny. Il conserva même ces prédilections jusqu'à la fin de sa vie (1).

Pendant la période de la carrière de Franck que j'analyse en ce moment, le maître produisit, en dehors des *Trios* et de *Ruth*, un assez grand nombre d'œuvres vocales et d'œuvres de piano, sans grande importance, qui ne peuvent nullement faire entrevoir le merveilleux épanouissement de génie qui se produira dans la suite.

(1) Renseignements que je tiens de M. Vincent d'Indy.

A partir de 1858 commença, pour lui, une nouvelle période qui s'étend jusqu'à 1870, période au cours de laquelle il composa très peu de chose : deux messes, quelques mélodies et des pièces pour orgue; bref, un fort petit bagage pour un temps relativement considérable.

On est généralement d'accord pour admettre que, pendant cette époque, Franck se replia sur lui-même, se chercha, étudia. Il travailla surtout l'œuvre de Jean-Sébastien Bach, et fut frappé par les révélations qu'elle lui apporta. L'orgue l'absorba beaucoup, surtout à partir de 1858, année au cours de laquelle il obtint le poste d'organiste à l'église Sainte-Clotilde.

Son orgue et Jean-Sébastien Bach, tels furent dès lors les facteurs puissants qui intervinrent dans son existence d'artiste : il retrouva chez l'auteur de la *Passion selon saint Mathieu*, ce qu'il y avait au fond de lui-même, et son instrument aux voix surhumaines lui donna le moyen d'exprimer, — comme exécutant, — ce que la Divinité Elle-même avait dicté à son grand prédécesseur, et, — comme compositeur, — ce qu'Elle lui dictait maintenant à lui, qui officiait en son honneur dans le jubé de l'église.

Sans doute, Franck improvisa maintes fois des hymnes admirables, qu'il ne prit pas la peine de transcrire et qui s'envolèrent, pleines de foi et d'allégresse, vers le ciel qui conserve leur secret! Il ne nous reste guère, datant d'alors, que quelques pièces d'orgue, parmi lesquelles *Prélude, fugue et variation* (1860-62) et la *Pastorale* (1860-62) sont de véritables joyaux. *Prélude, fugue et variation* surtout : inspiration, originalité, indépendance absolue, telles sont les qualités qui distinguent cette œuvre. Franck y apparaît entièrement libéré des tendances décadentes de son époque; Bach seul l'a influencé, mais uniquement quant à la forme. Car, pour ce qui concerne la pensée musicale, on peut aisément se rendre compte qu'elle est complètement neuve et personnelle : on voit poindre en elle tous les éléments qui vont désormais présider à l'éclosion des chefs-d'œuvre qui vont émailler la dernière période de sa vie.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas encore vu

le maître produire une œuvre de grande envergure : cette dernière période est précisément celle qui va donner lieu au miracle. A partir de 1870, le génie de Franck s'épanouit largement, et jusqu'à l'année de sa mort (1890), c'est une production presqu'ininterrompue d'œuvres définitives.

A *Rédemption* (1), poème symphonique avec chœurs, terminé en 1872, succèdent les *Éolides*, puis un oratorio, *Les Béatitudes*, l'œuvre capitale de Franck. A partir de 1880, sa production augmente rapidement : musique de chambre. poèmes symphoniques, théâtre, œuvres d'orgue, œuvres de piano; il traite ces genres divers avec un égal succès.

Quelles influences nouvelles a-t-il subies pendant cette dernière partie de sa vie ?

Il est très probable que l'œuvre de Wagner l'a fortement frappé : il connaissait fort bien à cette époque *Lohengrin*, *Tannhäuser* et les *Maîtres Chanteurs*. Il avait simplement lu la *Tétralogie* et *Parsifal* (2). Mais, comme pour Jean Sébastien Bach, cette influence a été de pure forme; aucune des œuvres de Franck ne rappelle le fond même de la pensée wagnérienue.

Seul peut-être, le *Chasseur maudit*, ce beau poème symphonique composé d'après la ballade de Bürger, se rapproche un peu, même si l'on fait abstraction de la forme, de certains aspects de l'œuvre de l'auteur de la *Tétralogie*.

Quant au procédé symphonique dont il usa d'une manière générale et au système dramatique propre à ses deux pièces de théâtre, *Hulda* et *Ghiselle*, il y a eu influence certaine de Wagner.

En dehors de cela, l'art des vingt dernières années de Franck est totalement libéré d'entraves. C'est un art d'une indépendance et d'une individualité indiscutables.

(1) Dans *César Franck* (Paris, Alcan, 1906), M. Vincent d'Indy clôt en 1872 la deuxième période de la production artistique de Franck et y comprend *Rédemption* qu'il considère en quelque sorte comme l'aboutissement logique de cette période.

(2) Je tiens ces renseignements de M. Vincent d'Indy.

En définitive, il fut le seul, après Wagner, qui donna vraiment à la musique une poussée nouvelle et fructueuse : il montra ainsi que l'évolution musicale ne s'était pas arrêtée, et qu'elle ne s'arrêterait jamais.

Ceci m'amène, après cet exposé des influences qui agirent sur Franck depuis ses débuts jusqu'à sa complète libération, à déterminer, de la manière la plus précise possible, quels sont les traits caractéristiques de son génie. Ce génie est avant tout religieux, dans le sens le plus noble du mot. Pour Franck, Dieu est à la base de tout.

Si, pour Jean Sébastien Bach, « *la Musique a pour seule fin l'honneur de Dieu et la récréation de l'esprit* », pour Franck, il en est absolument de même Une pensée mystique, une pensée de glorification de Dieu se cache sous chaque note qu'il a écrite. De même que Bach, composant sur un détestable livret la cantate profane *Le Choix d'Hercule*, pensa à Dieu quand il écrivit le chant doux, tendre et pur de « la Volupté berçant Hercule » — qu'il introduisit plus tard dans l'une de ses cantates de Noël, remplaçant la Volupté par la Vierge Marie, et Hercule par l'Enfant Jésus, — de même Franck écrivit, l'idée de Dieu constamment présente à l'esprit, un duo d'amour pour *Hulda* ou pour *Ghiselle,* et un poème symphonique sur le mythe de *Psyché et d'Eros*.

A première vue, il peut sembler qu'un tel point de départ doive donner lieu, dans la réalisation, à des œuvres par trop unilatérales. Il n'en est rien. De même que Bach, Franck est multiforme. N'exigez pas de lui le sens réaliste de la psychologie humaine. Ce serait trop demander à un homme qui ne voit rien « humainement », parce qu'il voit tout « divinement ». Le sens psychologique de Bach n'était pas très aiguisé non plus. Mais quand on considère l'ensemble de son œuvre, regrette-t-on cette lacune ? On serait plutôt tenté de croire qu'il vaut mieux qu'elle ait existé. Il en est de même pour Franck.

Mais, ce Dieu qui l'inspire dans tout ce qu'il fait,

ce Dieu en l'honneur de qui il compose, quel est-il? Est-ce un Dieu étroit, limité, autoritaire? Nullement, c'est un Dieu d'une bonté et d'une douceur parfaites, et un Dieu qui aime la beauté sous quelque forme qu'elle se présente, fût-elle même païenne, pourvu qu'elle soit pure.

Franck est catholique (1); mais l'homme de génie, dont l'âme plane au-dessus des contingences terrestres, l'homme qui, comme Franck, voit toujours tout en beau et en bien, parvient à trouver dans le catholicisme, religion d'une extrême souplesse, des satisfactions profondes, que ne sauraient lui donner le scepticisme même éclairé de notre époque, et encore moins les théories philosophiques rationalistes ou autres, qui dessèchent le cœur et empêchent d'éprouver des jouissances d'art complètes. Peu importe d'ailleurs que Franck ait été catholique ou non, si le catholicisme a été pour lui, non pas une prison, mais une cathédrale magnifique, dont les vitraux laissent pénétrer une lumière divine qui éclaire l'âme, et dont le portail, large ouvert, a vue sur des paysages merveilleux, aux horizons infinis. Les religions sont un peu ce que les hommes qui les pratiquent, les font.

La nature de la foi de Franck a donné lieu à des interprétations fort divergentes. M. Romain Rolland (2) croit que le maître n'était pas tout à fait semblable à l'image qu'on a généralement tracée de lui... « de ceux, écrit-il, qui eurent le bonheur d'être longtemps admis à son intimité, il s'en faut que les récits le représentent toujours comme un mystique fermé à l'esprit du temps... Ce cœur très croyant était très libre. Sur sa foi religieuse, il ne saurait y avoir doute : c'était la base de sa vie. Mais elle était chez lui bien plus un sentiment qu'une doctrine (tout était sentiment chez Franck, presque rien n'était idée); elle ne gênait en rien sa pensée... Ce grand catholique avait parfois une âme amoureusement païenne; il

(1) Voy. p. 99.
(2) *Revue de Paris*, 15 janvier 1903, p. 407 et s. (article sur M. Vincent d'Indy).

savait jouir sans remords du dilettantisme harmonieux de Renan (1) et du néant sonore de Leconte de Lisle. Rien ne limitait sa vaste sympathie... »

L'avis de M. Romain Rolland m'est très précieux, car aucun critique musical français actuel ne me paraît, plus impartial, et plus prudent dans ses déductions. Oui certes, Franck, le « grand catholique » avait parfois « une âme amoureusement païenne ». Il suffit de voir avec quel soin pieux, avec quelle évidente prédilection, il a traité les passages de ses deux drames lyriques *Hulda* et *Ghiselle*, où le paganisme et le christianisme se côtoient, s'entremêlent, se fusionnent parfois en une véritable synthèse, pour se rendre compte de l'élévation et de la large tolérance de son idéal sentimental. D'autre part, Franck n'a-t-il pas consacré un poème symphonique entier au Mythe d'Eros et de Psyché?

« Le pauvre professeur de piano, » dit M. Lebœuf à propos de cette œuvre, « entre les leçons ingrates et les séances d'orgue à Sainte-Clotilde, s'éprenait ainsi, avec une adorable candeur, des créations les plus harmonieusement ardentes de la poésie éternelle. La gradation de la symphonie, depuis les suavités du premier mouvement jusqu'à l'éclat émerveillé de la rencontre avec Eros, est une merveille d'abondance, de frémissante beauté attique, de pénétrante sensualité... (2) »

Ce dernier mot me choque. « Sensualité » et Franck ne vont pas bien ensemble, car s'il est un musicien qui, dans ses œuvres, ne fait jamais appel aux sens, c'est bien l'auteur de *Psyché*. D'ailleurs la « sensualité » ne jure-t-elle pas avec la

(1) Voir, sur ce point, l'opinion de M. d'Indy dans *César Franck* (Paris, Alcan, 1906), p. 195, à propos du Christ, tel que le maître l'a compris dans les *Béatitudes* : « Il a, nous affirme-t-on, lu à ce propos la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, mais c'est bien assurément, pour dire tout le contraire, car l'inconsistante personnalité de l'homme qui veut se faire Dieu décrite par le génial indécis, n'a vraiment aucun point commun avec l'image du Dieu qui s'est fait homme pour consoler et sauver l'humanité, pure réalisation du musicien croyant et bon. »

(2) *Art Moderne* du 9 avril 1905, p. 118.

« beauté attique » dont parle un instant auparavant M. Lebœuf? Est-ce que l'art grec est sensuel? Et, imaginant une transposition musicale moderne du sentiment artistique de la Hellade, est-il logique de la concevoir sensuelle? Je crois plutôt que la « sensualité » dont parle M. Lebœuf, est, dans la réalité, une idéalisation mystique de ce qu'il y a de plus pur et en même temps de plus sentimentalement profond, dans le *Mythe d'Eros et de Psyché.* En un mot, il me semble que lorsque Franck s'est laissé subjuguer par la beauté païenne, il l'a fait selon une conception *apollinienne*, plutôt que *dyonisienne* (1).

La foi merveilleuse de Franck va de pair avec un second aspect de son génie, qui consiste dans une « faculté d'idéalisation » absolue.

Et l'on peut dire que cette faculté dérive directement de sa foi. C'est cette dernière, en effet, qui lui permet de voir toujours et avant tout, le beau et le bien dans l'œuvre divine. Si Franck avait vécu à l'époque de saint François d'Assise, il est certain qu'il aurait eu à l'égard des créatures de Dieu, des expansions analogues à celles du *Poverello.* Mais, vivant dans un siècle où les expansions naïves et ardentes de prosélytisme actif, ne sont plus susceptibles de produire l'effet qu'elles produisaient au XIIIe siècle, et où l'éducation est dirigée dans un sens trop individualiste, le maître des *Béatitudes* a dû se contenter de dire en *musique*, forme d'art abstraite, qui, objectivement, n'exprime que des sentiments imprécis et parfois impénétrables, ce qu'il eût proclamé publiquement, ce qu'il eût prêché, s'il avait vécu au XIIIe siècle.

Et, sur ce terrain musical, grâce à sa faculté d'idéalisation, il accomplit le prodige de tirer le maximum de beauté de tout ce qu'il touche. Je ne parle pas ici de ses œuvres de musique pure, où ce qu'il exprime est essentiellement sa pensée à lui, son rêve, son idéal. Je fais allusion aux compositions qu'il a faites, en se servant d'un texte qui n'était pas

(1) Expressions de NIETZSCHE dans l'*Origine de la Tragédie.*

de lui. Tous les textes qu'on lui a « fourrés », — c'est le mot qui convient, — sont d'une absolue médiocrité, au point de vue de la forme. Mais, par contre, tous impliquent des sujets intéressants, et dignes de séduire un maître comme lui.

Je ne prendrai pour exemple que *Rédemption*, les *Béatitudes*, *Hulda* et *Ghiselle :*

Rédemption : poème-symphonie, texte de M. Blau, Edouard. Lisez ce texte d'un bout à l'autre, sans connaître la musique: tour à tour vous sourirez, et vous serez révolté, tellement le cliché, les chevilles, les rimes ridicules y dominent avec cynisme. Croyez-vous que Franck ait remarqué ces défauts ? Point ! il n'a vu que ceci : le sujet est beau : « Le monde, sauvé une première fois par la naissance du Christ, est retombé sous la puissance de l'Erreur et du Péché. Cependant, Jésus pardonnera encore aux hommes, si ceux-ci l'implorent avec ferveur (1). » Peu importe de quelle façon cette donnée est exprimée ! Et voilà le père Franck qui « s'emballe », parce que, à travers cette forme artificielle et vulgaire, il a entrevu ce qui lui est le plus cher au monde : la Rédemption par le Christianisme Et son « emballement » aboutit à la création de cet oratorio dont le mysticisme profond émeut jusqu'au fond de l'âme, les incroyants eux-mêmes.

Le texte des *Béatitudes* est d'une certaine Mme Colomb, femme d'un professeur au Lycée de Versailles. Conception d'ensemble assez heureuse, mais réalisation d'une décevante platitude, spécialement dans les détails. Sujet : *Le Sermon sur la Montagne*. Inutile de dire combien Franck se trouvait dans son élément : Discerna-t-il, soupçonna-t-il même les imperfections de forme du poème? Evidemment non! Il alla droit à son but sans s'apercevoir des inélégances de style de Mme Colomb, et créa un chef- d'œuvre immortel, parce que, « ce qu'il y avait là-dedans, il le croyait » !

(1) Résumé de M. Destranges, dans l'*Œuvre lyrique de César Franck*, Paris, Fischbacher. 1896, p. 19.

Deux mots de son théâtre :

Hulda : sujet scandinave, tiré de la première œuvre dramatique de Bjoernson. Librettiste, M. Grandmougin. Livret pas plus mauvais que beaucoup d'autres, donc, médiocre dans l'ensemble, à la fois au point de vue littéraire et au point de vue dramatique. Compréhension incomplète de l'œuvre de Bjoernson, spécialement en ce qui concerne la psychologie des personnages et la conclusion philosophique. Cependant, le sujet est beau et très « musicable » ; à côté d'une belle ligne générale, il s'y trouve des détails d'une poésie intense.

Franck ne voit que le beau côté ; il idéalise tout ce qu'il est possible d'idéaliser et ne laisse dans l'ombre que quelques rares passages d'allure mélodramatique, dans lesquels il aurait en vain cherché des éléments d'idéalisation. Plus encore ; il ne connaît pas le drame de Bjoernson (1) et cependant, dépassant son librettiste, il rejoint à plusieurs reprises, par l'effet d'une prodigieuse divination, le génie du dramaturge scandinave et parvient à introduire, dans sa musique, l'atmosphère que ce dernier a mise dans sa *Halte-Hulda*.

Ghiselle, le second drame lyrique de Franck, a pour librettiste M. Gilbert-Augustin Thierry, qui, rassemblant des éléments épars dans les *Récits des Temps mérovingiens* de son père, l'historien Augustin Thierry, a écrit, en toute conscience et même avec certaines aspirations théoriques vers un idéal de drame musical, un livret maladroit, manquant assez souvent de goût, d'un style banal, et gâté à certains endroits par des aspects mélodramatiques déplorables. Mais le sujet est vivement intéressant ; il y a un fort beau conflit passionnel et le milieu dans lequel le drame, ou tout au moins, une grande partie du drame se passe, est bien fait pour séduire Franck. Encore une fois, le maître s'éprend de son sujet, et, le mettant en musique, y consacre toute sa foi, et produit ainsi le maximum de beauté que l'on pouvait tirer du poème de M. Thierry.

(1) D'après M. Vincent d'Indy

Une face du génie de Franck, qui touche à sa faculté d'idéalisation, c'est le sentiment qu'il a de la nature.

Et à ce point de vue, je ne puis rien citer de plus typique que ceci :

Certains passages de l'œuvre du maître et tout particulièrement le *Prélude*, l'*Entr'acte pastoral* et les *Ballets* de Hulda, ainsi que les épisodes de *Ghiselle* qui ont la forêt pour théâtre, donnent l'impression d'une vision vécue de la nature ; non pas d'une vision conventionnelle, comme celle des classiques du XVIIIe siècle, sentimentale comme celle des romantiques, dramatique ou symbolique comme celle de Wagner, mais bien d'une vision qui sait faire abstraction de la personnalité humaine, qui sait en quelque sorte imaginer un « paysage » en musique. C'est là une conception toute nouvelle, que les impressionnistes musicaux français ont mise à profit et dont ils se servent actuellement tous les jours, mais dans un esprit tout à fait différent de la sublime insconscience qui paraît avoir guidé Franck.

Constatant donc combien les interprétations de la nature par le maître, sont vraies et intimes, il me semblait qu'il devait forcément, au cours de son existence, avoir fait plusieurs séjours dans des pays de grandes montagnes et au bord de la mer. Or, il n'en est rien ! Franck n'a presque jamais eu l'occasion d'être en contact permanent avec la nature, autre part que dans le jardin de la maison qu'il habitait, au nº 95 du boulevard Saint-Michel, à Paris, jardin dont il avait la jouissance avec ses colocataires ! Il passait ses vacances, rarement loin de Paris, quelquefois à Ville d'Avray, chez son élève et ami Duparc, à une demi-heure de la capitale, et les deux dernières années de sa vie, un peu plus loin, du côté de Poitiers, croit-on. Il n'a jamais fait de voyage proprement dit que de Belgique à Paris, et il est allé une fois à Bordeaux, pour un concert. Il ne regardait d'ailleurs la villégiature à la campagne que comme une occasion de bien travailler sans être dérangé (1).

(1) Je tiens ces renseignements de M. Vincent d'Indy.

Mais l'âme de Franck était ainsi faite que, sans devoir se suggestionner en quoi que ce soit, il savait faire d'un brin d'herbe, une prairie immense, d'un arbuste une forêt mystérieuse, d'une ondulation de terrain une alpe géante, d'une flaque d'eau une mer infinie. Il conserva toute sa vie l'âme de l'enfant, qui a une tendance à voir tout en plus grand et en plus beau que la réalité. Puisque la nature est l'œuvre de Dieu, ne lui devait-il pas toute la révérence qu'il devait au Créateur lui-même ? Sa vie terrestre ne lui permit, cependant, pas de la voir dans toute sa splendeur ! Alors, que fit-il ? Il l'imagina, il la rêva, et il lui fut ainsi donné de deviner la grandiose réalité, et de l'exprimer musicalement avec plus de poésie que ceux qui n'avaient vu en elle qu'un décor pour les actions humaines ou une confidente des sentiments joyeux ou tristes de l'homme.

Enfin, pour indiquer un dernier trait caractéristique du génie de Franck, il importe de ne pas perdre de vue — et j'ai déjà effleuré ce point plus haut (1) — que le maître est Belge, ou, pour mieux dire, Wallon, avec une teinte de germanisme.

Qu'est-ce que l'âme belge ? Qu'est-ce que l'âme wallonne ? Question bien difficile à résoudre d'une manière systématique, car on tombe facilement dans les exagérations d'opposition entre cette âme et les âmes voisines. Au point de vue de l'art musical, une comparaison entre Franck et cette jeune école française si florissante, qui se réclame de lui, fera bien comprendre les divergences qui existent entre la musique des deux pays et montrera ainsi, par quoi se manifeste approximativement cette âme belge, — compartiment wallon, — qu'il est particulièrement intéressant d'essayer de délimiter à propos du plus grand musicien que la Belgique ait vu naître :

Nombre des œuvres contemporaines françaises modernes, composées notamment par des élèves de Franck, méritent tout notre respect, toute notre admiration. Mais elles nous sont à certains égards étrangères et ne peuvent, par conséquent, nous émou-

(1) Voir p. 99 et 100

voir jusqu'au fond de l'âme, parce qu'elles ne répondent pas entièrement à l'idéal profond qui est en nous. Peut-être même sont-elles plus éloignées de nous que l'épopée germanique wagnérienne. Elles répandent un certain éclat spirituel, elles revêtent une élégance aristocratique ultra-raffinée, qui intimide et rebute parfois les êtres un peu frustes et taciturnes que nous sommes. Franck, au contraire, est nôtre d'un bout à l'autre, des chevauchées du *Chasseur maudit* aux extases mystiques du « Chœur des Miséricordieux », des *Béatitudes*. Nous retrouvons chez lui cette gaucherie native, cette concentration dans l'aspiration, cette sorte de pudeur naïve du sentiment, cette nostalgie largement illuminée d'espoir, qui nous libèrent de la verve et de l'aimable courtoisie latines. De toute sa personnalité se dégage, somme toute, un parfum septentrional semi-germanique, dont nous pouvons seuls percevoir l'inappréciable arôme, et que cinquante ans de vie parisienne n'ont pu dissiper.

Je lisais dernièrement une excellente chronique de M. Louis Laloy (1) dans laquelle, parlant d'une exécution de la *Symphonie* de Franck au Concert Chevillard, il disait ceci : « Seul, le finale ne me semble pas digne des autres parties de ce chef-d'œuvre : car son idée principale, d'ailleurs aimable, revient avec quelque insistance et quelque fracas inutile. » M. Laloy n'est pas un critique superficiel, et ne peut avoir dit cela à la légère. Or, je suis persuadé que tous les admirateurs belges de Franck seront unanimes à trouver étrange ce jugement. A mon avis, il n'a rien de bizarre de la part d'un Français aussi Français que l'admirateur passionné de M. Debussy ; ce que M. Laloy n'a pas aimé dans le finale de la *Symphonie*, c'est précisément cette franche et rude bonhomie wallonne qui donne à cette partie de l'œuvre sa belle carrure, sa riche humeur, cette cordialité sonore qui doit sembler excessive, choquante peut-être, à l'élite de nos voisins avide de sensations plus raffinées. Voilà donc où je trouve la délimitation

(1) *Mercure musical*, 1906, p. 79.

entre l'âme musicale française et l'âme musicale belge. De cet exemple précis se dégage bien ce que cette dernière a d'original, de « bien à elle ». Et c'est logiquement chez un génie comme Franck que cette originalité de race a dû se développer et s'est effectivement épanouie avec le plus de vigueur, en dépit de toutes les influences artificielles qu'a pu exercer sur lui son établissement définitif en France.

***

J'ai montré Franck mystique avant tout ; ensuite, idéalisant infiniment ce qu'il aime ; enfin, Belge-Wallon de tempérament.

Il me reste à définir le rôle qu'il a rempli dans l'histoire de la musique. M Camille Mauclair me paraît avoir parfaitement mis en lumière la place qu'occupe le maître dans l'évolution (1). Je résume rapidement ce que pense, à cet égard, l'excellent critique :

« Avant Franck, il y avait Wagner. Et l'auteur de *Tristan* avait proclamé qu'en dehors du drame musical, union des divers éléments d'art, en vue d'un tout idéal, il n'y avait plus de salut : pour lui l'avenir était dans cette conception, et exclusivement en elle ; la « musicalité pure » avait accompli son règne magnifique ; elle ne devait plus réapparaître.

On a vraiment pu croire un instant que cette prophétie de Wagner se réaliserait. Mais Franck est venu, et il a démenti le maître de la *Tétralogie*, qui s'était laissé égarer par une idée fort belle, mais trop subjective. En rétablissant la possibilité de la « musique pure », en renouant par son *Quintette*, ses *Variations symphoniques*, *Prélude choral et fugue*. *Prélude, aria et finale*, sa *Sonate* pour piano et violon, sa *Symphonie* et son *Quatuor*, — en renouant, dis-je, la tradition du « beau classicisme », il a, inconsciemment, fait exactement le contraire de ce que Wagner avait rêvé. Non pas en réagissant de propos délibéré. non pas en s'insurgeant. Franck ne

(1) Voir *Revue bleue*, 29 octobre 1904, p. 548.

connaissait pas ces modes d'action. Il allait tout droit son chemin, et son génie instinctif aidant, il créait ce que nulle théorie n'aurait jamais pu inspirer. Et c'est ainsi que, sans le savoir, il dissipa l'ouragan wagnérien, fit cesser la crise d'art à laquelle cette tourmente avait donné lieu, et ouvrit la voie toute large, à de nouvelles possibilités musicales. »

Sans lui, que serait-il advenu? On le devine sans peine : la formule wagnérienne, toute-puissante, aurait dominé le monde. Maniée par le maître de Bayreuth, elle a donné sans doute le maximum de ce qu'elle pouvait donner; l'édifice titanesque élevé par Wagner a désormais conquis une place éternelle parmi les chefs-d'œuvre les plus incontestés de l'art musical. Mais si d'autres que lui. incapables de se libérer du procédé imposé par son génie, croient devoir ériger ce procédé en dogme, n'est-il pas à craindre que, dans leurs œuvres, ils aliènent toute personnalité, toute originalité? Ce n'est pas la seule crainte à avoir : à côté de l'assujettissement au dogme, il y a encore les « abus du wagnérisme » : la richesse excessive de l'orchestre et le thème conducteur utilisés à tout propos et même hors de propos. Il existe de ces déformations, ou, pour mieux dire, de ces dégénérescences, qui montrent bien à quoi peuvent mener les principes les plus empreints d'idéal, lorsqu'ils sont mal compris et mal appliqués : ne voit-on pas notamment des musiciens de grand talent, user de la puissance de suggestion de la symphonie wagnérienne pour exprimer les choses les plus simples, les plus vulgaires, les plus terre-à-terre? N'en voit-on pas d'autres, qui, — perdant de vue que l'auteur de la *Tétralogie* a entendu, avant tout, se servir du leitmotiv pour traduire les sentiments les plus élevés, les plus intimes, les plus sacrés —, en arrivent à ne plus l'employer que pour commenter des événements extérieurs, des phénomènes purement matériels, des bruits, des cris et que sais-je encore? Certes, on peut trouver dans l'œuvre de Wagner lui-même, un semblant de justification de cette dernière tendance : son thème de « feu », pour ne citer qu'un exemple, semble tomber sous le coup du reproche que l'on peut faire

aux décadents du wagnérisme. Mais ce n'est là qu'une simple apparence : car il n'est pas douteux que la plupart des leitmotivs wagnériens, loin d'avoir un sens essentiellement « extérieur », visent fondamentalement à exprimer des sentiments ou des idées qui contribuent à donner aux drames du maître, le caractère d' « intériorité » que les place si haut dans le domaine philosophique et historique des grandes conceptions d'art; et même, lorsque des thèmes originairement destinés à traduire de pures matérialités, interviennent dans son œuvre, ils acquièrent presque sans exception, dans la suite, par l'effet d'un prodigieux pouvoir de symbolisation, des significations nouvelles, d'une subtilité parfois très profonde et très raffinée. L'art de Wagner a, somme toute, consisté à équilibrer de la manière la plus puissamment évocative, le drame « extérieur » et le drame « intérieur », mais en donnant à ce dernier la prédominance, et en le faisant surgir de la façon la plus naturelle du premier qui n'est que son cadre.

On se rend compte de la difficulté qu'il doit y avoir à faire mieux, ou tout au moins aussi bien, mais autrement que le maître de Bayreuth, sur le terrain où il s'est placé. Aussi son influence eût-elle été néfaste et dissolvante sur l avenir de l'art, si Franck n'avait pas démontré que le domaine que son grand prédécesseur avait cru à tout jamais fermé, était encore susceptible d'être exploité et de produire des fleurs magnifiques.

La « musique pure » exprimant plus que des sentiments ou des impressions purement personnels (drame intime romantique); la « musique pure » traduisant autre chose que des événements imaginaires extérieurs (poème symphonique avec ou sans programme) : telle est la miraculeuse conception que Franck a retrouvée et renouvelée après la « révolution » wagnérienne.

Cette « musique pure », c'est celle du *Clavecin bien tempéré*, c'est aussi celle des derniers *Quatuors* de Beethoven. Elle nous met dans une atmosphère surhumaine de sérénité ou de douleur; il y a en elle quelque chose d'universel et de divin.

Ce que nous chantent la *Sonate pour piano et violon* et les plus belles fugues du *Clavecin bien tempéré*, ce ne sont pas les états d'âme par lesquels Franck et Bach ont passé; ce sont leurs extases mystiques, ce sont leurs émouvants dialogues avec la Divinité, ce sont leurs aspirations, leurs élans, leurs envols vers le monde de l'idéal. Si aucune œuvre n'impressionne plus que celles-là les vrais artistes, c'est qu'elles donnent la vague, mais sublime révélation de l'angélique communion qui a existé entre leurs créateurs et l'Univers. Et, dans cet ordre d'idées, il est juste de soutenir que la musique religieuse, dans le sens large de l'expression, est plus belle que toute autre, parce qu'elle s'évade des contingences terrestres, pour planer dans des régions où une lumière surnaturelle éclaire l'idéal entrevu.

Avoir instinctivement compris qu'aux antipodes du drame wagnérien, panthéiste, mais païen, il y avait encore place pour l'effusion mystique, panthéiste aussi, mais chrétienne; avoir prodigué cette effusion avec humilité, mais avec une conviction profonde, dans des œuvres d'une beauté absolue, c'est avoir accompli, dans l'évolution de l'art musical, une mission d'une importance capitale, qui, — on ne pourrait suffisamment le répéter, — met César Franck au tout premier rang des génies de l'Humanité.

C'est ce qui explique qu'un grand nombre d'élèves, voyant en lui une sorte de Messie, sont venus se grouper autour de lui, et s'évertuent, aujourd'hui, à faire avancer, sous son égide, l'art musical dans la voie tracée par lui. Plus que n'importe quel autre, le Verviétois Guillaume Lekeu avait compris le rôle de géant que le destin avait imparti à Franck. Il alla voir le maître et lui demanda des conseils. Franck eut le temps, avant de mourir, de lui donner une vingtaine de leçons. Mais Lekeu ne lui survécut pas bien longtemps. Il disparut, laissant après lui des compositions qui démontrent que, s'il avait pu vivre, il eût, en suivant la direction adoptée par l'auteur des *Béatitudes*, peut-être dépassé ce dernier.

*
* *

Tout ce qui précède montre combien Franck mérite qu'on le connaisse et qu'on l'aime. Ne cessons donc pas de faire de la propagande pour que ses œuvres soient exécutées partout et le plus souvent possible.

Certaines de ses compositions commencent à être bien connues. Parcourant, au hasard, les revues musicales de cette année, j'ai pu y lire que l'on donnait cet hiver les *Béatitudes*, *Psyché*, la *Quintette*, la *Symphonie*, le *Chasseur maudit*, respectivement à Worcester (Angleterre), à Helsingfors (Finlande), à Boston et dans d'autres grandes villes des Etats-Unis d'Amérique, à Cologne, à Rostock, à Varsovie...(1).

Dans notre pays, nous entendons de temps en temps de la musique de Franck, mais pas assez (2). Il faudrait créer un mouvement aux fins d'arriver à faire jouer beaucoup plus fréquemment ses œuvres. L'entreprise qui me paraît la plus urgente consisterait à faire connaître au public son *théâtre* : ses deux drames lyriques, *Hulda* et *Ghiselle* (3). Ces deux partitions sont totalement ignorées. Quand on les a lues et analysées, on se demande en vain ce qui peut justifier leur ostracisme. Elles sont aussi belles que la plupart des chefs-d'œuvre de la musique dramatique et elles sont de cent coudées au-dessus de la moyenne des pièces « honnêtes » que l'on joue sur les scènes les plus considérées de l'Europe.

Faire connaître Franck par son théâtre! C'est là une tâche que devraient s'imposer des directeurs intelligents, artistes et prompts aux initiatives heureuses, comme ceux du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Puissent-ils se rendre compte qu'il y a là pour eux un véritable « devoir » à remplir envers la mémoire du grand maître belge!

CHARLES VAN DEN BORREN.

(1) En France, tant dans les grandes villes de province qu'à Paris, les œuvres les plus connues de Franck, sont fréquemment exécutées.

(2) Signalons la très intéressante exécution des *Béatitudes* que donna, cet hiver, la *Société de musique* de Tournai.

(3) L'auteur de cette étude vient de terminer une étude importante sur le *Théâtre de César Franck*, qu'il compte faire paraitre prochainement.



Paul Souriau, professeur à l'Université de Nancy :

La Rêverie esthétique. Essai sur la psychologie du poète. (1 vol. in-16 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Fr. 2.50, Félix Alcan, éditeur.)

La poésie est une chose idéale et purement psychique, que nous ne pouvons percevoir qu'en nous-mêmes, au plus profond de notre conscience. C'est donc en nous-mêmes que M. Paul Souriau nous invite à faire une exploration hardie, une enquête difficile et délicate, afin de nous rendre compte, le plus exactement que nous le pourrons, des effets que produit sur nous la poésie, et du travail intérieur par lequel elle s'élabore dans notre esprit.

Les poètes et les romanciers seront en cette recherche une source précieuse d'informations. Il suffira de les relire avec une attention désormais avertie et soucieuse d'analyser, de noter d'une façon expérimentale les émotions que nous avions autrefois subies sans y appliquer notre observation. Nous aurons, d'autre part, pour donner plus de précision à nos investigations, les indications les plus récentes de la psychologie, quelques faits solidement établis, quelques notations rigoureusement scientifiques, qui nous serviront de points de repère et nous empêcheront de perdre pied parmi des régions un peu troubles où nous allons nous aventurer. Telle est donc la méthode qu'imposait ici la nature même du sujet. D'abord, l'observation intime. Puis, pour la contrôler et la compléter, l'information extérieure.

Partant de ce principe : la poésie n'est dans aucun objet réel, mais réside toute dans l'âme humaine — l'auteur établit qu'elle consiste en une certaine allure particulière de la pensée. C'est un état de parfaite détente intellectuelle, accompagné d'un afflux spontané d'images et de sentiments spéciaux qui lui donnent un caractère de beauté. La poésie peut donc être définie psychologiquement une *rêverie esthétique*.

Cette définition nous permet de discerner ce qu'il y a de vrai-

ment poétique dans la vie intérieure, dans la nature, dans l'art, dans l'œuvre des romanciers et des poètes.

Il n'y a de poétique que l'imaginaire. Le monde réel doit passer par notre esprit pour s'y charger de poésie. C'est cette poésie qu'ensuite nous retrouvons dans les choses. D'un autre côté, dans tout objet, si vulgaire qu'il semble, il y a comme une possibilité permanente de poésie. Il y en a autant dans l'artificiel que dans le naturel, dans la mesure où l'un et l'autre sont susceptibles de nous inciter à la rêverie. Et il n'est pas de plus riche matière à représentations que le spectacle de la vie humaine. Ici, cédons un instant la parole à M. Souriau :

« On s'attendrit sur la fleur qui va s'épanouir ; et c'est, en effet, une chose qui prête à la rêverie ; mais la vue d'un enfant au berceau, de ce petit être qui s'ouvre peu à peu à la vie consciente, qui commence à s'avancer, souriant et indécis, vers ses mystérieuses destinées, est un objet de contemplation autrement poétique... Nous ne sommes pas assez poètes. Si nous l'étions davantage, nous saurions transfigurer la réalité. Il est des heures exceptionnelles où cette métamorphose s'opère d'elle-même, où la poésie déborde tellement en nous que la vie réelle nous semble plus belle que le plus beau rêve ; ainsi dans l'ivresse de l'adolescence ; ainsi dans l'éveil d'un grand amour... Même considéré tel qu'il est, sans qu'il soit nécessaire de se faire illusion sur son compte, l'homme a sa noblesse et sa dignité. Dans l'existence la plus vulgaire, il y a encore place pour l'idéal, il y a un élément de poésie pure ; ce sont toutes les affections, toutes les tendresses, toutes les passions généreuses, toutes les nobles aspirations ; c'est toute la vie du cœur... »

C'est en nous transportant hors de la réalité positive que l'art nous charme et nous enchante. Tantôt il ne nous rendra qu'à un degré atténué notre harmonie intérieure ou le souvenir de certaines heures exquises ; tantôt, quand l'artiste est plus poète que nous, il nous communiquera des émotions que nous n'avions jamais éprouvées, si vivement du moins. Mais toujours il nous convie à un état de conscience voisin de la pure rêverie. A ce point de vue, nul art sans doute n'est poétique à un degré aussi éminent que la musique. Plus que des tableaux et des statues, plus qu'une action dramatique, plus même que la plupart des poèmes, elle donne la sensation de l'imaginaire et procure l'extase.

Pour ce qui est des poètes, n'aimons-nous pas surtout celles de leurs pages où l'auteur décrit un état de rêverie, nous faisant

faire les mêmes songes que lui et en quelque sorte nous faisant vivre le rêve de son rêve? En effet, les idées les plus belles ne sont pas pour cela même poétiques. Tout au plus peuvent-elles servir comme d'introduction à la poésie, quand elles sont de nature à frapper l'imagination et à déterminer un courant de représentations concrètes. Les sentiments purs ne sont pas, non plus, l'essentiel dans les œuvres littéraires, et les poètes n'en expriment qu'exceptionnellement. Les sentiments ne valent en poésie que par leur retentissement dans l'imagination. C'est la fonction de l'écrivain de développer ces images consécutives ou déterminantes d'une belle émotion. Je dis : belle émotion; car ce caractère de beauté prime tous les autres, ou les résume et les implique quand on parle de la qualité des sentiments esthétiques.

Mais nous touchons ici à un des problèmes les plus délicats, et chacun sera tenté de le résoudre d'après ses préférences personnelles, selon qu'il n'admettra qu'une poésie subtile, raffinée, toute en nuances, ou bien, au contraire, une poésie exaltée, passionnée, montée constamment au lyrique, selon aussi qu'il la sentira de préférence dans l'amour ou dans les sentiments héroïques.

Il est temps de se demander si la libre rêverie, telle qu'on l'entend ici, dans laquelle nous avons reconnu un mode normal, habituel et peut-être même constant de l'activité mentale, si la libre rêverie, dis-je, peut fournir au poète ou à l'artiste une matière artistique tout élaborée. Bien rarement, répond M. Souriau. Il nous montre comment le travail de la composition interviendra, utilisera esthétiquement les images qui ont enchanté les belles heures de notre contemplation intérieure, par quel effort intellectuel ces images peuvent survivre et être portées à leur plus haute beauté. Bref, il étudie tout le travail intime de la composition littéraire. L'auteur discute longuement la part respective de l'inspiration et de la réflexion consciente. L'écrivain ira d'une méthode à l'autre, selon les besoins du moment. Le génie, c'est un grand effort. Mais il faut que dans les œuvres d'art ne subsiste point trace de l'effort. Ici de curieuses remarques sur la genèse des types romanesques ou dramatiques qui seraient presque toujours, à en croire notre auteur, le produit d'une élaboration où la réflexion intervient.

L'ouvrage se termine par une enquête sur les progrès à réaliser dans l'art des vers, qui devra subsister comme la plus parfaite expression de la pensée poétique...

On l'a vu, le livre est gros d'idées; il soulève une foule de problèmes relatifs à la genèse des œuvres de beauté, et est bien fait pour jeter quelque lumière sur le mystère du génie. Il a les qualités qui distinguent les autres ouvrages de l'excellent théoricien de l'esthétique qu'est M. Paul Souriau, et la thèse qu'il tend à établir est ingénieusement soutenue.

Arthur Daxhelet.

A.-J. Wauters :

Catalogue historique et descriptif des tableaux anciens du musée de Bruxelles.

(2e édition, Bruxelles, Van Oest et Cie.)

Ne nous attardons pas à rappeler ici ni les avatars de l'ancien catalogue Fétis, mort d'inanition il y a quelque dix ou douze ans et dont la réédition est, paraît-il, encore attendue par quelques membres de la Commission du Musée qui ont l'espérance chevillée au corps, ni la fâcheuse situation de notre Musée, dépourvu de tout catalogue pendant plusieurs années. L'ouvrage de M. A.-J. Wauters est de nature à satisfaire les plus difficiles. Depuis sa première édition, qui remonte à 1900, il a été l'objet de la plus minutieuse des revisions. Tout y a été mis à jour ; les dates, les descriptions, les renseignements ont été longuement discutés. Ce catalogue est mieux qu'une série de notices sur les œuvres exposées au Musée ancien, car, outre toutes les indications qu'on était en droit d'en attendre, il nous donne un aperçu exact de l'état de nos connaissances actuelles sur les attributions à faire aux différents maîtres et des discussions scientifiques et artistiques dont elles sont l'objet.

Ce qui intéresse le plus, dans un catalogue nouveau, ce sont les attributions qu'il propose ou qu'il consacre. M. A.-J. Wauters en modifie quatre-vingt-six ; nous passerons très rapidement en revue les principales. C'est d'abord Albert Bouts, deuxième fils de Thierry Bouts, dont il établit le catalogue : cinq œuvres classées parmi les anonymes lui sont attribuées ainsi que le *St-Jérôme*, enlevé à Patenier. Ce peintre, surnommé le Maître de l'Assomption de Marie, se voit donc représenté à Bruxelles par un ensemble plus important que ceux des autres musées d'Europe.

Roger Van der Weyden pourrait bien perdre un tableau, le

fameux *Triptyque des Sforza*, d'abord attribué à Memling et qui serait un Bugatto (peintre italien, élève de Van der Weyden), s'il faut en croire les travaux de MM. Valeri, Salomon Reinach et Durieu; mais, par contre, il semble en gagner deux, le pseudo-portrait de Charles-le-Téméraire et la *Vierge avec l'Enfant Jésus* attribué successivement à Gossart et à Thierry Bouts.

La personnalité du maître de Ste-Gudule, auquel M. Wauters avait provisoirement attribué le *Christ pleuré par les Saintes Femmes* de Van Orley, une *Sainte-Famille* et un *Saint-Jean l'Évangéliste*, semble se fixer. L'auteur l'identifie avec Colin de Coter, peintre bruxellois et ajoute à son catalogue *la Sainte Trinité*, classée successivement parmi les anonymes allemands et néerlandais.

Le catalogue de Gérard David s'enrichit de l'*Adoration des Mages*, attribuée autrefois à Van Eyck, puis à Memling, puis à Gossart et qui, à Bruges, figurait parmi les inconnus; celui de Gossart s'accroît du Portrait d'homme, identifié il y a peu de temps, et d'un *Portrait d'un chevalier de la Toison d'or*, acquis cette année même. A Hugo Vander Goes, M. Wauters rend une *Sainte-Famille;* à Quentin Metsys : *la Vierge des Sept Douleurs*, attribuée à Patenier, et la *Vierge et l'Enfant*, attribué à Van Eyck ou à Christus; à Salomon Van Ruysdael, un Paysage de son neveu, Jacques; à Van Dyck, un portrait d'homme acquis comme une œuvre de Rubens; à Martin de Vos, un portrait de femme.

Enfin, M. Wauters propose de classer sous le nom du *Maître de l'abbaye d'Afflighem* dix panneaux difficiles à laisser à Roger Van der Weyden, de donner au *Maître de la Légende de Madeleine*, identifié par M. Friedländer, le *Triptyque de la Famille du Quesnoy*, au *Maître des Sept Douleurs de la Vierge* une œuvre attribuée erronément à Mostaert, au *Maître de la Parenté de la Vierge* le *Crucifiement* qu'on croyait être de Dunwegge et la *Messe de Saint-Grégoire;* et au *Maître de Saint-Barthélemy*, la *Tête de Saint-Jean-Baptiste*, sur un fond d'or simulant un plat de métal.

Mais il est des questions qui restent difficiles à résoudre. M. Wauters les indique dans un syllabus placé en tête de son catalogue. Il y aurait d'après lui, à réduire notablement le catalogue des tableaux attribués généralement à Roger Van der Weyden, à Memling; à établir ceux de Simon Marmion, de Colin de Coter, de Gérard Horebout, de Marcellin Koffermans, à identifier Alaert Claeszoon et le Maître d'Oultremont, et enfin

à refaire complètement le catalogue de Hubert Van Eyck auquel on a attribué des œuvres de ses élèves : Roger Van der Weyden, Pierre Christus l'ancien et Colin de Coter. M. A.-J. Wauters pense que Hubert Van Eyck et le Maître de Flémalle ne sont qu'un seul artiste, hypothèse nouvelle qu'il nous promet d'exposer complètement dans un ouvrage spécial ; aussi bien, les dimensions forcément restreintes d'un catalogue ne permettent pas l'exposé complet de questions aussi compliquées.

Constatons, pour terminer, que le catalogue de M. A.-J. Wauters mérite d'être mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre de l'Allemagne et de l'Angleterre et qu'il sera sous peu complété par une nouvelle édition qui contiendra le fac-simile des signatures et des monogrammes et sera illustrée de la reproduction des principaux tableaux.

Robert Sand.



Les Réouvertures. — Les Projets. — Alcazar : *Le second ménage*, comédie en trois actes, de MM. Sylvane et Froyez ; *Gonzague*, comédie en un acte de M. Pierre Véber (22 sept.).

On rentre ! On rouvre !

Ici, ce sont les promesses, les annonces les plus engageantes de spectacles non pareils. Là, c'est déjà l'entrée en campagne, la hâtive mise en œuvre des moyens de séduction les plus savants de cette foule exigeante, injuste souvent, capricieuse toujours, et jamais en définitive totalement satisfaite.

Le théâtre de la Monnaie a, le premier, selon la tradition, rallumé frises et rampe. Salles de fin d'été qu'emplissent aux trois quarts les étrangers alléchés par une antique réputation qui n'est pas près de faillir, confiée aux soins artistes de MM. Kufferath et Guidé. Répertoire de débuts, mais sans trop

de banalités ou de rengaines heureusement. Artistes revus avec plaisir ou découverts avec satisfaction. Comparaisons, balance des gains et des pertes : le baryton d'aujourd'hui permettra-t-il de ne point regretter celui d'hier; la chanteuse nous fera-t-elle gagner en voix ce que nous perdons en plastique, en beauté ou en jeunesse; les fervents de M. Dalmorès récriminent, mais on leur objecte M. Morati; les nationalistes reprochent le départ de Mme Paquot; le succès, dès le premier soir, de M. Swolfs, met un baume à la blessure de leur patriotisme; et puis, enfin, Mme Francès Alda ne nous a pas abandonnés et Mlle Maubourg n'est pas allée bien loin : rien que ces deux consolations suffiront à beaucoup...

Aïda, fastueuse, tonitruante et prétexte à d'opulents cortèges et de somptueuses mises en scène; *Samson et Dalila* aux passionnants conflits d'âme traduits en harmonies d'émouvante inspiration; *La Bohème* au frémissant réalisme, joie insouciante et douleurs habilement alternés, triomphe du ténor en de prenantes phrases qui vont sûrement au plus sensible de nous-mêmes; *Carmen* et *Faust*, prédilections du public ébloui par les récentes « mises à neuf » des décors et des costumes; *La Damnation de Faust* aussi aux récents souvenirs glorieux — tels furent les premiers spectacles d'une saison dont tout affirme l'intérêt et l'artistique éclectisme.

S'il faut citer des noms, parmi les nouveaux-venus que nous sommes dès à présents certains de retrouver aux soirs des prochaines victoires, nommons donc : MM. Swolfs et Morati, Mmes Magne et Croiza.

La première nouveauté sera *Madame Chrysanthème*, idylle exotique dont le charme est familier à ceux qui goûtèrent le joli roman de Loti et dont M. Messager, s'élevant au-dessus de l'art, néanmoins spirituel et aimable, de *Véronique* et des *Petites Michus*, a illustré mélodieusement une originale mise à la scène.

Puis viendra *Pelleas et Melisande* qui partagera, ici comme à Paris, nos dilettanti en Debussystes et anti-Debussystes. Enfin, en reconnaissance sans doute de ce qu'ils doivent aux mânes du grand Berlioz pour le succès de sa *Damnation*, les directeurs ont distribué à leur orchestre les doubles partitions de *La Prise de Troie* et des *Troyens à Carthage.* Il y aura la *Salomé* de Strauss, l'*Ariane* de Massenet, et de la musique belge aussi naturellement, de quoi contenter les plus difficiles,— selon la formule.

* *

Au théâtre du Parc, M. Victor Reding semble vouloir nous obliger une fois encore à lui crier : La mariée est trop belle... Non content de nous offrir les plus intéressants succès nouveaux de Paris (*Paraître* de Donnay, *La Griffe* de Bernstein, *La Piste* de Sardou, *Vers l'Amour* de Gandillot, *La chance du mari*, de Flers et Caillavet, *Pécheresse* de Jean Carol, *L'Indiscret* d'Edm. Sée, etc.) joués par les artistes aimés de la maison faisant pour la plupart leur rentrée et par des vedettes en représentation, M. Reding installe rue de la Loi une petite succursale, un pied-à-terre de la Maison de Molière... Pendant la première semaine d'octobre MM. de Feraudy et Dessonnes, MMmes Pierson, Thérèse Kolb et Robinne seront ses hôtes ; le 12 ce sera M. Le Bargy ; à la fin du mois M. Mounet-Sully... Que vous faut-il de plus?

Des pièces belges ?

Ah ! oui, des pièces belges. Eh ! bien, il y en aura, il y en aura même plusieurs, à commencer par celle de nos amis Liebrecht et Morisseaux ajournée lors d'une mise à l'étude trop tardive, à la fin de la saison dernière. Et il y aura aussi des matinées rétrospectives d'auteurs belges, tout comme il y aura la reprise des matinées littéraires si courues qui nous présenteront les maîtres anciens ou contemporains des scènes françaises et étrangères.

* * *

Des matinées, il y en aura partout à Bruxelles cet hiver. C'est à se demander même si l'on ira encore au théâtre le soir ? Ou bien les buffets serviront des diners — puisqu'on soupait à la Monnaie au temps fameux du *Crépuscule* — et l'on s'installera en famille de 2 à 11 chez M. Reding, chez M. Munié, chez M. Mouru de Lacotte, chez M. Fonson...

Car au Théâtre Molière, qui continue sa campagne d'opérettes nouvelles menée à bien de façon si charmante l'an dernier, les matinées de musique ancienne prennent de l'extension. Ce sont les très vieux opéras devenus choses ignorées de notre génération qui seront remis à la scène : *Le Pré aux Clercs*, *Le Domino noir*, *Zampa*, etc. L'entreprise est originale et louable, curieuse et instructive à la fois.

Les *Matinées Mondaines* abandonnent un local exigu et inconfortable et demandent l'hospitalité à M. Mouru de Lacotte. Conférenciers de Paris et de Bruxelles, saynètes, auditions, musiques de jadis, musiques tendres, poésie, romances, papo-

tages, five o'clock du glacier en vogue, élégances, jolies dames et de l'Art bien entendu saupoudrant tout cela, de l'Art aimable, gracieux, séduisant : Matinées mondaines enfin...

*
* *

M. Fonson se souvient, lui, du succès énorme de *Cœur de Moineau* et de *Triplepatte* et comme il est aussi reconnaissant qu'intelligent il adopte un genre qui lui a valu toutes les faveurs. La comédie pimpante, toute d'esprit, de fine observation, de gaîté légère, d'émotion sans appui fera les beaux soirs de l'*Olympia*, servie par une élégante mise en scène et une interprétation de choix. Qu'il suffise, pour le prouver, de dire que *Le Bourgeon*, de G. Feydeau, la pièce de réouverture, sera joué par Mlle Jeanne Rolly, transfuge de chez Antoine, une des plus séduisantes comédiennes de Paris, M. André Brulé qu'il est inutile de présenter au public bruxellois, M. Gildès, si souvent fêté au Parc la saison dernière...

*
* *

Aux Galeries, pour jouer l'opérette (parmi le répertoire promis nous découvrons avec plaisir 3 actes de notre compatriote Mlle Dell'Acqua), Mme Maugé a mis à la tête de sa troupe trois des pensionnaires les plus sympathiques de la Monnaie : Mlles Maubourg et Tourjane et M. Forgeur et une des jeunes recrues que M. Reding était allé chercher au Conservatoire : M. R. Vermandèle, comédien, que l'espace d'un été a fait baryton.

*
* *

Enfin, il y a l'Alcazar. Je l'ai réservé pour terminer cette chronique hâtive aux allures forcées de boniment parce qu'il a commencé sa campagne et que nous ne pouvons plus nous baser uniquement sur des on-dit et des promesses. M. Mouru de Lacotte, sympathiquement connu à Bruxelles, où depuis dix ans il persévère en de louables et toujours artistiques entreprises, donnera également la comédie : le music-hall et l'usine à vaudevilles, Dieu soit loué, ne sont pas en odeur de sainteté parmi nous en ce moment !

Nous aurons à l'Alcazar des œuvres d'un haut intérêt telles que *Les Plumes de Geai* de J. Jullien, *Les Hannetons* de

Brieux, que monta le théâtre de la Renaissance il y a six mois à peine et ce fameux *Vieil Heidelberg* que joua Antoine à peu près à la même époque.

Georges Berr et quelques camarades de la Comédie Française passeront une semaine rue d'Arenberg et Galipaux créera son adaptation française du fameux *Blinde Passager* au mémorable triomphe en terre germanique.

Au Foyer, sans cesse renouvelée, une exposition de jeunes peintres et sculpteurs témoignera d'un constant souci de plaire et d'intéresser.

En attendant, l'autre soir, une troupe excellemment homogène et parmi laquelle des artistes de premier ordre tels que M. Classis, d'un naturel parfait, M. Kerny, spirituellement original, M. Laumonier, élégant à souhait, Mme Jane Mary, comédienne habile, et d'autres se mirent immédiatement en vedette, interpréta deux œuvres nouvelles.

Le *Second Ménage* de MM. Sylvane et Froyez envisage le cas sentimental et légal plutôt compliqué d'un mari revenant par surprise s'installer au foyer que s'est reconstituée, en se remariant, la femme dont un divorce l'a séparé. Un peu grosse dans ses moyens et conventionnelle dans son intrigue, la pièce vaut par une fine observation des caractères, des traits adroits et des mots tour à tour cruels, ingénieux, spirituels.

L'action n'est pas compliquée et tient en deux mots. Le premier mari reconquiert aisément le cœur de sa femme et le « second ménage » se désunit sans grandes difficultés au profit du replâtrage du premier, d'abord parce que les circonstances s'y prêtent grâce aux auteurs, ensuite parce que c'est tout naturel grâce à la constitution sentimentale du cœur humain. Cela se chante dans un vieil opéra de Nicolo :

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

Quant à *Gonzague*, c'est une de ces piécettes fantaisistes qui ont le mérite précieux de soulever le rire sans utiliser aucun moyen grossier ou aucun des procédés vulgaires trop souvent et trop aisément mis en œuvre. M. P. Veber, en exposant les tribulations d'un pauvre diable d'accordeur invité à dîner pour « faire le quatorzième », puis désinvité, puis réinvité, élevé à la dignité de marquis provisoire, puis tenu pour un séducteur, provoqué en duel et finalement marié sans qu'il s'en doute, a prodigué l'esprit, la bonne humeur et aussi l'ironie la plus

plaisante, mais la plus amère souvent parce que la plus vraie.

Tableau de mœurs bourgeoises contemporaines à la meilleure façon humoristique des Courteline, des Tristan Bernard... et des Pierre Veber.

PAUL ANDRÉ.



Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans. — La réouverture des cours est fixée au lundi 1er octobre.

Le programme des cours comprend : *Solfège*, tous les degrés ; — *Le chant d'ensemble ;* — *Le chant individuel ;* — *L'interprétation vocale ;* — *L'harmonie et la composition ;* — *L'histoire de la musique et la haute théorie musicale ;* — *Le piano ;* — *La lecture à vue et le piano d'ensemble ;* — *La harpe diatonique ;* — *La harpe chromatique ;* — *La diction et la déclamation ;* — *L'histoire de la littérature française.*

Un nouveau cours vient d'être créé d'Orthophonie et d'articulation dont le titulaire est le docteur Gaston Daniel, qui, comme l'on sait, est un véritable spécialiste en la matière. Ce cours comprendra : Etude théorique et pratique de la respiration et de l'émission des sons ; — Lecture à haute voix, lecture dialoguée ; — Correction des accents vicieux ou défectueux ; — Exercices pratiques de conversation sur des sujets donnés ; — Discussion orale ; — Pratique de l'art oratoire.

Inscription à partir du 16 septembre au local, le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures.

* * *

Concerts Ysaye. — L'administration des *Concerts Ysaye* annonce pour les dates suivantes ses *six concerts d'abonnement* de la saison d'hiver 1906-1907 :

27-28 octobre ; 24-25 novembre ; 15-16 décembre ; 19-20 janvier ; 16-17 février ; 16-17 mars.

Un concert extraordinaire aura lieu en outre les 13-14 avril. Parmi les artistes dont le concours est assuré figurent notamment : MM. Ernest Van Dyck ; Raoul Pugno et Emile Sauer, pianistes ; Fritz Kreisler et Eugène Ysaye, violonistes.

Pour les renseignements et abonnements, s'adresser chez MM. Breitkopf et Hartel, Montagne de la Cour.

*
* *

Cours d'Éducation pour Jeunes Filles. — L'administration communale a pris l'initiative d'organiser, sous la direction de Mlle Aline Héris, directrice des cours d'Éducation de la rue de la Paille, des Conférences littéraires, artistiques et scientifiques. Nous donnons ici le programme arrêté pour le premier trimestre, de ces séances du plus haut intérêt réservées aux élèves et anciennes élèves des établissements supérieurs de la Ville de Bruxelles.

Conférences littéraires.

Quatre conférences de M. Dumont-Wilden.

Mardi 9 octobre, à 2 h. 1/2. — Des frères de Goncourt à Henri de Regnier. Étude sur le style.

Mardi 23 octobre, à 2 h. 1/2. — L'histoire contemporaine d'Anatole France.

Mardi 6 novembre, à 2 h. 1/2. — Le voyage de Sparte et l'œuvre de Maurice Barrès.

Mardi 20 novembre, à 2 h. 1/2. — Le rouge et le noir de Stendhal.

Deux conférences de M. Albert Giraud.

Mardi 27 novembre, à 2 h. 1/2.
» *4 décembre, à 2 h. 1/2.* } Les origines de la littérature française en Belgique.

Deux conférences de M. Paul André.

Mardi 11 décembre, à 2 h. 1/2.
» *18* » *à 2 h. 1/2.* } L'esprit et les tendances actuels de la littérature belge.

Conférences artistiques.

Quatre conférences de M. G. Van Zype.

Mardi 16 octobre, à 2 h. 1/2. — Le langage de l'œuvre d'art. La joie des yeux.

Mardi 30 octobre, à 2 h. 1/2. — Des primitifs à Rubens, Rembrandt et Vermeer de Delft.

Mardi 6 novembre, à 2 h. 1/2. — Devant un tableau de Leys. La Pensée et la Matière.

Dimanche 11 novembre, à 10 heures. — Nos artistes d'aujourd'hui. Exposition improvisée d'œuvres de peintres belges.

Conférences scientifiques.

Deux conférences de M. le Dr Demoor.

Mardi 9 octobre, à 4 h. 1/2. — La loi du développement physique et intellectuel de l'Enfant.

Mardi 16 octobre, à 4 h. 1/2. — Conséquences au point de vue familial et scolaire.

Trois conférences de M. L. Dollo.

Samedi 13 octobre, à 5 heures. *» 20 » à 5 »* *» 27 » à 5 »*	Les grandes époques de l'Histoire de la Terre.

Deux conférences de M. L. Dollo.

Jeudi 8 novembre, à 2 heures. *» 15 » à 2 »*	Les grands animaux disparus de la Belgique. Deux visites à la nouv. galerie du Musée.

Quatre conférences de M. L. Bordet.

Mardi 6 novembre, à 4 h. 1/2. *» 13 » à 4 h. 1/2.* *» 20 » à 4 h. 1/2.* *» 27 » à 4 h. 1/2.*	L'œuvre des êtres microscopiques dans la nature.

***

— C'est le Cercle **Labeur** qui inaugurera comme d'habitude la série des expositions d'hiver au Musée Moderne de Bruxelles. Son IXe Salon annuel s'ouvrira, en effet, le samedi 6 octobre prochain, à 2 heures de relevée. On y verra des œuvres des peintres : Richard Baseleer, Henri Binard, Victor Hageman, Ch. de Hoy, Paul Dom, Georges Le Brun, Jean Le Mayeur, Jacob Madiol, Marten Melsen, Jules Merckaert, Auguste Oleffe, Henri Ottmann, Guillaume Paerels, Alexandre Robinson, Pol Stievenart, Louis Thévenet, Henri Thomas, Emile Thysebaert, Walter Vaes, Georges Vanzevenberghen, Zauter; et des sculpteurs : Joseph Baudrenghien, Léandre J.-G., Grandmoulin, Jules Herbays, Ferdinand Schirren et Adolphe Wolff.



LE PORTRAIT

Mlle Lucie Graindorge perdit, la même année, son père et sa mère. La jeune fille venait de dépasser la trentaine et restait seule au monde avec son frère, de douze ans plus jeune qu'elle. Dans la petite ville des Flandres où M. Graindorge avait mené la vie ponctuelle et humble du modeste fonctionnaire, les deux orphelins n'avaient aucune famille et fort peu d'amis. Fernand, qu'une vocation séduisait, venait de s'engager. Coiffé du gigantesque kolback des Grenadiers, les revers des manches ornés des deux premiers galons de laine, il assista, à trois mois d'intervalle, aux successives funérailles des siens. Puis il rentra consoler le désespoir de sa sœur. Ensemble ils avisèrent à l'organisation d'une existence nouvelle.

Lucie avait eu une jeunesse sans gaîté et l'âge où

elle aurait pu espérer rencontrer le mari de son rêve était passé. Plus formelle que jamais l'assurance s'avérait, dans la solitude précaire où les deux morts abandonnaient ces orphelins, que Mlle Graindorge demeurerait vieille fille.

Timide, point jolie, sans fortune, manquant à la fois de la grâce adroite qui peut suppléer à la beauté ou de l'habile talent de séduction qu'inconsciemment savent mettre en œuvre les malicieuses assouplies à ce jeu par les hasards de la vie et des rencontres, Lucie Graindorge n'attira l'attention d'aucun prétendant. Elle n'en conçut nul regret : l'absence du bonheur qu'on ne désire pas n'est pas une privation.

Les soins qu'avait réclamés sa mère souffrante pendant les dix dernières années de sa vie, la tâche de diriger le petit ménage avaient aisément distrait la jeune fille des préoccupations amoureuses, voire des coquetteries, des futilités de son âge.

Quand M. Graindorge, emporté par une fièvre mauvaise peu de temps après la mort de sa femme, eut fermé les yeux en confiant à sa fille le soin de veiller sur son jeune frère, Lucie comprit qu'un nouveau rôle et une plus grave responsabilité réclameraient d'elle désormais des soins et une intelligence méticuleux.

La première décision de Mlle Graindorge fut de quitter la petite ville trop lointaine où elle avait vécu jusque là sans alarmes et sans peines. Après une dernière visite mélancolique au cimetière où elle étendit des fleurs sur les deux tombes chères, où elle arrosa la bordure de buis et arracha quelques mauvaises herbes poussées parmi les mysiotis et les pensées, Lucie fit le tour des chambres vides de la maison. Celle-ci avait été vendue à un jeune médecin nouvellement arrivé dans le pays. Tristement la pauvre fille, chargée de

son petit bagage, alla déposer la clef chez la voisine, sa seule amie. Toutefois celle-ci fut empêchée par l'attente d'une parente de la campagne d'accompagner la voyageuse à la gare. Les adieux des deux femmes, sur le seuil de la porte, furent rapides. Mlle Graindorge traversa seule la grand'rue, envoya quelques saluts qu'on lui rendit avec sympathie, mais distraitement. Sur le quai, pendant qu'elle attendait le train, elle reçut les souhaits de bonne chance du chef de gare qui avait longtemps été le partenaire, au whist quotidien, de M. Graindorge.

Enfin la tour basse, carrée, massive de la paroissiale disparut au loin et à travers les prés, les bois, les blés, dépassant des villages, franchissant des ponts, reprenant haleine sous les marquises aux vitres noircies des grands halls tumultueux, le train emporta la voyageuse.

A Bruxelles, le caporal attendait sa sœur. Il la conduisit à l'appartement loué pour elle et où le modeste mobilier conservé de tout ce qui garnissait la maison de naguère se trouvait en place depuis la veille.

C'était dans une rue paisible du bas-Ixelles, non loin des étangs au cadre de verdure coquette.

Mlle Graindorge s'y organisa une vie régulière et quiète. Chaque jour, son service terminé, son frère venait auprès d'elle. Souvent ils sortaient ensemble, allaient par l'avenue Louise jusqu'au Bois ou bien gagnaient la campagne, les sentiers creux de Boendael, les plateaux d'Uccle, les confins de la Forêt. Chaque matin Lucie entendait la messe à Sainte-Croix. Le dimanche, elle préparait un dîner de friandises et, à deux, elle curieuse et lui bavard, ils passaient des heures d'intimité heureuse.

D'autre part Fernand travaillait et, quand il n'emmenait pas sa sœur à la promenade, il se plongeait

dans ses livres et ses cahiers. Près de la fenêtre, silencieuse, Lucie ourlait ou brodait.

Le jeune homme venait d'être nommé sergent et était sur le point de passer son premier examen pour la sous-lieutenance.

Mlle Graindorge vivait dans la perpétuelle pensée du résultat de cette épreuve. Il fut brillant et lorsque Fernand accourut apporter la bonne nouvelle, sa grande sœur maternelle ne put retenir quelques larmes qu'elle cacha dans ses baisers joyeux. Il y eut fête ce soir-là. Lucie offrit le théâtre : depuis quand n'avait-elle plus connu ce luxe rare et merveilleux!...

Le lendemain, Fernand, qui était en permission, proposa une partie de campagne : ils partirent dans la matinée pour Genval, déjeunèrent sur le balcon d'un restaurant en façon de châlet rustique d'où se découvrait le pittoresque décor des bois, enfermant un étang sillonné de la nage indolente des cygnes. L'après-midi, ils s'enfoncèrent, par les chemins de sable, dans les sapinières odorantes ; ils burent du lait tiède sur le seuil d'une étable et comme la fillette qui remplissait leurs lourdes « pintes » souriait en les regardant s'éloigner :

— Elle nous prend pour des amoureux, plaisanta Fernand.

Mlle Graindorge fut amusée, confuse, heureuse et fâchée tout ensemble de la drôlerie et de l'inattendu d'une telle pensée !

Rentrés à Bruxelles, les promeneurs flânèrent dans les rues avant de se séparer. Sur la place Sainte-Croix. une bruyante kermesse les arrêta. Fernand entraîna sa sœur dans une loge de cinématographe d'où elle sortit la tête bourdonnante et les yeux las. Les orchestrions et les boniments faisaient rage. Les moulins éblouissaient et donnaient le vertige.

Les offres alléchantes d'un photographe séduisirent et Mlle Graindorge décida de consacrer le souvenir de ce jour heureux dans l'indélébile authenticité d'une « *ressemblance garantie* ». Le fringant sergent se campa devant l'objectif; quelques minutes plus tard, sa silhouette, six fois répétée, apparut sur la mince plaque de métal encore humide. L'opérateur bavard convainquit aisément ses clients de l'avantage qu'il y aurait à lui commander des portraits plus durables et plus élégants, des épreuves bien nettes imprimées sur un papier savamment glacé. Lucie versa le supplément nécessaire.

Avant de se séparer, ils achevèrent le tour de la place tapageuse, l'un à l'autre reconnaissant du plaisir de cette journée.

Le surlendemain, Lucie fut en possession des six « cartes de visite ». Elle se pourvut d'un cadre de mauvais goût, mais aux enluminures très bariolées : le sergent Graindorge y parada, martial et sympathique.

Puis deux années passèrent, monotones, sans joies ni peines nouvelles.

Enfin la nomination du sous-lieutenant Graindorge parut au *Moniteur*. La chance voulut qu'il restât en garnison à Bruxelles.

Lucie et Fernand décidèrent d'habiter ensemble, d'associer leurs deux budgets. Ils louèrent une petite maison, non loin de la caserne, sur les hauteurs de Saint-Josse. Nul souci désormais n'inquiéta leurs vies. Cependant, la paix elle-même est insipide; il fallut au jeune officier un dérivatif à ses besoins d'activité, son désir d'entreprises, sa lassitude de l'humble terre-à-terre actuel entre la chambrée ou la plaine de manœuvres, le commerce de rares amis et l'intérieur de sûre mais uniforme et silencieuse affec-

tion. L'indépendante, aventureuse et prestigieuse existence de l'officier d'Afrique lui apparut idéale. Il sollicita un engagement, fut agréé, fit ses préparatifs, mais n'annonça son départ à sa sœur que peu de jours avant qu'il fût accompli. Les larmes, les reproches d'ingratitude même, les supplications de revenir sur une aussi funeste décision ne purent rien contre un sort trop formel. Le lieutenant Graindorge s'embarqua.

Lucie vécut pendant des mois dans l'alarme et la solitude lui fut cruelle immensément. Les lettres nombreuses qui lui arrivèrent de là-bas, lui apportèrent peu à peu quelque réconfort, apaisèrent ses angoises, parfois éveillèrent en elle de la fierté même. Et comme les mois passaient, elle se prit à songer au retour, avec moins d'amertume et beaucoup d'espérance.

Un jour — Fernand était parti depuis plus d'un an — un monsieur solennel demanda à être reçu par elle. Cette visite inusitée l'étonna, l'inquiéta. Grave, précautionneux, utilisant des formules banales mais toutes prêtes pour son message douloureux, l'envoyé des bureaux de l'Etat Indépendant fit comprendre à Mlle Graindorge qu'un grand malheur la frappait en même temps qu'une perte très sensible affectait l'Administration et l'Armée...

« Fernand!... Mon frère!... s'écria la pauvre fille, devinant soudain et prête à défaillir.

— Le lieutenant Graindorge s'est couvert de gloire et vous pouvez être fière de lui, Mademoiselle.

— Il est mort!... Mort!... Mort!... » se désespéra-t-elle dans des sanglots bruyants.

Toujours solennel, le fonctionnaire cherchait de vaines paroles de consolation.

« Il est tombé en héros! Les flèches des noirs, en

le tuant, lui ont fait le sort le plus enviable qu'un soldat puisse rêver... »

Mais Mlle Graindorge n'entendait rien et se lamentait, irrémédiablement :

« Je n'avais plus que lui!... Plus que lui!... »

***

Dix ans après cette heure de désespoir, Mlle Graindorge n'avait rien oublié encore. Et, comme elle l'avait bien dit, elle était restée seule au monde, très seule. très triste, très désœuvrée. Bien des fois elle s'était demandé ce qu'elle faisait, ainsi inutile, sur cette terre de misère? Mais le temps fatalement avait usé les angles de sa douleur et, sans nulle espérance, ne gardant au cœur que des souvenirs, Lucie laissait s'enfuir les jours, l'un après l'autre, sans hâte d'être au but, sans désir qu'il tarde ou qu'il apparaisse. On eût pu dire d'elle qu'elle marchait à reculons dans la vie, considérant sans cesse son passé et jamais les lendemains.

Elle avait à peu près 45 ans et partageait son temps, revenue s'installer en appartement dans le faubourg d'autrefois, entre les menus soins de son ménage, d'indolentes besognes de couture ou de broderie, l'amitié de deux canaris dont les chansons répandaient seules un peu de gaîté autour d'elle, les caresses d'un caniche noir et d'un épagneul roux et, surtout, la distraction de la lecture. Ah! les livres, comme ils furent ses suprêmes consolateurs, ses vrais amis fidèles et très bons! Combien elle y puisa de courage et combien ils lui prodiguèrent généreusement leur bonté!

Jeune, elle n'avait jamais lu de romans. Quand elle fut venue se fixer à Bruxelles, après la mort de

ses parents, elle se mit à s'intéresser, machinalement au début, plus tard avec curiosité, aux péripéties du feuilleton quotidien publié par le journal que l'on glissait chaque soir sous sa porte. Les loisirs et la solitude aidant, elle prit goût à ces aventures d'imagination. Elle demanda à son frère de lui procurer des livres. Les belles histoires d'amour la passionnèrent. Elle se surprit parfois à pleurer et se trouva ridicule; elle se surprit souvent à rêver sur le roman ouvert longtemps à la même page et se trouva insensée.

Quand l'affreuse angoisse dont elle pensa mourir eut atténué l'intensité de ses douleurs, Lucie revint peu à peu à ses compagnons de solitude, de songerie et de tristesse. Elle leur demanda le secret de la consolation; un peu plus tard celui de l'agrément... et, avec le temps, celui de l'espérance...

Lucie lut les livres qui célèbrent la joie de vivre, qui chantent la toute-puissance du cœur, qui sanctifient jusqu'à la douleur et bénissent même la mort lorsque c'est au nom de l'Amour que larmes et deuils nous accablent.

L'Amour !...

Que de fois ces deux syllabes frappèrent son oreille! Il lui arriva de les prononcer à voix haute lorsque, dans sa lecture, elle s'arrêta à ce mot.

L'Amour !... Marcher à deux dans tous les chemins de la vie... Elle était seule depuis toujours, elle, la pauvre fille sans parents, sans amis,... sans amour.

Quand elle sortait, Lucie rencontrait des couples... Elle lisait dans leurs yeux les joies totales de s'aimer, de s'appartenir.

Elle s'arrêtait aux vitrines des photographes où des couples de fiancés, de jeunes mariés se tenaient par la main, tournés l'un vers l'autre, en se souriant.

Elle entendait des chansons qui parlaient d'amour, et son journal, chaque matin, lui affirmait qu'on volait, qu'on tuait, qu'on s'enrichissait, qu'on se ruinait, qu'on s'illustrait, qu'on se dégradait par amour...

Mlle Graindorge connaissait des heures de mystérieux émoi et de trouble étrange.

Un soir elle revint de la ville, seule comme d'habitude et sur la place, près des étangs où glissent des cygnes silencieux et fiers, la kermesse éblouissante et tumultueuse régnait de tout son tapage joyeux. Ce spectacle et ce bruit réveillèrent de lointaines mémoires dans la pensée de la vieille demoiselle.

Où était cette fin d'après-midi d'été pendant laquelle son pauvre Fernand, si heureux alors, et elle-même s'étaient attardés parmi la gaîté tonitruante des baraques et des musiques? Que restait-il de cette journée? Un souvenir mélancolique et un portrait pâli dans son cadre demeuré un peu ridicule..., le portrait d'un fringant sergent souriant au destin qui se faisait bienveillant pour lui.

Lucie fut arrêtée par le boniment insistant d'un grand diable bavard qui l'attirait vers une étroite loge de toile à la devanture de laquelle, au-dessus de l'effigie crûment peinturlurée d'une pythonisse de bon augure, s'étalait l'enseigne prometteuse :

AUX SECRETS DÉVOILÉS!

Et plus bas :

SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE
L'AVENIR SANS MYSTÈRE

—

Cartes — Magie — Double vue — Chiromancie.

Mlle Graindorge résista aux sollicitations, plutôt, il est vrai, par timidité que par manque d'envie ou par incrédulité. Elle allait échapper, à regrets il faut en convenir, aux discours du péroreur, lorsque celui-ci tenta une dernière démarche :

« Prenez du moins ceci, Mademoiselle. »

Et il lui tendait une enveloppe fermée :

« C'est quatre sous seulement et vous trouverez le portrait de celui qui vous aime. Authentique ! Garanti ! Quatre sous seulement, Mademoiselle, vingt centimes. »

De force il glissait l'enveloppe dans la main de la passante.

Machinalement celle-ci donna les deux pièces de monnaie et poursuivit enfin sa route.

Mlle Graindorge, sans qu'elle eût voulu le paraître, était immensément émue et cette enveloppe qu'elle cherchait à cacher, honteuse inconsciemment, mais très impatiente aussi, dans ses doigts, lui semblait recéler la clé de son destin, le sort de sa vie, peut-être le signe certain de son bonheur à venir.

L'enveloppe était lourde, peu grande. Elle contenait un portrait, l'épaisseur du carton encore dissimulé à ses yeux le certifiait. Lucie eût voulu déchirer le papier, apercevoir tout de suite cette image... L'image de « celui qui l'aimait » !

Néanmoins, elle n'osa s'arrêter sous un réverbère ou dans la lumière d'une vitrine et, très vite, elle rentra chez elle. Debout, près de la lampe immédiatement allumée, ayant gardé ses gants aux mains, son chapeau sur la tête, Mlle Graindorge ouvrit fébrilement l'enveloppe, jeta les yeux sur le portrait...

C'était celui d'un jeune sous-officier fringant, souriant. C'était celui de son frère, le portrait d'autrefois...

Mlle Graindorge ne sut pas pleurer.

Elle tomba sur une chaise et resta ainsi longtemps, sans se dévêtir, sans remuer, sans entendre l'épagneul et le caniche qui jappaient, étonnés, impatients, sur le palier.

PAUL ANDRÉ.

L'AMOUR SONGEUR

Nous avons été hier ensemble
Et vous êtes loin aujourd'hui;
L'espoir meurt dans l'heure qui fuit :
On dit que l'amour lui ressemble.

Ce n'est pas vrai, je le sais bien,
Mon cœur ne doute pas du vôtre :
Nous nous sommes dit l'un à l'autre
Les mots qui sont le vrai lien.

L'amour vous faisait plus jolie;
Votre sourire était joyeux
Et vous aviez au fond des yeux
La douceur des yeux d'Ophélie.

Vous aviez la tranquillité
De celles qui sont sûres d'elles,
Et, si d'autres étaient plus belles,
Je n'ai rien vu de leur beauté.

Je n'ai rien vu : dans cette fête,
Nous étions seuls, vous avec moi,
Et je comprenais votre émoi
Lorsque vous détourniez la tête.

Vous parliez quelquefois très bas,
Mais mon cœur comprenait quand même :
Vous m'avez dit souvent « Je t'aime »
Quand vos lèvres ne parlaient pas.

Vous m'avez dit beaucoup de choses
Que je pourrais vous répéter :
Je restais à vous écouter,
Et parfois nous parlions sans causes.

J'aime le son de votre voix
Car elle est musicale et tendre :
Ces mots qu'elle m'a fait entendre
Les direz-vous une autre fois?

Tu les rediras : ta pensée
En est pleine, tu les diras ;
Je te prendrai dans mes deux bras,
Tu les diras ainsi bercée.

Oh! ma chérie, il faut souvent
Répéter les mots de tendresse,
Ils effleurent de leur caresse,
Mais ils passent comme le vent.

C'est que le cœur de l'homme ignore
Le sens de ces mots merveilleux :
Il faut longtemps pour que nos yeux
S'ouvrent aux clartés de l'aurore.

Il faut longtemps pour que le cœur
Accueille le bonheur qui passe :
Chère, tu dois être très lasse,
Car l'amour est de la douleur.

Hier, lorsque tu es venue
Avec l'amour entre tes mains,
J'ai compris que nos deux destins
Rendaient grave l'heure ingénue.

Tu fus celle qui doit venir
Vers moi, qui pressentait cette heure :
Le passé, qui te fait meilleure,
Se fiançait à l'avenir.

Peut-être m'as-tu, sans comprendre
Que l'heure avait sa gravité,
Offert tout l'amour apporté
En croyant que j'allais le prendre.

Tu gardais ma main dans ta main
D'un geste par instants fébrile :
Je sentais ton bonheur fragile
Et je pensais au lendemain.

Je ne sais pas si je mérite
Ce que ton cœur m'apporte ainsi ;
Parfois je me demande aussi
S'il faut que toujours on hésite.

Car je veux être très certain
De chacune de mes pensées,
Avant que nos mains fiancées
Fassent commun notre destin.

Ecoute-moi, l'heure est sereine.
Comme si j'étais à genoux :
Je veux trouver des mots très doux
Pour ne te faire aucune peine.

Je veux que tu comprennes bien
Comment je t'aime, ô mon amie :
Je pressens que dans notre vie
Mon bonheur sera fait du tien.

Aussi faut-il que je t'apporte
La certitude du bonheur :
Je crains trop pour toi la douleur
De sentir l'illusion morte.

Je ne veux pas être celui
Qui ferait souffrir l'amour même :
Il faut vraiment, lorsque l'on s'aime,
S'aimer demain comme aujourd'hui.

Je veux encor voir ton sourire
Devenir pour moi plus joyeux
Et plonger mes yeux dans tes yeux,
Pour te regarder sans rien dire.

Toi, reste longtemps près de moi,
Laisse-moi songer en silence
Pendant qu'un souvenir d'enfance
Evoque un rêve plein de toi.

C'est du fond de cette jeunesse,
Lasse déjà de réfléchir,
Que pour saluer l'avenir
Je te rapporte ma tendresse,

Et qu'un jour, comme un voyageur,
J'apporterai dans mes mains closes
La floraison pleine de roses
De mon amour grave et songeur.

HENRI LIEBRECHT.

PHILIPPE II

Souverain des Pays-Bas (1)

La seconde moitié du XVI[e] siècle est l'époque la plus tourmentée et la plus sombre de l'histoire des Pays-Bas. Pour les provinces qui constituent la Belgique actuelle, le résultat de la lutte engagée alors a été la perte des libertés, la décadence matérielle et morale. Tous les maux qu'elles ont soufferts, on les a généralement attribués à l'intolérance religieuse de Philippe II; mais un jugement, aussi impartial que possible, ne peut être porté sur cette époque troublée, sur la révolution, les causes qui l'ont provoquée, les violences, les cruautés qui ont marqué la domination espagnole à ce moment, si l'on se borne à n'y voir que l'effet du fanatisme. Le règne de Philippe II, en général, ne peut être bien compris que si on le considère dans ses rapports avec celui de Charles-Quint, dont il est, à beaucoup d'égards, la continuation. C'est Charles-Quint qui a lancé l'Espagne dans la voie de cette politique d'aspirations ambitieuses dont lui-même avait hérité de son aïeul Maximilien ; c'est à l'Espagne qu'il confia le soin de maintenir la prépondérance de la maison d'Autriche en Europe ; c'est à l'Espagne qu'il légua les Pays-Bas pour être le point d'appui de son action.

En même temps qu'il avait à sauvegarder cette

(1) Ces pages forment la conclusion d'une série d'études sur la *Domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II*, qui paraîtra très prochainement et qui fait suite au volume du même auteur : *Espagnols et Flamands au XVI[e] siècle. L'Établissement du régime espagnol et l'Insurrection.* — Bruxelles, Lamertin, 1905.

hégémonie attribuée à la nation espagnole, Philippe II avait à combattre la Réforme en sa qualité de défenseur attitré du catholicisme. Ce double rôle, il s'en acquitta pendant son long règne avec autant de persévérance que d'énergie En France, en Angleterre, il intervint dans les luttes religieuses. En Allemagne, son action ne pouvait que difficilement s'exercer ; il trouva pourtant le moyen de se faire écouter à la cour impériale, comme chef de la maison de Habsbourg. En Italie, son influence se fit sentir directement. Sa prétention à régenter l'Europe s'affirma partout, même dans ses relations avec les papes ; car, s'il leur était soumis en tant que fils de l'Eglise, il se montrait intraitable lorsque le saint-siège procédait à l'encontre de son absolutisme royal.

La guerre à la Réforme et le maintien de la suprématie de l'Espagne en Europe sont ainsi les deux idées directrices de sa politique générale. Elles se pénètrent, se confondent, d'ailleurs, si intimement que, pour lui, l'une est la raison de l'autre, et cette unité de vues, soutenue constamment, donne un intérêt particulier à l'étude de son règne. On peut différer dans l'appréciation de sa conduite, des moyens employés dans l'application de son double programme : on ne peut s'empêcher d'être étonné de la ténacité, de la constance, du labeur énorme qu'il y employa. Sa ligne de conduite est tracée dès le début ; il la suit sans dévier, sans se laisser influencer par des raisons de sentiment ou d'intérêts étrangers à son but.

De là aussi, une supériorité marquée sur les monarques ses contemporains, sur Charles IX, ou plutôt Catherine de Médicis, sa mère, qui le guidait, dont les sentiments religieux s'effaçaient devant les besoins politiques du moment, sur Elisabeth, qui, tout en défendant la cause du protestantisme en Europe, n'hésitait pas à se séparer de ses coreligionnaires quand elle y trouvait un avantage, dont l'action extérieure porte souvent l'empreinte de son caractère ondoyant et fantasque. Nous ne parlons pas de sa duplicité : la mère de Charles IX et Philippe II usèrent de ce moyen autant et plus qu'elle.

L'accomplissement de son double programme fut encore facilité au roi d'Espagne par les embarras que causait à ses rivaux la lutte religieuse à l'intérieur de leurs Etats, en France, où le protestantisme devenait redoutable, en Angleterre, où les catholiques restaient une force menaçante.

Enfin, ce qui contribua aussi à lui créer un avantage précieux, c'est que ses aspirations étaient celles de ses sujets. Il continua Charles-Quint, mais avec un tempérament et des moyens différents, appropriés au caractère espagnol. On lui a reproché d'avoir abandonné l'Afrique pour se lancer dans des aventures européennes : l'Espagne aurait dû se contenter d'exercer son influence dans la Méditerranée et l'Atlantique. Mais ce champ d'action était trop étroit pour les Espagnols du XVIe siècle et surtout pour Philippe II, que le prosélytisme attirait invinciblement au nord dans les luttes religieuses. Une intervention de ce genre donnait, il est vrai, à la politique espagnole un caractère qui répugnait à l'ancien esprit castillan; elle lui imprimait un cachet d' « absolutisme exotique ». Les Castillans, au moins jusqu'au règne de Charles-Quint, n'aimaient même pas à voir leurs souverains s'éloigner du royaume. Après Charles-Quint, il en fut autrement : l'Espagne avait un rôle, une mission à remplir en Europe, et la nouvelle politique répondait maintenant aux aspirations nationales. L'Espagnol était avide de gloire; son activité militaire, son besoin d'expansion allaient trouver un aliment dans la lutte pour la prépondérance et la guerre à l'hérésie.

Toutefois, le théâtre sur lequel Philippe II opérait était si vaste qu'à la longue il devait y consumer ses forces et ses ressources. Il ne parvint pas à imposer sa volonté à l'Europe; il ne réussit même pas à enrayer les progrès de la Réforme. Les richesses que lui fournissait le nouveau monde devinrent insuffisantes pour subvenir aux dépenses colossales qu'entraînaient des entreprises comme l'expédition navale contre l'Angleterre. Ses expéditions en France achevèrent de le ruiner. A la fin de son règne, il se débattait contre des difficultés pécuniaires insurmontables.

Ainsi s'évanouit le rêve de monarchie universelle qu'il avait caressé.

Plus encore que l'Espagne, les Pays-Bas furent victimes de son ambition : il les tenait, suivant la remarque d'un contemporain, comme une citadelle plantée dans les flancs de la chrétienté, base de sa grandeur, sans laquelle il ne lui eût été possible de faire la guerre ni à la France ni à l'Angleterre. La possession des Pays-Bas était la condition de son hégémonie en Europe. On a commis une grosse erreur quand on a dit qu'il avait donné, longtemps avant 1598, son approbation à un projet tendant à former des dix-sept provinces un royaume qui n'eût relevé de l'Espagne que par le seul lien de la suzeraineté. Un projet de constitution d'un royaume des Pays-Bas fut, en effet, élaboré à Madrid, en 1570, par un ministre de Philippe II, probablement le conseiller Hopperus, qui résidait alors en Espagne. Mais ce projet n'avait pas le caractère qu'on lui a attribué. La principale raison donnée par l'auteur en faveur de cette création, c'est, au contraire, qu'elle aurait eu pour résultat l'unification des provinces et aurait permis d'affermir si bien l'autorité royale que le retour des troubles passés eût été rendu impossible. Les Pays-Bas ne formaient pas un tout homogène; on proposait de les fusionner en un seul Etat, et non, comme on l'a cru, de les soustraire à l'action de l'Espagne, encore moins de les doter d'un gouvernement national. Un autre motif invoqué par l'auteur, et ce motif avait déjà été donné quand il avait été question d'une création analogue du temps de Charles-Quint, c'est que les provinces réunies en un tout compact, possédant plus de cohésion, devaient offrir plus de résistance au cas où on aurait à les défendre contre l'attaque d'une puissance voisine.

On voit que le projet attribué à Hopperus n'avait pas pour objet la création d'une nationalité belge, ni même la restitution aux Pays-Bas de leurs anciennes libertés. Philippe II ne le rejeta pas ; mais il posa comme condition de son acceptation que la demande d'érection des Pays-Bas en royaume lui

viendrait des provinces et que le titre de roi lui serait attribué à lui-même. Il était donc bien loin de vouloir les doter d'une existence indépendante. Cette intention, il ne l'eut même pas en 1598, quand il signa l'acte de cession. Comment l'aurait-il eue? C'est grâce à la possession des Pays-Bas que l'Espagne maintenait sa suprématie en Europe.

C'est la nécessité de cette conservation qui explique son despotisme, son mépris des privilèges, sa préoccupation constante de soustraire le gouvernement, autant qu'il lui était possible, à l'action des indigènes. Jusqu'en 1567, il respecta les anciennes institutions, au moins dans la forme, car déjà sous l'administration de Marguerite de Parme, le conseil d'Etat se plaignait du dédain avec lequel il était traité. Après l'arrivée du duc d'Albe, la direction des affaires et le commandement militaire appartiennent, en fait, aux étrangers. Ce sont les Vargas, les Albornoz, les del Rio, les Roda, les Escovedo, les Gonzaga, toute la séquelle d'Espagnols et d'Italiens qui entourent les gouverneurs généraux que l'on écoute. A Madrid, Philippe II eut près de sa personne pendant quelque temps des conseillers flamands, comme Hopperus. Après la mort de celui-ci, les affaires des Pays-Bas furent le plus souvent réglées par l'avis des Espagnols et même avec leur seul concours.

La défiance que Philippe II éprouvait pour les indigènes, il la manifesta surtout à l'égard des Etats généraux, auxquels il se montra constamment hostile : après son départ des Pays-Bas, en 1559, ils ne furent convoqués que cinq fois, pour délibérer sur des questions de subsides ou d'impôts et pour recevoir, en 1598, notification de l'acte de cession des dix-sept provinces aux archiducs. En Espagne, Philippe II se fût bien gardé de témoigner un pareil mépris pour la représentation nationale : il assemblait les Cortès régulièrement, assistait à leurs séances, écoutait leurs vœux, leur promettait un examen bienveillant, qui souvent, il est vrai, aboutissait à un refus plus ou moins déguisé.

Sous Charles-Quint, l'administration des Pays-Bas avait été exclusivement confiée aux indigènes. L'em-

pereur savait qu'y associer d'autres que ses compatriotes, c'eût été agir contrairement à la justice et à ses intérêts. Quand, en 1530, il appelait sa sœur, Marie de Hongrie, pour succéder à Marguerite d'Autriche, il lui écrivait : « Cette nation ne voit volontiers les étrangers auprès de celui qui a charge sur eux. » De même, il montra de la déférence pour les Etats généraux : leur rôle se bornait, en principe, au vote des impôts et des subsides ; mais il leur fit plus d'une fois des communications touchant quelque point de sa politique. On comprend donc que, malgré le souvenir de plus d'un grief, son règne ait paru aux Flamands opprimés par les Espagnols une ère de liberté et de prospérité. Aussi, à partir de l'année 1567, demandent-ils le rétablissement de l'ancien ordre de choses.

Leurs regrets et leurs revendications se produisirent surtout pendant la période qui suivit la mort de Requesens. On les trouve éloquemment exprimés dans une remontrance que les Etats généraux adressaient à Philippe II au mois d'octobre 1577 : « Nous supplions très humblement Votre Majesté, lui écrivaient-ils, qu'elle nous consente que nous soyons gouvernés suivant nos privilèges, droits, franchises et anciennes coutumes, comme Votre Majesté l'a juré et nous avons été du temps de ses devanciers. Aussi l'empereur susdit aura à jamais gloire immortelle pour avoir pu régir paisiblement tant de diverses nations, avec amour réciproque... Or, il n'y en saurait avoir nulles qui fussent plus différentes que celles des Espagnols et des naturels de ces pays. Même quand les Espagnols auraient domination aussi avant que cela soit, nous voulons bien dire à Votre Majesté que nous y mettrons les voies et moyens jusques au dernier, et nous aiderons de tous ceux que nous pourrons avoir, soit au dedans ou au dehors des pays, à notre très grand regret, si inconvénient en advient. » Comme beaucoup d'autres, ces représentations vinrent échouer contre le mauvais vouloir du roi.

A l'instigation de Granvelle, il ne cessa de prétendre qu'il n'innovait en rien, qu'il voulait tout

conserver comme du temps de son père; mais ses affirmations étaient démenties par ses actes. Pendant tout son règne, il agit au mépris des institutions, des droits, des privilèges, des libertés, qu'il avait juré de respecter. Il l'a fait ouvertement, il l'a fait aussi par des moyens détournés et par les procédés les plus artificieux, car il pratiquait l'art de la dissimulation et la duplicité à un degré qui étonne, même à cette époque de ruse et de mauvaise foi.

Au début de son règne, il chercha à semer la division parmi les seigneurs, espérant ainsi enrayer l'opposition naissante. Le comte d'Egmont, dont il a aperçu la faiblesse de caractère et la légèreté, paraît lui pouvoir servir d'instrument; mais son honnêteté le met en garde contre la flatterie du souverain, qui échoue. Le roi défend à sa sœur de convoquer les Etats généraux sans son consentement; mais il lui enjoint de tenir cachée sa résolution à cet égard. Il fait croire qu'il a l'intention d'accorder un pardon général aux confédérés, et, dans un acte passé devant notaire, il déclare qu'il n'a pas agi librement et, par conséquent, ne se tient pas lié par sa promesse. Il s'engage à supprimer l'inquisition, et il fait dire au pape que cet engagement ayant été pris sans l'assentiment du saint-siège, il le considère comme étant sans valeur. Les longues négociations qui devaient aboutir à la réconciliation des provinces méridionales révèlent chez lui toutes sortes d'arrière-pensées. Don Juan, son frère, a éprouvé les effets de son caractère soupçonneux et dissimulé. Farnèse en a été la victime.

Sa prétention à vouloir tout diriger par lui-même était cause d'une lenteur extrême dans l'expédition des affaires. Quand une dépêche arrivait de Madrid, souvent la situation, les faits auxquels elle se rapportait s'étaient modifiés, et une nouvelle instruction devenait nécessaire. Le roi le savait si bien qu'afin de parer à cet inconvénient, il expédiait parfois en même temps deux dépêches conçues dans un sens différent, pour qu'on en fît usage suivant l'occasion. Son inertie, son indolence désespéraient Granvelle.

Quelquefois, il est vrai, cette lenteur était voulue. De même que son père, Philippe II comptait sur le

temps comme sur un allié qui finirait par arranger les choses à son avantage. Son projet de voyage dans les Pays-Bas, toujours annoncé, toujours différé, abandonné au moment où, dans toute l'Europe, on croyait qu'il allait s'exécuter, où tous les préparatifs étaient terminés, est un des exemples les plus frappants de cette lenteur, employée ou non à dessein : aujourd'hui encore, il est impossible de dire d'une manière certaine si jamais Philippe II a eu l'intention de revenir dans les Pays-Bas après 1559.

Dans plus d'une circonstance urgente, on le voit manifester une irrésolution qui déroute tout jugement. En 1576, l'anarchie qui suivit la mort du grand commandeur exigeait des mesures promptes et énergiques. Pendant que la situation s'assombrissait, que les soldats mutinés ravageaient le pays, on délibérait tranquillement à Madrid sur l'envoi du successeur de Requesens. Hopperus, garde des sceaux des Pays-Bas en Espagne, rendait compte fréquemment au roi de ce qui se passait et réclamait, sur un ton de plus en plus pressant, une décision. Le roi, impassible, apostillait ses notes pour constater qu'il réfléchissait. Ces tergiversations donnent une idée de la façon dont les affaires des Pays-Bas étaient dirigées à Madrid et de la valeur de Philippe II comme homme d'Etat.

Dans la répression du mouvement insurrectionnel, il a laissé commettre en son nom des excès et des cruautés inexcusables. Lui-même s'est servi, à l'égard de ceux dont il voulait se débarrasser, de moyens que la conscience réprouve. Il suffit de rappeler le supplice de Montigny, dont il avait réglé tous les détails, celui de Genlis, étranglé secrètement par son ordre au château d'Anvers, le meurtre d'Escovedo, le soir, dans une rue de Madrid. Genlis commandait l'armée recrutée en France par Coligny, en 1572, pour joindre le prince d'Orange; fait prisonnier, il fut enfermé dans la citadelle d'Anvers. Le 17 novembre de l'année suivante, le duc d'Albe, conformément aux instructions du roi, le fit étrangler. On répandit le bruit qu'il était mort subitement Un autre gentilhomme, François de la Noue, faillit subir le même sort sept ans plus tard. Il combattait en

Flandre contre les Malcontents, en 1580, quand le marquis de Roubaix, l'ayant fait prisonnier, le livra à Alexandre Farnèse. A la nouvelle que ce vaillant capitaine était tombé entre les mains des Espagnols, après avoir donné sa parole de ne plus servir contre eux, Philippe II exprima l'avis qu'il y avait lieu de l'exécuter, mais en secret. Des personnages influents s'employèrent en sa faveur; l'exécution n'eut pas lieu, et la Noue parvint même à obtenir sa mise en liberté.

L'assassinat du prince d'Orange par des moyens cachés ayant été reconnu difficile, on le prépara ouvertement. En lançant contre le Taciturne le décret de proscription, par lequel il promettait une récompense à quiconque le livrerait vif ou mort, Philippe II invoquait l'exemple de son père, qui avait mis au ban de l'Empire le duc de Saxe et le landgrave de Hesse révoltés contre lui. Mais en Allemagne le ban était appliqué en vertu des constitutions existantes, tandis qu'aux Pays-Bas le roi l'ordonna de sa propre autorité; il ne voulut même pas le communiquer préalablement aux Etats des provinces réconciliées. Quand l'ordre de le publier fut envoyé à Alexandre Farnèse, le Conseil d'Etat fit remarquer que ce mode de châtiment n'était pas pratiqué aux Pays-Bas.

Charles-Quint avait la persuasion qu'en proscrivant les deux électeurs, il agissait régulièrement, légalement, et tout autre moyen violent de se débarrasser de ses adversaires lui eût paru odieux. Sans être exempt des fautes communes à la diplomatie de son temps, il ne pratiqua pas le système des exécutions dans l'ombre, qu'on peut reprocher à son fils. A ce reproche les apologistes de Philippe II répondent que le roi catholique n'était pas tenu à l'observation de lois ou même de formes qui contrariaient l'exercice de son autorité, qu'il n'était pas astreint aux règles ordinaires de la justice. Tel était l'avis d'un de ses confesseurs, fray Diego de Chaves, qui, à propos du meurtre d'Escovedo, ordonné à Perez, écrivait : « D'après mon opinion sur les lois, le prince séculier qui a puissance sur la vie de ses sujets et vassaux, de

même qu'il peut la leur ôter pour juste cause et par jugement en forme, peut aussi le faire sans cela, ayant des témoins, puisque le surplus des formes et toute la suite d'un procès ne sont rien pour lui, qui peut en dispenser. Et quand il commettrait quelque faute en procédant sans formes, il n'y en a pas de la part d'un sujet qui, par son ordre, en a tué un autre. On doit croire, en effet, que l'ordre a été donné pour une juste cause, car le droit présume toujours qu'il y en a une dans toutes les actions du prince souverain. » Ainsi le pensait également Philippe II. Il avait décidé qu'Escovedo mourrait sans l'observation des formalités judiciaires ordinaires, et il confia le soin de l'exécution à Antonio Perez, son secrétaire, qui, en cette qualité, connaissait les motifs.

On s'explique que Philippe II ait voulu maintenir son autorité absolue, sans partage et sans concessions; on ne peut excuser les moyens qu'il a employés. Il a été dur, tyrannique; il n'a pas même reculé devant l'assassinat. On l'a quelquefois représenté comme un souverain sanguinaire. L'expression est exagérée et même injuste: sa nature ne le portait pas à la cruauté. Mais il y avait chez lui deux hommes, le despote, poussé aux mesures les plus violentes par la conviction qu'il accomplissait une mission supérieure comme souverain, comme représentant de Dieu sur la terre; l'homme privé, qui était plutôt bienveillant. Le second a été gâté par le premier.

Dans les rapports avec les siens, il était doux, affectueux. On le voit prodiguer à ses enfants de la tendresse, des soins paternels tout à fait touchants : nous ne parlons pas de don Carlos, qui était un monstre. Les lettres qu'il adressa à ses filles pendant la longue absence que nécessita l'annexion du Portugal révèlent en lui un père soucieux à l'excès de leur bien-être et de tout ce qui pouvait leur donner quelque satisfaction. Il veut être tenu au courant de tout ce qui les concerne, s'inquiète à la moindre alerte, leur témoigne les attentions les plus délicates. Lui qu'on a dit incapable même de sourire, il badine, il plaisante. A l'occasion de la signature du contrat de mariage d'Isabelle avec l'archiduc Albert, il y eut

au palais une grande fête. Bien qu'il fût malade, le roi autorisa les dames de la cour à paraître dans sa chambre masquées. De son lit, il donna les ordres et dirigea le bal avec autant d'entrain, dit un ambassadeur présent aux réjouissances, que s'il avait été à la tête de son armée. Il insista pour voir le jeune prince Philippe, son fils, prendre part à la danse.

Il se fit aimer de ceux, petits et grands, qui le servaient. Comme son père, en effet, il était pour eux affable, leur marquait des égards, de l'attention. « Estoit le naturel de ce prince si doux et benin, écrit l'un d'eux, que de la moindre indisposition de ses serviteurs domestiques et principalement de ceux de sa chambre, ausquels cognoissoit et hantoit le plus, se condouloit comme de ses propres enfans, les faisant visiter de sa part avec secours d'argent et leur envoyant ses propres médecins de sa chambre pour les curer, qui pour nous tous n'estoit petite consolation, et descouvroit en cecy ce grand prince et monarque un autre thresoir ou minière de vertu non moins estimable que toutes les autres. »

Il conquit ainsi l'affection des Flamands qui vivaient dans son entourage, et ils étaient très nombreux. Beaucoup de fils de familles aisées des Pays-Bas allaient, à cette époque, en Espagne chercher une position, même solliciter un emploi dans la maison du souverain. En leur faisant accueil, Philippe II, non seulement trouvait un moyen de récompenser des sujets fidèles, mais il maintenait la tradition introduite à la cour par Charles-Quint : on sait, en effet, que l'empereur recrutait le plus souvent parmi ses compatriotes ses serviteurs domestiques.

C'est pourquoi le roi avait dans sa maison une quantité de Flamands qui, en vertu de leurs charges, l'approchaient de près. Ils appartenaient les uns à sa chapelle flamande, chapelains, musiciens, chantres « à la voix mélodieuse, » les autres à la compagnie des archers de la garde bourguignonne; d'autres étaient attachés à la chambre. Le corps des archers qui formaient la garde particulière du roi, au nombre de cent, ne comprenait et ne pouvait même comprendre, d'après l'ordonnance qui l'avait institué au

siècle précédent et que Charles-Quint avait appliquée à la cour de son fils, que des sujets natifs de la Bourgogne ou des Pays-Bas ; les places vacantes ne pouvaient être conférées qu'à des gentilhommes de bonne maison ou à des personnes « de bonne fame et renommée, issues de fort ancienne bourgeoisie ». On devait pouvoir compter sur leur dévouement. « La garde des archers, dit Cock, qui fit partie du corps, est la fidèle compagne du roi dans ses voyages, la très diligente garde de son corps, la brave protectrice de tout ce qui le touche ainsi que sa famille ; c'est elle qui a les clefs du palais royal, qui en ouvre et en ferme les portes. »

Il n'est donc pas étonnant que, parmi les archers de la garde royale, il se soit rencontré des hommes de mérite, comme Henri Cock, de Gorcum, qui nous a laissé plusieurs ouvrages écrits en Espagne, et Jean Lhermite, né à Anvers, de parents wallons, qui fit comme archer ses débuts au service du roi, et dont nous possédons des mémoires intéressants.

Une quantité de Flamands figurent également dans le personnel de la chambre. En 1590 et dans les années suivantes, on en trouve parmi les gentilshommes de la bouche, les aides-gentilhommes de la chambre, les barbiers, les concierges des maisons royales. C'est un aide-gentilhomme flamand, Pierre van Ranst, qui a la charge des horloges ; Jean de La Huerta (Papenhoven), de Louvain, est premier barbier ; Thomas de La Vallée, de Bruxelles, Bernard Cornelissen, de Nimègue, sont aides-barbiers.

Jean Lhermite, qui d'archer de la garde, devint, en 1590, gentilhomme de la chambre, mérite une mention spéciale. En 1592, il avait si bien gagné la confiance du roi qu'il fut chargé d'enseigner le français et les mathématiques au prince héritier, plus tard Philippe III. La façon dont le professeur faisait sa leçon de langue française est rapportée avec des détails d'une curieuse naïveté. L'étude avait lieu l'après-midi, de 2 à 4 heures, presque toujours en présence du roi, « au bout de quelque buffet ou table, de celles de là tout près, luy assiz en un petit tabouret, et moy à son costé, en un genou ; et le plus souvent,

quand nous nous trouvions escartez de la royale présence, s'assied sur un de mes genoulx, estant moy agenouillé de l'autre..., que Dieu sçait comme je m'en lassoy. »

Pendant son séjour en Espagne, ce gentilhomme eut occasion d'entrer en rapports avec un de ses compatriotes dont la vie fut aussi tristement célèbre que la naissance illustre, Philippe-Guillaume de Nassau, comte de Buren, fils aîné de Guillaume d'Orange, enlevé, en 1568, de Louvain, où il étudiait, et transporté en Espagne. Après avoir achevé ses études à Alcala, il avait été interné au château d'Arevalo, sous la garde d'un capitaine et d'un certain nombre de soldats. En 1595, Philippe II, absolument assuré de ses sentiments catholiques et de sa fidélité, résolut de le mettre en liberté. A ce propos, Lhermite raconte un incident que nous rapporterons ici pour conclure : il est tout à fait caractéristique.

En même temps que lui était annoncée la nouvelle de la fin de sa captivité, le prince fut invité à se rendre à l'Escurial, afin d'y recevoir, avec le congé du roi, sa « bénédiction » pour le voyage qu'il allait entreprendre. Le comte de Buren était autorisé, en effet, à accompagner l'archiduc Albert, qui se préparait à partir pour Bruxelles. Le roi, assis dans son fauteuil, où il était retenu par la goutte, l'accueillit fort bénignement. Ils conversèrent quelque temps, et, « prenant son congé, luy jecta fort humainement le bras sur ses espaules en forme d'embrassement, dont s'en alloit très content et très satisfaict de Sa Majesté. »

Philippe II embrassant le fils de celui qu'il avait fait assassiner! On pense bien que ni l'un ni l'autre ne firent allusion à la mort du Taciturne.

Ern. Gossart.

BLANC & NOIRS

VISIONS
ET SOUVENANCES (1)

Vendredi 29 août 1902. — A 3 heures du matin pluie très marquée, rompant heureusement la monotonie de la saison sèche. Je sors pour constater l'intensité de la pluie; c'est bien une forte ondée, qui se continue en « cassime » toute légère, ne cessant que vers 10 heures l'éparpillement de ses fraîches vésicules.

A 6 heures, quand nous nous levons, le temps est tout à fait brouillé : toutes les variétés de cumulus, avec des voiles de nimbus, encombrent l'avant-plan et tous les arrière-plans du ciel.

A 7 h. 15, nous sommes au pier de l'État, où nous devrions trouver le « Camille Janssens » sous pression.

Le chef mécanicien et l'ingénieur de service de la marine nous disent qu'il faudra encore une heure pour avoir la pression; ils n'auraient, prétendent-ils, été avertis que ce matin, à 6 heures !

Ça serait déjà plus que suffisant pour avoir mis deux ou trois fois sous pression le steamlaunch minuscule.

J'ai toutes raison, au surplus, de penser que l'avertissement a été donné, hier, à 20 1/2 heures.

(1) 6e fragment. Voir *La Belgique*, nos 2, 4, 7, 9 et 11.

Eh! rien ne servirait de récriminer. Allons tuer une demi-heure au marché, où du moins nous serons à l'abri de la « cassime » qui continue à filtrer, très pénétrante, dans un air surchauffé.

A 8 heures nous connaissons que le steamer ne sera pas prêt avant encore une heure.

Il est ainsi 9 heures, au lieu de 7, quand nous larguons les amarres.

Le petit steamer marche très bien, mais, comme il sort de réparation, il est horriblement poisseux, graisseux, huileux; la couleur dont on l'a libéralement badigeonné, n'étant rien moins que sèche, nous collons bientôt à nos bancs; nous rentrerons à Boma en culottes rouges.

Comme compensation nous voyons filer avant nous le « Prince Léopold », joli petit bateau affecté au service hydrographique du Bas-Fleuve. Comme je l'ai dit précédemment, c'est un ingénieur teuton qui a charge de cet intéressant et très amusant service hydrographique; il habite, avec sa femme, un point bien arrangé de l'île de Matéba. Or, hier est arrivé, devant Boma, le stationnaire allemand du Cameroun qui, paraît-il, vient de temps en temps passer ici quelques jours. Alors l'ingénieur hydrographe est venu prendre aujourd'hui le commandant du stationnaire pour le mener chez lui, et le service du « Prince Léopold » a été fait d'autre façon, vous pensez, que celui du « Camille Janssens ».

Je redis que j'aimerais autant voir ce service hydrographique aux mains d'un Belge; on trouverait aisément au génie et à l'artillerie (pour ne pas parler de nos corps si remarquables d'ingénieurs civils), dix officiers pour un, si on voulait bien leur expliquer en quoi consiste le service hydrographique du Bas-Congo. Que de fois constaterai-je encore que de trop

belles situations sont négligées par nos compatriotes ... ou inconnues d'iceux.

*
* *

Visite rapide à Matéba, où nous reçoit M. Squilbyn, ingénieur-agricole diplômé de Gembloux.

Par chance, un des troupeaux de l'île est assez proche pour que nous puissions l'aller voir, après avoir, toutefois, voluptueusement vidé deux grands verres de lait frais, durant qu'un adjoint du directeur part à cheval vers le troupeau pour le faire ramener en plaine.

A travers les hyphènes de Guinée (palmier éventail dit ici Matéva, d'où le nom de l'île) nous gagnons vers le troupeau qu'on entend meugler de façon continue.

On passe près de la tombe d'un ancien directeur de la compagnie. M. Squilbyn estime que l'on aurait dû dérober cette tombe à tous les yeux; les nouveaux arrivés en sont, paraît-il, tout à fait démontés. Eh bien! où mettrions-nous alors nos cimetières des diverses stations? Je trouve, au contraire, une consolation à voir qu'on n'oublie par trop vite les disparus, et qu'on entretient, plus ou moins, leur dernier « chimbèque ».

Mais voici le troupeau qui défile sous les grands palmiers, guidé par des noirs munis de longues nervures de raphia, surmontées d'un drapelet blanc qui doit toujours flotter, disant au directeur et aux surveillants blancs où se trouvent les porteurs de ces bannières primitives, mais utiles. On fait stopper le troupeau : « 880 et quelques bêtes, dont pas une malade », nous dit M. Squilbyn.

Nous ne voyons ici qu'un cheval; il y en a 16 en tout dans l'île; l'élevage n'en a pas réussi.

Le cheval que nous voyons est un croisé de brabançon et d'arabe ; il est assez petit, vigoureux, l'œil bon et confiant.

On doit faire venir par bateau l'avoine nécessaire au haras de Matéba.

M. Squilbyn veut nous retenir à déjeuner, mais cela nous obligerait à renoncer à notre promenade de circumnavigation autour de l'île.

Nous reprenons le fil de l'eau et, tout en gagnant de l'avant à toute vitesse, nous déjeunons ; l'on fait aux poulets froids et au foie gras un honneur large, long et profond.

Nous embouquons le chenal de Siccia ; ce point jadis si pittoresque, si plein de vie commerciale, est maintenant en complet abandon ; tout a disparu de l'ancienne huilerie que j'eus tant de plaisir à visiter en 1895.

De ci de là, à la rive, des installations de pêcheurs, de bùcherons, de récolteurs de régimes de noix palmistes.

Oiseaux-serpents ; crocodiles formidables sur un banc de sable.

Nous voici à la rive droite du Congo, que je vois pour la première fois, avec la joyeuse impression de la trouver bien occupée par des villages riches de grandes cultures où domine le maïs, en champs très verts, de tailles variées.

Pour protéger ces champs contre la très compréhensible gourmandise des « hippos », les proprios noirs installent des théories d'épouvantails : vieilles caisses en fer blanc sur des piquets ; bonshommes en paille dont l'un est armé d'un simulacre de fusil qu'il épaule, etc...

A la rive les noirs viennent nous crier bonjour.

Je note de nombreux buissons d'ambachs (hermi-

niera elaphroxylon) de taille grêle, couverts de leurs larges et caractéristiques fleurs jaunes ; à ma connaissance l'ambach n'a pas encore été signalé dans le Bas-Congo.

Factorerie portugaise.

Ancien camp d'instruction de Zambi, où il n'y a plus que quelques gardiens noirs d'un troupeau de quelque cent vingt têtes, fournissant les lots de gros bétail que, de temps à autre, le gouvernement expédie vers le Haut-Congo.

Cul-de-Boma, dans l'île de Matéba ; nous n'avons pas le temps de stopper en ce point pittoresque, où émergent deux mamelons granitiques dont la forme arrondie et la disposition justifient le nom ci-dessus.

Marchons dans le courant violent où le vaillant petit bateau fait effort ; je dois à la vérité de déclarer que, assis à quatre à l'avant du *Camille Janssens*, on s'y trouve plutôt à l'étroit et mal à l'aise, d'autant que le toit est trop bas pour qu'on se puisse tenir debout.

Le « monolithe » se profile là-bas sur le penchant d'une montagne escarpée ; en approchant, nous constatons que le « doigt de Dieu » a été partiellement peint en blanc.

Le paysage de la rive est ici d'une désolation extrême, avec ses énormes roches jaillissantes sur le fond noir laissé par les feux d'herbes.

Les eaux sont houleuses, ce qui convient à la couleur locale de ce coin tourmenté.

Voici maintenant, sur une colossale dalle relevée verticalement, une échelle de niveaux, tracée, je suppose, par le service de l'hydrographie ; voilà un « congomètre » qu'on n'enlèvera pas facilement.

Des bandes de pélicans passent à d'étonnantes hauteurs ; on dirait de gros flocons de neige perdus dans l'azur.

Et bientôt les toits blancs de Boma annoncent que la promenade va s'achever.

Elle nous a plus ou moins fatigués ; depuis Cul-de-Boma Weber dort vigoureusement.

« Matabiche » bien mérité aux trois noirs qui ont conduit, à eux seuls, le steamer.

Ablutions.

Dîner au « Splendid Hôtel », actuellement tenu par un Italien, pour compte d'une société belge.

« Splendid Hôtel » — puisque splendid hôtel il y a — est remarquable par un beau jardin potager et une vigne dont nous goûtons quelques grappes ; le raisin a curieuse saveur de fraise des bois ; il est assez acidulé ; « c'est, m'est-il dit, un produit américain résistant au phylloxéra. »

Nous dînons en compagnie de M. Tadini, le sympathique directeur des Magasins généraux de Matadi et de Boma.

Pendant le dîner nous avons le régal d'un concert donné par la musique du bateau de guerre allemand, amarré tout proche. A « Splendid Hôtel » dînent assez bien d'Européens ; il y fait forcément mêlé, et l'on est constamment exposé à voir surgir des discussions de brutes entre demi-pochards et pleins pochards.

Ce serait chose bonne et propre que de faire empoigner tout pochard par les policemen noirs, qui le mèneraient cuver son ivresse au « bloc », comme on dit ici.

A 22 heures, les yeux très battus, nous regagnons notre home, et trouvons nos lits avec une véritable volupté.

Samedi 30 août 1902. — J'ai eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur les jardins du « Grand Hôtel de Boma », et d'y trouver, avec unc agréable surprise, un beau parc de fraisiers en bonne santé, et des pommes de terre d'Europe poussant vigoureusement, plus vigoureusement, me semble-t-il, que celles que nous avions vues déjà dans les jardins du fort de Chinka.

M. Rousseau, gérant du Grand Hôtel, me dit qu'à N'Dolo (Stanley-Pool), il a obtenu de très bons résultats de la pomme de terre d'Europe.

Il me promit de m'écrire ce qu'il obtiendrait de ses intéressants essais à Boma ; mais je n'en eus plus nouvelle.

Dimanche 31 août 1902. — Maurice Van Damme, secrétaire-général à Boma, nous offre le déjeuner d'adieux ; l'aimable garçon s'est littéralement mis en quatre pour nous depuis notre arrivée à Banane.

Après le déjeuner, servi à l'Européenne par des boys propres et bien stylés, nous faisons visite à M. et Mme Beekman ; le juge Beekman, qui fait son deuxième terme de service, est très apprécié des noirs.

Mme Beekman, bien qu'ayant deux enfants, a voulu suivre son mari et séjourner ne fût-ce que quelque temps à Boma, de manière à se partager entre les siens.

Mme Beekman — très en vue, comme on sait, dans le monde féministe bruxellois — se trouvait à bord du *Stanley-Ville* quand ce steamer se perdit à Axim ; dans l'accident elle laissa son piano que le flot porta à la rive, et qu'on s'entête à ne pas vouloir lui rendre de suite. La galanterie n'a évidemment rien à voir avec les droits d'épave.

Nous causons de façon charmante pendant une grosse heure, et je constate avec plaisir qu'il y a des femmes belges parfaitement aptes à vivre au Congo, et aussi qu'on n'est pas parfaitement voué, comme le pensait Me Picard, à négliger tout travail intellectuel.

Il suffit d'entendre causer Mme Beekman pendant quelques instants — trop courts à notre gré — pour être convaincu que son séjour au Congo lui fournit matière à de nombreuses observations dont elle saura tirer parti à son retour en Europe.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir, au cours de notre conservation, fut cette constatation que Mme Beekman n'avait pas la haine et le mépris du noir que tant de blancs considèrent comme le commencement de la sagesse en Afrique et... le croirait-on, en Europe aussi.

C'est ainsi que notre compatriote nous disait un fait trop significatif de cette triste mentalité européenne : il y a, comme chef de gare du chemin de fer du Mayombe, un mulâtre, du nom de Valentin ; il a épousé, depuis de nombreuses années, une mulâtresse qui se tient très bien ; à l'église de Boma il a été signifié à celle-ci qu'elle ne pouvait prendre place dans la partie réservée aux blancs, et qu'elle devait se tenir avec les noirs !

Si la mulâtresse est digne d'entrer dans l'église, comment le représentant du Seigneur de bonté, protecteur des humbles et des déshérités, conçoit-il qu'elle ne peut être au contact des pécheurs blancs, mais seulement au contact des pécheurs noirs ? Et comment fait-il cette différence entre les deux couleurs de peau ? En vertu de quelle loi divine y fait-il correspondre la couleur des âmes.

* * *

En sortant de chez Mme Beekman nous continuons notre tournée d'au-revoir en nous rendant chez Goetgeluk, un Congolais ayant près de quinze ans d'Afrique ; il a fini par y revenir en compagnie de sa jeune et charmante femme, mère depuis quatre mois, d'un bébé si joufl u qu'on le dénomme « Mafouta-mingi », ce qui signifie « le très gras ».

Durant que « Mafouta-mingi » avale goulûment son soxhlet sous la direction de son papa, la maman nous régale d'un concerto et de quelques morceaux de piano qu'elle exécutera, le 4 octobre prochain, dans un concert de Boma-Sports.

La maisonnette de Goetgeluck est très gentiment aménagée, avec pourtant bien peu de chose ; ainsi comme supports des grands rideaux légers, il n'y a que des tiges de bambou d'Inde, cueillies vertes, et c'est très heureux de ton et de forme.

Les mariés sont gratifiés, par l'Etat, de maisons dites « meublées ». Il me faut constater que l'ameublement est plutôt précaire ; heureusement Mme Goetgeluck a un excellent piano qu'elle accorde elle-même comme elle a accordé, pour le mieux, un assez méchant chaudron à clavier que Mme Beekman a pu trouver dans une factorerie de Boma.

***

Nous avons présenté également nos respects à Mme Waleffe, l'épouse d'un homme courageux.

De notre conversation avec ce magistrat intègre j'ai noté qu'il menait une instruction contre les Wamboundous, commerçants noirs, ou mieux colporteurs noirs venant de l'Angola et se répandant annuellement dans tout le Sud de l'Etat du Congo.

A propos de ces colporteurs, j'ai signalé à M. Wa-

leffe l'étude que je leur ai consacrée dans la *Revue de Géographie de Paris*, et que reproduisit la *Tribune Congolaise.*

M. Waleffe a reçu comme preuves des méfaits des Wamboundous, quelques drapeaux portugais portant en inscriptions vraiment terrifiantes, des noms de commerçants de l'Angola.

On lui a écrit aussi, du Ka-Tanga et du Ka-Saï, que les Wamboundous introduisent des armes perfectionnées, etc., etc.

J'engage vivement le juge à lire l'étude dont je viens de parler; elle met fort simplement au point le rôle commercial très intéressant des Wamboundous ; il constatera que ceux qui les signalent comme des bandits ont un gros avantage personnel à créer cette légende.

***

Donc nous avons vu, ce jour, une partie de l'élément féminin blanc de Boma.

Il y a longtemps que j'ai donné mon avis, à de nombreuses reprises, sur le rôle important que la femme blanche peut jouer aux colonies.

Je ne développerai pas ce point à nouveau ; les avantages de toute nature sont vraiment par trop évidents.

Si j'en parle ici, c'est pour signaler quelle grande transformation s'est opérée, depuis quinze ans, dans l'esprit de beaucoup de femmes belges.

Il y a quinze ans, quand j'abordais ce thème de l'avantage d'avoir beaucoup de mariés au Congo, je ne trouvais guère que scepticisme, et je n'ai que bien peu de souvenir d'avoir été compris par quelques jeunes filles de belle volonté.

Aujourd'hui il m'arrive, après l'une ou l'autre conférence, de recevoir des lettres où l'on me dit que mes conseils seront suivis et qu'avec joie on accompagnera en Afrique son mari... ou futur mari.

Et je profite de l'occasion qui m'est ici fournie, pour signaler qu'une femme achève en ce moment une traversée complète de l'Afrique, de l'Est à l'Ouest ; c'est la première fois qu'un tel voyage est accompli par une femme, et cette femme est une Belge ; il s'agit de la courageuse compagne du commandant Cabra.

J'ai sollicité, à diverses reprises, mais toujours en vain, des distinctions congolaises pour des femmes d'élite. C'est ainsi que j'avais sollicité la Croix du Lion pour les mamans de Congolais qui, depuis la création de l'Etat, se sont trouvés constamment aux avant-gardes.

N'est-ce donc rien, pour ces vieilles femmes, d'avoir su s'éloigner cinq ou six fois, leurs fils, des hommes faits, s'en allant à la conquête de l'Ouellé, du Bahr-el-Ghazal, du Haut-Nil, etc. ? Et n'ont-elles pas fait preuve d'un courage civique remarquable, digne de récompense ?

En les décorant, n'aurait-on pas payé, de la façon la plus effective, la plus délicate, la plus prenante, le dévouement de ces chefs d'expédition qui n'ont jamais marchandé leur audace ?

Maintenant voici qu'une femme belge a, la première entre toutes, fait la complète traversée de l'Afrique.

Il ne pourrait qu'être agréable à tous et à toutes de la voir récompensée, ainsi que son mari, par ces hochets décoratifs qui retrouvent éclat et valeur par des aventures telles que celle dont je m'occupe ici.

En tout cas, je souhaite vivement que la rentrée

de Mme Cabra ne passe pas inaperçue; les divers cercles africains, la Société d'études coloniales, les sociétés de géographie, les groupes féministes, etc., ne m'en voudront pas d'avoir fait ce juste appel à toutes leurs sympathies.

***

Nous quitterons Boma demain.

J'y ai eu cette fois un séjour agréable en tous points, grâce à MM. Waugermée, Vandamme, Cocu, Bernard, Moulaert, Deuster... qui se sont employés à réaliser tous nos désirs d'excursionistes.

D'année en année Boma se transforme, méritant de plus en plus sa réputation de cité la plus coquette et la plus propre de la côte occidentale d'Afrique.

Nombreuses sont les belles avenues permettant de longues promenades; au pied du plateau où s'élève le Sanitarium, un vallon pittoresque pourra devenir, prochainement sans doute, un très joli parc public, où rien n'empêchera d'établir un bassin avec jets d'eau; les arbres ont si bien poussé que maintenant les habitations sont suffisamment isolées l'une de l'autre ; deux musiques donnent des concerts en plein air le dimanche; la Société Boma-Sports arrive, malgré les inévitables tiraillements, à organiser de temps en temps une fête musicale, ou encore des concours variés à l'occasion des deux fêtes officielles du 1er juillet et du 15 novembre.

Ce que Boma requiert impérieusement, c'est un directeur des travaux publics qui garderait cette situation pendant tout son séjour en Afrique; il faudrait un jeune officier du génie ou d'artillerie à qui on ferait des avantages pécuniaires spéciaux en rapport avec ses aptitudes, et qui aurait mission de stabiliser

un service aujourd'hui trop ballotté d'un chef à un autre, si bien que l'indispensable continuité de direction n'a pas encore été réalisée pour ce service ; il n'est d'ailleurs pas le seul à qui ce grave reproche puisse trop malheureusement s'adresser.

Il faut encore arriver à créer à Boma un service d'arrosage public pendant toute la saison sèche ; pareille irrigation est possible ; les résultats en seraient merveilleux.

***

Mais pour dire mon idée personnelle, le mieux serait de se décider enfin à évacuer Boma, dont l'emplacement comme siège du gouvernement local n'a jamais pu se justifier. Ou Banane ou Matadi, tel était le choix dans les débuts de l'œuvre.

Banane, tant que les grands steamers de mer n'avaient pas affronté la montée du Congo jusque Matadi.

Matadi, dès que, en 1889, le steamer *Loualaba*, capitaine Murray, avait triomphalement franchi le Chaudron d'enfer, et accosté au point où le chemin de fer allait bientôt construire son premier « pier ».

Nous reprendrons ces considérations plus tard ; nous montrerons l'avantage plus qu'évident qu'on aurait eu à installer les services gouvernementaux à Matadi, jusqu'au jour, déjà passé, où le siège du gouvernement local aurait dû, sans hésitation, être porté au cœur même des territoires à gouverner.

Par gouverner j'entends parler d'une action très autonome, très libre dans toute initiative, et par là très réellement efficiente.

Comm[t] CHARLES LEMAIRE.

ALINE

I

« Pourquoi est-elle triste? » se demandaient ceux qu'avaient captivés la douceur d'Aline Rose et sa grâce un peu froide. Mais il semblait ensuite, bien que ses traits pâles gardassent au repos leur expression sérieuse, qu'elle fût seulement plus attentive que toute autre, et de regard un peu lent à se détourner.

Lorsqu'elle riait, ses yeux n'avaient point ce que l'on nomme gaîté; mais ils s'illuminaient de vie, d'une vie plus intense et plus inquiète.

Une odeur mouillée venait par la fenêtre entr'ouverte, des flocons dorés couraient à profusion dans le ciel du soir. Raymond songeait... Il regardait Aline, ses prunelles bleues, sa chevelure sombre, et ses pommettes un peu saillantes avec, en-dessous, où la joue se creuse, une ombre légère. Mais Aline se leva, et frôlant du doigt la touffe délicate de fleurs roses retenue par un fil sous la lampe de cuivre suspendue, elle parla très vite :

— Voyez mes fleurs... Ce sont des herbes de la Saint-Jean... je les ai cueillies au bord de l'eau, entre les pierres; elles n'avaient alors que de tout petits boutons, et en quinze jours, voilà qu'elles se sont dressées, elles ont fleuri.

Raymond souriait :

— Je ne vois point là de miracle; le sédum est une plante grasse, dont la sève peut suffire à faire vivre quinze jours ses feuilles et ses fleurs.

Aline pencha la tête, fit signe qu'elle comprenait.

Elle était grande, non point frêle, mais de geste craintif et dans son corsage étroit gardant comme une angoisse, un remords d'être là, de s'affirmer, de vivre.

Elle portait au cou un velours noir où pendait une petite croix d'argent très vieille et sa robe aussi, d'une teinte effacée et douce, tombant à longs plis un peu raides, semblait avoir gardé quelque chose de la grâce d'une époque ancienne.

Pesante en sa marche, la mère Rose entra dans la salle :

— Aline, ma fille, avez-vous attaché les rideaux au numéro quatre?

— Non, j'y vais, maman...

Ils restèrent seuls : Raymond, celui que les paysans surnommaient « le beau docteur » à cause de la clarté singulière de son teint de jeune fille, et la mère Rose, la vieille aubergiste. Celle-ci parla :

— Monsieur Raymond, c'est pour vous dire un mot, entre nous, que j'ai éloigné cette chère petite... Et... ne le prenez pas en mauvaise part, mon enfant... le Ciel m'est témoin que je vous veux du bien... je pense à votre pauvre mère, moi qui ne me suis jamais séparée de ma fille... pas un seul jour, entendez-vous? depuis que le bon Dieu me l'a donnée... C'est moi qui lui ai appris à travailler et à se tenir devant le monde, et plus d'une fois les dames de la ville qui venaient ici m'ont demandé : « Madame Rose, dans » quel pensionnat a-t-elle donc été élevée, votre » fille?... »

Raymond, impatienté, tambourinait des doigts sur la vitre, et la vieille femme vit qu'il rougissait :

— Vous aimez bien de causer avec elle... et moi, je vous laissais venir, car ça me fait de la peine de vous voir tout seul, ainsi, à votre âge... Mais vous devez comprendre qu'on finira par en causer... Et si la pauvre petite allait se faire une idée... je ne veux pas qu'elle en ait du chagrin, plus tard...

Raymond se taisait, puis, tout à coup :

— C'est bien, dit-il avec dignité, je vous obéirai, Madame.

Il se renferma chez lui, travailla.. Des rêves d'am-

bition lui revenaient : Quitter ce village où il était étranger. établi depuis six mois à peine, aller en ville, se faire connaître. Une sourde rancune demeurait cependant au fond de son cœur.

Puis un beau jour, comme il revenait de ses courses quotidiennes dans les villages, herborisant le long des sentiers, par habitude, comme il descendait la colline, il aperçut au-dessus des toitures de l'auberge une grosse fumée qui traînait et s'évaporait dans le ciel bleu : « Ah ! on fait la lessive ! » Il sut que la mère Rose était là, surveillant le travail de la buanderie, agitant elle-même le linge dans la chaudière au moyen d'un long bâton...

Il alla vite, à travers champs, franchit la haie, poussa la porte... Une buée chaude le suffoqua, à travers laquelle il vit la puissante femme, souriante en sa large maternité. Et tout de suite, il eut confiance :

— Madame Rose, voulez-vous bien me permettre? je voudrais vous dire quelque chose...

Le soir de ce jour, Aline et Raymond se promenèrent seuls le long des allées tournantes du jardin... Des papillons de nuit volaient sur les fleurs ; des meules de foin, dans l'ombre, embaumaient ; au fond du ciel clair scintillaient faiblement les étoiles. Aline avait gardé son tablier bleu à petite bavette ; le volant de sa robe faisait sur le schiste un bruit doux. Tous deux s'arrêtèrent. Sur la colline, un rossignol chanta...

— Le rossignol, dit Raymond.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr ; écoutez donc...

— Pourtant, dit Aline, pensive... les fraises sont mûres... et le rossignol cesse de chanter quand il a mangé des fraises...

— Enfant ! Le rossignol ne mange pas de fraises ! mais il est vrai qu'il ne chante plus guère, passé le mois de mai !

Et le court temps de leurs fiançailles fut tout semblable à ce premier soir : timide, occupé de propos enfantins qui se murmuraient avec la gravité profonde d'une confidence.

Depuis qu'Aline lui était fiancée, rien en elle ne paraissait à Raymond trop faible, trop puéril ou trop doux. Il aima jusqu'à sa dévotion, jusqu'aux menues pratiques qu'elle observait par habitude et lui-même se savait gré du sourire indulgent d'homme fort dont il l'accueillait, quand elle revenait, parée et toute grave, de la messe du dimanche.

Il l'eût voulue toujours oisive, souriante à sa voix, perdue en lui, conforme on ne sait à quelle idée tirée des livres, des poètes...

Aline devinait, se résignait avec douceur. Raymond n'avait-il pas toujours été celui qui sait, celui qui comprend? Elle fut silencieuse et futile, se reprocha comme un crime ses émois, les battements si forts de son cœur, les phrases trop directes qu'elle aurait voulu lui dire et qui naissaient soudaines, violentes tout au fond de son être; elle luttait, pâle et rougissante et très lasse au soir, quand tout le jour elle avait brodé doucement sous le regard sentimental et joyeux de son fiancé.

La mère Rose surveillait les préparatifs du mariage. Et Raymond, qui d'abord avait ri de son affairement, excité lui-même, discutait avec une gravité comique les détails de ménage et de mobilier.

— Ce blanc-bec! de quoi il se mêle! disait la vieille femme, contente... Puis, attachant sur sa fille, dont le bonheur à son gré demeurait trop ignorant des activités pratiques, le regard de deux petits yeux durs :

— Vous ne tenez donc à rien, vous, Aline?

Aline tressaillit, chercha des yeux, tout autour d'elle, d'un air de détresse :

— Mais si... mais...

A quoi donc tenait-elle?

Ces mots dont elle se souvint la heurtèrent comme un reproche, comme une vérité dont la profondeur échappe à celui qui la prononce, et aussi, comme un pressentiment.

Aline et Raymond furent mariés en novembre. La veille au soir, il tomba beaucoup de neige. Aline était seule, agenouillée dans sa petite chambre froide où tout semblait boîter et se recroqueviller, où la

table n'avait pas de tapis, où le store trop étroit pendait de travers devant la fenêtre et, de travers aussi, les images au mur, mal épinglées et le lit, surtout... le lit trop haut, gauche et naïf, serré dans sa courtepointe comme dans un maillot.

La pensée d'Aline flottait en un crépuscule de rêve : « Pourrai-je... saurai-je le rendre heureux? Moi qui m'en vais, demain, lui promettre... » Humblement elle courba la tête. Et le regard si beau, le sourire confiant de son fiancé, lui traversèrent le cœur. Ce fut indicible d'amour et presque douloureux : « Ah! mourir pour lui... mourir... en un seul et dernier élan... devenir pensée, souvenir... Ce serait plus facile peut-être que vivre dans les chemins et se réjouir des choses... mourir pour lui! »

II

Quand Aline était tout enfant, sa mère lui répétait :

— Les petites filles sont faites pour obéir...pour se rendre utiles... se sacrifier aux autres.

La puissante mère Rose, si habile aux activités de la vie, n'eut pas pour sa fille de morale plus nuancée. Mais quand les petites mains d'Aline étaient raidies par le froid, elle courait les blottir sous la masse énorme des bras maternels, et restait là, comme un petit oiseau, à se réchauffer. Mme Rose lui chargeait son assiette et s'inquiétait de son appétit, mangeant elle-même avec sensualité, longuement... Elle était humaine, voulait que chacun eût sa part, craignait plus que tout la souffrance physique.

On mit Aline à l'école. De petites filles en robes loqueteuses gardaient là l'odeur des vaches qu'elles conduisaient aux champs et se contaient, mystérieusement, les choses de la génération. Aline écoutait sans les comprendre les mots qui ne lui salissaient pas la mémoire; mais les rires jeunes l'attiraient, elle se tassait, caressante, sur le long banc de bois, avec un peu de honte, un remords au fond, de ses vêtements trop propres, de ses petits souliers bien cirés.

— Elle ira loin, cette enfant-là, disaient les bonnes sœurs.

Mme Rose trouvait naturel que sa fille fût supérieure aux autres. Elle-même, demeurée veuve de bonne heure, n'avait-elle pas bravement fondé sa fortune, cette auberge qui les faisait vivre aujourd'hui ?

Inculte d'origine, elle gardait l'idée qu'il faut être rude avec les filles, les préserver, les renfermer. Quand Aline, rouge et avec des larmes, avouait qu'elle s'était attardée à jouer, la mère, déroutée par cette sensibilité, appuyait sur sa petite un regard méfiant, si dur, qu'Aline terrifiée cessa de jouer.

Il y avait pourtant au coin de la fenêtre, près du fauteuil de Mme Rose, un petit volume de Jocelyn couvert en bleu pâle, où son étui à lunettes marquait les pages...; elle gardait dans sa mémoire quelques tirades de Corneille. Mais c'était une sentimentalité à fleur de peau et toute en dehors de la vie.

A l'heure du coucher seulement, quand elle avait défait sa coiffure officielle de dentelle noire, le bonnet blanc à trois pièces lui donnait un air pauvre, intime et plus doux. Aline n'en demandait pas davantage, et regardait avec amitié les palmes jaunes et rouges de la courtepointe, s'étonnant sans fin que par un simple effort des yeux on pût en voir deux, au lieu d'une.

Elle quitta l'école, retint de ses lectures quelques vers, les mieux rythmés, dont elle sut jouir indéfiniment. Elle aima les alentours, avec toutes sortes de joies amicales à les retrouver pareils, à les reconnaître : les touffes d'orties où luisent des tessons de faïence, la brasserie et ses murs gris, son odeur aigre de ferments, la rivière, le vieux saule où jadis les bateliers attachaient leur corde, et puis la colline ronde, au loin, qui garde la dernière un peu de soleil, et la fumée bleue qui se déroule en dessous le long du remblai. Elle furetait, non point comme un enfant qui joue, mais avec ferveur, comme un sauvage ou comme un savant. Les délicatesses des feuilles lui étaient des aventures et des émotions; puis, elle regardait sur le courant tourner les flocons

d'écume sale, avec dégoût, parce qu'elle s'imaginait que ce sont les vaches qui bavent dans l'eau, quand elles tendent le cou après avoir bu.

Au soir, si la mère grondait, la grande cheminée de chêne avec ses draperies symétriquement sculptées, avait une façon d'accueillir Aline... Il était doux de s'endormir là, très petite en face de ces choses éternelles.

Puis, Aline ayant grandi, le travail de la maison la prit tout à fait. Mais parfois, dans les crépuscules d'avril, quand elle s'en allait relever le linge étendu dès le matin sur le pré, elle s'arrêtait, regardait au loin, sur le ciel pâle, onduler la ligne sombre des collines, et s'enfuyait alors, sanglotant, dans une indicible détresse.

Son père avait laissé quelques livres : de la mythologie, des images, un traité de perspective facile, où l'on voyait fuir de longues routes droites bordées de peupliers pointus. Elle lut ce livre, le relut la nuit, à la bougie. Il lui parlait des apparences familières, mais les environnait pour elle de tant d'incompréhensible et de mystère, qu'un grand respect tout à coup lui vint, et comme une ferveur sans objet. Dès lors, émue, bouleversée, elle alla, interrogeant sans cesse et plus inquiète toujours, se passionnant pour l'étude, lisant au hasard. Elle fut distraite, surveillée, grondée souvent, bien qu'un sentiment très fort du devoir la retînt, lasse mais résolue, aux minutieux travaux de chaque jour.

Vers cette époque, la mère Rose tomba malade; Aline sentit faiblir ses forces, et, prise de remords, subitement résignée, jura de se soumettre, de vivre bravement la vie de travail matériel qui lui faisait peur. De l'indifférence lui vint, puis, une fièvre de renoncement; elle résolut de ne pas quitter la maison, de ne jamais aimer.

Du reste, elle n'y songeait point. Mais par la suite, rêvant à son sacrifice, elle se préoccupa de connaître l'amour.

Raymond vint. Il vit Aline, se sentit caressé par sa douceur attentive, par les longues causeries où elle devenait un peu sienne. Il eut de l'orgueil à voir cette

intelligence ainsi fleurir pour lui, et, surprenant un jour sur ses lèvres un mot qu'il avait coutume de dire, il en eut au cœur un attendrissement singulier.

Puis, la sage mère Rose se mit à approuver ce qu'elle avait blâmé... L'étude, les joies intellectuelles furent permises et l'amour emporta dans un grand vol toutes les tristesses passées, les incertitudes d'Aline et ses remords.

III

Ils s'installèrent dans une très vieille maison où des escaliers incommodes reliaient les différentes pièces du rez-de-chaussée. On entassa dans la meilleure tous les jolis meubles, les cadeaux : ce fut le salon, où l'on n'entrait point. Un réduit servait de salle de consultation, et les paysans, attendant leur tour, se chauffaient à la cuisine, crachaient sur le pavement. Ils s'admirèrent fort d'avoir ainsi tiré parti de toutes choses. Il y eut place au premier pour la pharmacie, de sorte que les pas de Raymond sonnèrent gaîment dans les escaliers du matin au soir.

Le jeune docteur décida que l'on vivrait simplement :

— Vois nos paysans : des pommes de terre, du pain, un peu de lard le dimanche... ils se portent mieux que nous.

— C'est pourtant vrai, dit Aline, sérieuse.

Ils se livrèrent, en revanche, à d'interminables parties d'échecs. Raymond, étudiant, avait aimé ce jeu; Aline y devint habile, et cette faculté nouvelle d'abstraction, subitement révélée, plus vivante d'avoir longtemps dormi, l'enivrait, l'envolait toute en joie, mettait du soleil sur toute chose. A ces instants, Raymond croyait sentir en elle une intelligence étrange, avec des extases, des immobilités, et de grands regards lumineux dont elle l'enveloppait soudain.

Un jour aussi, qu'en riant elle lui parlait de ses premières lectures, il courut tout joyeux prendre un traité à lui de perspective, plus complet. Ils firent

des cubes, des escaliers, puis il lui montra comment on détermine sur le sol la forme des ombres.

Ainsi, la vie par leur insouciance se réduisit au minimum de soucis matériels. Et malgré l'engourdissement de ces premiers mois de mariage, Aline croyait déjà sentir en tout son être l'avant-goût délicieux d'une existence nouvelle.

Raymond partait tard en courses, rentrait la nuit, animé par l'air et les champs, joyeux de ce trésor d'activité physique refoulé en lui par les longues années de collège et d'études. Il aima ses paysans comme on aime une conquête et mit tous ses soins à s'en faire aimer. Sa réputation, sa clientèle grandissaient.

Aline, lui dehors, sentait sa propre vie suspendue, souffrait du vent trop âpre, des chemins mauvais, et demeurait bien tard à l'attendre. Puis elle se levait de bonne heure, travaillait sans bruit. Car ils n'avaient pas de servante, un gamin faisait les commissions et le gros ouvrage.

Un soir de la fin de février, ils entendirent un sifflet rauque suivi d'un roulement bien connu, mais étrangement proche.

— Le train de 9 heures, dit Aline. Ne trouves-tu pas qu'on l'entend fort, aujourd'hui !

— Le vent est au midi sans doute... Serait-ce le dégel ?

Ils ouvrirent ; Aline posa la main sur le banc de pierre du seuil :

— Il est tout mouillé : oh ! vois, Raymond, l'hiver s'en va... C'est la gelée qui sort des pierres !

— Que dis-tu ?

Raymond ne comprenait pas.

— Je dis que... c'est la gelée...

Rougissante, elle se serra contre lui.

— Ne répète donc pas les sottises que tu entends dire. Voyons... N'as-tu jamais remarqué ce qui se passe quand tu apportes, par exemple, dans une chambre chaude, une carafe d'eau fraîche ?

Elle comprit, et se mit à rire ; puis tendit ses deux bras dans le souffle tiède, émue d'une grande reconnaissance pour toute chose. Et bientôt les neiges

fondirent, l'eau chanta... De petites cascades d'argent glissèrent des talus sur la mousse verte et partout fleurirent le bois-joli, les châtons du saule, et des boutons frêles que Raymond cueillait sous les ronces pour les ouvrir de la pointe de son canif.

A cette époque ils prirent une servante, discutèrent le meilleur système d'éducation. Aline voulait que l'on s'en fît aimer. Raymond que l'on fût juste, mais sobre de paroles.

Et Marguerite, après dîner, sa vaisselle rangée, saisissait une bêche : « Maintenant, je m'en vais fouiller. » Elle bêcha le petit jardin, Raymond y planta des fraisiers, y sema de la salade et des radis. Il s'étonnait d'avoir vécu si longtemps d'une activité tout intellectuelle. Ses ambitions scientifiques reculèrent très loin ; bientôt il ne les vit plus.

Aline parfois s'accoudait au banc de pierre tout chaud de soleil, et regardait la rue. Des femmes passaient. Depuis qu'elle était heureuse, son cœur s'ouvrait mieux aux mille joies, aux obscures tristesses qui flottent dans l'air du village avec l'odeur des saisons et des travaux. Le jour du tirage au sort, Raymond la vit accourir, rose de joie :

— Pense donc ! il n'y en a que deux ! deux tombés au sort !

— Eh quoi ! Ce sont alors les autres qui partiront... ceux d'ailleurs...

— C'est vrai, dit-elle tristement.

Un de ces jours-là, Aline vit venir au loin sur la route la forme ronde et leste de Mme Denis, la femme du vétérinaire, et songea vaguement qu'avant son mariage elle avait peu connu cette dame, la considérant comme une vieille, à cause d'un grand garçon qu'elle avait. Mais aujourd'hui, ne semblait-elle pas bien jeune Mme Denis, rose sous sa large ombrelle, avec, sur les tempes, de petits cheveux blonds tout envolés ?

« Vient-elle ici ? » Un salut timide d'Aline, un « ce n'est pas la peine, je n'ai qu'un mot à dire... » Mais déjà la visiteuse se trouvait dans la salle, et Raymond remarqua pour la première fois qu'Aline y rangeait les chaises comme à l'auberge, le dos au

mur. Il avança l'unique fauteuil. Mme Denis avait jeté dans la pièce un regard circulaire, rival, très féminin et parlait déjà depuis longtemps tandis que ses petites mains potelées s'agitaient, se frôlaient avec douceur comme deux papillons blancs qui jouent.

Elle était venue pour emprunter ceci... puis cela... puis pour une recette... et enfin se mit à parler de son fils.

— Dites-moi, docteur, croyez-vous qu'il est bien utile de lui faire faire du latin, à cet enfant? Pauvre petit! pensez donc, Madame, il n'a que douze ans! Et si doux, si affectueux.

— Du latin, dit gravement le jeune docteur, Voilà qui lui servirait tout juste à rien du tout. Nos programmes de collège qui développent les facultés abstraites au détriment des facultés pratiques, sont parfaitement ridicules aujourd'hui, faisant des rêveurs, des artistes, de ceux qui devraient être avant tout des hommes d'action.

Mme Denis, la tête inclinée, les yeux baissés, les mains doucement jointes, semblait une écolière qui écoute une réprimande.

Elle soupira :

— Ce pauvre petit! Enfin docteur, que puis-je savoir de tout cela, moi? Que voulez vous qu'une pauvre femme, qui n'a personne pour la diriger, fasse d'un garçon? Mon mari...

Raymond, qui rêvait, acheva tout haut sa pensée:

— Moi qui vous parle, j'étais un fier imbécile, allez, au sortir de mes humanités, et plus tard encore... Le premier paysan venu en savait plus que moi sur la vie, les choses pratiques, et n'est-ce pas là, en somme, ce qu'il faut apprendre? N'est-ce pas l'essentiel ?

— Bien sûr !

Aline était devenue rouge, puis très pâle. Raymond ne lui avait jamais parlé ainsi, à elle. Il semblait qu'il eût fait injure... à quoi? à leur amour? Moins encore : à la plus douce, à l'invisible part de leur amour.

Et quand Mme Denis fut partie :

— Pourquoi ne dis-tu rien, Aline, à cette dame? Elle te fait peur ?

— Mais non...

— Alors, on cause, on dit n'importe quoi... C'est plus poli; elle n'exige pas de toi des choses extraordinaires.

Il parlait doucement. Mais Aline, sans un mot, s'écarta.

IV.

Revint le mois de mai, le mois des lilas en fleurs. Ensemble, quand la neige en fondant laissait les branches toutes noires, ils avaient cueilli les premiers bourgeons pour y découvrir la grappe frêle blottie entre ses coquilles... Et maintenant le vieux tronc étalait à l'angle du toit toute une immense ombelle parfumée et blanche. Raymond y mit l'échelle, cassa, déchira et dans une pluie de feuilles et de brindilles ramena la masse fleurie.

— Quelle bonne idée! dit Aline... Mais viens ici, un peu... ta manche est tachée...

— C'est bon, c'est bon, je brosserai moi-même.

Elle ne prit pas garde à ce ton brusque. En sa robe d'été, ce jour-là, elle se sentait jeune, douce, aimée et le ciel bleu, le vol doré des abeilles, les pâquerettes dans l'herbe, tout, alentour, étincelait de bonheur.

— A propos, dit Raymond, M. Denis viendra ce soir.

— Et Madame ?

— Madame aussi, naturellement.

Il sortit en fredonnant; mais vers la fin du jour, devenant inquiet, il poussa la porte du salon :

— Quel taudis! Tu ne ranges donc jamais?

— Il y a si peu de place! et du reste, on n'y va pas...

— Pas de place! on en trouve, on cherche. En sorte que si nous voulions recevoir quelqu'un là dedans, ce serait impossible?

Il tâcha de l'aider... Mais, bientôt ennuyé, il prit un journal :

— Tu n'as vraiment pas le sens du confortable, Aline.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est inconcevable, dit encore Raymond sans la regarder.

— Quoi, Raymond?

— Que tu sois restée aussi enfant.

Mais on frappa à la porte :

— Bonjour, Madame!

— Monsieur Raymond! Oh! la délicieuse odeur! exquis!

Et Mme Denis, les yeux clos, se pâma sur les touffes de lilas.

Aline souriait... Ses yeux brillaient comme des étoiles sur ses pommettes trop roses, et soudain, tout animée, plus belle ainsi et le sentant, elle devint aussi plus forte, se fit gracieuse et charmante.

— Pourquoi, dit en partant Mme Denis, ne nous verrions-nous pas plus souvent? On s'ennuie, à rester seuls... Oui, vous, les savants, vous lisez... Mais moi... Ma pauvre mère ne m'avait pas accoutumée à lire.

Elle s'apitoya sur Raymond :

— Jamais de repos, docteur! Vous vous tuerez!

Il la regarda, molle et douce en son fauteuil... Jamais Aline ne lui avait parlé ainsi, même quand elle se lassait à l'attendre par les froides soirées.

— Voyons, viens-tu, Eugène, il est temps! Dieu! qu'il est lourd!

— Mais non, dit le mari. Mais non, je t'attendais... Inutile que je sois levé avant toi.

C'étaient ses premières paroles, ce soir-là.

Raymond devenait nerveux. D'un mouvement brusque, il retira les lilas du pot de grès où Aline les avait disposés; des feuilles, des gouttes d'eau s'éparpillèrent tout autour. Il offrit la gerbe à Mme Denis. Elle sourit, protesta, accepta.

Une douleur intense traversa le cœur d'Aline et son regard devenu fixe dévora cette femme : ces yeux gais, amincis encore et remontés par des paupières trop grasses, ce menton d'enfant, cette bouche gourmande. les voyait-elle aujourd'hui pour la première fois?

*
* *

Aline court sur la route, dans le soleil du matin. Elle est un peu décoiffée et repousse d'un geste monotone une petite mèche obstinée qui irrite sa joue. Devant une porte elle s'arrête, haletante, indécise. Que vient-elle faire? Que dira-t-elle? Ses doigts froissent le coin relevé de son tablier.

— Entrez!

L'air chaud, dans la cuisine, sent bon; une fine poussière blanche y flotte et Mme Denis, toute rose, ses manches relevées faisant saillir ses bras, pétrit à petits coups, à jolis gestes, de la pâte molle et dorée.

— Ah! chère enfant! Vous venez à point pour m'aider!

Et Aline, sans savoir comment, se trouve active, affairée aussi, pesant, façonnant les mottes blondes bien égales.

— Mon bon petit rouleau! N'est-ce pas qu'il est facile? C'est mon pauvre père qui l'a fait faire pour moi quand je me suis mariée. Félicie! Eh! bien, elle n'est plus là! Elle m'apporte les plaques et oublie de les graisser...

Aline se prodigue, s'anime, s'amuse beaucoup, oubliant pourquoi elle est venue et quelles horribles choses, quels cris de détresse lui hantaient le cerveau.

— Ecoutez bien, dit confidemment Mme Denis. Je vous enverrai, tout à l'heure, un morceau de cette tarte-ci. Faites-la goûter à M. Raymond, mais ne lui dites pas que cela vient de moi. Je veux avoir son avis sincère, comprenez-vous? et si l'on sait que c'est fait par quelqu'un... quelqu'un... qu'on aime bien, enfin... on devient trop indulgent.

— Oui, je comprends... oui, oui, c'est bien.

Aline serrait dans les siennes les petites mains enfarinées, son regard mouillé demandait pardon.

— Cette femme, une rivale! entre elle et Raymond des secrets! oh! comme ils riraient de moi!... Comme Raymond rira quand je lui conterai tout.

Elle s'en alla légère et tout évaporée en tendresse.

*
* *

— Raymond, dit Aline d'une voix douce, qui tremble en dedans, tu m'aimes, dis?

— Mais... oui... fait Raymond un peu surpris, car l'amour d'Aline avait coutume de se poser en silence.

— Je voulais te dire .. non... t'avouer quelque chose.

Il repousse un peu ses papiers, troublé dans le caprice de travail qui lui est venu.

— Ne te semble-t-il pas que... que nous nous connaissons si peu, toi... et moi...

— Ma bonne Aline, ta petite âme n'est-elle pas transparente? Sois tranquille, va... j'ai confiance... je ne demande pas à connaître tes secrets...

Elle fut interdite, sentant un peu de mépris dans cette indulgence; mais s'accusant elle-même :

— Il a raison; que lui importe, à lui, cette sotte histoire de jalousie?... N'est-il pas au-dessus?...

Elle s'assit près de la cheminée, et Raymond se remit à écrire. Elle le connaissait bien, ce grincement de la plume poussée par une main forte; elle connaissait le geste dont il soulève machinalement ses cheveux légers, un peu longs, les lisse, les fait bouffer, et puis, le maniement nerveux de la courte pipe brune... Tout cela, c'est Raymond...

Et elle? elle eut besoin de se voir aussi, de se reconnaître... Une forme longue, des boucles tombantes, un air de calme douceur... et puis? elle se sentait autre encore, comme isolée au centre d'un cercle très grand, fuyant à l'infini, un de ces cercles que la pierre qui tombe fait dans l'eau, et là-bas, tout au loin, Raymond, son mari...

Elle frissonna, se dressa toute droite, en un besoin éperdu de lui dire, de lui faire comprendre ce qu'elle ignorait elle-même, sa faiblesse, son impuissance en face des activités brutales de la vie.

En ce moment, Raymond leva la tête et parla, et d'un coup tout ce qu'elle aurait voulu crier du fond de son cœur faiblit, devint terne, misérable à dire comme la plainte d'une folle. Sa raison à lui, sa force agissaient sur Aline, à son insu la calmaient.

— Tu ne sais pas ce que je fais? Allons, viens, que je te montre.

C'était une espèce de rapport pour cette société d'agriculture que présidait M. Denis et où Raymond venait d'entrer. Aline tendait son attention, mais sans comprendre, trop anxieuse qu'il eût fini, qu'il parlât d'autre chose ou, tout au moins, qu'il se tût, qu'un silence entre eux lui fît l'illusion d'une compréhension plus profonde. Il vit ses yeux tristes, et ne demanda rien; il l'embrassa, comme on caresse un enfant boudeur.

— Raymond... je t'aime... et tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir...

Elle s'appuyait à son épaule et regardait au loin, et, plus brave de ne pas rencontrer ses yeux, elle parla dans le vide, d'une voix pâle, lente, grelottante :

— Pourquoi vivons-nous, Raymond? pourquoi sommes-nous là? Avant de te connaître, je me le suis demandé tous les matins et tous les soirs...

— Et le catéchisme, Aline, ne te répondait-il pas : « pour connaître, pour servir Dieu, pour parvenir ensuite au paradis... »

— Ne ris pas. Ce sont là des mots qu'on apprend par cœur, mais ils vivent tous pour autre chose, je l'ai bien vu. Et cette chose, je ne la comprenais pas et je pleurais, songeant à toute la vie perdue, à ces heures que l'on passe là sans rien faire, sans rien donner.

— Mais que voulais-tu donc y mettre, dans ta vie? Tu es là, tu vas, tu viens, tu existes en un mot, tu es toi-même... Nous ne t'en demandons pas davantage.

— Oui... quand tu le dis ainsi... je le crois. Et, sais-tu, Raymond, j'ai pensé que ce serait effrayant de ne jamais pleurer, jamais souffrir...

— Effrayant, Aline ?

— Sans doute; n'as-tu jamais senti que c'était là le meilleur, que ce n'était pas, au moins, de la vie perdue?

— Et tu as oublié ton catéchisme, Aline?... Oui, les mots, peut-être; mais ta petite âme est demeurée chrétienne, trop chrétienne.

— Crois-tu?... Tu te souviens, Raymond, du vieux

docteur Richard, celui qui était ici quand tu es venu?

— Et qui est mort depuis, oui certes; mais à quel propos?

— Je ne sais; je me souviens, c'est lui qui a soigné maman, moi aussi quelquefois; la vie était étrange avant de te connaître.

Un silence... Puis Raymond gravement :

— Ecoute-moi, Aline. Toutes ces inquiétudes, cette impuissance à vivre la vie normale, c'est en somme une maladie, une maladie de l'âme qui vient sans doute de ce qu'il reste en nous bien des vestiges d'une longue hérédité chrétienne. Je l'ai ressentie comme toi... Je m'en suis affranchi à force de raison et de volonté... Si tu t'étais efforcée d'être plus réelle, plus pratique, si tu t'étais attachée résolument aux choses qui t'entourent, aux choses de la vie, chacune de tes heures t'aurait semblé pleine et non pas perdue. Comprends-tu?

— Embrasse-moi... je comprendrai...

Et longuement, les doigts entrelacés, les coudes sur la table, elle le regarda.

Ah! qu'en son humble vie quelque chose de grave, d'effrayant ait passé! et qu'il l'entende et que par elle il souffre, qu'il pleure, qu'il pardonne! Il semblait que tout ce tragique remué en elle par l'horrible jalousie ne sût plus se rendormir et qu'un amour extravagant y battît de l'aile, comme un pauvre oiseau qui ne sait dans tout l'espace où se reposer.

Marguerite en entrant posa sur la table une petite chose luisante.

— Tiens! ma boîte à lancettes...

— Que tu avais prêtée à M. Denis, hier...

— Oui, mais vois donc, comme elle brille. On l'a frottée, ma parole! Elle en avait besoin et Mme Denis s'en est avisée... C'est gentil ça!

Aline s'arracha de lui; l'image de cette femme redevenait odieuse... Elle alla par la chambre, sans voir; puis soudain, réveillée en sursaut, posa la main au hasard sur les choses, se forçant à leur contact comme pour une prise de possession violente et pleine d'amertume :

— Voilà! c'est pourtant bien simple... Mais que

suis-je, moi? Une mauvaise femme qui demeure à rêver. Je ne l'aime pas comme il faudrait qu'on l'aime... comme il serait de mon devoir, sans doute...

Raymond de son côté l'observait. Elle lui paraissait anormale, irritante, ainsi dérobée à la connaissance un peu paresseuse qu'il avait d'elle.

— Elle n'est pas dans la réalité, conclut son esprit désireux de repos et d'une solution immédiate, et cela, par ma faute sans doute. Je l'ai instruite, je l'ai détournée de ce qui aurait dû être son bonheur. Il faut le lui rendre, à présent.

Il entreprit par la suite une nouvelle éducation d'Aline. Il se fit sévère, et, naïvement tyrannique, blâma ce qu'il avait approuvé, affola la jeune femme toujours avide de bien faire.

Car Aline désormais s'interdit tout ce qui eût pu distraire sa pensée des choses du ménage, les étreignant la nuit même, en rêve, de sa volonté constamment tendue. Et dans ses yeux palpitait une lueur craintive; ses mouvements, trop hâtifs, s'arrêtaient sans cause; son sourire, un soir, eut quelque chose de navré.

— Je t'ennuie? lui dit Raymond avec un peu d'amertume.

Aline ne put répondre, ses larmes débordaient.

— Ce n'est pourtant rien de plus que ce que font les autres.

— Je fais ce que je peux... tout ce que je peux!

Puis elle sortit, farouche, irritée contre lui, et désespérée plus encore par la conscience de ses torts à elle, de ce qu'elle nommait son ingratitude.

Raymond, ce printemps-là, eut un cheval, une voiture, agrandit son jardin, fit planter de pommes de terre un petit champ en dehors du village. Il entra au conseil communal, fit construire un poulailler et une étable.

Mme Denis lui était de bon conseil.

Il se persuada de même que son influence ne pourrait qu'être favorable à Aline.

Et parfois les deux femmes se promenaient ensemble, le long du remblai, dans les sentiers de

schiste où des papillons d'un jaune sale voletaient très bas sur les fleurs rares. Aline retrouvait l'amour de son enfance pour les contours indécis des collines, les lignes fuyantes, les pâleurs de l'horizon. Silencieuse, elle écoutait dans son cœur s'enfoncer plus avant la mélancolie.

— Ah ! chère enfant, disait Mme Denis, vous y avez vécu, dans ce village, vous y êtes née, vous l'aimez... On se fait à tout... Mais moi ! Tenez : la première fois qu'il m'a fallu prendre de la viande au boucher d'ici, ces morceaux, ces blocs, au lieu des belles petites tranches qu'on coupait chez nous... j'en ai pleuré !

Aline voyait les minces rides aux tempes de sa compagne, une mèche blanche, aussi, parmi les cheveux blonds. Et par l'habitude, par la pitié, elle se sentait vaincue, sans force désormais pour haïr.

***

En octobre, Aline dut renoncer aux promenades, vécut tout absorbée par le rêve d'être mère. Quoique Raymond lui redevînt très doux, elle gardait la douloureuse intuition de n'être pas celle qu'il aurait fallu pour vivre à ses côtés... Elle en aimait avec plus d'impatience le petit être à venir, qui, lui, n'exigerait rien autre que de la tendresse. Pourvu que ce soit une fille !

— Peu importe, disait gaîment Raymond, fille ou garçon : pourvu qu'il soit très fort, rond et rouge.

Aline se tut, déjà des larmes s'amassaient sous ses paupières, d'imperceptibles choses prenaient maintenant l'apparence d'un reproche, lui laissaient la douleur d'une blessure.

La mère Rose, l'auberge vendue, s'était retirée dans son village natal où elle avait une sœur, et une petite maison laissée par ses parents. Elle vint s'installer auprès de sa fille.

V

Aline est heureuse... Aline ne vacille plus comme une flamme tourmentée par l'orage, et sa personnalité semble s'être agrandie, étrangement fortifiée, par la seule présence de cette toute petite fille brune, ridée et presque renfrognée, sur laquelle ses bras se referment avec un geste lent de si grand orgueil.

On nomma la petite fille Elisabeth, du nom de la mère de Raymond.

Aline avait été longue à se remettre. Le printemps vint. Ses rayons chauds, quand ils glissèrent pour la première fois sur la petite figure plissée, furent à Aline une émotion singulière et l'univers à ses yeux prit un sens, une raison d'être nouvelle. Il semblait à tous que, pour son enfant devenant égoïste, elle voulût n'accepter plus des choses que leur douceur, que les contacts moëlleux, les caresses, les possibilités de beauté afin d'en mieux envelopper, fortifier la toute frêle existence.

— Docteur, suppliait la mère Rose, dites-lui donc de ne pas se fatiguer à tenir toute la journée cette grosse fille entre ses bras.

— Ta mère a raison, Aline... tu t'obstines à faire plus que tes forces ne te permettent.

Mais la petite, loin de sa mère, pleurait.

— J'ai laissé pleurer la mienne, disait la vieille femme, elle a fini par se taire, elle n'en est pas morte. Docteur, défendez-lui...

Mais Raymond lui-même s'émouvait au premier cri de la petite. Un peu d'hostilité grandit entre eux.

Un jour, Mme Denis s'était amusée d'Elisabeth comme d'un joujou tout neuf, la maniant, la baisant, sans prendre garde au tremblement de jalousie qui agitait Aline.

— Cette femme-là, murmura la mère Rose, au lieu de dorloter les enfants des autres, ferait mieux de veiller aux siens... C'est pitié de voir comme elle élève sa fille. Ma parole ! elle a plus d'amitié pour son chat...

— Vous allez trop loin, dit Raymond d'une voix coupante.

— Oui... défendez-la, vous ! Ces sortes de femmes-là, on sait bien que les hommes s'y laissent toujours prendre. Et c'est ce qu'elle cherche, du reste. Je le lui dirai bien, moi...

— Prenez garde !

Il devint si pâle que la bonne femme se tut, ses petits yeux inquiets cherchant ceux d'Aline.

— Écoutez-moi... J'ai peut-être de bonnes raisons... (sa voix trembla.) De bonnes raisons pour être particulièrement soucieux de l'accueil que Mme Denis recevra chez moi. Je vous prie de les respecter. Je suis le maître ici... Je suis le maître, dit-il encore.

Il sortit. Mme Rose partit le soir même sans le revoir.

Ecroulée dans un fauteuil, près du feu qui brûle, Aline l'attend.

Dix heures sonnent... onze heures... puis minuit. Lise est endormie. Aline ouvre péniblement les yeux, une fumée âcre l'oppresse. C'est le volant de sa robe qui vient de frôler la tôle encore brûlante. Elle repousse son fauteuil, un peu. Mais ses mains sont de plomb, il lui semble que dormir est meilleur. Longtemps, longtemps encore elle demeure ainsi. La lampe palpite, le feu s'éteint. Un grand frisson la réveilla. Ce feu, ne faudrait-il pas qu'on le ranime? Etendre la main, prendre un peu de bois dans la corbeille; mais c'est étrangement lourd. Ensuite, glisser le bois par en dessous afin que la flamme monte, joyeuse. Elle danse et pétille, le charbon s'allume, et toute la chambre en est éclairée.

Voilà la haute cheminée de chêne, et ses draperies raides et le tic-tac de la grande horloge de cuivre et les sons grêles de la vaisselle qu'on remue. La mère Rose sur la table pose un plat qui fume, une cruche bleue pour la bière. C'est un voyageur attardé qui parle, parle, et du coin où elle finit ses devoirs d'école, la petite Aline lève la tête. « Viens près de moi, petite fille! » Le monsieur tourne les pages du cahier: « elle est intelligente, très intelligente... Ça se voit... »

Et... pourquoi fait-il si sombre?

Par dessous ses paupières baissées Aline revit ses

deux mains pâles, toujours inertes, sur ses genoux, le foyer noir, la chambre vide, avec de grandes ombres élancées çà et là par les dernières palpitations de la flamme. Est-ce l'une d'elles qui s'agite sur la porte? ou bien, la porte elle-même qui s'ouvre? Une grande chose noire s'avance, lentement... Une femme? Des voiles de deuil l'enveloppent, retombent. Un mouchoir blanc lui cache la figure...

— Qui est-ce? Tout à l'heure, à sa voix, je la reconnaîtrai sans doute...

Et voici d'un seul coup tout cela qui se penche et s'abat sur Aline; les grands voiles, effroyablement lourds l'oppressent. Elle cherche la figure : il n'y en a pas! Seulement une voix, étrange et lointaine — une voix de morte semble dire soudain :

— Bonjour Madame!

Puis un baiser...

Aline eut un grand cri, un raidissement désespéré. Ce baiser lui avait été comme une morsure au cœur, et il battait encore à en mourir quand elle se trouva debout, réveillée, seule toujours, la lampe éteinte... Mais sur la route un pas venait... Raymond! Elle se jeta sur lui sans un seul mot et crut l'entendre murmurer : « pardon ».

Le printemps passa... l'été... ce fut l'automne.

Lise avait grandi, restant chétive pourtant et farouche, ses petites mains crispées comme des griffes.

— On ne me la disputera pas, disait Aline, contente. Elle est bien à moi, à moi toute seule.

Marguerite entra dans la salle à manger, portant la petite Lise qui voulait sa mère, toute haletante encore et les yeux gros, avec de petites joues tachées de larmes et de poussière. Marguerite lui avait noué de travers un vieux châle. Aline la reçut avidement :

— Lise, mon trésor, il faut être belle, il faut être heureuse!...

Elle lui mit une robe blanche pour lui donner l'air d'une petite fille très chérie, très soignée. Mais Lise apaisée restait toujours sérieuse, se serrait contre elle.

— Raymond, pourquoi ne rit-elle pas? Pourquoi n'est-elle pas heureuse? Ah! pourquoi le monde tout entier devient-il si triste?

Il haussa les épaules :

— Aline, tu me désoles... Comment veux-tu élever raisonnablement ton enfant, si tu deviens toi-même aussi absurde qu'une petite fille?

Alors, muette, elle détourna la tête, et la même angoisse revint étreindre son cœur :

— O Dieu! pas plus elle que Raymond! ni l'un ni l'autre, ne saurai-je les rendre heureux?

Une autre fois encore, Raymond la vit dans une attitude qu'il ne devait jamais oublier. Le soleil bas jouait au travers des fenêtres sur le fond obscur de la bibliothèque. Aline, assise là, cachait quelque chose sur ses genoux, et tressaillit à la voix de Raymond :

— Ce n'est pas pour moi, dit-elle avec un regard craintif, c'est... je voulais... Quand Lise sera grande, il faudra lui apprendre...

— Tout ce que tu feras sera bien fait, Aline, dit-il, singulièrement sérieux. Voyons!

C'était une petite grammaire de carton bleu, cassée aux coins, avec des arabesques à l'encre violette, et, en grosse écriture : Aline Rose.

— Elle est un peu vieille, peut-être, mais je l'aimais tant. Oh! Raymond, elle aura un cahier à deux lignes, et quand elle saura faire des lettres, des dictées, c'est toi qui lui montreras, dis...

— Tout ce que tu voudras, Aline, prononça-t-il d'une voix profonde. Et longuement il la regarda, comme si quelque chose de nouveau fût en elle, ou bien quelque chose qu'il y vit pour la première fois.

Mme Denis se tenait éloignée...

Raymond n'y prenait pas garde. Mais quoi qu'ils fissent, tremblante d'une obscure révolte, Aline s'en irritait désormais. Ce prétendu sacrifice de Raymond ne lui créait-il pas une dette, à elle? Et comment la payer? Que donner en échange? Quelle vie? Quelle joie? Elle souhaitait presque être trahie, afin, sans rancune, sans colère, de pouvoir simplement se désintéresser.

Cependant, Raymond devenait soucieux... On le vit arpenter la chambre à longs pas, tirant de sa vieille pipe brune de nerveuses bouffées...

Un soir du mois de décembre :

— Aline, dit-il, cherchant ses mots, j'ai remarqué que, depuis un temps, tu ne vas plus à la messe. Peut-on savoir pourquoi?

Aline tâcha de se rendre compte...

— Mais, Raymond, tu n'y es jamais allé, toi.

— Peu importe... Nous n'avons pas reçu la même éducation.

— Non. . Mais aujourd'hui... Qu'y ferais-je, moi aussi, à la messe?

— Ce que tu y ferais? Ah! voilà, précisément, ce que tu ne comprends pas, ce que tu comprendrais si, au lieu de te laisser absorber par tes rêves, par tout ce qu'on appelle le sentiment, tu regardais au dehors, si tu t'efforçais de connaître un peu la société et la vie...

— Raymond, tu sais bien que je ne demande, moi, qu'à faire ce qu'il faut; mais si tu ne parles pas, si tu ne me dis pas...

— Je ne croyais pas nécessaire de t'expliquer ces choses que les autres comprennent, après tout, que les autres sentent, sans tant de phrases.

— Les autres...

Une douleur passa sur ses traits. Raymond, qui s'animait, n'y prit pas garde :

— Crois-tu donc que ma position soit facile ici? J'ai fait de la politique, oui; j'ai défendu mes convictions parce que c'était mon devoir; j'ai éloigné de moi ceux qui tout d'abord s'étaient montrés mes amis. Eh! bien, aujourd'hui que je rencontre partout des figures hostiles, de la haine, si tu savais, toi, si tu réfléchissais, si tu voulais m'aider!

Sa voix tremblait Il était ému. Le silence d'Aline l'irrita :

— On croirait au contraire que tu t'efforces de me rendre la tâche plus pénible.

— Raymond! Il me serait odieux d'aller à la messe, je croirais faire un mensonge. Et toi, dis?

— Moi... certes... Moi qui me suis fait une conviction solide et raisonnable, j'ai le droit d'agir en conséquence, Mais toi tu ne sais pas, toi... Tu ne peux te régler en cela que sur ta fantaisie, sur ton sentiment... Tu aimes mieux, voilà! C'est facile à

dire, et qu'en obtenons-nous? Tu étonnes, tu fais parler de toi. Il serait infiniment plus simple de te conformer aux usages.

Et brusquement il rougit, mécontent de lui-même, presque honteux.

— Crois-moi, ajouta-t-il très doucement, vas-y, Aline. Ce sera plus convenable.

— J'irai, Raymond.

Elle resta seule, morne, les joues brûlantes, désespérée de vivre et n'en comprenant pas la cause. C'était en elle, subitement, comme une lumière éteinte.

VI.

On avait éloigné la petite Lise et cette absence semblait toucher Aline à peine. C'était une trève aux fatigues, aux scènes de larmes, qui se renouvelaient toujours plus fréquentes au sujet de la petite.

Raymond était heureux : il attendait un fils. Aline souriait à son espoir, et peu à peu se laissait convaincre.

Le mois de mai vint, avec lui le terme attendu. L'enfant ne vécut que quelques heures et dans les derniers jours de juillet seulement Aline parut se rattacher faiblement à la vie.

— Raymond, dit-elle un soir, il me faut une robe neuve, pour me lever bientôt.

— N'as-tu pas, dit la mère Rose, celle qu'on t'a faite pour Pâques? Tu l'as si peu mise !

— Oui maman, mais j'en veux une autre que je choisirai moi même.

Raymond intervint :

— Tout ce que tu désireras, Aline.

Les yeux d'Aline brillaient ; ses lèvres s'entr'ouvraient, n'osaient parler :

— Tu la voudrais tout de suite, n'est-ce pas ?

— Oui... oh oui !

Puis elle en voulut une autre... plusieurs... qu'elle étalait sur son lit, jouissant comme d'une caresse des contacts moëlleux, des nuances, des ombres, des plis. Il fallut qu'on enlevât, que l'on donnât la petite robe

grise et rude qu'elle avait portée l'hiver avant sa maladie:

— C'est vilain, disait-elle.

Elle se préoccupa que la chambre ne fût point laide, en bas, pour le jour où elle y pourrait descendre, et fatiguant Raymond de ses exigences, jouissait inconsciemment de cette activité dévouée dont elle était la cause.

Sa figure aussi semblait autre.

Ses yeux bleus agrandis devenaient plus pâles... plus froids — immobiles, comme si l'âme ancienne s'en fût envolée.

— Je me lèverai... demain... je descendrai...

Puis elle oubliait, cherchait longuement autour d'elle, sur la muraille, dans les rideaux et dans les coins, de vagues formes humaines et s'y complaisait, y revenait, leur parlait; puis fermant les yeux, revoyait ces figures vivantes tourner éperdûment sous ses paupières. C'étaient des profils pointus de vieillesse, des joues rondes et bouffies, des barbes de patriarches, des caricatures qui se forment et se déforment en une intensité de vie toujours plus aiguë, ironique et douloureuse. Ou bien, ce qui passait ainsi, c'étaient de petites griffes semblables à des pattes de chat, qui se courbaient, s'entrelaçaient, allongeaient ou crispaient leurs pointes sous la fourrure, en une sorte de rythme délicieux. Longtemps, longtemps, les petites pattes contournées s'étreignaient. Il y avait de la fièvre dans leur ardeur.

Les choses connues, les détails domestiques venaient flotter dans l'ombre de la chambre. Sensations d'époques infiniment lointaines, que sa mémoire, tendue par un grand effort, composait en phrases sans suite :

— L'air est comme de l'huile... Il fait malade, disent les gens... et dans la cuisine les mouches tournent, tournent... Marguerite les chasse... Marguerite est rouge devant le fourneau... elle gronde... C'est le petit garçon du voisin qui a les jambes nues... il regarde... le chat blanc, accroupi, regarde aussi... Qu'attendent-ils? Ah! l'orage... la pluie qui coule le long des vitres... et les reines-marguerites

blanches seront couchées dans la boue... et les groseilles mûres s'écraseront sur le sentier... Juillet est malade, juillet se traîne... Ah! quand viendra septembre! les matins frais, les guêpes folles dans la rosée!

Aline étant plus mal, on fit venir deux médecins étrangers et la petite Lise, ramenée, fut conduite à la chambre de sa mère. Mais quand elle vit dans l'ombre la figure de son père qu'elle ne reconnaissait pas, ses petits traits se contractèrent, elle cria.

— Emmenez-la donc! dit Raymond...

— Pauvre petite Lise! crut-il entendre murmurer.

Il vit qu'elle avait son regard aimant, son regard de jadis :

— Je vais te faire bien de la peine, Raymond!

En bas, dans la grande salle, la mère Rose ébranlait la table de son gros poing lourd. Sa voix était enrouée; elle injuriait les médecins... Dieu... tout l'univers. . Lise, épouvantée, s'arrêta de crier.

— Emmenez-la, dit encore la grand'mère.

Marguerite conduisit Lise dans le jardin. Le vieux lilas laissait tomber ses feuilles, des fraisiers avaient envahi la pelouse. Lise ramassa un petit morceau de brique et fit gravement des lignes rouges sur la pierre du seuil...

Une rumeur passa... des voix...

— Attendez-moi là, dit Marguerite. Je reviens.

Lise vit qu'elle pleurait et n'osa la suivre ; mais, à pas lents, elle recula jusqu'au fond du sentier et resta là, ses petites épaules secouées, ses yeux ruisselants fixés sur la porte fatale.

Le crépuscule vint. D'étranges flammes couraient derrière les vitres. Alors Marguerite parut, prit Lise entre ses bras d'un air de pitié.

Peu de temps après la mort d'Aline, Raymond quitta le village. On ne l'y revit jamais. La mère Rose emmena la petite Lise, qu'elle se chargeait d'élever. Et d'autres vies peuplèrent la vieille auberge et la maison au banc de pierre.

CLAUDE MILET.

AUTOMNE

L'orgueil des pampres roux s'attache au toit qui rêve.
C'est l'automne, pensif et doux suavement,
Qui, par les chemins gris où s'égoutte la sève,
Patine d'idéal le vieux jardin dormant.

Aux pentes des coteaux saignent les mûres bleues,
Perle à perle, mourant de la mort de l'été;
Et les feuilles du tremble errent pendant des lieues
Vers l'ultime tombeau de leur fragilité.

L'août qui liait la paille ardente des javelles
A fermé les greniers remplis du moissonneur.
En vain l'appelle-t-il sous les granges nouvelles :
Son profil familier fuit au passé moqueur.

C'est la fin des parfums, des chansons et des roses;
L'écharpe des couleurs se dénoue aux couchants,
Et le sillon nouveau s'étire, lèvres closes,
Dans la fécondité sommeillante des champs.

Oh! comme un soir d'automne, ivre du suc des rêves,
S'endormir sur sa gerbe, inconnu des demains,
Mais d'un rayon d'amour ensoleiller les grèves,
Et monter vers Celui qui distille les sèves,

La gloire de l'Effort triomphal dans les mains!

MARIE VAN ELEGEM.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ

Les naturalistes qui ont étudié les mœurs des abeilles, frappés par la perfection de l'organisation du travail dans la ruche, et amenés à comparer les sociétés des abeilles à celles des hommes, concluent généralement, quelle que soit leur admiration pour les étranges insectes, à l'impossibilité d'admettre que notre effort puisse aboutir à un ordre semblable. On accepte sans réserves cet assujettissement de l'individu par la société, parce qu'il s'agit là de petites bêtes certainement très intelligentes, mais encore de bêtes — toujours la vieille distinction — et parce qu'on trouve, sans doute avec raison, que les avantages de la vie sociale dépassent pour elles, de loin, le sacrifice nécessaire de leur liberté individuelle. Mais on ne l'accepterait à aucun prix comme idéal humain. Du moins un tel avenir répugne-t-il à la plupart d'entre nous, et les esprits les plus autoritaires même accordent-ils à l'homme une dignité incompatible avec l'asservissement total de notre être au bien commun. On imagine volontiers je ne sais quel indéfinissable compromis qui permettrait de supposer que l'homme de l'avenir pût être complètement incorporé à l'organisme social. tout en jouissant d'une vie autonome particulière. On concilie sans trop de peine ces deux idées, parce qu'elles sont très vagues. On professe généralement que, par des adaptations de plus en plus étroites, l'homme en arrivera à consentir si aisément à ses devoirs sociaux, que ses désirs et ses volontés se confondront avec les besoins de la vie générale, et que l'exercice de sa liberté individuelle se résorbera absolument dans celle de sa fonction sociale.

Mais cette explication n'arrange absolument rien, et sous l'apparence des mots se cache ce seul fait : la suprématie totale de la société sur l'individu. Il n'y a

pas moyen de considérer les choses sous un autre aspect, car cette liberté dont l'usage se confond si exactement avec les exigences de la vie sociale n'est rien moins que la liberté : c'est de la servitude par adaptation tout au plus. Certes, une semblable réalisation peut être acceptée par ceux qui sont porté à la résignation et prêts à se contenter du possible, en supprimant en eux toute aspiration personnelle. Car il en est qui diront : Soit, ce pourrait être là pour nous le bonheur, comme pour l'abeille qui ignore le mieux. N'est-ce donc rien que d'être assuré d'une existence tranquille, au prix du renoncement à quelques chimères? Est-ce trop chèrement payer la calme jouissance de la vie que de sacrifier de folle espérances et les tentatives d'une liberté hasardeuse? N'est-ce pas à ce prix seulement que l'homme pourra s'élever à une condition supérieure?

La servitude par adaptation — il convient de ne pas l'oublier cependant — ne se distinguerait en rien de l'accaparement absolu, et ceux qui acceptent si facilement cet avenir ne doivent pas se dissimuler qu'il n'y aurait aucune différence, quelles que puissent être les illusions qu'on se fasse à cet égard, entre la condition de l'abeille dans la ruche et celle de l'homme dans la société. En effet, la préparation des hommes à leur fonction ne s'obtiendrait pas d'autre manière que ne s'obtient la prédisposition des abeilles au régime de la ruche. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'écarter l'idée fausse de la distinction de qualité que l'on fait ordinairement entre les diverses fonctions de la vie, et de reconnaître la seule réalité des faits sous les apparences dont nous les dissimulons volontiers. Car, comment s'accomplit l'adaptation de l'abeille à la fonction qui lui est destinée? Par une altération artificielle du mécanisme de la vie pendant l'évolution larvaire. On sait que, dans la ruche, se forment, dans des cellules spéciales et par une nourriture appropriée, les différentes catégories d'abeilles dont doit se constituer la communauté. Eh bien, c'est exactement ainsi qu'il faudrait procéder pour l'homme. N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que l'on procède? Que l'on considère ce qui se passe dans les

sociétés humaines et l'on verra qu'elles évoluent vers un état social semblable à celui que nous offre la ruche. Les abeilles y sont arrivées avant nous, sans doute parce que le cercle de leur vie est, de par sa nature même, moins étendu, mais toutes nos tendances nous poussent vers un identique devenir. Nous ne formons en réalité qu'une ruche mal encore organisée.

Voyez que de choses déjà réalisées en ce sens depuis des siècles; voyez que de progrès accomplis depuis les époques de désordre et d'indépendance. — Il faut ici se mettre d'accord sur la signification des faits et des mots. On étonnerait beaucoup de gens en disant que les idées qu'ils ont sur la liberté ne sont que de pures illusions. On les a accoutumés à croire que la liberté humaine augmente avec la civilisation; ils s'imaginent naïvement que l'homme a, comme on dit, conquis sa liberté au cours des luttes du passé contre les tyrans; une foule de vieux clichés expriment cette idée, une foule d'images la traduisent, à grand renfort de chaînes brisées et de lions farouches. Et on aurait beaucoup de peine à leur faire admettre le contraire. Cependant c'est le contraire qui est vrai : L'homme d'autrefois était beaucoup plus libre, socialement, que l'homme d'aujourd'hui; l'homme le plus libre était le primitif. Plus la société s'organise, moins il y a de liberté. Graduellement se restreignent les possibilités d'actes spontanés, de vouloirs soudains, de mouvements, de passions, d'impulsions. Il suffit de comparer notre époque, de vie si tranquille et si réglée, à celles d'autrefois, si ardentes, si fougueuses, si fécondes en grands caractères, en gestes excessifs, pour s'en rendre compte. Désordre suppose liberté, ordre suppose dépendance. Nous avons progressé dans le sens de l'ordre, oui, mais aussi dans le sens de la dépendance sociale, et toute organisation nous enlève une part de liberté.

Nous sommes déjà très avancés dans cette voie. Il y a en nous bien peu de volontés et de désirs qui ne soient exactement conformes aux volontés et aux désirs communs. Et malheur à qui en a gardé d'autres! La liberté dont nous nous contentons a déjà

tous les caractères de la servitude par adaptation. Qui de nous pourrait faire le départ entre ses tendances individuelles et celles qui ont surtout une portée sociale. Et qu'on ne prétende pas que cela vient de l'identité logique de ces tendances ; cette identité n'est qu'une illusion. Presque toujours l'individu est sacrifié à la raison supérieure de la société. Sacrifice raisonné, dit-on, voulu consciemment en vue de plus grands avantages. Mais cet acquiescement n'en est pas moins une illusion de liberté, car ce plus grand avantage n'est, en somme, que le plus grand possible dans une situation qu'il n'est plus du pouvoir de l'homme de changer, à moins de se révolter et de réussir à briser les entraves, ce qui est bien difficile, pour ne pas dire impossible. Ou bien — et c'est ainsi qu'agissent ceux qui ont gardé une personnalité assez forte pour considérer l'organisation sociale du point de vue exclusivement individuel — à moins de ne voir en cette organisation que la réglementation, purement conventionnelle et exigée par les circonstances, du combat pour la vie. A vrai dire, c'est là tout le secret de la réussite des grands fauves humains de notre époque. Pour ces hommes, la bataille sociale n'est pas autre que pour leurs congénères d'autrefois ; elle se mène par des moyens différents, simplement ; elle est réglée dans tous ses détails ; elle est correcte ; elle a tous les caractères d'une civilisation minutieuse Sans cris, sans violences, elle est tout aussi cruelle, peut-être plus, qu'aux temps passés. Car n'est-il pas plus affreux de voir un homme implacablement étranglé par quelques froides paroles polies et s'en allant vers le suicide ou vers la mort lente à travers les affres de la lutte désormais sans espoir, que de songer à l'égorgement héroïque d'un combattant rué sur son adversaire dans un cliquetis d'armes, l'épée haute ! — Oui, il y a encore, à notre époque, pour certains, possibilité de vivre comme les grands passionnés de jadis, mais à condition de fouler aux pieds toutes les conventions et de ne craindre ni réprobation, ni représailles ; à condition surtout d'être fort, car les faibles sont automatiquement supprimés, broyés par le puissant mécanisme social.

Mais ce n'est pas des êtres d'exception qu'il est question en ce moment. Il s'agit de ceux qui sont arrivés à faire suffisamment abstraction d'eux-mêmes pour mettre la volonté sociale au-dessus de la leur et n'agir que conformément aux règles admises. Ce sont eux les asservis par adaptation, et ils forment le grand nombre ; les plus fiers subissent leur influence et ont de grandes aspirations, conscientes ou inconscientes, à devenir semblables à eux. Que de fois ne nous arrive-t-il, pour peu que nous rencontrions une difficulté provenant de la négligence, du mauvais vouloir ou du bon plaisir d'autrui, de réclamer une réglementation qui nous l'éviterait à l'avenir ? Si nous sommes gênés par quelque odeur désagréable, si nous nous heurtons à un objet laissé sur la voie publique, si nous assistons à quelque scène déplaisante, vite nous demandons un bout de règlement pour que ces ennuis nous soient évités à l'avenir. « Il faudrait une loi. Pourquoi laisse-t-on se passer de telles choses ? » Voilà notre première pensée. Nous demandons sans cesse des lois. L'homme est bien, sous ce rapport, le plus étrange animal qui soit. Il a construit des machines spéciales pour se fabriquer des entraves, et il ne rêve que de les perfectionner, afin qu'elles agissent plus vite et mieux. Quand nos députés s'injurient, nous nous indignons. « Ils feraient mieux de travailler, grommelons-nous ; pendant qu'ils se vilipendent, tant de lois restent à l'état de projets, enfouis dans les cartons, et qui sait quand elles en sortiront ! » Tant de lois, tant de belles et bonnes lois qui nous sont si nécessaires, qui régleraient quelques-unes encore de nos volontés, quelques-uns de nos désirs, quelques-uns de nos actes ! En attendant que ces messieurs consentent à faire taire leurs rivalités, nous resterons encore bien longtemps à ne savoir que faire en telles et telles circonstances, ce qui est souverainement inquiétant. On nous laisse une foule de libertés qui nous gênent extrêmement et dont on devrait nous débarrasser le plus vite possible. En réalité, la seule cause des difficultés que la société a encore avec certains d'entre nous, c'est cette absence de réglementation en tant de

cas que nous ne savons comment résoudre. Et, certes, s'il n'y a pas plus de désordre, c'est parce que le bon sens humain supplée heureusement à l'insuffisance des Codes. A leurs risques et périls, il faut bien que les bons citoyens résolvent les questions qui se présentent parfois de façon trop urgente. Tant pis s'ils se trompent et tant mieux s'il existe quelque part un bout de loi ou de règlement pour le leur faire voir.

Toujours est-il que nous sommes devenus des êtres éminemment sociables, c'est-à-dire excellemment aptes à vivre selon la loi sociale. Cela paraît étrange, au premier abord et quand on juge superficiellement des choses, parce qu'on oublie que, par atavisme, nous avons acquis le besoin de la loi ; que nous souffrons d'une situation équivoque, de cet état de demi-organisation de la société actuelle, étant déjà presque entièrement adaptés à la dépendance et sentant encore en nous et autour de nous trop de vague, trop d'irrégularité, trop de jeu ; nous sommes comme les rouages d'une machine imparfaitement réglée et dont les organes s'engrènent mal, dont les écrous ne sont pas serrés à fond.

***

On vient de voir quel besoin nous avons de la loi. Ce besoin, nous le devons à des influences ancestrales qui se sont graduellement renforcées au cours des siècles et qui sont devenues maintenant souveraines ; aussi est-ce en vertu d'un véritable instinct que, au moment d'agir, nous cherchons dans les Codes spéciaux « la marche à suivre ». Nous n'entrevoyons pas de possibilités en dehors des règlements prévus. S'il n'y a pas de règlement, nous invoquons un usage, une coutume quelconque, absurde on non; à défaut de quoi nous implorons tout au moins un précédent, un précédent qui nous évite la peine et l'effroi de devoir décider par nous-mêmes ; nous ne sommes tranquilles que lorsque nous nous sentons protégés par une tradition.

Nul n'est censé ignorer la loi. — La signification de cette formule lapidaire s'étendra, et les prescrip-

tions juridiques feront plus tard partie de nos réflexes. En effet, dans l'avenir l'homme se conformera tout naturellement à la loi, de par une espèce de spontanéité héréditairement acquise comme celles qui nous font accomplir inconsciemment tant de fonctions naturelles. Déjà, pour beaucoup d'entre nous et en une foule de circonstances cette habitude est fixée; nous faisons sans discuter et en quelque sorte par besoin quantités de choses dont il faut un esprit très averti pour remarquer la bizarrerie; et c'est avec un mouvement d'humeur ou un sourire de mansuétude philosophique que nous nous souvenons parfois de notre indépendance d'autrefois; au contraire, nous sommes très habiles à expliquer notre actuelle dépendance.

Non seulement l'hérédité, mais l'éducation intervient puissamment dans la constitution de ce besoin de la loi qui a si universellement remplacé nos impulsions naturelles. Nous parlions précédemment des transformations organiques que les abeilles font subir aux larves pendant l'évolution cellulaire. Mais l'éducation n'a-t-elle pas exactement la même portée? Sans doute il ne s'agit pas, comme chez les abeilles, d'une atrophie directe et presque chirurgicale de certains organes inutiles à toute une classe d'individus; mais, effectivement, les résultats de l'éducation telle que la pratique la société sont absolument semblables. Pour qui en a étudié l'action de près, pour qui a simplement réfléchi aux procédés dont chacun a été victime, l'analogie est tout à fait étonnante. C'est à tel point que, devant tant d'absurdité et de nonsens apparents, on est porté à se demander : « Est-ce que cela est voulu, est-ce que cela est systématiquement organisé? » On ne peut se résoudre à le reconnaître, mais en considérant la portée sociale de l'éducation, on doit avouer qu'il n'y a là que les résultats d'une rigoureuse logique : La société, en effet, *doit* nous former selon ses lois, *doit* nous adapter de force à son organisation. Aussi nous façonne-t-elle le cerveau pour que nos idées se modèlent exactement au régime qu'elle nous impose. C'est là, pour elle, une obligation inéluctable, car en laissant les enfants se développer librement selon leurs besoins et leurs

virtualités propres, comme certains esprits irréfléchis le demandent, non seulement elle en ferait des éléments de perturbation, mais encore elle leur préparerait une vie impossible, de par l'antagonisme probable entre l'individu et le milieu. Il faut, pour amener la nature humaine à se plier à l'organisation sociale, qu'on la déforme, qu'on la brise, qu'on détruise en elle, le plus profondément possible, toutes les forces vives, qu'on reforme le fond même de l'individu, de façon que les impulsions du dehors ne puissent plus lui parvenir que sous un angle déterminé et ne produire que des excitations harmoniques au milieu. C'est là une œuvre très longue, très difficile, et qui exige une sollicitude constante, car la nature tend continuellement à revenir aux règles normales de la vie. Ah! on a vite fait de critiquer les procédés de la société à l'égard de l'enfant! Quand on examine toutes les circonstances, on est forcé de lui accorder qu'elle est sage. Et qu'on ne vienne pas lui parler au nom de la nature! Elle n'a rien à voir avec la nature. Elle n'a qu'à se conformer à l'ordre artificiel grâce auquel elle s'est constituée et par lequel seul elle est possible.

Ce qui peut arriver de mieux pour nous, c'est que l'évolution préparatrice que nous subissons s'accomplisse le plus rapidement possible; c'est que cesse cet état d'équilibre instable qui fait que nous souffrons tant de la pénurie de lois, de l'inachèvement de l'organisation. Il y a en nous une espèce d'inquiétude; elle nous vient de la survivance de ces impulsions de l'état de nature qui nous restent de notre passé. Nous sentons en nous l'existence d'une vague conscience antérieure qui nous pousse sans cesse à des actes antisociaux et que nous ne savons comment réfréner. Tant que le devoir social ne se sera pas imposé à cette conscience, tant que, héréditairement, l'un n'aura pas détruit l'autre, nous serons malheureux, car il y aura en nous cette angoisse de l'indécision qui est la cause de notre insistance à demander sans cesse de nouvelles lois.

L'évolution sera lente, comme toute évolution, mais le terme déjà en est nettement apparu et il est

certain que tous nos efforts tendent à sa réalisation ; nous sommes entraînés par un mouvement que même la conscience du danger ne pourrait désormais enrayer. L'histoire de la civilisation est, en somme, l'histoire de la loi. Nous y voyons l'homme de plus en plus étroitement étreint par une armature de règles, d'usages, d'ordonnances qui se resserre et se complique sans cesse, qui lui permet de moins en moins d'écarts et finira par ne plus laisser possible que les mouvements absolument nécessaires. Et nous voyons de nos jours, depuis ce dernier siècle surtout, la machine se perfectionner avec une rapidité et une précision merveilleuses. Dès que se présente seulement une apparence de trouble dans le fonctionnement de l'organisme, vite des dispositions sont prises pour y remédier, et l'éventualité de perturbation est écartée pour l'avenir. Et c'est, pour nous, une raison de nous réjouir, car il y aura en nous une incertitude de moins, l'incertitude redoutable d'une liberté qui nous avait été imprudemment laissée !

Il faut donc, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, envisager cette évolution de la société vers l'asservissement complet de l'individu à l'organisme supérieur dans toutes ses conséquences et toute son étendue. Si ce mouvement continue, il faut prévoir que l'homme sera dans la société absolument comme l'abeille dans la ruche. Son activité sera exactement conforme à sa fonction et, de même que l'abeille qui n'a pas conscience de son asservissement, sa seule raison d'être résidera dans l'harmonie aussi parfaite que possible entre ses aspirations et ses devoirs. Il est inutile de vouloir concilier le besoin de liberté qui nous reste du passé avec un tel avenir social ; ces deux choses sont inconciliables. Il faut accepter la formule du socialisme intégral : la société organisme supérieur dont l'homme ne sera qu'une cellule.

Rien, disons-nous, n'indique que le mouvement qui nous emporte puisse être arrêté ; au contraire, il semble répondre à une loi natuıelle. En effet, la lutte de l'humanité contre les forces ambiantes n'a-t-elle pas précisément comme conséquence la constitution de l'organisme où elle sera absorbée ? Ne sont-ce pas

ses victoires mêmes qui ont créé cet ordre qui l'étreint? Ne sont-ce pas les conditions de plus en plus précises, de plus en plus mécaniques de l'activité sociale qui nous régissent? Les aiguilles d'une horloge commandent nos mouvements, règlent nos volontés. Nous allons à tant à l'heure; nous avons à consacrer à chacune de nos occupations, quelles qu'elles soient, autant de minutes, et le tableau de nos jours est si exactement établi que la moindre négligence, le moindre retard peuvent nous amener des difficultés énormes. Les plus calmes, les plus indépendants d'entre nous subissent cette mathématique. Nous sommes esclaves de la machine que nous avons construite et qui nous entraîne dans le mouvement de ses bielles et de ses engrenages. Mais, cette machine, ne devions-nous pas la construire, puisque c'est grâce à elle que nous pourrons nous libérer de la domination de la nature, que nous pouvons utiliser nos conquêtes? Et ces conquêtes, ne devions-nous pas les faire, puisqu'il fallait vivre, puisqu'il fallait lutter, et que nous avons acquis une intelligence qui est notre orgueil et notre tourment?

***

Si tel est l'avenir, il y a lieu de s'en effrayer. Il n'est pas un homme qui, conscient de la signification de l'idéal que certains nous proposent, ne soit épouvanté à l'idée de sa réalisation.

Car où a-t-on vu là une possibilité de bonheur pour l'humanité? Sans désirs, sans besoins, sans souffrance, le bonheur ne peut exister. En dehors des peines et des efforts de la vie, il n'y a qu'un état morne de torpeur qui ne peut être résolu que par l'atrophie de la volonté individuelle ou dans la mort. Il ne peut donc être question de compensation, de la plus minime des compensations; c'est le néant dans toute son étendue. Déjà on constate les effets de la réglementation à outrance sur la personnalité humaine; il n'est personne qui n'ait remarqué cette indolence étrange, cette indifférence profonde qu'apportent à l'accomplissement de leur tâche tous ceux

que la société a assujettis à ses fonctions. Ces hommes font exactement et machinalement ce qu'on exige d'eux en échange du droit à la vie. On s'étonne de leur inertie, on s'indigne de leur manque d'initiative, d'énergie. Rien de plus naturel. En les astreignant à une besogne où ils ne voient plus la raison directe de l'effort, on a enlevé à leur travail tout intérêt; immédiatement toute velléité de recherche s'éteint en eux; ils se contentent de ce que vous leur offrez. Dès lors, que leur importe l'œuvre à laquelle ils collaborent; elle leur donne la sécurité, elle leur fournit la possibilité de végéter; c'est tout ce qu'ils lui demandent. Leur seule préoccupation, désormais, est « de ne pas perdre leur place ». Ces hommes jouissent du bonheur qu'on nous vante, une espèce d'hébètement résigné où sombre peu à peu toute dignité, toute espérance, toute intelligence. Ils sont heureux comme on voudrait nous faire croire qu'on pourra l'être dans l'avenir, lorsque l'asservissement de l'individu à la société sera accompli.

Mais quel sens donner à cette évolution? Que l'homme, être conscient et pensant, voué aux grandes angoisses comme aux grandes félicités de la vie, être qui porte en lui-même sa destinée, pour qui l'existence est toujours belle, si elle est libre, que l'homme soit sacrifié à la constitution de ce mécanisme dont le fonctionnement n'a aucune signification, voilà qui est difficilement compréhensible. La société serait donc semblable à cette communauté d'abeilles qui travaille, qui accumule sans but. Est-ce là un idéal possible? Et, s'il est probable, faut-il en désirer l'accomplissement? Est-ce donc pour cela que tant d'hommes luttent et souffrent? Est-ce vers cet espoir que tant de bras se tendent si avidement?

De telles réflexions sont de nature à modifier singulièrement certains de nos jugements.

Ceux qui nous parlent au nom de la simple logique, de la pensée et des sentiments humains, nous apparaissent généralement comme des êtres anormaux. Ils nous présentent des arguments dont l'originalité nous fait sourire, mais que nous ne considérons plus guère que comme d'agréables motifs à distraction ou

à causerie et que nous nous empressons d'oublier lorsque nous retournons à la vie, à la vraie vie, comme nous disons avec fatuité. Ces hommes nous parlent un langage que nous jugerions criminel s'il n'était convenu de l'accueillir avec l'indulgence dont on use à l'égard des extravagances par trop évidentes. Ils nous inquiètent cependant parfois, comme des êtres d'une autre époque; nous les sentons d'ailleurs, en dehors de la société. Il nous semble qu'ils éveillent en nous des souvenirs, de vieux rêves. Ils nous disent des choses que nous ne comprenons qu'avec notre être d'autrefois, qui sont comme un écho des milieux de jadis. Et nous les comprenons et nous les aimons lorsque nous nous abandonnons au charme de leur parole lointaine. Nous sourions avec tristesse aux songes qu'ils évoquent, à un passé dont parfois la mélancolie nous hante.

Ce passé, c'est notre avenir perdu; ce sont nos désirs, nos aspirations de jeunesse, tout ce que nous avons troqué contre un bonheur calme et régulier, un bonheur illusoire. C'est tout ce que nous aurions pu être, hommes de liberté, d'action fière et noble, êtres de toutes les possibilités, et que nous ne sommes pas devenus, esclaves d'une civilisation mesquine et bourgeoise. Écoutons-les donc, parce qu'eux seuls peuvent nous sauver encore de la domination qui nous étreint. Ecoutons-les et proclamons leur pensée qui est une pensée de délivrance; écoutons-les et essayons de résister à tant de causes qui nous annihilent peu à peu. Apprenons à nous défier de l'apparence dont on nous tente et, peut-être, sera-t-il temps encore pour la repousser.

Il est des idées, il est des actes que nous avons appris à condamner, parce que la morale sociale s'est imposée à notre conscience et nous empêche de voir et de comprendre ce qui est grand et beau dans l'humanité. Il est des hommes que la société poursuit d'une implacable réprobation. Ce sont les révoltés, ce sont les enthousiastes, ce sont tous ceux qui, ne fût-ce qu'à un moment de leur existence, brisent les liens qui les entravent, qui s'élancent vers un idéal ou vers un rêve; ceux qui troublent l'ordre

sacré de la société, y jettent tout à coup un cri de passion ou de liberté. Quelle que soit la raison de leur acte, si haut soit le but où ils tendent, si fier, si beau, si désespéré soit l'effort de leur énergie insurgée contre la formidable loi qui les écrase, ils doivent être réprouvés, car ils enfreignent la mystérieuse, l'impassible volonté qui régit notre vie. Nous devons les haïr, nous devons haïr tout ce qui est hors du va-et-vient de la machine qui s'est asservi notre être ; et cependant nous les aimons malgré tout, nous les suivons avec sympathie. Ce n'est pas de la pitié que nous éprouvons, quand nous voyons qu'ils vont tomber, c'est de l'admiration et presque de l'envie.

Pourquoi? Parce qu'eux aussi répondent à des regrets de notre nature, parce qu'ils tentent ce que nous n'osons ou ne pouvons, parce que nous sentons qu'eux seuls sont dans le vrai et qu'ils ont bien fait de s'échapper du calme bonheur qui les étouffait.

Nous venons de voir au nom de quel avenir on condamne ceux qui se sont laissés aller à leurs aspirations, aux impulsions de leur cœur ou de leur pensée, qui ont affirmé leur dignité d'homme, qui ont écouté leur devoir d'individu. Je sais bien ce qu'on peut répondre. Mais je sais aussi que les avantages de la vie sociale dont on se targue si haut ne donnent le bonheur à personne, parce que ces avantages, vulgaires, banals et matériels, sont payés de l'abandon de toute liberté, excluent toutes possibilités de chimères et d'élan, et parce que le bonheur n'est fait que d'élans et de chimères. Il n'y a que les âmes où toute fierté est abolie qui n'aient senti jamais combien est douloureux le sacrifice du devoir humain, qui n'aient hésité jamais entre l'espérance et la résignation, qui n'aient bravé jamais la réprobation dont on accable ceux qui osent vivre leurs désirs... les âmes formées selon l'idéal social. Gardons à ceux qui nous rappellent un autre idéal, à ceux qui, consciemment ou inconsciemment, retardent l'asservissement de l'individu, toute notre sympathie et toute notre admiration.

J.-F. ELSLANDER.

ÉTUDIANTS RUSSES

(Suite et fin.)

ACTE TROISIÈME

Une cellule dans une prison.

SERGE, VERA.

VÉRA.

Dis-moi, Serge, tu n'as pas avoué?

SERGE.

Mais non! Je t'affirme qu'on ne nous a pas interrogés.

VÉRA.

Dis-tu la vérité?

SERGE.

Je te le jure. Mais toi, Véra, tu as été interrogée. Et je devine... oui, tu as voulus nous sauver, tu as assumé des responsabilités qui ne t'incombaient pas.

VÉRA.

J'ai fait mon devoir.

SERGE.

Ah! comme toujours, tu as été généreuse. Malheureuse fille! tu t'es perdue.

VÉRA.

C'est possible.

SERGE.

Mais parle donc! Qu'as-tu dit? Quels horribles aveux as-tu faits?

VÉRA.

Qu'importe? Que vaut une pauvre fille comme moi? Egor et toi, vous êtes précieux entre tous à la jeunesse russe... Si tu veux le savoir, je me suis reconnue coupable d'un grand complot, où je vous ai entraînés.

SERGE.

Oh! Véra! Nous protesterons.

VÉRA.

On ne vous croira pas. Serge, ne m'enlève pas ma joie! Rien ne me fut plus doux que ce sacrifice.

SERGE.

Peut-être as-tu bien fait, sœur, d'innocenter Egor. Mais tu devais me laisser ma part de la charge...

VÉRA.

Pourquoi donc, mon bon Serge? Egor m'est plus cher que la vie. Et toi... il y a peu de temps encore, je te croyais léger, volage, insignifiant; mais j'ai vu ton courage, ton dévouement si simple et si joyeux; j'ai appris à t'aimer, Serge, mon frère.

SERGE.

Et moi, je t'ai aimée dès le premier moment, Véra! Oh! comme une sœur, à cause d'Egor. Si ce n'eût été Egor, ces derniers jours surtout!... comment te dire cela? Je souhaitais sans cesse entendre ta voix, rencontrer ton regard, prendre ta main dans la mienne. Mon cœur était étrangement troublé. J'étais fou. O Véra, pardonne-moi. Plutôt que de vous offenser dans votre amour, Egor et toi, je me serais tué, crois-le bien, Véra! J'ai fait un grand effort pour maîtriser mon cœur, et j'ai réussi... tu n'as rien aperçu, n'est-ce pas? Egor non plus?... Tout va bien, je t'assure.

VÉRA.

Mon pauvre frérot! Que tu as dû souffrir!

SERGE.

Tais-toi! Si tu me plains, je faiblirai. O Véra, je voudrais que mon cœur fût grand comme le tien dans notre amour pour le peuple Russe... et pour Egor... et que tu le saches, et que tu m'approuves avec un fraternel sourire. Mais je suis d'une nature trop peu élevée, tandis que toi... toi et Egor...

VÉRA.

Laissons cela, mon pauvre Serge. Tu perds la tête. Parlons d'Egor, veux-tu?

SERGE.

Si tu le désires.

VÉRA.

Eh bien, il me paraît singulièrement changé. Quelle inquiétude le travaille? Le sais-tu?

SERGE.

Certes, il n'est plus le même. Dans ce maudit entretien avec le Conseiller Raguine...

VÉRA.

Parle... tu me remplis de crainte.

SERGE.

Que crains-tu?

VERA.

Je ne sais. Es-tu bien sûr qu'Egor... à mon tour, je crains de parler.

SERGE.

Que veux-tu dire?

VÉRA.

Rien. Dans votre entretien avec Raguine, disais-tu...

SERGE.

Ah! Véra, restons francs l'un vis-à-vis de l'autre. Dis-moi nettement ce que tu veux savoir.

VÉRA.

Eh bien! Raguine a-t-il parlé de sa fille? Par notre amitié, Serge, dis-moi la vérité.

SERGE.

Oh! tu peux être tranquille. Personne n'a parlé d'elle, du moins quand j'étais là.

VÉRA.

Mais après ton départ?... Pourquoi cet entretien

mystérieux? Quels sont ces secrets que tu ne devais pas entendre?

SERGE.

Je l'ignore.

VÉRA.

Moi, je le devine, hélas! Egor ne t'a pas ouvert toute son âme; il te cache quelque chose... Pourquoi, s'il n'aime pas sa cousine? Il l'aime, Serge, il l'aime, il nous a trompés tous deux!

SERGE.

Non, Véra. Je connais assez le cœur d'Egor, il m'a fait assez de confidences pour que je sois certain de ses sentiments. Tout ce que je t'ai dit touchant sa cousine et son mariage virginal est l'exacte vérité. Plût au ciel, que dans son entretien secret avec Raguine, Egor n'eût parlé que d'Olga!

VÉRA.

Pourquoi donc, cruel?

SERGE.

N'est-elle pas sa femme? N'éprouve-t-il pas pour elle la pitié la plus délicate? Il est bien naturel qu'avant de comparaître devant les juges, et de se voir retranché pour toujours, peut-être, du monde des vivants, Egor ait confié, au père de cette infortunée, un message de réconfort et de consolation.

VÉRA.

Tu cherches à tromper mes douloureux soupçons.

SERGE.

Je te dis sincèrement ma pensée, je te le jure.

VÉRA.

Mais la conduite d'Egor...

SERGE.

Hélas !

VÉRA.

Toi aussi tu crains quelque chose.

SERGE.

Ne me le demande pas, Véra.

VÉRA.

Soyons francs, disais-tu tout à l'heure. Ce qui se passe ici n'est pas naturel ; tu l'as remarqué comme moi, ne le nie pas ! Tu partages mon inquiétude.

SERGE.

Moi ? Mais que faut-il craindre ? Qu'y a-t-il ?

VÉRA.

Il y a qu'au lieu de nous traîter avec la brutalité que subissent d'habitude les prisonniers politiques, on nous prodigue les égards les plus étranges. Internés hier au soir dans cette prison, nous n'avons été enfermés dans nos cellules que durant la nuit. Depuis ce matin, nous circulons à notre gré dans ce pavillon. Nos gardiens ont disparu des corridors. Il y a des factionnaires au dehors, et c'est tout. — Cela ne te semble pas étonnant ?

SERGE.

Très étonnant, Véra.

VÉRA.

Et même... suspect?

SERGE.

Véra, quelle est ta pensée?

VÉRA.

Je n'ose me le demander à moi-même. Et pourtant, tout cela est la suite de l'entretien secret d'Égor avec Raguine. Qu'ont-ils donc pu se dire?

SERGE.

Ah! Véra, je donnerais mon sang pour le savoir.

VÉRA.

Tu vois bien que tu es, comme moi, rempli d'inquiétude.

SERGE.

Véra, il vaut mieux ne pas sonder ce mystère. Dieu sait quels injustes soupçons pourraient naître dans nos cœurs.

VÉRA.

N'en as-tu conçu aucun, Serge?

SERGE.

Si, je l'avoue. Mais il n'a duré qu'un moment. Les loyales affirmations d'Egor l'ont dissipé.

VÉRA.

Tu craignais donc qu'Egor...

SERGE.

Véra !

VÉRA.

... n'eût été séduit par Raguine?

SERGE.

Tais-toi, tu me fais mal.

VÉRA.

Et moi? Crois-tu que je n'aie point souffert? Avant de venir te trouver ici, j'ai songé désespérément à ces choses en versant des torrents de larmes, car mon amour était sans force devant mes soupçons.

SERGE.

Véra, Véra, tais-toi !

VÉRA.

Enfin, as-tu écouté Raguine, toi?

SERGE.

Mais... oui.

VÉRA.

Et après l'avoir entendu, eusses-tu voulu lui parler en secret?

SERGE.

Non, mille fois non!

VÉRA.

Je le savais bien, mon bon Serge. Ton âme est droite et ardente comme une flamme pure. Elle ne s'enveloppe point de fumée.

SERGE.

Ah ! tu n'aimes plus Egor !

VÉRA.

Hélas ! que n'est-il semblable à toi !

SERGE.

Véra ! (*On frappe à la porte. Un gardien entre.*)

LE GARDIEN.

Véra Pétrowna, veuillez vous retirer dans votre cellule.

VÉRA.

C'est bien. Vous avez frappé avant d'entrer.

LE GARDIEN.

Oui.

VÉRA.

Dans une prison !

LE GARDIEN.

J'ai des ordres.

VÉRA.

Qu'en dis-tu, Serge ? Est-ce assez étrange ?

SERGE.

Très étrange ! (*Véra sort avec le gardien.*) Très étrange ! (*Entre Egor.*)

SCÈNE II

SERGE. — EGOR.

SERGE.

N'as-tu pas rencontré le gardien qui ramène Véra dans sa cellule?

EGOR.

J'ai à te parler à toi seul. J'irai ensuite trouver Véra.

SERGE.

Alors, c'est toi qui...

EGOR.

Oui, j'ai donné l'ordre.

SERGE.

Tu as donné l'ordre! Egor, d'où te vient ce pouvoir? Est-ce Raguine? Parle, par pitié! Si tu savais quelle angoisse!...

EGOR.

Je t'expliquerai cela tout à l'heure, mon bon Serge, de la façon la plus simple et la plus naturelle du monde. Mais je veux te dire une chose très grave, et j'ai peur que tu ne me comprennes pas bien.

SERGE.

J'écoute.

EGOR.

Une question d'abord, qui éclaircira beaucoup de choses. Que penses-tu de l'idée du Conseiller Raguine?

SERGE.

Ah! nous y voilà! quelle idée?

EGOR.

Ne t'en souviens-tu pas? « Puisque le peuple russe, disait-il, possède seul le christianisme véritable qui le destine à sauver le monde, il faut faire crédit à la Russie officielle, lui donner le loisir de s'agrandir, d'étendre son territoire, d'établir sa domination sur le Vieux-Monde tout entier, l'Asie, puis l'Europe, avant d'accorder une libre expansion aux sentiments élevés qui doivent régénérer... »

SERGE.

Abomination! Ce n'est pas le peuple russe qui profitera de cette politique monstrueuse. Si la Russie absorbe l'Asie, elle ne fera que lui donner des chefs qui conduiront ses hordes barbares à la conquête de l'Occident. Les Mongols, les Tartares, les Persans, les Jaunes, les Indiens, tous attendent leur heure et un nouveau Gengis-Khan pour se ruer sur l'Europe. C'est le Tzar qui sera ce chef. Quand nous aurons conquis l'Asie, tous ces barbares, revêtus de l'uniforme russe, armés et organisés par nous, se jetteront sur l'Allemagne, sur l'Autriche, sur l'Occident tout entier, finalement annexé ou réduit en vasselage jusqu'aux rivages de l'Atlantique, tandis que nous-mêmes, noyés sous les flots des peuples d'Asie, nous ne pourrons obtenir, du gouvernement de ces masses, les progrès auxquels nous aspirons et que nous préparons à ruiner dans l'Occident. Voilà le destin que cette politique nous ménage. Ah! ce n'est pas ainsi que je rêvais l'avenir de la Russie!

EGOR.

J'ai foi dans la Russie de Tolstoï, dans les vertus douces et profondes du peuple russe. D'ailleurs, il faut

choisir : ou la suprématie, en Europe, de l'Occident, rongé par la corruption intellectuelle et inclinant déjà vers la décadence, ou la domination de notre peuple, jeune et plein de foi... La civilisation, il la refera plus belle et plus saine...

SERGE.

Ah! Raguine t'a ensorcelé!

EGOR.

Il a dissipé mes doutes.

SERGE.

Il a obscurci ton intelligence. Que sommes-nous donc, nous autres Russes, pour oser orgueilleusement prétendre à une si redoutable suprématie? Nous sentons trop et nous avons trop peu de volonté. Nous subissons le despotisme parce que nous sommes incapables de nous dominer nous-mêmes. Nous sommes semblables à des femmes voluptueuses, capricieuses et violentes : nous nous emportons en discours chimériques, et tout à coup, un grand dégoût nous prend du monde et de nous-mêmes. C'est la maladie russe. Ce dégoût s'est emparé de toi, voilà pourquoi tu nous abandonnes et tu renies la liberté, qu'hier encore, tu aimais plus que tout au monde. C'est la faiblesse morbide des Slaves qui a retourné ton cœur. Moi-même, si je ne t'imite point, c'est peut-être parce que je suis plus jeune et plus vigoureux. Sais-je ce que je ferai demain? Mais je me tuerai plutôt que de renier la liberté, si je sens le mal russe envahir ma poitrine.

EGOR.

Toutes ces pensées, je les connais. Mais je ne me tuerai pas, mon frère, parce que la vertu russe, l'ivresse du sacrifice est entrée dans mon cœur...

SERGE.

Les meilleurs des nôtres la connaissent aussi, l'ivresse du sacrifice, mais ils ne se sacrifient point pour aider les tyrans à opprimer le peuple.

EGOR.

Nous ne pouvons plus nous comprendre. Sache donc que mon parti est pris. Je déteste, comme absurdes et coupables, mes erreurs révolutionnaires.

SERGE.

Egor, tu es fou !

EGOR.

Et dans ma cellule, j'écris ma confession. Afin qu'elle touche le cœur de la jeunesse, je refuse toute grâce, toute indulgence ; j'irai, dans les mines de la Sibérie, expier volontairement ma faute. J'offrirai mes souffrances au peuple russe, pour ramener à la sainte Russie nos frères égarés, — toi le premier, mon bon Serge, que je n'ai jamais plus tendrement aimé.

SERGE.

Tu écris tout cela ?

EGOR.

Oui. J'aurai bientôt achevé ce travail. Je te le lirai tout à l'heure. Puis, je le remettrai au conseiller Raguine, qui le fera publier. Il sait tout et il servira mes desseins fidèlement.

SERGE.

Mais c'est de la démence ! Egor, Egor, écoute-moi ! Sais-tu que tu te déshonores ? Sais-tu que tu trahis

la jeunesse russe et notre sainte cause, celle du peuple russe tout entier, courbé sous le fouet, maintenu dans l'esclavage et l'hébétude, et qui n'a que nous, entends-tu bien, nous seuls pour le sauver? C'est horrible ce que tu veux faire. Il n'y a pas de crime plus monstrueux que de briser l'aspiration d'un peuple vers le progrès et la liberté. Ah! tu ne sais ce que tu fais. Tu es fou! Tu es fou!... Ta merveilleuse intelligence s'éteint, comme une lampe brisée!

EGOR.

Jamais je n'ai été plus maître de ma tête et de mon cœur.

SERGE.

Alors, sois maudit, misérable! Je te renie. Tu n'es plus mon frère.

EGOR.

Serge, frère bien aimé!

SERGE.

Je crache sur toi! Va-t'en! Laisse-moi!... Laisse-moi pleurer, car mon cœur se brise. Va-t'en, te dis-je!

EGOR.

Je te quitte, mon pauvre frère. Tu te calmeras. Tu comprendras mieux... Rappelle-toi notre enfance. Nous étions seuls à nous aimer sur la terre.

SERGE.

Va-t'en! Va-t'en!

EGOR.

Je sors. Je vais informer Véra de ma résolution. Elle aussi, elle a le droit de savoir...

SERGE.

Hors d'ici, méprisable traître!

EGOR.

Pauvre enfant ! Que tu dois souffrir! (*Il sort.*)

SCÈNE III

SERGE (*seul*).

Non, je n'ai plus de frère. Mon frère véritable était un apôtre de lumière ; son cœur ne battait que pour la vérité et la liberté. Depuis mon enfance, il guidait mes pensées. Je le suivais comme un bon ange. C'est un traître! Le plus monstrueux des traîtres !

Ce que n'ont pu faire, ni les policiers, ni les professeurs de servitude, ni les geôliers de la Sibérie, corrompre le cœur des plus généreux jeunes hommes, il va le faire, lui, Egor Stépanovitch Raguine. Ignominie et lâcheté! Et c'est mon frère Egor! Mon frère Egor! Le misérable! Le même sang coule dans nos veines, et il va détruire le seul espoir de ce pauvre peuple russe abruti d'alcool, vautré aux pieds des fétiches, et foulé par les bottes des cosaques. Un empoisonneur! Il empoisonne la pitié! Il trempe sa trahison dans le sacrifice et les souffrances qui attendriront les âmes russes. Judas! Judas!... Mais non, les Judas se font payer, et lui, il se voue délibérément au bagne. Ce n'est qu'un fou, un misérable fou, que je n'ai pas même le droit d'insulter. Je ne puis que pleurer, hélas ! des larmes de douleur et de honte...

SCÈNE IV.

SERGE. — VÉRA.

VÉRA.

Serge ! Serge Stépanovitch ! Egor vient de...

SERGE.

Hélas ! je sais tout.

VÉRA.

Il me quitte, pour aller dans sa cellule, achever son abominable écrit. Quand il aura fini, il viendra ici, nous en donner lecture. C'est un infâme.

SERGE.

Un aliéné, Véra ; il faut peut-être le plaindre.

VÉRA.

Je le hais. Ce qu'il fait est ignoble. Ne le comprends-tu pas ?

SERGE.

Tu vois que je pleure.

VÉRA.

Comme il nous a trompés ! La séduction que la Bible attribue au Maudit, il la possédait, il l'a exercée sur nos âmes, et nous voilà précipités au plus profond des douleurs.

SERGE.

Ma pauvre Véra !

VÉRA.

Oui, plains-moi. Mon cœur se fend. Découvrir, dans l'être aimé, un traître abject, peut-on imaginer une peine plus affreuse?

SERGE.

Ma douleur est semblable à la tienne. Mais pourquoi l'insulter? Il n'est pas vénal. S'il trahit, c'est par une aberration de son esprit malade. Il est fou, te dis-je.

VÉRA.

Il aime Olga, la fille du conseiller Raguine, ce fidèle serviteur du Tzar. — C'est pour elle qu'il trahit.

SERGE.

Non, Véra, ne crois pas cela.

VÉRA.

Moi, j'en suis sûre.

SERGE.

Ne mêle point une jalousie de femme à cette triste aventure. L'amour d'Olga n'est pour rien dans la folie d'Egor. Je le connais bien. C'est son tempérament mystique qui a fait tout le mal.

VÉRA.

Et cela te suffit? Tu expliques sa trahison par son caractère, et tu es satisfait?

SERGE.

Tu ne vois donc pas que mes yeux sont pleins de larmes et que la fièvre fait trembler tous mes membres? O Véra! Je voudrais mourir!

VÉRA.

Ce n'est pas toi qui devrais mourir, Serge.

SERGE.

Et qui donc?

VÉRA.

Ce serait un grand bonheur pour nos frères et pour nous, le plus grand bonheur qui pût nous échoir dans cette heure amère, si...

SERGE.

Achève !

VÉRA.

Si Egor pouvait mourir.

SERGE.

Oh !

VÉRA.

Oui, c'est affreux à penser, et pourtant rien n'est plus vrai.

SERGE.

Si Egor pouvait mourir!

VÉRA.

Si la mort pouvait le frapper en ce moment, dans sa cellule, à la table où il écrit cette confession infâme qui doit dévoyer tant de jeunes cœurs; si la mort pouvait lui arracher la plume de la main et le faire rouler, à jamais inerte, sur le carreau; si elle pouvait rompre un vaisseau dans sa poitrine ou faire éclater son cerveau sous un afflux de sang, — pour nous, Serge, ce serait la délivrance du plus honteux cauchemar qui nous ait jamais menacés, et lui, il échapperait au crime qu'il va commettre.

SERGE.

Tu as raison. Moi qui l'ai tant aimé, je serais heureux de le voir étendu sans vie à mes pieds.

VÉRA.

Je ne l'ai pas moins aimé que toi. Et à présent, je donnerais ma vie pour le voir râler et agoniser ici, sur ce carreau. Ce hideux spectacle me paierait de toutes mes souffrances passées. — Il passerait, en satisfaction, les plus belles heures d'amour que j'ai goûtées dans ses bras.

SERGE.

Tu me fais frémir.

VÉRA.

Ah ! si la pensée pouvait tuer !...

SERGE.

Prends garde, Véra, ce serait un crime.

VÉRA.

Ou un acte de vertu. Crois-tu donc que ce ne serait pas, pour moi, le plus cruel des sacrifices ? — Mais regarde ! Egor revient avec ses funestes papiers. — (*Entre Egor.*)

SCÈNE V

SERGE. — VÉRA. — ÉGOR.

EGOR.

Voici l'écrit dont je vous ai parlé. Je vais vous le lire.

SERGE.

Epargne-nous cette infamie.

VÉRA.

Ces feuillets, c'est toute ta confession?

EGOR.

Oui.

VÉRA.

Qu'en vas-tu faire?

EGOR.

Je les remettrai tout à l'heure au conseiller Raguine, qui les fera imprimer et distribuer à la jeunesse.

VÉRA.

Tu te trompes. (*Elle lui arrache les feuillets.*)

EGOR.

Rends-moi ces papiers, Véra.

VÉRA.

Laisse-moi.

EGOR.

Je te l'ordonne.

SERGE.

Laisse donc Véra! Elle t'empêche de commettre un crime.

VÉRA.

Tiens! ils sont déchirés, tes feuillets; tu peux en ramasser les débris.

EGOR.

Je puis les récrire. Et, cette fois, je ne les exposerai

plus à vos fureurs. Adieu! je vais dire au gardien qu'on ferme nos cellules.

VÉRA.

Tu ne feras pas ce que tu dis.

EGOR.

Je vais le faire sur l'heure.

SERGE.

Arrête! Egor! Tu m'aimes, dis-tu, du moins tu m'as aimé. Eh bien, vois : je tombe à tes genoux. Ecoute moi! Rentre en toi-même. Comprends ce que tu veux faire, et renonce, je t'en conjure, à ton odieux dessein.

EGOR.

Dieu! qu'il me faut de courage!

VÉRA.

Au nom de notre amour, Egor! (*Signe de refus d'Egor.*) Cœur de marbre! tu n'as jamais aimé!

EGOR.

Hélas!

VÉRA.

Au nom de ta mère, enfin!... tu pleures! tu te rends?

EGOR.

Non, Véra; non, mon frère! Je ne peux retenir mes larmes, mais mon âme est ferme. Je ferai ce que je dois faire.

VÉRA.

Tu ne l'emporteras pas, pourtant.

SERGE (*se plaçant entre lui et la porte.*)

Tu ne sortiras pas d'ici que tu n'aies juré...

VÉRA.

Plus bas, Serge! On pourrait t'entendre.

EGOR (*plus haut*).

Laisse-moi passer, Serge.

VÉRA (*lui mettant la main sur la bouche*).

Tais-toi!

SERGE.

Jure donc! (*Egor fait un signe négatif*). Jure, te dis-je!

EGOR (*repoussant la main de Véra*).

Jamais!

VÉRA (*lui serrant son mouchoir sur la bouche*).

Serge, il est fou!... il va trahir!... fais ton devoir!

SERGE (*retenant les mains d'Egor*).

Que veux-tu dire?

VÉRA.

Il vaut mieux qu'il meure. Agis!

SERGE.

Véra!

VÉRA.

Je te l'ordonne au nom de nos frères, au nom de la Russie souffrante, humiliée et outragée. Cet homme doit mourir.

SERGE.

Mais comment?

VÉRA.

Etouffe-le! hâte-toi! Je l'empêche de crier.

SERGE.

Oui. Qu'il meure!... Il le faut! il le faut!

VÉRA.

Hâte-toi donc!

SERGE.

Il résiste encore.

VÉRA.

Appuie plus fort.

SERGE.

Tu es terrible. Mes forces sont à bout.

VÉRA.

Appuie donc!... C'est fini... Je crois qu'il ne respire plus.

SERGE.

Mon frère!... Mort!... Ah! Véra, qu'avons-nous fait?

VÉRA.

Notre devoir, Serge.

SERGE.

Egor!... Ce n'est plus qu'un cadavre. Horreur! horreur! Je me fais horreur!... Regarde, Véra, son bras a remué.

VÉRA.

Illusion. Il est immobile. Il est bien mort.

SERGE.

Ces mains-là l'ont tué. Comment ai-je pu le faire,

Véra? Je l'aimais mille fois plus que la vie. Es-tu insensible? Non, tu pleures. Que n'ai-je pu mourir à sa place! Regarde-le, Véra! qu'il est beau! Quel noble visage! Et c'est moi qui l'ai tué! Oh! oh! oh! Il faisait trop de rêves. Ses pensées étaient trop capricieuses. C'était un poète, Véra, un poète égaré dans un âge de fer. Tu vois ses boucles blondes? Quand j'étais enfant, je les roulais sur mes doigts et il riait. Sa bouche était si fraîche! Je l'ai tué! Et tu es là à me regarder sans rien dire. Je te fais horreur, n'est-ce pas? Oui, éloigne-toi! Détourne-toi d'un fratricide!

VÉRA.

Pauvre ami, comme tu l'aimais!

SERGE.

Vois! ses yeux me regardent comme s'il vivait encore.

VÉRA.

Calme-toi. Tu as fait ton devoir.

SERGE.

Mon devoir! oh!

VÉRA.

Le salut du peuple russe exigeait cette victime. Songe aux victimes innombrables des réactionnaires.

SERGE.

C'était mon frère! Et je l'ai tué!

VÉRA.

Serge, c'est toi qui souffres.

SERGE (*éclatant en sanglots*).

Je l'ai tué. Je l'ai tué, te dis-je (*il ouvre la porte et se met à crier*) J'ai tué mon frère! J'ai tué mon frère!

VÉRA.

Serge, tu deviens fou !

SERGE (*criant*).

Je suis un misérable ! Tuez-moi ! Tuez-moi ! J'ai tué mon frère ! (*Entrent précipitamment le gardien, l'employé, puis Raguine et le directeur de la prison.*)

SERGE (*accablé et sanglotant encore*).

Je l'ai tué. Il était si bon et si beau ! Mais il trahissait. (*Le gardien et l'employé lui passent les menottes.*)

LE DIRECTEUR (*à Véra*).

C'est votre œuvre, cela !

VÉRA (*montrant Raguine*).

Voilà l'assassin.

RAGUINE (*agenouillé près du cadavre*).

O Dieu tout-puissant, reçois ce noble enfant dans ton sein. Il est mort pour son pays. Et pardonne à la Russie, où les frères tuent leurs frères.

VÉRA.

Serge, regarde cet homme ! C'est à cause de lui et de ses pareils que les frères tuent leurs frères.

SERGE.

O Véra, nous sommes tous coupables.

IWAN GILKIN.

FIN.



A. Vermeylen :

Les lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830.

(Extrait de *La Nation belge*. Conférence jubilaire faite à l'Exposition de Liége en 1905.)

Parallèlement au beau mouvement littéraire d'expression française dont les plus illustres représentants sont arrivés par leur talent et la valeur incontestable de leurs œuvres à s'imposer à l'attention du public, il existe dans la partie flamande de la Belgique une autre littérature tout aussi riche et intéressante, par la beauté de la forme autant que par les idées et les sentiments qu'elle exprime. Aussi ceux qui ont suivi dans les dernières années les publications des écrivains de langue flamande regrettent-ils très vivement que la bourgeoisie francisée des grandes villes se borne trop souvent à la seule lecture des œuvres à succès venues de Paris.

Sans doute un certain flamingantisme a-t-il contribué à éloigner les gens cultivés et de bonne volonté ; il est parfaitement ridicule de célébrer la bataille des Éperons d'Or et de déclamer contre la France ; il est dangereux d'adhérer au pangermanisme, et quand des politicailleurs peu honorables détournent le mouvement flamand à leur profit, on est naturellement dégoûté. Mais on aurait tort de juger d'après ces manifestations extérieures ce qu'est véritablement la conscience de la Flandre dans sa littérature Du reste M. Vermeylen, qui sera notre guide en ceci, a fait justice, il y a onze ans déjà, du flamingantisme braillard (Voir *Verzamelde opstellen*, Bussum, éditeur Van Dishoeck, p. 35 et suiv.).

Cela dit, il est incontestable que le développement parallèle de deux littératures est une des caractéristiques essentielles de la Belgique en même temps qu'un avantage évident pour la culture de demain. Il serait souhaitable que tous les gens instruits du pays pussent lire également le flamand et le français. Notez bien, comme l'a démontré M. Vermeylen, que

les Flamands du mouvement artistique et littéraire ne se désintéressent nullement de ce qui se fait en France, en Allemagne, en Angleterre. Ils se rattachent à la culture européenne, mais veulent la réfléchir selon leur tempérament, être eux-mêmes et non des imitateurs. Culture humaine transformée par une individualité solide et originale, tel est leur programme. Ils ont raison dès lors de défendre leur langue, s'il est vrai que la forme, comme le disait W. Pater dans son livre sur Platon, est la manière personnelle dont tout homme qui pense s'approprie les idées et les fait siennes. Aussi le progrès n'est-il pas de pousser la bourgeoisie flamande à se franciser de plus en plus : elle n'arriverait qu'à parler mal une langue qui n'est pas la sienne et à perdre, avec son moyen d'expression originaire, toute véritable originalité de pensée. Le désavantage n'est pas pour ceux qui cultivent la langue flamande, mais pour les autres.

Ceux qui voudraient échapper à l'amoindrissement d'eux-mêmes et, après s'être tenus trop éloignés de ce qui se fait autour d'eux, désireraient réparer leur erreur, trouveront dans la brochure de M. Vermeylen — dont nous donnons l'analyse, — d'utiles indications que nous compléterons ici par quelques renseignements pratiques.

M. A. Vermeylen est professeur d'histoire de la littérature flamande et d'histoire de l'art à l'Université de Bruxelles. Très apprécié par ses auditeurs, il est connu non seulement en Flandre et en Hollande, mais encore à l'étranger ; on s'est proposé récemment de traduire en allemand son dernier écrit, « Le Juif errant, » une de ces œuvres psychologiques et lyriques à la fois, prenant la forme d'une épopée pittoresque ; le Zarathustra de Nietzsche est un des types du genre. Il a dirigé pendant plusieurs années la revue du jeune mouvement flamand : ce fut d'abord *Van nu en straks,* dont la première série, éditée avec grand luxe, est introuvable aujourd'hui ; *Van nu en straks* a été remplacé il y a quatre ans par *Vlaanderen* qui en continue les traditions (éditeur : Van Dishoeck à Bussum, Hollande). Il faut, pour se faire une idée de l'importance de ce mouvement, lire la série de manifestes, d'analyses et d'articles de combat dus à M. Vermeylen : on les trouvera réunis en deux beaux volumes, édités par le même Van Dishoeck à Bussum. M. Vermeylen est donc qualifié mieux que personne pour parler de la littérature flamande.

Dans sa conférence de Liége, après avoir montré la longue

lutte que la langue flamande dut opposer aux causes destructrices et avoir conclu de son triomphe à sa justification et à sa vitalité, M. Vermeylen nous parle du développement de la littérature néerlandaise en Belgique depuis 1830. Parmi plusieurs noms bien connus se détache celui de H. Conscience, devenu populaire en Flandre et célèbre en Europe. On suit avec un vif intérêt l'évolution de la poésie flamande pour aboutir aux contemporains, qui nous intéressent le plus : dans les 35 dernières années, deux grands poètes s'imposent à l'attention : Albrecht Rodenbach et Guido Gezelle (De Rodenbach, une anthologie très recommandable a été publiée chez l'éditeur Veen; les poèmes -- complets — ont paru chez De Meester à Roulers; du drame Gudrun il existe une édition de luxe parue chez Van Looy à Amsterdam).

Leur œuvre est caractérisée avec beaucoup de précision. Pour les poèmes de Gezelle : « Dans l'ordre de la nature, nul » n'a rendu de façon aussi originale et aussi juste les mille » mouvements et demi-teintes imperceptibles des choses et des » êtres; dans l'ordre des sentiments, il a baigné les remous de » l'émotion d'une musicalité et d'une lucide clarté d'âme qui » est le sublime dans la simplicité. Et au point de vue de la » forme, cet homme, dont tous les sens étaient affinés à tel » point que chez lui, si l'on peut dire, la sensation est de la » pensée, sut se créer une langue poétique d'une diversité, » d'une force, d'une souplesse aérienne, qu'on ne soupçonnait » pas avant lui. » Voici l'appréciation de l'art de Gezelle dans ses dernières années : « Comme forme originale, spontanée, » élastique, infiniment nuancée, comme plastique de sons et » vie du rythme, il me semble bien que l'art ne puisse aller » au delà. » (On trouvera un excellent choix d'œuvres de Gezelle, en un volume, édité chez Veen à Amsterdam et à la librairie néerlandaise de Smeding à Anvers; ce choix suffit pour qu'on puisse se faire une idée précise de l'art de Gezelle.)

Rodenbach, d'autre part, mort à 24 ans, en 1881, laisse, nous dit M. Vermeylen, des poèmes et un drame en vers, Gudrun. « Son rêve était de déployer sur la scène de grandes » évocations d'un passé héroïque, où s'entrechoquent les passions et les aspirations d'une humanité. Le théâtre flamand » n'avait jamais retenti de pareils accents. Certes, cette Gudrun » est l'œuvre d'un talent en formation, sa technique n'a pas » toujours la solidité requise. Rodenbach le sentait et s'était

» mis à retravailler son drame : la maladie vint l'arrêter après » les deux premiers actes. Telle quelle, la pièce en impose par » des qualités supérieures de poésie forte, pure et directe. » M. Vermeylen ajoute des exemples traduits l'un de Gudrun, l'autre des poèmes de Rodenbach.

Il nous parle ensuite de Weustenraad, Verriest, Ant. Bergman, Virginie Loveling, Isidore Teirlinck, Raymond Styns, Antheunis, Victor de la Montagne, Pol de Mont, pour arriver à la pléïade de *Van nu en straks* et de *Vlaanderen* : Prosper Van Langendonck, « l'un des maîtres les plus respectés et les » plus aimés, qui, par la critique et par l'exemple, sut rat- » tacher le mouvement poétique à la saine tradition de Gezelle » et de Rodenbach, » Buysse, Hegenscheidt, dont le beau drame Starkadd, représenté au théâtre flamand de Bruxelles et en Hollande par le célèbre tragédien Bouwmeester, est encore présent au souvenir enthousiaste de ceux qui l'ont entendu. Les nouvelles de Streuvels, traduites déjà en plusieurs langues, commencent à pénétrer même chez un public réfractaire. De Bom, Herman Teirlinck, Vermeersch, complètent la série remarquable des romanciers bien personnels, qui méritent d'être lus; viennent ensuite les poètes Van de Woestyne, René de Clercq, Victor de Meyere, César Gezelle et bien d'autres. M. Vermeylen, après cette glorieuse énumération, a le droit de conclure : « Les dernières traces de rhétorique ont disparu, il » n'est plus nécessaire de lutter pour la cause de l'individua- » lisme poétique, la langue s'est pliée à toutes les exigences du » modernisme le plus affiné. Enfin, nous avons un public, » même en Belgique. L'étranger commence à s'intéresser à » cette exubérante floraison. Des articles, des traductions, » une anthologie, ont spécialement attiré l'attention du public » allemand. Du Streuvels a été transposé en trois ou quatre » langues ; j'ai trouvé l'un de ses contes dans une publi- » cation italienne, et une revue viennoise a même donné déjà » du Vermeersch. »

Nous ne donnons ici qu'une rapide aperçu de la brochure de M. Vermeylen, notre but étant de renvoyer le lecteur désireux d'informations plus complètes aux écrits de cet auteur. Mais notre esquisse suffira, je pense, à montrer la profondeur de la conscience artistique de la Flandre et la valeur de son expression littéraire. N'est-il pas étonnant que dans certains cercles d'écrivains qu'on croirait avertis et qui aiment la Belgique on continue à reléguer au second plan une langue

parlée par la majorité des habitants du pays ? On a vu avec étonnement qu'à Ostende, en pleine Flandre, on n'admettrait pour la première année, au concours d'œuvres dramatiques, que les écrits français. Or, les jeunes écrivains flamands méritent tous les encouragements, car ils ont à lutter non seulement avec la torpeur et l'indifférence que rencontra la pléïade de la Jeune Belgique, mais avec l'opposition des bourgeois flamands des grandes villes, qui préfèrent la littérature française à cet art issu du peuple et resté en communion avec le peuple. Cette manière d'agir ne me paraît pas équitable de la part d'hommes qui voudraient assurer à la pensée belge une indépendance et une originalité parfaites. Sans doute suffira-t-il de leur signaler leur inconséquence.

Il ne s'agit aucunement de diminuer l'intérêt que nous portons à nos amis de Paris ni de laisser faiblir notre sympathie pour la pensée et l'art français. Mais n'est-ce pas simplement un acte de justice que nous demandons envers un mouvement littéraire que l'étranger admire et qui semble ne pas trouver assez d'écho chez une certaine classe en Belgique, enchaînée peut-être par des préjugés dont elle ferait bien de se débarrasser ?

GEORGES DWELSHAUVERS.

Louis Dumont-Wilden :

LES SOUCIS DES DERNIERS SOIRS, dialogues.

(Edit. de *LA BELGIQUE artistique et littéraire*, 167 pages, 2 fr.)

S'attribuer une devise, a-t-on dit, c'est en quelque sorte s'attacher à une règle de conduite, à laquelle on doit se conformer. C'est comme un acte de foi et d'acceptation à l'égard d'un idéal de vie. On pourrait remarquer tout aussi justement que dans l'usage fréquent et familier des écrivains, de dédier leur livre à quelqu'un de leurs grands confrères, il y a comme une reconnaissance de suzeraineté intellectuelle et un témoignage discret de leurs préférences pour telle attitude de pensée ou d'action.

Je songeais à cela en relisant le dernier livre de M. Louis Dumont-Wilden. Il n'aurait pu choisir, me semble-t-il, un destinataire de son hommage admiratif qui fût plus congruent, si je puis ainsi dire, à l'œuvre même qu'il nous donne, que

Maurice Barrès, ce député de Paris, esthète et philosophe, le dernier qui rénova l'idéologie par la littérature.

L'auteur du *Jardin de Bérénice*, ni M. Dumont-Wilden, après lui, ne sont pourtant pas allés tenter témérairement de ressusciter l'art agréable et souple des grands vulgarisateurs de la métaphysique au XVIIIe siècle, d'un Voltaire excellant à mettre en scène ses idées, d'un Fontenelle, habile à parer les siennes d'un style aimable, enrubanné et pomponné. Ils se bornent, selon le goût de leur temps, à revêtir les entités dans le monde desquelles ils se meuvent avec une aisance étonnante, d'un style sobre, mais bien pertinent, où l'image soit la clarté souveraine ; et ils visent à animer leurs systèmes d'idées, à les enfiévrer de leur sensibilité.

Il ne faudrait pas chercher dans *Les soucis des derniers soirs*, de M. Dumont-Wilden, l'émotion violente d'un drame. Ce petit ouvrage — il nous en avertit — « n'est autre chose que l'exposé d'un état d'esprit ». Il prétend décrire quelques-unes des idées qui agitent le monde contemporain « dans leurs périlleuses antinomies et sous leurs aspects successifs ».

Pourtant, dans ce moment de notre évolution morale, où se désagrège l'idéal séculaire qui si longtemps fournit à l'Occident ses lois et sa force, l'auteur découvre un tragique plein de grandeur. Son cœur s'emplit de mélancolie devant tant de traditions moribondes, dont il sent en lui les racines profondes, et d'inquiétude à la pensée de l'inconnu terrible que cache ce qui sera demain.

Quelles sont donc ces grandes choses qui doucement s'effritent au contact du mercantilisme et de l'esprit critique ? — Le christianisme, le sentiment chevaleresque, le respect des morts et le culte de la race, l'esprit corporatif et le sens de la hiérarchie et, enfin, l'honneur même ! Les prophètes qui vaticinent la décadence et la fin proche des races latines, ont noté, en effet, ces divers symptômes de mort prochaine.

Mais dans leurs affirmations y a-t-il autre chose qu'une hypothèse, qui a pour elle certaines apparences de vérité ? Et qui nous dit que d'une distribution nouvelle des énergies, d'une organisation différente des mœurs, il ne faille pas concevoir de grandes espérances ? Que de rêves inquiets, que de regrets agitent les cœurs, dont les uns s'ouvrent fervents à la vie, dont les autres, en proie à l'angoisse, implorent la mort libératrice !

M. Dumont-Wilden a agi sagement en choisissant la forme vive du dialogue. Ses personnages, ainsi que je l'ai assez fait

entendre, trahissent donc l'anxiété de l'heure présente, encore qu'il ait parfois transporté les soucis contemporains dans le monde légendaire et chimérique, usant à merveille des concordances pour conférer à ses tableaux de vie un caractère poétique plus marqué.

C'est le cas pour *Le Mystère des rois* et pour les *Masques* où se décèle une fine ironie. *Les Marchands de France* nous offrent une controverse sur le nationalisme, un phénomène qui n'est encore que français, mais qui pourrait bien s'étendre un jour à tous les pays d'Europe, voire du monde ; et *Les grandes espérances*, dont cette revue a publié les bonnes feuilles, agitent le problème social.

Il se trouvera des lecteurs, sans doute, pour s'étonner que M. Dumont-Wilden n'ait point pris nettement position dans les différents débats dont il évoque les aspects principaux. Il s'est défendu d'avance du reproche d'avoir cherché l'attitude d'un « contemplateur altissime uniquement curieux de regarder passer, sur l'écran de son esprit, les images variées qu'offrent la terre et les hommes ». Mais il est de ceux qui se plaisent aux jeux périlleux de l'intelligence, de ceux que poursuit une telle soif de connaître qu'elle n'est jamais apaisée. Chercher, chercher toujours lui paraît le sort réservé à l'espèce intellectuelle à laquelle il appartient — chercher, sans arriver jamais au terme de ses efforts ! Aussi n'ambitionne-t-il pas de goûter « le repos d'une âme définitivement logée dans les idées éternelles ».

Dans la fréquentation des grands maîtres de la pensée, M. Dumont-Wilden a appris la méthode ; elle lui fait trouver l'ordonnance parfaite dont se rehaussent tous ses essais et jusqu'aux moindres de ses articles journalistiques. D'autre part il apporte dans la dialectique je ne sais quelle virtuosité que lui a conférée, dirait-on, la tournure même de son esprit. Enfin, sa forme, bien française, a pour elle la clarté et l'élégance. Je ne sais pour laquelle de ces qualités on aimera le plus le livre de M. Dumont-Wilden.

Cependant, peut-être s'étonnera-t-on que tout le talent de l'auteur se soit exercé sur des idées si banales, je veux dire par là des idées qui défrayent toutes les conversations et toute la presse philosophico-politique de nos jours. Mais encore faut-il admirer comment sa dextérité intellectuelle a su prêter à ces lieux communs une précision en même temps qu'une distinction, qui les renouvellent en quelque sorte et les embellissent.

Arthur Daxhelet.

La Nation Belge :

(Un volume in-4°, Weissenbruch, à Bruxelles
et Desoer, à Liége, édit. — Prix : fr. 12.50.)

Il faudrait, non pas une brève notice, mais toute une série d'analyses complètes et minutieuses pour présenter, comme il mérite de l'être, le gros volume de la *Nation Belge*. Ce que, dans ce numéro même de la *Belgique Artistique et Littéraire* notre distingué collaborateur M. Georges Dwelshauvers fait pour l'un des chapitres du livre, devrait être répété pour les vingt autres. Y a-t-il en effet sujets qui nous tiennent plus à cœur et sollicitent plus passionnément notre attention et notre intérêt que ceux abordés dans ces études par les maîtres les plus légitimement réputés de la science et de l'Art belges?

On se rappelle que l'an dernier, à l'époque où l'Exposition de Liége, comme toutes les autres commémorations du 75e anniversaire de notre Indépendance, achevait de montrer au Monde la richesse, la puissance et la splendeur multiple auxquelles, petit peuple cependant et peuple jeune encore, nous avons pu atteindre, le Comité exécutif organisa une série de Conférences retentissantes.

Ces Conférences de Liége, par la sanction officielle qui les caractérisa, par la notoriété de ceux qui les firent, par l'ensemble ordonné judicieusement des sujets dont elles traitèrent, acquirent une signification précieuse. Il eût été regrettable que celle-ci ne fût point précisée et définitivement consignée dans le durable exposé du livre.

Aussi devons-nous applaudir à l'œuvre réalisée aujourd'hui de réunir en un volume compact la sténographie de ces brillants morceaux d'éloquence, le texte de ces études savantes ou de ces pages de belle littérature. Nous y pouvons lire comment dans tous les domaines des choses de l'esprit le Belge a marché en tête des novateurs les plus enthousiastes de son siècle ; comment il a réalisé des labeurs dont à présent nous récoltons le fruit généreux; comment il a porté loin le renom et l'influence de sa patrie. Ce que les produits de notre industrie, de notre commerce, de nos arts plastiques ont prouvé par leur mise tangible en parallèle avec les produits similaires de l'étranger, sous les halls encombrés de merveilles de l'Exposition de Liége ; ce que les cortèges, les fastes cérémonieux ont prouvé dans les rues de toutes nos villes quant au respect professé par nous à l'égard des traditions et des vénérations patriotiques, — les Conférences

de Liége l'ont fait à leur tour dans le domaine de la science, des études sociales, des lettres, de toutes les hautes conceptions de l'esprit et de l'Art.

Il faudrait que ce volume de la *Nation Belge* soit répandu partout à foison ; n'est-il pas comme le catéchisme fervent et sincère de notre activité intellectuelle et matérielle ? Je n'en veux de meilleur témoignage que l'énoncé des chapitres qui le composent et la citation des noms de ceux qui les écrivirent :

Avant-propos ; Discours inaugural, par M. E. Digneffe; *Les Origines de l'État belge*, par H. Pirenne ; *La Commune de Liége dans l'histoire*, par G. Kurth ; *Les Libertés constitutionnelles en Belgique*, par Dupriez ; *Les Œuvres et les Études sociales en Belgique*, par H. Carton de Wiart ; *La Révolution industrielle en Belgique*, par E. Waxweiler ; *Le Développement commercial de la Belgique*, par L. Strauss; *Le Développement industriel de la Belgique*, par Ch. Morisseaux; *Le Développement agricole de la Belgique*, par E. Vliebergh ; *L'Expansion coloniale belge*, par le colonel Thys ; *Les Lettres françaises en Belgique*, par E. Verhaeren ; *Les Lettres néerlandaises en Belgique*, par A. Vermeylen ; *La Littérature wallonne à Liége*, par V. Chauvin ; *L'Art national belge*, par C. Lemonnier ; *L'Art musical en Belgique*, M. Kufferath ; *Les Sciences de la matière en Belgique*, par L. Crismer ; *Les Sciences de la vie en Belgique*, par A. Lameere ; *Les Sciences morales en Belgique*, par M. Wilmotte ; *L'Évolution philosophique en Belgique au XIXe siècle*, par P. Hoffmann ; *L'Évolution du droit national*, par Edm. Picard; *Le Roi Léopold II*, par L. Hennebicq.

Fernand Larcier.

Un ancien de la Cambre :

Ballade autour du monde.

(Un vol. in-8o ill., Schepens, édit. à Bruxelles.)

A travers l'Afrique équatoriale.
Au Pays des Pagodes.

(Deux vol. in-18, Société *La Meuse*, éd. à Liége.)

On a souvent épilogué sur l'âme et la mentalité du jeune homme d'aujourd'hui. Désabusé prématurément ou sceptique avec amertume, préoccupé des seules jouissances matérielles ou passionné pour les besognes et les plaisirs positifs au détriment

des spéculations ou des satisfactions intellectuelles, aimant mieux l'ironie que l'esprit, la sensualité que l'amour, l'inertie que l'action, notre contemporain menace de ne laisser que de peu édifiants exemples aux générations futures. Les philosophes moroses, les Jérémies de notre époque tout au moins nous l'assurent.

A d'autres il plaît au contraire de rechercher et de signaler les témoignages réconfortants qui détruisent les généralisations attristées : tous nos jeunes gens ne sont point des railleurs par pose, des blasés indolents, des chétifs ou des indifférents. Il en est que les enthousiasmes animent encore, que la vie enchante, que le travail occupe, que la culture de l'esprit séduit, que la joie saine, l'espoir bienveillant, l'action utile et ardente, le goût de la recherche et de l'aventure attirent irrésistiblement.

Chez nous, en notre petite humanité vouée par sa situation géographique privilégiée, par son nombre étonnamment dense, par la fusion des races qui la composent, par la surproduction due à ses forces actives et laborieuses, par la richesse multiple de ses exploitations, à une loi d'exceptionnelle énergie, l'indolence ne peut trouver un terrain fertile à sa néfaste graine. Le jeune homme belge, fils d'un peuple jeune que tous les espoirs excitent et que toutes les fièvres salutaires brûlent volontiers, ne s'abandonne point au mal découragé du siècle. Chaque jour au contraire un idéal nouveau éblouit son regard et hante son souci. L'orgueil de grandir habite son âme et l'ambition noble de prospérer par le labeur, de s'enrichir par le constant effort éveille son esprit, excite ses forces, aiguillonne son courage.

Dans tous les ordres d'idées, au plus lointain du monde comme chez lui, entre ses étroites frontières, avec ses œuvres de science, ses réalisations d'art, les produits de sa terre, les fruits de son travail, le Belge veut figurer au premier rang : qui conteste qu'il y soit ?

J'aime à formuler ces indéniables certitudes, si vaniteuse qu'en puisse paraître l'expression sous la plume d'un Belge. Mais en cette Revue dont la tâche — j'allais dire l'apostolat — est précisément de donner la constante preuve d'une merveilleuse et opulemment riche production intellectuelle nationale, il est nécessaire que toute occasion soit bonne qui permet de louer quelqu'initiative, quelque succès, quelqu'œuvre dans lesquels un des nôtres s'est illustré ou simplement même signalé.

L'occasion est aujourd'hui le cas de ce jeune homme voué par

une vocation de sa plus lointaine enfance à servir son pays en soldat, ce jeune homme fait pour les enthousiasmes et les ferveurs patriotiques les plus ardents.

La santé, hélas ! trahit un jour tous ces espoirs et l'officier du lendemain dut déposer son sabre, dépouiller son fringant uniforme, renoncer à tout ce qu'il avait projeté, entrevu, aimé. « L'âme, écrit-il alors, l'âme la mieux trempée, devant l'écroulement de ses rêves, pareille à un navire désemparé, ne sait plus se diriger et s'abandonne, pleine de découragement. Il vous vient un dégoût de toute chose : la vie semble un fardeau. »

Un dégoût de toute chose. . Oui, chez les âmes qui ne sont point trempées dans le bain d'énergie, qui ne sont point assoiffées du désir d'être bonnes ou d'être utiles ici-bas.

L' « Ancien de La Cambre », ayant dû quitter l'antique abbaye des bas-fonds d'Ixelles où, entre les murs humides d'un ancien Dépôt de mendicité nos futurs officiers reçoivent depuis plus de trente ans les leçons qui feront d'eux des soldats et des hommes et des savants, autorisé par un sort bienveillant à vivre dans l'insouciance et l'inactivité, ne se contenta point de ce lot médiocre et sans noblesse. Il partit. Il partit au loin, cherchant sous les cieux incendiés des tropiques, dans les neiges éternelles de l'Himalaya, au milieu des ruines du passé ou parmi les naissances déconcertantes des cités jeunes du Nouveau-Monde, les secrets de la Beauté, de la Force, de la Richesse.

De ces lointains voyages il rapporta des livres : ce jeune homme ne voulut point borner aux égoïstes satisfactions de contempler des paysages inconnus, de savourer des émotions ou d'éprouver des sensations inédites le résultat de ses pérégrinations. Ses livres ne furent point de seuls prétextes à tableaux pittoresques, aux récits d'incidents plus ou moins intéressants. L' « Ancien de la Cambre » en fit des livres d'enseignement, d'utilité, des livres où sincèrement il exprima des idées, confessa des sentiments et jugea toutes gens et toutes choses du point de vue d'un Belge sans cesse préoccupé du parti que les siens pourraient tirer de l'exemple ou de l'expérience, des ressources qu'ils pourraient mettre en œuvre loin de chez eux, des profits à exploiter, des influences à utiliser.

Rien n'est plus caractéristique à ce propos que les mille notations que l'on peut relever dans ces journaux de voyages que constituent les trois volumes dont nous tenons à signaler ici le précieux intérêt. L'auteur examine-t-il un chemin de fer aux environs de Yokohama, il s'étonne de n'y point trouver du

matériel fourni par la Belgique ; un réservoir d'eau à Candie lui suggère des comparaisons avec la Gileppe ; avec un explorateur allemand il converse de choses d'Afrique, et l'étranger lui dit : « Le seul gentleman que j'aie rencontré en Afrique est un Belge, le major Lothaire » ; naviguant sur l'Irraouaddy, il constate avec satisfaction que les verres employés à bord proviennent des cristalleries du Val-Saint-Lambert ; il regrette, lorsqu'il voit en rade de Saïgon flotter sur les mâts les pavillons de toutes les nations du monde, que celui de Belgique ne se trouve dans aucun port et il discute la nécessité d'une marine marchande pour notre pays ; à Bangkok, où les Belges règnent avec autorité, il a plaisir à parler avec eux de la patrie lointaine ; il y visite l'Ecole militaire siamoise et en compare l'enseignement à celui donné à nos cadets, à La Cambre ; sept ans plus tard, revenu à Bangkok, il constate avec amertume combien la prépondérance de l'influence belge y a été effacée par celle de la France, de l'Angleterre, de l'Amérique même. « Il est vrai, ajoute-t-il, que nous n'avons ni canonnières, ni croiseurs. »

Mais où nous trouvons surtout la sincérité et le souci constant d'être utile à ceux qui orientent leurs efforts dans la voie de l'expansion nécessaire, c'est dans le récit de la traversée de l'Afrique équatoriale. Le voyageur a parcouru, regardé, étudié ce pays et considéré ce que l'activité belge y a réalisé, avec l'indépendance de vues, la sincérité de jugement d'un flâneur curieux, d'un spectateur sans attaches avec nulle administration, sans obligations de silence ou de restrictions. Aussi s'exprime-t-il avec tour à tour un enthousiasme et une sévérité qu'il faut tenir pour l'écho très fidèle de la réalité ; il sait louer et blâmer sans complaisance comme sans parti-pris. A ce seul titre son livre est précieux.

Mais il l'est, comme les deux autres, parce qu'il a en outre le mérite d'être écrit simplement mais avec le don d'intéresser. On sent de quel esprit ingénieux et sans cesse attiré par le côté utile des choses il est le reflet. On sent de quelle juvénile âme toujours séduite par les aspects ennoblissants du travail des hommes il est l'expression. On sent de quels yeux aisément enchantés par les spectacles merveilleux de la nature il est le miroir. On sent aussi parfois de quel cœur attristé par un constant regret il est le porte-paroles mélancolique... « Je donnerais, écrit l'auteur, certes tout le magnifique voyage que je fais en y ajoutant encore quelques années de ma vie pour les soutaches de sous-lieutenant ! »

FERNAND LARCIER.

Georges Virrès :

L'Inconnu tragique.

(Un volume de nouvelles, avec vingt-cinq dessins de François Beauck. Bruxelles, Vromant et Cie.)

On connaît la vision âpre, sévère, tendre et fataliste à la fois de M. Georges Virrès. Cette vision, il nous l'a rendue familière, grâce à quelques beaux livres émus, tout pleins d'un sentiment patrial profond et touchant. Car l'auteur de *La Bruyère ardente* aime son pays ; cette adoration, il la synthétise, il la raccourcit, si l'on peut s'exprimer ainsi, en professant un attachement sans bornes pour ce coin de Campine dénudé où il vit, où il travaille et dont il n'est pas seulement le premier citoyen par l'intelligence, mais aussi le premier citoyen au point de vue administratif, puisqu'il en est le bourgmestre loué et respecté. *L'Inconnu tragique* renouvelle en nous l'impression grave que nous avaient communiquée les œuvres précédentes de l'auteur ; c'est un recueil de contes, de nouvelles écrits comme sont écrites les lettres qu'un homme ayant acquis l'expérience adresse à sa mère, c'est-à-dire tout imprégnées de cette attention filiale qui est ainsi que le sceau des choses nées de l'attachement et de la vénération.

Ce recueil, quand on l'a lu, et on le lit d'une traite dès qu'on a parcouru la première page, — tant il est d'une séduction farouche et sobre. — laisse la sensation d'un vaste polyptyque, un de ces polyptyques où excelle notamment le peintre Alfred Delaunois, quand il réunit, en un seul cadre. les aspects physiques et pittoresques de la « contrée monastique » qui va de Louvain aux limites de la Hesbaye, là précisément où commence le domaine mélancolique et désolé de M. Georges Virrès. Mais celui-ci, en évoquant la beauté topographique de ce sol qu'il connaît si bien, exprime aussi sa beauté morale, c'est-à-dire qu'il nous montre l'état d'âme de ceux qui le peuplent, qui s'acharnent à le conquérir à la fructification après l'avoir voulu soustraire aux étrangers, qui autrefois voulurent leur ravir ces sables revêches qu'ils sont parvenus, au prix de quels efforts terribles et farouches ! à soumettre à leur désir et à leur instinct.

Les êtres et les choses, chez M. Georges Virrès, se confondent dans une même grandeur, dans un rôle identique, sont inséparables par leur vie et par leur destinée. Ils participent des mêmes joies et des mêmes douleurs ; et la face du ciel ou de la

terre mettra sa lumière ou ses ombres sur la face des autochtones. C'est précisément un des traits essentiels de la personnalité de l'écrivrain des *Gens de Tiest*, que cette manière intense et logique de subordonner, d'allier tout au moins l'action de l'être, à l'action des éléments, de rendre les mobiles de l'homme dépendants de la force du soleil joyeux ou de l'orage fracassant, insidieux et électrique.

Il explique ainsi l'impulsif tempérament de ses héros, tempérament qui concorde avec la nature sauvage et imposante de leur province, et en est, en sorte, le produit fatal. Si le milieu forme pareillement les hommes que décrit M. Georges Virrès, un autre élément contribue à les particulariser et à les soumettre aux fantaisies des forces immatérielles : la religion. Tous les Campinaires de l'écrivain sont de fervents catholiques ; le rapport qu'il y a entre leur esprit et l'esprit de la divinité qui les environne, qui guide tous leurs actes et les asservit à son intangible puissance, est plus tendu, plus étroit que partout ailleurs; car, vivant solitaires, il leur semble que Dieu est plus près d'eux et qu'ils doivent davantage songer à lui, l'écouter et lui obéir.

De là une vie passive chez tous ces gens involontaires, ou tout au moins volontaires par accident, puisqu'après un mouvement d'audace et d'indépendance morales, ils retombent en contrition pour retrouver dans le pardon chrétien l'oubli du remords... Voilà des hommes qui n'ont rien de Nietschéen! Leur vie est guidée par des énergies extérieures,immanentes des choses et immanentes surtout d'une fervente et absolue croyance en la puissance de cette divinité, non inventée par le christianisme, qui récompense quand on agit bien et qui punit quand on pêche... L'auteur lui-même est assujetti à cette croyance ; quand il scrute le cœur de certains de ses personnages, c'est en somme son propre cœur qu'il nous ouvre pour nous laisser entendre le degré de ses sentiments mystiques et la pureté de son ardeur. Pourtant à ce mysticisme de M. Georges Virrès se mêle un panthéisme évident. Des orthodoxes pourraient lui reprocher de ne point voir assez dans la vie des choses la manifestation de la puissance divine et d'adorer trop la nature pour elle-même, avec ce qu'elle dégage de sensations cérébrales autant que sensuelles. En ce sens M. Georges Virrès est un matérialiste attendri et convaincu, qui ne s'étonnerait pas beaucoup, sans doute, s'il lui arrivait de songer un jour que les bois de son pays sont peuplés d'hamadryades et que dans les clai-

rières des sapins et aux orées des massifs regardant la bruyère dansent des faunes et des bacchantes, au doux clair de lune de la Campine poétique, silencieuse et recueillie comme un paysage de l'Hellade antique.

Ce sentiment subtil que dégage l'*Inconnu tragique*, prête au livre une sorte d'ambiance romantique, très fine et très douce, ce qui rend le caractère des héros plus ferme, plus véhément par le contraste même qu'elle procure. Le premier conte donne son titre au volume. Il est le plus long, mais non le meilleur; pourtant il y a une émotion contenue en l'histoire du rustre Krelis qu'une force fatale, surnaturelle pousse vers l'indigne Lina dont il se passionne. L'action, déjà simple par elle-même, traîne trop et le conteur se préoccupe démesurément d'en tirer parti pour se laisser aller à son talent descriptif, si coloré qu'on a l'illusion de certains tableaux pleins de calme grandeur de Jacob Smits, cet autre Campinaire plutôt biblique que catholique, mais tout aussi attaché et fidèle. La *Terre passionnée* contient, selon nous, les pages les plus troublantes. On y devine combien M. Georges Virrès aime son pays et combien il compâtit aussi aux peines de ceux qui y souffrent et envers lesquelles il témoigne d'une affection fraternelle.

Après la série des nouvelles dramatiques et douloureuses constituant la partie essentielle du volume, M. Georges Virrès, sur un mode plus clair mais tout aussi convaincu, plus sentimental mais tout aussi puissant, chante le charme du Limbourg et de Lummen, son village chéri dont il ne se sépare point. C'est un acte de dévotion envers ce pays qui dispense à son cœur sa joie et sa mélancolie et dont le charme farouche et divin distille en son âme les sentiments plastiques et chrétiens à la fois qui sont les sources de son inspiration et de sa poésie. La langue de M.Georges Virrès est toujours simple et grave,comme est simple l'aspect des sites interprétés et grave la musique des cloches qui résonne parmi leurs étendues sablonneuses. Un verbe précis ; des phrases sans maniérisme, ornées de peu d'images. Une couleur sobre, amortie, où une note vive et éclatante met parfois un accent intense d'écarlate. Et cette couleur sobre est comme le reflet de l'âme des gens qui de temps à autre s'illumine pour s'obscurcir de nouveau dans les soucis du labeur tenace et la crainte d'enfreindre les lois du Dieu qui est le leur...

Nul mieux que M. François Beauck n'était à même de comprendre l'illustration de ce livre plein de hantise et de superstition. Aussi ses dessins ont-ils le caractère farouche qui convient

au texte. Ils n'ajoutent cependant rien à l'impression du lecteur, bien que, pris en eux-mêmes, ils constituent des œuvres curieuses et imprégnées à des degrés différents de cette sorte de désolation et de fatalisme que cet artiste original parvient à inscrire en ses moindres productions. Les compositions, ou plutôt les croquis, car M. François Beauck n'a point exécuté pour *l'Inconnu tragique* ce qu'on peut appeler des « compositions », ont du caractère et de la grandeur ; certains reflètent avec intensité cette vision horrifiante où M. François Beauck a puisé sa personnalité spéciale. D'autres sont plutôt secondaires et dépourvus d'émotion. Tous, néanmoins, sont d'une plume artiste. Mais M. Beauck semble avoir été moins inspiré que d'habitude; il est telle planche dont les figures font immédiatement penser à des interprétations de M. Eugène Laermans. Et le métier souvent incertain, chipoté, trop naïf, n'est pas en rapport avec l'impression attirante qui se dégage de ces illustrations. A cause du procédé de reproduction par la photogravure, les ouvrages convaincus de M. François Beauck perdent de leur couleur intense et s'engrisaillent. On sait la facture curieuse qu'il emploie d'habitude, donnant à son crayon un accent singulier en appliquant des clairs à la gouache, à la gomme, mettant çà et là une note de nuance plus énergique. Le dessin strictement à la plume ne conserve pas les résultats si particuliers du procédé esthétique qu'adopte habituellement l'artiste en ses originaux. Cela est regrettable, car les dessins de M. François Beauck ont un charme pénétrant très rustique.

Sander Pierron.

L. Maeterlinck :

L'Art et les Rhétoriciens flamands.

(Paris, Henri Leclerc éditeur.)

En lisant le titre de cette plaquette de dix pages, nous supposions que le savant conservateur du Musée de Gand avait traité un sujet tout différent de celui dont nous allions connaître le développement. Nous pensions que l'écrivain nous donnait une étude sur les rapports que les Chambres de rhétorique de Flandres avaient eus autrefois avec l'art et de l'influence que le mécénisme collectif de ces organisations littéraires et dramatiques avaient opérées particulièrement sur la peinture. On sait

que beaucoup de groupes de rhétoriciens protégèrent indirectement des peintres en leur procurant des travaux et l'on sait aussi que de nombreux portraitistes célèbres ont immortalisé en des œuvres connues les traits de ces fidèles de Saint-Luc, réunis de préférence autour des tables de banquets.

Cette étude si attachante reste à tenter. Celle que M. Maeterlinck nous donne, moins vaste et moins inédite, est d'une autre espèce. Elle n'est en somme qu'un argument de plus en faveur de la thèse séduisante et curieuse défendue par M. Gustave Cohen dans son admirable *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*. Le jeune lecteur de français à l'Université de Leipzig, au troisième chapitre du livre III de son ouvrage, chapitre intitulé : *Art et Mystère*, tâche, on ne l'ignore pas, d'établir et de prouver que le théâtre médiéval a inspiré les peintres et sculpteurs primitifs. Les pages de M. Maeterlinck, qui constituent un tiré-à-part d'un article paru dans le *Bulletin du Bibliophile* de Paris, est en somme une contribution péremptoire à cette thèse éloquente. M. Cohen rappelait brièvement que les rhétoriciens de Gand avaient essayé, au milieu du XV[e] siècle, d'imiter le chef-d'œuvre des Van Eyck : l'*Adoration de l'Agneau*. Or, le distingué critique d'art gantois a voulu connaître le détail de cette tentative curieuse. C'est le résultat de ses recherches qu'il nous communique aujourd'hui et grâce auquel nous pénétrons l'organisation pittoresque et artistique de ce spectacle dont Philippe le Bon eut tant de charme lors de sa Joyeuse Entrée...

Cette courte mais si intéressante brochure appelle une fois de plus l'attention sur cette théorie de l'influence du théâtre sur l'art du moyen âge, théorie dont les PP. Cahier et Martin sont les apôtres et que MM. Cohen et Maeterlinck ont mise en sì évidente lumière. Ces relations esthétiques entre l'acteur et l'artiste, entre la scène et l'atelier, sont d'une telle importance qu'elles bouleversent beaucoup de doctrines; elles ouvrent à la critique d'art un chemin tout nouveau, insoupçonné, où déjà se sont engagés avec enthousiasme beaucoup d'essayistes, en attendant qu'on y voit se diriger quelques-uns de ces historiens dont la science sûre et le sage système d'analyse permettent d'espérer des douvrages d'un intérêt général et définitif.

SANDER PIERRON.

A. Vermeersch, S. J. :

La Question congolaise.

(Un vol. petit in-8° de 375 pp., avec une carte en couleurs. Prix : fr. 3.50. Ch. Buelens, éditeur, 1906.)

« Ceci est un livre de bonne foi » : voilà l'épigraphe qui siérait à ce livre opportun, original, écrit sans passion ni parti pris, avec le seul souci d'élucider, après une sérieuse investigation, un problème passionnant; avec, aussi, une compétence qu'on souffre de ne pas trouver chez tous ceux — détracteurs ou louangeurs — qui dissertent sur notre future colonie.

Étude impartiale et chaud plaidoyer, l'ouvrage comprend trois parties :

1° *Les abords du problème :* c'est la naissance de l'État, issu, non pas de traités boiteux ou de la Conférence de Berlin, mais d'un mode originaire d'acquisition de la souveraineté, l'occupation effective, réalisée vers 1895; puis c'est la légitimité de cette naissance, basée sur l'infériorité morale et matérielle des noirs, qu'un État civilisé avait le droit et le devoir de prendre sous sa tutelle. Or, au début tout au moins, l'État du Congo visait, non pas tant à nous procurer une nouvelle patrie pour l'excès de notre population ou pour l'emploi de nos capitaux par l'exploitation des richesses africaines, mais à transformer en vraie patrie « une terre qui n'avait été, jusque là, pour ses enfants, qu'une cruelle marâtre ». Conclusion : le Congo — c'est du reste conforme à l'art. 6 de l'Acte de Berlin — doit être administré surtout pour le bien des Congolais, qui sont comme des mineurs sous tutelle légale. Léopold II n'a donc pas seulement ouvert à l'Europe un vaste champ d'activité, à sa patrie un immense débouché ; il a assumé aussi la grandiose mission de civiliser des millions d'hommes dont l'auteur nous rappelle les mœurs, les croyances, l'organisation sociale et politique. Puis voici, en regard, le portrait réussi des Belges, positifs et pratiques, hostiles à toute nouveauté, hantés de la peur du pouvoir personnel, sans expérience coloniale, répugnant aux lointaines expéditions, mais sachant se dévouer, pourtant, à une cause qui leur apparaît grande et belle. De ces traits de caractère dérivent les méfiances publiques des débuts de l'État, non dissipées encore. Enrôlements et dévouements personnels furent rares; les expatriations eurent souvent pour mobile l'intérêt, la nécessité, même l'appât de la licence. Que fût-il advenu sans le concours loyal et franc que le Roi trouva toujours dans sa vaillante armée?

D'ailleurs, l'édifice avait des parties faibles : indépendant, le Congo semblait un enfant trouvé réduit à ne compter que sur lui-même; d'autre part, l'Afrique centrale ne saurait, d'ici longtemps, être une colonie de peuplement; et du reste, pour presque tous les « partants », le séjour au Congo ne constitue-t-il pas une perte sèche au point de vue de leur établissement et de leur avenir en Belgique? Conséquences : difficultés du recrutement et nécessité d'accepter qui se présente. Ajoutez-y la situation précaire où l'Acte de Berlin même jetait l'État par l'interdiction des droits de douane : on lui coupait les vivres. D'où la tentation de s'assurer à tout prix de copieux revenus; de là aussi, la générosité royale et les avances de la Belgique ne suffisant plus à équilibrer le budget, l'instauration d'une nouvelle politique domaniale qui, en répandant la rumeur accréditée de gros profits, capables d'attirer les capitaux, provoqua aussi les griefs d'où surgit, inévitable, la « Question congolaise ».

Cette question, qu'il appartient aux enquêteurs officiels de résoudre, se pose, pour l'auteur, en ces termes : l'État du Congo doit-il continuer d'être? Doit-il modifier l'orientation de sa politique ou de son administration? Remplit-il sa mission civilisatrice? Belge de fait, il ne l'est pas de droit : le fait ne doit-il jamais devenir le droit et n'est-il pas temps qu'il le devienne?

Ainsi envisagée, la question regarde à la fois l'humanité, les puissances, la Belgique. L'auteur, négligeant le point de vue international et politique, ne s'attache, dans le problème — et c'est l'originalité du livre — qu'à son aspect humanitaire et civilisateur; il ne veut que plaider en faveur d'une race malheureuse. Or, tout mal exigeant remède, il le cherche surtout dans les préceptes de la justice naturelle et chrétienne, et nous introduit ainsi

2° *Au Cœur de la question*, dans l'étude du droit : droit naturel, droit chrétien, droit positif; car la « Question congolaise » soulève des problèmes attachants dans les trois domaines. Système foncier, franchises commerciales, régime des terres vacantes, domaines du fisc et de la Couronne, questions de la main-d'œuvre, de la contrainte, de l'impôt, législation, organisation judiciaire, rôle et condition des missionnaires — qu'il venge bellement d'attaques injustes — sont passés successivement en revue, et, à la lumière des principes, l'auteur y fait ressortir, le cas échéant, sans acrimonie, contradictions, défectuosités et lacunes. Nous sommes ainsi peu à peu conduits

3° *Vers la Solution* ou étude du remède. Le P. Vermeersch fait d'abord très large la part du bien réalisé : abolition de la traite et des guerres civiles, construction de railways et de routes, création des services de la navigation, des postes et télégraphes, prescriptions antialcooliques et sanitaires, etc. Parmi les remèdes généraux qu'il préconise, citons : une enquête foncière sérieuse qui délimite exactement les terres libres et les terres occupées ; une intégrale utilisation de l'impôt et des ressources domaniales à l'amélioration du pays ; un concours efficient prêté par l'État aux tentatives et aux influences capables de procurer le progrès moral et matériel des noirs; l'instauration d'un régime administratif moins centralisateur, variant avec les besoins et la situation de chaque région ; une plus grande initiative laissée à des agents d'élite, préparés en Belgique à leur mission future. Dans l'ordre judiciaire, ces réformes nous paraissent excellentes : abolir la distinction entre juge et magistrat instructeur, avec droit, pour ce dernier, de trancher sur place les différends peu graves, sauf à communiquer l'arrêt au chef hiérarchique et à permettre l'appel, non pas à Boma, trop éloigné, mais à un siège voisin ; laisser les magistrats dans une certaine dépendance du pouvoir civil, car le pouvoir, au Congo, doit être fort et les mesures rapides ; déléguer une juridiction réduite, sous l'œil tutélaire de l'État, à des chefs indigènes méritants ; créer enfin — le Roi y a, dit-on, songé — des magistrats spéciaux, protecteurs des noirs — comme notre ministère public protège certains incapables — modernes tribuns de la plèbe qui seraient aussi populaires que ceux de Rome et moins gênants qu'eux pour le pouvoir.

Au point de vue administratif, pas de remèdes de façade ; nous sommes avec l'auteur en faveur de ceux-ci : modération des exigences de l'État quant aux revenus dont il a besoin ; obligation de fournir des comptes réguliers ; séparation radicale entre les fonctions d'agent du fisc et de l'exploitation et celles d'agent d'administration et de police; retrait du droit de contrainte aux agents commerciaux ; rigoureuse sélection d'un personnel plus stable, auquel on accordera plus de considération, des traitements mieux proportionnés aux responsabilités, une protection plus efficace contre l'arbitraire des chefs.

Quant au régime fiscal et à la question de la main-d'œuvre, le P. Vermeersch, avec raison, voudrait voir introduire plus de variété dans le mode de perception de l'impôt ; en matière coloniale, les mesures trop uniformes sont néfastes ; établissez donc

ici l'impôt en travail, modéré et humain, là le travail libre avec salaire suffisant et redevance équitable en impôts et en produits : tout dépend des situations et des aptitudes.

Qu'adviendra-t-il du peuple ? et de l'État ? Sur l'avenir politique *possible* du Congo, l'auteur ne nous apprend rien qui ne nous soit connu. Quant à l'avenir *probable*, la tendance actuelle lui paraît plutôt favorable à la reprise. Et après avoir esquissé, d'après le projet de loi de 1901, l'organisation future de la colonie, il se demande à qui reviendrait ce morceau de roi si la Belgique le refusait. La France, pense-t-il, est trop absorbée par son propre Congo pour s'embarrasser d'un second ; l'Angleterre, à cause de l'opposition probable de l'Allemagne, renoncerait à l'annexion ; enfin, des compétitions rivales rendent invraisemblable un partage entre ces trois nations. Reste cette conjecture que l'État serait placé, comme la Crète, sous la tutelle collective des puissances, qui délégueraient un prince pour l'administrer.

Et l'avenir social ? Utopie, a-t-on dit, de vouloir « blanchir » un nègre ! L'auteur, lui, partage l'avis du commandant Ch. Lemaire : « Dix ans passés au contact de la race, tant méprisée jusqu'ici par la race blanche, m'ont appris que le blanc se trompe et que nombre de ses affirmations ne sont que le produit d'un subjectivisme prétentieux ». Mais il y a des difficultés. D'abord, on s'est trop hâté de mettre le Congo en valeur ; il faudra, pour être humain, relâcher de ses exigences. Mais alors ce sera la crise financière et le noir passera de la servitude oppressive à une licence intraitable ! — N'importe ! nous devons être justes et pitoyables. Autre pierre d'achoppement : l'indépendance même de l'État crée des obstacles au recrutement d'un personnel d'élite. Aussi le P. Vermeersch est-il pour la reprise prochaine par la Belgique.

Et maintenant, finit-il, la parole est au Roi et à lui seul, comme fondateur et bienfaiteur. Il a voulu la lumière, il doit vouloir le remède. Un grand devoir incombe aussi à la Belgique, dont la responsabilité est engagée par une collaboration effective à l'œuvre royale ; d'autre part, notre honneur national est en jeu : le Congo, belge de fait, arrosé du sang de tant des nôtres, doit rester œuvre belge et digne des Belges ; enfin, songeons à notre réputation de peuple généreux et dissipons jusqu'aux moindres soupçons des congophobes ; nous les confirmerions en restant indifférents à la cause de nos frères noirs. D'autres entreprises coloniales, dira-t-on, méritent des reproches plus graves encore. — Comparaison n'est pas raison et ce sont les bons exemples qu'on doit imiter.

Enfin, ce grand devoir national, commun à tous les Belges, presse spécialement nos législateurs ; ils ne failliront pas à leur tâche. Puissent-ils s'y voir soutenus par l'opinion ! « Puisse l'an 75 de notre indépendance coïncider avec l'an I d'une ère nouvelle pour le Congo belge ! »

On le voit, malgré notre pâle et rapide analyse : le P. Vermeersch n'est ni un détestable flatteur ni un adversaire prévenu : c'est un ami plutôt, qui désire le bien de l'État, et qui, pour cette raison même, ne veut pas lui cacher la vérité. Son livre, à l'encontre de celui de M. Cattier, dont nous avons parlé ici naguère, ne fait haïr personne, mais il fait aimer des malheureux. A ce titre seul, l'auteur a droit à l'estime des gens de cœur et de bonne foi, et nous souhaitons que sa loyale étude, écrite d'une plume alerte, claire et vigoureuse, provoque l'attention et les sympathies de tous ceux qui pensent, avec nous, qu'on peut dire le vrai sans casser les vitres, sans réclame tapageuse et sans dénaturer ou exagérer les faits.

Henri Lejeune.

Léon Bocquet :

LES CYGNES NOIRS.

(Un vol. in-18 à 3 fr. 50. Éd. du *Mercure de France*, Paris.)

M. Léon Bocquet, à qui nous devons un excellent essai sur Albert Samain, publie à son tour un recueil de vers, *Les Cygnes noirs*, qui rappelle par instants les beaux poèmes d'*Au Jardin de l'Infante*. J'imagine que ce rapprochement n'est pas pour lui déplaire.

C'est un élégiaque, lui aussi. Il dit les vagues et ardents désirs de l'adolescence, les passions, les orages, les désespoirs, les découragements, les bons propos et les navrantes rechutes de la jeunesse, avec une sincérité d'accent qui émeut.

Toute l'histoire d'une âme, ou plutôt d'une sensibilité, se déroule dans une série de poèmes inégalement beaux, mais dont quelques-uns (je tiens à le répéter, car l'éloge, si prodigué, est rarement mérité) sont vraiment émouvants. L'écrivain n'est d'ordinaire ni très personnel, ni très habile ; il a souvent quelque chose de flottant, de gauche, il est parfois prosaïque ; mais s'il faut juger un poète d'après sa puissance de suggestion et d'émotion, *Les Cygnes noirs* sont assurément un des bons

recueils de vers parus cette année. C'est ainsi que l'intimité, le calme, la langueur, la mélancolie des coins de province et, en même temps, les regrets poignants d'une enfance idyllique sont rendus avec une spontanéité d'expression qui prouve la profondeur du sentiment, dans des poèmes tels que *Regrets, Le jardin*, et quelques autres, qui sont à mettre hors pair.

Et la maison, au frais des sureaux, la maison
Avec son toit verdi de joubarbe et de mousse
Et son naïf balustre en bois et son perron
Où l'herbe folle, entre les dalles vieilles, pousse,
La petite maison regarde avec bonheur.
Tout alentour s'écroule une glycine en fleur
Et des géraniums garnissent sa croisée
Où roucoule une tourterelle apprivoisée.
Une lucarne épie entre les rameaux verts
Et les sarments noués des vignes et des lierres,
Je revois tout cela qui vit dans la lumière :
Se peut-il, se peut-il que l'on ait tant souffert !...

Tout n'a pas cette valeur, dans *les Cygnes noirs*. Ce recueil de vers est trop touffu, comme d'ailleurs tous ceux qui paraissent maintenant en France. La faute en est surtout aux éditeurs, pour qui un livre doit toujours avoir au moins 200 pages, s'il est en vers, et 300, s'il est en prose, et coûter fr. 3.50. C'est à cette condition qu'ils consentent à le « lancer ». Ils accepteraient peut-être d'éditer une plaquette, mais ils ne feraient absolument rien pour en assurer la vente, l'ouvrage fût-il un chef-d'œuvre.

De là, dans les recueils de vers contemporains, tous ces poèmes médiocres, qui n'ont été admis que pour atteindre au nombre de pages exigé, et, chose incroyable, comme remplissage. L'usage est inepte et anti-littéraire au plus haut point ; et il est étrange que des *poètes*, soi-disant épris de gloire pure, poussent le souci du succès immédiat et matériel jusqu'à s'incliner devant les préjugés des marchands de livres.

F. S.



Le Salon d'Automne à Paris.

Je l'ai vu, en passant, en rentrant de vacances, ce Salon qui fait concurrence aux deux grandes exhibitions analogues du printemps, classiques, qui longtemps suffirent à étaler la production française annuelle des *Arts du Dessin,* comme on dit : peinture, sculpture, gravure, aquarelle, pastel, *et cætera* s'il y en a.

C'était dans le Grand Palais, comme les autres, local à grandes salles et à jour faux, sauf quelques rares bons coins. La manie des vieilles coquettes : tout montrer dans une demi-lumière correspondant à une demi-obscurité. On croirait que tout ce monde a peur de s'exhiber quoi qu'il s'exhibe à mort.

Le déballage devient aussi considérable en cette exposition supplémentaire que dans ses sœurs printanières. Ça va aux deux mille! Et alors la fatigue, l'éreintement des yeux et de l'esprit pour le visiteur. On est en train express, regardant défiler les paysages.

Ce salon d'automne, dans ses origines, semble surtout destiné à faire la part des excentriques, des extravagants, des téméraires, des hors-cadres, des forcenés, tenus à l'écart par les juges officiels ou quasi-officiels, sévères mais injustes. C'était déjà la fonction de celui dit des Indépendants. Il s'y rencontre, toutefois, bon nombre d'œuvres parfaitement sages et dans les données réglementaires et disciplinaires les plus pondérées.

Mais, à vol de jugement, il y a bien cinq cents toiles dont un critique parisien a pu dire qu'elles représentaient l'École des Contorsionnistes.

C'est la face originale de l'affaire à laquelle il n'est pas inopportun de s'arrêter.

Quelles en sont les caractéristiques?

Le contorsionniste, l'ébouriffant, le convulsionnaire si vous voulez, semble avoir pour préoccupation dominante de faire « gueuler » son tableau! De telle sorte que, forcément, on regarde du côté où il gueule, comme dans la rue du côté où l'on

entend des cris et des clameurs. Il travaille à l'épate, à l'éréthisme.

Ce qui crie dans ses œuvres, ce sont d'abord les couleurs, toutes férocement criardes, naturellement. Des rouges, des bleus, des verts, des jaunes fracassants, juxtaposés en placages, parfois non sans une harmonie bizarre ayant son charme violent de piment et de moutarde.

Il ajoute volontiers à cette base de couleurs des lignes noires enveloppant les figures et les objets comme les mailles de plomb dans les verrières gothiques.

Il y ajoute encore la difformité des corps et le grimacement des visages, « singultueux et spasmatiques ». Voici que j'écris comme ils peignent !

Le tout se déroule en linéaments, en filaments, en écheveaux qui font penser aux macaronis et aux folies du ***Modern-Styl***, nommé chez nous style d'anguilles, *paling-styl*, suivant une expression dont je me crois l'inventeur et que Courouble vulgarisa dans un des chants de son épopée des Kaekebroeck.

Qu'y a-t-il de normal dans ce mouvement à première vue tétanique et très extraordinaire ? Quelle dose d'avenir contient-il ? Est-ce une maladie ou une étape normale au cours de l'évolution artistique ?

On sait combien il est difficile de se reconnaître dans de pareils problèmes et la prudence qu'il faut y mettre. Nous en avons des exemples contemporains fameux dans le Verslibrisme, l'Impressionnisme, le Symbolisme, le Pointillisme, tant décriés, moqués, bafoués, conspués d'abord et dont plusieurs, sinon tous, ont fini par s'imposer et conquérir les sympathies.

Dès que les habitudes, d'abord bousculées, ont une nouvelle assiette, l'étrange apparaît naturel et on y consent. Question de mode ou de normalité, on ne sait jamais. Seuls les pédants de la critique dogmatisent là-dessus et accumulent des sottises.

Ces contorsionnistes (nommons-les comme ça pour la facilité du discours) procèdent, me semble-t-il, de Seurat (pensez à *la Grande Jatte*), d'Ensor (quoiqu'on le connaisse peu en France), et surtout de Gauguin, dont il y a, au Salon d'Automne, une exposition importante ; la mieux éclairée des salles, soit dit en passant.

Or, si parmi les Gauguin vus là il y en a qui ne valent pas mieux que les plus extravagantes productions de ses émules, il

en est quelques-uns qui, en utilisant ces procédés participant dans leurs réalisations les plus vulgaires et les plus rudimentaires, de l'affiche, des figures de jeux de cartes et des images d'Epinal, arrivent à être des œuvres vraiment très belles.

Il y a donc, au fond de ces manières tapageuses et carnavalaires, une substance artistique indiscutable, sauf qu'elle paraît extrêmement difficile à dégager et qu'on n'y parvient que par des sentiers où les faux pas et les culbutes sont le cas d'à peu près tout le monde.

Déjà parmi les cinq cents œuvres que je nombrais plus haut, de çi, de là on en rencontre qui doivent faire réfléchir ceux qui voudraient condamner en masse cette nouvelle et curieuse tendance. Tels les tableaux de Nathan. J'en ai acheté un, ***Réquisitoire en Cour d'Assises***, pour les locaux de notre Barreau de Cassation au Palais de Justice, avec l'espoir que ce geste de prodigalité déciderait mes confrères à contribuer à l'ornementation de ces lieux plutôt pauvres. Ah! zut! va-t-en voir s'ils s'amèneront!

Le fait même que d'exposition en exposition elle gagne et se généralise pourrait être le signe qu'elle n'est pas absolument fantasque et arbitraire.

N'importe! Puisque dans ce cosmopolite Paris devenu si peu français, si loin actuellement de l'élégance polie, du goût, de la juste proportion qui caractérisaient avec tant de noblesse et de charme la psychologie de nos grands voisins, on doit désormais craindre les déviations maladives et contre-nature, n'en serait-ce pas une de première qualité!

Vraiment, on demeure perplexe.

***

Je ne parlerai guère du surplus de ce Salon considérable et des incélébrités qui y pullulent.

Je ne m'étendrai pas sur la très insuffisante, et presque dérisoire exposition de Courbet, si misérablement représenté qu'on y fait plus de tort que de bien à cet ouvrier admirable dont tôt ou tard l'énorme importance sera reconnue, quand ces messieurs de la brocante jugeront opportun de faire sur ses œuvres leurs lucratives et trop souvent mystificatoires spéculations.

Je ne parlerai pas non plus de la série des fantômes de Carrière, un peu trop nombreux, peut-être, pour ne pas éviter la monotonie du procédé spécial dans lequel l'éminent artiste se confina.

Je ne parlerai pas davantage de tous ceux dont on parle toujours, ni des écoles classées.

Je laisse à de plus verbeux que moi le lot des articles énumératoires et ruisselant de clichés qui semblent ne pas avoir d'autre utilité que d'allonger de la copie.

Une seule observation qui me revient comme un taon : Aucune œuvre saillante. Où est le chef-d'œuvre? Quand apparaîtra-t-il dans la formidable production contemporaine? Combien de croûtes, combien de choses médiocres faut-il pour qu'il jaillisse en sa fleur magnifique?

Cruelle énigme! Indéchiffrable rébus!

L'Editeur belge G. Van Oest

Revenu à Bruxelles, toujours retour de vacances,

Qu'il est beau d'être au monde et quel bien que la vie!

j'ai trouvé, comme don de Joyeuse-Rentrée, le livre consacré par Camille Lemonnier et G. Van Oest au surpeintre que fût Alfred Stevens.

Trente-quatre pages in-folio d'écriture émue, enthousiaste, admirable. Quarante-deux planches reproduisant quelques-uns des douze cents tableaux en lesquels le grand mort écoula sa prodigieuse sève.

J'en veux parler ici, car ce volume superbe est, certes, un Salon. Un Salon qui tient sur une table au lieu d'une table dans un salon.

Ce qu'est Camille Lemonnier, on le sait. Inutile de décerner des prix d'excellence nouveaux à ce lauréat déjà mille fois nommé.

Mais ce G. Van Oest?

Voici.

C'est une belle trajectoire de vie que celle de ce petit commis de libraire épris de livres d'art et qui commence son apprentissage tout seul, lisant tout, apprenant les langues, écrivant dans les revues, et qui, un beau jour, mais sans se presser, attendant son heure, après s'être initié à la fabrication, aux modes de gravure, à toute la technique de l'impression, avec une petite commandite, s'installe dans la rue du Musée, à Bruxelles. Il y publie ses premiers volumes; s'y fait une clientèle sûre; s'attache des auteurs qui le suivent avec passion dans son beau départ.

L'homme n'a pas trente-cinq ans, et il a déjà toute une carrière derrière lui. Grand, les yeux clairs sous un front volontaire, une flamme de vie dans son masque mobile et glabre, de la souplesse et de la décision dans l'allure, le geste et la parole rapides. Il sait où il va, celui-là ; il est maître de sa destinée. et, d'une activité inlassable, il laboure, sème et prépare les moissons. Son labeur quotidien requerrait dix employés et il en sort tout seul ; écrit cinquante lettres de son écriture posée, élégante, sans une rature, disant avec netteté les choses qu'il faut dire, répondant à tout le monde, soumettant des projets, les établissant à grandes lignes, nerveux, ponctuel et concentré, plein d'initiative et maître de son élan.

Dans des ouvrages comme l'*Histoire de la Peinture*, de Camille Lemonnier, la *Renaissance septentrionale*, de Fierens-Gevaert, et combien d'autres, c'est lui qui établit la documentation graphique, s'adresse aux artistes, aux éditeurs, aux musées ; correspond avec les familles, dresse les tables, met en un mot sur pied toute cette illustration vivante qui est l'âme d'un texte.

Sa science de l'édition est parmi les plus sûres qu'il soit. Il fait des livres qui marquent en librairie et dont on sent qu'il a suivi la confection ligne à ligne. Et ces livres. il les dédie aux délices austères du savant, au plaisir délicat et voluptueux du bibliophile, à la passion de tous les esprits curieux d'images et de belles impressions.

On sent que lui-même est artiste, un artiste ingénieux et accompli, de tout premier plan dans l'art noble du livre à estampes, imprimé sur papiers filigranés, satins glacés, japons authentiques. Rien du marchand, mais un goût vif de la vie du livre qui est devenue sa vie même.

Avec cela, simple, tranquille, modeste, sans besoin de luxe ni de confort ruineux, travaillant pour l'honneur souvent plus que pour l'argent; le cerveau toujours empli d'idées à réaliser, regardant devant lui à mesure se lever les tâches prochaines.

Et ce seront demain des monographies d'artistes, toute une série où les maîtres de l'art seront appréciés par les maîtres de la plume; bientôt, notamment, Rodin, l'illustre, par Judith Cladel; les monographies de nos grandes villes, vues à travers les chefs-d'œuvre de l'art; de luxueuses rééditions de livres de chez nous, avec le concours de nos grands artistes, etc.

Un tel homme est une admirable leçon de vaillance continue et de sens droit de la vie, dans un monde encombré d'arrivistes !

Le succès, certes, est venu, au point que la petite librairie d'il

y a deux ans est devenue une firme célèbre, à l'étranger peut-être plus encore que chez nous, toujours enclins à nous défier de nos valeurs et de nos énergies. Il n'a fait que payer le probe et vigoureux effort d'un ouvrier du beau, nourri de la tradition de nos grands libraires du passé : les Moretus, les Plantin. Le pays ne saura jamais assez faire pour reconnaître la part qu'il prit dans le développement d'une industrie d'art glorifiée par de pareils noms et dans la glorification des peintres de la race.

Si Van Oest, en effet, est bien de chez nous, par la persévérance, le bon sens, la droiture, l'indépendance et la personnalité, il est de chez nous aussi par son goût passionné de nos Maîtres, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, par son sens net des qualités distinctives de notre art et sa volonté de créer une librairie qui soit belge, rien que belge, et qui ne doive rien à l'étranger.

Epilogue du Salon d'Ostende-Centre-d'Art

C'est sur le mode grave que je viens de parler.

Ça tranche sur le ton batifolant que j'ai, en général, dans cette prose salonnesque, en accord, me semble-t-il, avec la hâte qu'il faut mettre à voir tant et tant de toiles

Dont on ferait de bonnes voiles
Et des chemises de maçon.

Je m'en étonne moi-même et je jurerais presque que la page qui précède, solennelle et sérieuse, n'est pas de moi. *Homo multiplex!* Chacun de nous est plusieurs, selon l'heure et la conjoncture.

Au surplus, pourquoi prétendre à un style unique? Je me laisse aller à celui qui me pousse. Je vous avoue que je sais être solennel, voire classique quand il le faut, quoi qu'en pense Jim-Jim-Boum, cymbalier dans « la Banda », comme disent les Italiens et le divin Souza, du journal *Le Matin*.

Le style? Le style qu'il faut? Mais parlons-en un peu. Quel style, entre autres, convient aux Salonniers, perruchante engeance?

De nouveau embouchons le trombone emphatique pour en faire retentir ici quelques notes.

On peut rattacher « les grands et beaux styles », chers à Jim-Jim, à deux procédés différents, à deux manières opposées.

Malherbe et Balzac fondèrent dans notre littérature le style savant, châtié, poli, travaillé, dans l'enfantement duquel on arrive de la pensée à l'expression, lentement, par degrés, à force de tâtonnements et de ratures.

C'est ce style que Boileau a conseillé en toute occasion ; il veut qu'on remette vingt fois son ouvrage sur le métier, qu'on le polisse et le repolisse sans cesse ; il se vante d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. Racine, en effet, est le plus parfait modèle de ce style en poésie.

Mais, à côté de ce genre d'écrire, toujours un peu uniforme et académique, il en est un autre, bien autrement libre, capricieux et mobile, sans méthode traditionnelle, et tout conforme à la diversité des talents et des génies.

Montaigne et Régnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons, et la reine Marguerite un charmant en ses familiers mémoires, œuvre de quelques *après-disnées* : c'est le style lâché, abondant, qui suit davantage le courant des idées ; un style de première venue et *prime-sautier*, pour parler comme Montaigne lui-même ; c'est celui de La Fontaine et de Molière, celui de Fénelon, de Bossuet, du duc de Saint-Simon et de Mme de Sévigné. Cette dernière y excelle : elle laisse *trotter* sa plume la *bride sur le cou*, et, chemin faisant, elle sème à profusion couleurs, comparaisons, images, et l'esprit et le sentiment lui échappent de tous côtés. Elle s'est placée ainsi, sans le vouloir ni s'en douter, au premier rang des écrivains de langue française.

Notez que ce n'est pas moi qui énonce tout ça, c'est Sainte-Beuve, Sainte-Bouffe comme disait au temps préhistorique où, de mes culottes studieuses, je polissais les bancs universitaires, le hargneux, bruyant, vociférant et gesticulant professeur Altmeyer.

Mais alors il y a deux styles, au moins deux, qui s'offrent à ceux qui manient le fer de la plume. Il est permis, n'est-ce pas, de faire choix entre eux dans chaque occasion scripturale et de les employer du moins mal qu'on peut, malgré l'avis contraire des pisse-vinaigre et des pète-sec ?

C'est ce que je fais ingénument, au risque de divaguer.

Et je divague, en effet, je digresse, puisque j'annonçais, en titre, vouloir parler du Salon d'Ostende-Centre-Art.

Qu'est-ce que j'en voulais dire ???

Ah ! oui ! Voici. Le bilan des achats y faits.

On juge, souvent, d'une exposition par les achats y faits.

C'est, peut-être, plus sûr que toutes les appréciations de la fameuse et vaticinante critique.

Or, outre le Saint-Jean-Baptiste d'Auguste Rodin, si vaillamment acquis par M. Wouters-Dustin, exemplaire d'un bronze et d'une patine incomparables; outre les bijoux de Collard; outre le splendide tapis d'Anatolie vendu par les frères Vanderborgt, les acquisitions, au nombre de vingt-huit, furent :

Opsomer : 1. Derniers rayons; 2. Intérieur. — De Groux : 1. Beethoven; 2. Le Téméraire; 3. Un autre Téméraire; 4. Walkyrie; 5. Wagner; 6. Mirabeau. — Swyncop : 1. Bassin de Carênage; 2. La Banlieue; 3. Chanteurs de Rue. — Blieck : 1. Dans les Bassins. — Sohie : 1. Vieille cour en Flandre. — Bastien : 1. Boucherie de Bou-Saada; 2. La Sieste. — Stacquet : 1. Hiver en Campine. — Meunier (Constantin) : 1. Pêcheur Ostendais. — Picard (Robert) : 1. Eau dormante. — Rousseau : 1. Dame au Chapeau. — Claus : 1. Matinée de Mai. — Heymans : 1. Paysage; 2. Paysage; 3. Paysage; 4. Paysage. — Laermans : 1. L'Aube; 2. L'Aveugle. — Delaunois : 1. La drêve des Trembles; 2. Au pays monastique.

Et voilà ! C'est pas mal, hein, messieurs les malins?

Considérez que pour faire nombre et étoffer on n'a pas mis en ligne quelques statuettes, ou gravurettes, ou aquarellettes, ou pastellettes, comme c'est l'habituel usage.

Non, tous tableaux, Messieurs, tous!

Sur deux cents œuvres exposées, la proportion est belle, on peut dire jamais atteinte. Du quinze pour cent ! bigre !

C'est que ce Salon ne fut pas un de ces petits bazars de vente, usuels dans les villes d'eau, mais une grande et belle exposition, d'un triage sévère, sans aucune complaisance dans les admissions.

Avis aux imitateurs et aux boudeurs. Vous savez : Exposer dans un Kursaal ! Ah ! non, jamais. — Blagueurs, va !

IXe Salon annuel du « Labeur ».

Salon varié, où tout est bien sans qu'il s'y voie rien d'extraordinaire. La candide mais horrifique croûte authentique si fréquente jadis pour notre joie et notre horreur, est désormais absente de nos expositions, tant a monté l'étiage du talent en attendant mieux encore. Mais « ce qui émeut » cette caractéristique suprême de l'Art, révélant à une âme le trouble fiévreux

d'une autre âme « humanisant » la réalité dans une œuvre vibrante, demeure rare, très rare.

Quelques mots, d'abord, sur la mise en scène, la mise en pages, l'arrangement.

Place Royale, à la corniche de l'arcade, en ces lettres de conception modern-style, lourdes, difformes, croquées comme un chapeau bossué, l'inscription « Labeur ». Ah ! que j'aime peu ces nouveautés dont la seule trouvaille est de « difformer ».

A l'intérieur, malgré le joli soleil automnal de ma seconde visite, le triste jour de cave cher à tous les arrangeurs de Musée, qui, vraiment, feraient croire que les tableaux, comme les cloportes dits « cochons de caves », ont peur de la lumière.

Puis, les inévitables verdures dont la crudité monotone joue aux peintures le méchant tour de les désharmoniser par un contraste grinçant et de mauvais goût. Au lieu des habituels palmiers, des lauriers en boule cette fois, de ces lauriers classiques que les maçons hissent banderolés au haut des toits pour faire honneur aux entrepreneurs de bâtisses quand la charpente est finie. Les blancheurs fracassantes des sculptures exaspèrent ces redoutables dissonnances, parmi lesquelles certains chapeaux, circulant sur des têtes de femmes, ajoutent de discordants coups de cymbales. Nos douces compagnes devraient adopter des toilettes de Salons comme elles ont des toilettes de course.

A la corniche d'agréables guirlandes de bruyère, adoucissant l'affreuse nudité des murailles, nues au point d'en être gênées.

Dessous, des affichettes lugubres.

Vingt-quatre exposants et cent vingt-trois numéros, si j'ai bien compté au Catalogue. Bonne tenue générale, 'e le répète, e intéressante.

Impossible d'analyser ici tout en détail, selon la vieille méthode, qui avait du bon et du charme, de décrire par la plume ce qu'avait fait le pinceau ou l'ébauchoir et de manifester ainsi la possibilité du transformisme des forces dans les Arts.

Beaucoup de réminiscences dans ce Salon. Il semble qu'une inconsciente manie d'imitation fait travailler la mentalité et la main de plusieurs artistes. Ah ! que l'originalité, même maladroite est plus savoureuse ! Une rognure d'ongle de soi-même plutôt que tout le bras d'un autre, disait Alfred Stevens.

Il est vrai qu'on commence presque toujours par pasticher quelqu'un : les nourrissons prennent l'accent de leurs pères

nourriciers et s'en débarrassent quand ils passent au grade d'hommes.

Ce qui m'a frappé une fois de plus, c'est l'universelle tendance au travail habile mais lâché, approximatif, va comme ça vient, qu'il s'agisse du coloris ou du dessin. Un air d'improvisations, les ébauches, les croquis présentés comme productions définitives, l'à-peu-près érigé, sinon en doctrine, au moins en habitude.

Combien, au temps des peintres, aujourd'hui presque tous morts, que je connus il y a quatre et trois décades, la conscience, la minutie, l'opiniâtreté dans l'achèvement, étaient tenus pour l'essentiel devoir. En voilà qui n'auraient pas osé exposer ce qui forme le bagage presque complet d'un Salon actuel.

Beaucoup d'artistes ne font pas plus de façons pour appliquer les couleurs avec la brosse sur une toile que pour les camper hors des tubes sur la palette. Et quelquefois la palette vaut mieux.

Ajoutez à cela que presque toutes les œuvres ne sont que « le morceau » et vous aurez l'impression que nous sommes dans une période spéciale où les actes esthétiques manquent d'amplitude et de volonté tenace.

N'importe ! on avance ! C'est le sentiment qui domine finalement chez le visiteur. On sort content, malgré, aussi, les teintes fuligineuses, moroses, salies de quelques tableaux.

*
* *

Ce que je viens de poser là est tout simplement ce que j'écrivis l'an dernier en ce même octobre sur le VIIIe Salon annuel du Labeur.

Rien à changer. Et on prétend que tout change !

Ce que je préfère dans cet ensemble : A. Cosyns, *Au Jardin*, — Léandre Grandmoulin, *Moeder*, portrait,—Victor Hageman, *Les Émigrants*. Ah ! ceci m'a paru vraiment très beau, malgré les souvenances de Laermans et de De Groux, —Jean Le Mayeur, *Coin de Sainte-Anne Termuyden*, le bon village de West Flandre, proche du Zwyn ; mais pourquoi ces papillotantes rugosités des touches ? on dirait de petites crottes, — Marten Melsen, *Coin d'une ferme*, avec une floppée d'intéressants gavroches rustiques, — Jules Merckaert, *Ferme brabançonne*, — Auguste Oleffe, *Juillet*, très belle esquisse ; saisissant, le groupe des deux têtes de femmes à droite, séducteur, charmant, — Henri

Ottmann, de Paris, *Jeunes femmes dans un parc*, penche vers les contorsionnistes dont je parlais plus haut, — Ferdinand Schirren, *Margere*, portrait, plâtre granuleux mais de grande joliesse, — Émile Thysebaert, *Vieille marchande*, matérielle, lourde, vulgaire mais d'un peintre ; à regarder en dehors du tapis-chemin courant le long des parois par lequel les organisateurs induisent les visiteurs à regarder tous les tableaux trop près, — Georges Vanzevenberghen, *La Laveuse de vaisselle*, pas révolutionnaire, bien proche de Manet, de Louis Dubois, etc., mais de fort belle tenue, la seule œuvre de ce salonnet qui soit consciencieusement poussée.

Après ça, il se peut que ce que je ne cite pas soit ce qu'il y a de mieux. Le propre des articles de critique esthétique c'est de se contredire effrontément et comiquement. Tous les critiques, surtout les grands, descendent des bavards qui bâtissaient la tour de Babel. La traduction flamande de critique est *Babbelaar*, d'où viennent babbelarey, babbelguigjes, babbelklub, etc.

Chez Maurice Romberg, avenue Maurice.

Un agréable atelier, rappelant le Maroc par le mobilier et surtout par les œuvres.

Je disais de l'auteur, en juillet dernier, lors de son envoi aux Aquarellistes :

« Je fus avec Maurice Romberg, quatre mois, il y aura bientôt vingt ans, en pleine Mangrabie, où alors régnait, sultan rêveur et barbu, Mouley-Hassan, mort, naturellement ou pour « avoir bu du mauvais café », là-bas on ne sait jamais. Il expose un cadre rempli de multiples croquis au crayon noir et en couleurs, feuilles d'albums amassées au cours de ses pérégrinations sans nombre parmi les Berbères et les Mauritans. Ces ébauches expriment avec l'exactitude du « pris sur le vif », le baroque, ou plutôt le « maroque » (janissaires d'*Antée*, accourez, oh ! les prétendus puristes ! pour me mettre les poucettes !) de la civilisation arabe proclamée, par de robustes ignorants, supérieure à la nôtre ».

Voici que ces croquis sont devenus de belles aquarelles qui bientôt iront à la salle Petit, à Paris, orner le Salon des Aquarellistes internationaux.

Elles donnent bien l'impression de ce « pays de la flemme » ;

où l'Arabe nonchalant ne se réveille que les jours de grand pillage et les jours de fantasias, devenant alors pour quelques heures un frénétique, sauf à retomber dans son paresseux repos dès que ces « fêtes » ont pris fin.

On y voit aussi les fameux chevaux que je nommai jadis « arabiques » parce que s'ils sont arabes ils sont aussi des biques. Si l'on en voit de beaux dans les cirques, ils sont, par contre, dans l'heureux Maroc, d'une « rosserie » navrante, à quelques exceptions près. Aussi y préfère-t-on généralement les mules qui sont la vraie monture aristocratique.

Mais les légendes! Et la manie des Européens d'admirer l'étranger, toujours si mirifiquement « déceptionnaire » quand on y va voir!

Edmond Picard



Monnaie : Reprises, débuts.

Parc : M. de Féraudy dans *Les Affaires sont les Affaires*, com. en 3 actes de M. O. Mirbeau (2 octobre); *Brichanteau comédien*, com. en 4 actes de M. de Féraudy (3 octobre); *Leurs Amants*, com. en 3 actes de M. de Féraudy et *Monseigneur en vacances*, com. en 1 acte de M. Jules Claretie (6 octobre). — M. Lebargy dans *Le Duel*, com. en 3 actes de M. H. Lavedan (12 octobre). — *L'Espionne*, com. en 4 actes de M. V. Sardou (9 octobre). — *Paraître*, pièce en 4 actes et 5 tableaux de M. M. Donnay (25 octobre). — 1re *Matinée littéraire* : Les poètes dramatiques belges, conférence par M. Paul André; représentation de 3 actes en vers : *Le Voile*, de G. Rodenbach; *Une Etincelle*, de M. Ch. Forgeois; *Nous n'irons plus au bois*, de M. F Crommelynck (11 octobre).

Olympia : *Le Bourgeon*, com. en 3 actes de M. G. Feydeau (5 octobre).

Alcazar : *Les Plumes du Geai*, pièce en 4 actes de M. Jean Jullien (6 octobre).

Molière : *Le Voyage en Chine*, op.-com. en 3 actes, paroles de Labiche et Delacour, mus. de Bazin (18 octobre).

Galeries St-Hubert : *La Périchole*, op.-bouffe en 3 actes, paroles de Meilhac et Halevy, mus. d'Offenbach (5 octobre).

Monnaie. — Ce sont les interprètes que l'on continue à aller entendre et juger ; le répertoire défile, ne provoquant nulle surprise, nul enthousiasme, nulle déception. Il paraît s'affirmer que la troupe de notre Opéra, à côté d'anciens artistes revus avec plaisir, comporte quelques chanteurs nouveaux sur qui mieux déjà que des espérances peut être fondé. Plus sympathique que tout autre est évidemment l'incontestable succès remporté par le jeune ténor bruxellois M. Swolfs. La voix est souple, forte, plus assurée dans le grave et pure dans le médium qu'aisée dans les notes hautes ; mais on en goûte la solide aisance et souvent le charme que sait mettre en valeur une méthode adroite. Dans *Samson*, dans *Lohengrin* — le récit du Graal fut chanté de superbe façon, — M. Swolfs conquit d'emblée les sympathies. A ses côtés, le baryton M. Layolle, de qui cependant encore on peut, espérons-nous, attendre plus d'autorité et surtout de personnalité dans le « dessin » de ses personnages, prodigua un organe ample et sonore. M. Morati, doublant M. David, le remplaçant même avec crânerie au pied levé, fit un Rodolphe, un Gérald séduisants, et chanta avec une ardeur juvénile. Mlle Croiza, que nous aurons mieux l'occasion d'apprécier dans le rôle célèbre de Didon de *La Prise de Troie*, fit excellente figure en Dalila tentatrice, traîtresse et farouche à souhait, et Mlle Magne effaça totalement en une *Mignon* délicieuse la mauvaise impression qu'avait laissée une Marguerite (de Berlioz) trop inégale.

Un soir, vint de Paris une naissante étoile au ciel de l'art lyrique : Mlle Agnès Borgo, *Aïda* de voix puissante et riche, de tempérament dramatique fait pour l'incarnation des somptueuses héroïnes wagnériennes plutôt que des femmes trop... humaines du répertoire suranné. Ce seront bientôt Mme Carré, Mlle Mazarin, Mlle de Tréville, M. Clément toujours favori, puis d'autres, prometteurs de soirées à sensation. Enfin Mlle Garden et M. Petit paraîtront dans les rôles, qu'ils viennent créer ici, de *Pelléas et Mélisande*, qui passera peu après *Madame Chrysanthème*, première et imminente nouveauté de la saison.

*
* *

La Comédie Française au Parc. — C'est une habitude, une nécessité plutôt pour les directeurs de théâtre de ne plus se contenter des artistes de leur troupe régulière. Chaque affiche, constatez-le, présente en vedette un ou deux noms de comédiens ou de chanteurs illustres appelés à corser l'intérêt du spectacle. On ne doit pas dire que toujours ils en augmentent la valeur. Ah ! que cette tyrannie de la « vedette » est déplorable. Ou bien le célèbre artiste en représentation est réellement un interprète exceptionnel : en ce cas l'ensemble manque de cohésion, il y a trop de distance entre l'art du premier sujet et la quelconque suffisance de ceux qui l'entourent ; ou bien la distance de l'un aux autres n'est pas perceptible : alors pourquoi l'appoint illusoire de l'exigeant Cabotin?... De toutes façons les directeurs dépensent en « vedettes » un argent qu'ils répartiraient beaucoup plus profitablement sur divers objets plus intéressants : la mise en scène, la meilleure tenue de quelques menus rôles dont la négligence dépare, les soins matériels mieux prodigués.

Passons... Nous ne corrigerons rien d'un mal qui croît au lieu de s'atténuer.

Ce n'est du reste pas à propos de la présence à Bruxelles de M. de Féraudy et d'une troupe composée d'excellents éléments dignes de jouer en sa compagnie, que ces réflexions me sont venues. M. de Féraudy a pris possession de la scène du Parc sans s'imposer à la troupe régulière de la maison, laquelle n'a fait ses débuts qu'après son départ.

Je ne vais pas vous parler de l'art si merveilleusement souple du comédien, unique en l'adresse d'incarner les types les plus différents les uns des autres, qu'est M. de Féraudy. Je n'apprendrais rien à personne pas plus que si je semblais découvrir ce qu'il y a de naturel, de finesse dans le jeu de Mme Pierson, de bonhomie et de distinction à la fois dans celui de Mme Th. Kolb. Mais moins connus sont Mlles Robinne, Lantelme et D. Bressan, et M. Garry, de qui les mérites surent diversement s'affirmer. La première apparut telle une exquise et ravissante image de ces délicats peintres anglais qui excellent dans le dessin des types séduisants de jeunes filles. La voix, assez grave, est singulièrement prenante, veloutée et harmonieuse. La comédienne est experte et vive.

Cette troupe excellente joua quatre pièces : *Les Affaires sont les Affaires*, *Brichanteau comédien*, *Leurs Amants* et *Monseigneur en vacances*.

Je ne dirai rien de la tragédie bourgeoise, cruelle, étonnam-

ment sincère dans son apparente brutalité où M. Mirbeau atteignit le summum de l'émotion possible au théâtre par la peinture exacte, diverse et profondément fouillée d'un type d'humanité contemporaine. Je ne dirai rien du drame touchant, parfois ridicule, toujours pittoresque, passionnant par son rire ou par ses larmes comme tout ce qui est exactement vécu, que constitue, bien que mis assez inhabilement à la scène par son interprète principal, le roman célèbre de M. Jules Claretie. Ces œuvres ont été jouées déjà à Bruxelles.

Mais *Leurs Amants*, presqu'inédit, et *Monseigneur en vacances*, primeur totale, y étaient inconnus. Ce petit acte de délicate psychologie et de fine observation sentimentale dans lequel M. Jules Claretie fait monter au cœur d'un vieil évêque paterne et paisible les parfums d'un passé tendrement amoureux et tristement déçu est tout bonnement ravissant. Mais quel art il fallait pour ne rien enlever à l'émotion, quelle adresse pour ne rien prêter de ridicule ou de choquant à l'incident de cette soudaine résurrection — mais passagère — des souvenirs pas tout à fait morts...

Monseigneur, heureux, sans soucis, sans pensées, fait sa sieste... Une visiteuse, une quémandëuse se fait introduire. En elle le prélat reconnnaît la jeune fille — veuve et blanche à présent — qui a repoussé ou n'a pas compris l'amour, il y a longtemps, d'un jeune polytechnicien sans fortune... Désespéré, sans courage, le pauvre garçon a déposé son épée et vêtu la robe sacerdotale. Mais il n'a pas tout oublié de son passé.

Le vieil évêque et la vieille dame, un instant, très chastement, avec une émotion indicible et très douce, presque sans parler, revivent la minute cruelle et qui les a trompés tous les deux de ce passé irrévocable... Et la vieille dame s'en va, les bras chargés de roses que Monseigneur a fait couper pour elle dans son jardin.

Jouée avec un art étonnamment fin de naturel et de sincérité par M. de Féraudy et Mme Bl. Pierson, cette petite pièce d'une écriture ravissante a remporté le plus complet et le plus légitime succès.

Encore qu'on l'ait applaudie à maintes reprises, celle de M. de Féraudy : *Leurs Amants* connut de moins unanimes éloges. M. de Féraudy est acteur, et acteur admirable : il ne peut s'empêcher de s'en souvenir, quand il devient auteur. Non, comme on pourrait le croire, qu'il s'ingénie à se ménager un rôle en vedette au détriment du reste de l'interprétation et de la

logique des développements ; mais M. de Féraudy a trop appris et joué de pièces pour pouvoir se dépouiller entièrement de leur souvenir. Il ne refait pas une des cent comédies qu'il a menées au succès, il les refait toutes, ou plutôt il prend un peu de ce qu'elles ont de meilleur ou de caractéristique à chacune d'entre elles. Le résultat obtenu est cet extraordinaire assemblage de scènes décousues, disparates, heurtées, ce voisinage de types aux mentalités cahotées, inconséquentes souvent Ajoutez à cela une extraordinaire volonté de semer du cynisme dans toutes les âmes, de mettre de la raillerie dans toutes les bouches et vous concevrez ce qu'a d'artificiel la « tranche de vie », une tranche hachée menu, comme chair à pâté, qu'a mise à la scène le parfait comédien.

Il n'y a, du reste, que peu d'action dans *Leurs Amants*. Ceci ne serait pas un reproche, si nous y trouvions, en échange, autre chose... Lucette a une mère, deux amants, une soubrette et un ami. L'ami, le philosophe de la pièce, le confident des autres personnages, le seul Monsieur un peu propre et raisonnable de l'aven ture, c'est M. de Féraudy qui l'incarne... Lucette est richement entretenue par M. Alfred — un vieillard — et sincèrement aimée par Raymond — un jeune écrivain plein de talent, mais qui n'a point encore pu se faire connaître. Malgré les avertissements et les remontrances de sa mère, Lucette abandonne la proie — M. Alfred — pour l'ombre : Raymond. Ils s'adorent, mais la gêne s'installe au logis et devant la menace de la misère, même à deux, les Lucette de Paris ou d'ailleurs ne résistent pas... Il y a toujours un peu d'argent, a-t-on dit je ne sais où, au fond de toutes les ruptures d'amour.... Ce qui déconcerte et qui choque, c'est la scène finale entre tous les personnages réunis et où l'on se demande lequel d'entre eux tous est le plus malpropre et cynique lorsqu'ils concluent, admettent ou encouragent le replâtrage Alfred-Lucette accompagné du persistant béguin Lucette-Raymond. Il y a trop de lâcheté et de complaisances au fond de toutes ces âmes et l'adresse qu'a cru mettre l'auteur dans le subterfuge employé pour ne nous laisser que pressentir un dénouement dont la certitude énoncée eût appelé des protestations légitimes n'est pas même de l'adresse : un truc et un truc éventé tout au plus.

Pouah ! Les hommes, même les « amants », ne sont pas si repoussants que cela, j'en veux avoir la confiance, et l'amour, n'est-ce pas, n'est point tout à fait à la merci de calculs aussi vils ?

Leurs Amants est une pièce funeste et fausse : il faut qu'elle soit fausse et que ses héros ne soient tout au plus que de très, très rares exceptions dans notre humanité encore capable de mieux que toutes ces vilenies, ces cynismes et ces hypocrisies...

Mais que cette pièce fut admirablement jouée! Ce qui fut tant pis, car on aurait pu se tromper et prendre pour réalité ce qui n'était qu'un habile reflet.

Quelques jours plus tard, M. Lebargy, assez banalement entouré, venait jouer le *Duel*. On applaudit, comme toujours. Mais qui? L'auteur ou son interprète?... Il faudrait, pour le savoir, connaître le *Duel* sans M. Lebargy...



L'Espionne. — Ces pièces telles que l'*Espionne* et à peu près toutes celles qui composent l'énorme bagage dramatique de M. V. Sardou, me font un peu l'effet de ces télescopes de voyage dont les quatre ou cinq cylindres glissent l'un dans l'autre, déployant, rétrécissant l'appareil à volonté. Vous tirez sur l'oculaire : le premier cylindre s'allonge, entraîne le second qui oblige le suivant à sortir à son tour et ainsi de suite.

Un premier acte, chez M. Sardou, déroule l'exposition du drame, il amène fatalement le suivant qui réclame le troisième... Et chaque acte, chaque scène, chaque réplique s'emboîte à la suivante. C'est un jeu précis, compliqué mais mécanique.

Vous me direz que les télescopes sont des instruments très utiles et respectables? — Je vous répondrai que les pièces de M. Sardou sont des travaux laborieux, respectables, louables même, si pas expressément utiles. Et je n'aurai nulle honte à avouer que je ne m'ennuie jamais à entendre une de ces pièces : il est reposant d'assister au dénouement heureux d'une intrigue que tout s'est acharné à embrouiller à plaisir...

Pourquoi donc trouverais-je l'*Espionne* ridicule, comme il est de bon ton de le faire aux yeux de certains esthètes? Mais ne me demandez pas non plus de trouver cela admirable pour adopter les vues de bon nombre de fervents du quiproquo et d'amateurs des jeux de patience.

Vous connaissez du reste l'*Espionne?* Rappelez-vous : elle s'appelait *Dora* naguère, et fit florès au lendemain des tragédies de 70, alors que Paris voyait partout des traîtres, lisait la duplicité sur tous les visages, découvrait des espions dans tous les étrangers. M. Sardou imagina donc une intrigue d'amour entre

un officier français et une Espagnole sans fortune, dans un milieu cosmopolite pas toujours très édifiant. La jeune fille aime sincèrement et ne soupçonne rien des infamies qui se trament autour d'elle. Une rivale la fait passer pour espionne. L'officier est pris entre son amour et la haine que cette lâcheté odieuse fait éclater en son cœur.

Inutile de poursuivre quand on a exposé le nœud d'une intrigue de ces pièces toutes conventionnelles. Vous savez que tout s'arrange

Leur avantage est de permettre à ceux qui les jouent d'apparaître avec toutes les ressources de leurs talents divers et multiples. Comme spectacle de rentrée, M. Reding ne pouvait mieux choisir. Aux côtés de M. Noblet — la « vedette », que vous disais-je ?... — toujours plein de verve, d'élégance enjouée et d'habile vivacité d'allures et d'expression, Melle Juliette Clarel réapparut l'artiste émouvante, passionnée et tendre tour à tour qui attacha ici son nom à tant de créations de vivante personnalité. M. Chautard, sobre sans banalité dans le personnage par trop conventionnel du jeune officier de comédie — c'est le cas de le dire ; — M. Carpentier toujours intelligemment consciencieux et quelques femmes élégantes que nous aurons plaisir à retrouver et à juger mieux dans des rôles plus définis et plus vrais, se multiplièrent avec bonne volonté dans les péripéties dramatiques de l'*Espionne.*

* * *

Paraître. — M. Edmond Picard publie dans ce numéro de *La Belgique* un nouvel énoncé de ses idées en fait d'art dramatique. Je ne sais si M. Picard assistera à l'une des représentations, très nombreuses apparemment, que le théâtre du Parc va donner de la dernière œuvre de M. Donnay ? Mais je gage que de ces quatre longues, trop longues heures de spectacle l'auteur de *Psukè* concevrait à la fois une satisfaction considérable et une rage à nouveau écœurée. Que voici bien la preuve de la vanité des formules et de l'impossibilité des classifications, des règles agencées, des sujétions en bon ordre! Tout crûment le fait est celui-ci : M. Donnay applique à la mise en scène de ce que réprouve énergiquement M. Picard les procédés que celui-ci met en œuvre et proclame à cor et à cri les seuls désormais admissibles!

Y a-t-il rien de plus « théâtre d'idées » en effet que *Paraître*,

et y a-t-il rien de plus « inévitable adultère » que le permanent et nombreux chassé-croisé d'époux et d'épouses, d'amants et de maîtresses qui jette Mme Margès dans les bras de M. Raidzell d'où vient de s'échapper Mme Hurtz; M. Margès dans ceux de l'aguichante Egreth; l'aîné des Raidzell dans ceux de la séduisante Talmah-Béjard; l'infortunée petite Mme Lacouderie dans ceux d'un malpropre maître chanteur quelconque, etc., etc.

Car c'est tout cela, la pièce, ce n'est que cela : un tas d'épisodes sans liens, d'aventures passagères tour à tour sentimentales, sensuelles, intéressées, distraites, ambitieuses aussi, et les vingt personnes qui s'y trouvent mêlées deux à deux — ou plutôt une à deux... — papotent, jabotent, cassent du sucre, mentent, démentent, se lamentent, se dupent et s'illusionnent, blaguent et ricanent et surtout discourent, discourent à perte d'haleine, à propos de tout, de tous et de rien.

Voilà du « théâtre d'idées » donc, le théâtre qui consiste à faire exposer en long et en large par des personnages typiques le pour et le contre de tel ou tel sujet de pensée, sans se préoccuper d'une action, d'une unité d'anecdote; mais voilà aussi du théâtre proscrivant avec intention tout ce qui n'est pas l'amour malsain dans des cœurs gangrenés, l'adultère indispensable en des ménages désunis.

Ce n'est donc pas avec l'esprit prévenu que nous ont façonné les habitudes du théâtre assujetti aux règles de mouvement, de péripéties, d'intérêt adroitement gradué que nous devons considérer ces quatre longs actes et leur conclusion, superflue au point de vue dramatique, très heureuse au point de vue psychologique, conclusion analogue à la moralité de la fable : on peut la supprimer, le récit n'est en rien déformé; mais quelle signification ne vient-elle pas dégager de lui !

M. Maur. Donnay a voulu prouver quelle désunion, quelle débâcle de cœur et d'argent et de scrupules précipite dans une famille parisienne du XXe siècle le besoin effréné de « paraître », de jeter de la poudre aux yeux, de faire figure éclatante au-dessus et au delà des ressources possibles. L'auteur prend une famille-type de bourgeois parvenus, les Margès : le père, la mère, une fille mariée à un député socialiste plus ambitieux que convaincu, une fille qui va épouser un richissime fabricant de champagne, et puis il fait mouvoir autour d'eux divers comparses dont le nombre n'est limité par aucune considération de nécessité scénique ou d'exigences dramatiques. Par petits groupes tour à tour ces personnages conversent, racontent,

potinent et la plupart du temps leurs bavardages n'ont aucun rapport avec la pièce; leur seule raison d'être consiste dans l'occasion d'amener un bon mot, une saillie cynique, joyeuse ou plus simplement très raide. Deux philosophes railleurs de salon qui traversent toutes les scènes de *Paraître* sans prendre part au drame, monopolisent le jeu des pièces de ce feu d'artifice : ce sont le vieux baron Bouif — excellemment incarné avec toute l'hypocrite bonhomie qu'il fallait par M. Gorby — et le jeune gandin Le Graffier — alias M. Barré, fat et insolent à souhait.

La pièce, après avoir cahoté de hue et de dia, après avoir effleuré de nombreuses péripéties, fourni prétexte à des scènes bouffonnes — dix pécores s'extasiant aux pieds d'une poétesse tunisienne : Mme Hurtz que silhouette avec une amusante vérité Mme M. Derboven; à des scènes attendrissantes — Juliette Margès avouant son amour timide à Jean Raidzell qui va l'épouser; à des scènes rouées — Christiane se laissant désirer, se faisant conquérir par Jean; à des scènes navrantes — la petite Mme Lacouderie contant les souillures de son aventure de chantage et de répugnant amour; à des scènes tragiques — Paul Margès, le député lâché par son parti, accourant à Nice tuer brutalement Jean Raidzell, l'amant de Christiane, sa femme; la pièce laisse le souvenir pénible d'une vision écœurante sur tout un monde de gangrène, de vanité, de mensonges, une vision que nous voudrions pouvoir estimer fausse ou tout au moins outrée.

On devine les difficultés d'interprétation d'une œuvre aussi considérable en ses dimensions que variée en ses aspects. Elle comporte vingt rôles dont aucun n'est négligeable. Il faut louer les soins exceptionnels qui lui ont été donnés au théâtre du Parc et signaler le brillant résultat acquis. Aux artistes brièvement mentionnés déjà, j'ajouterai Mlle Barety et Mlle Clarel, les deux rivales, la coquette et la sincère, l'ambitieuse sans fortune et la richissime sans gloriole, qui ont compris excellemment les oppositions de leurs deux natures si exactement féminines l'une et l'autre. Mlle Derives, touchante et dramatique, a fait avec émotion le récit de sa navrante équipée amoureuse terminée dans la boue et l'escroquerie. M. Jean Laurent, qui remplace M. Mauloy infidèle à ses engagements, fit bonne impression dans ce rôle hésitant de Jean Raidzell, le jeune mari de qui l'amour fragile ne sait longtemps se fixer. M. Carpentier fut naturel, digne et typique en député « collectiviste isolé », en « anarchiste régulier ».

Il y en aurait d'autres encore à citer, mais ils sont trop. Et, dans l'ensemble, leur mérite fut de faire valoir les doubles qualités de sensibilité et d'ironie de la dernière œuvre de l'auteur du *Retour de Jérusalem*, du *Torrent*, de l'*Escalade*, etc.

*
* *

La première Matinée littéraire. — Elle fut consacrée aux poètes dramatiques belges. Il y en aura une autre consacrée à un prolifique vaudevilliste belge, célèbre en son temps et que, sans qu'on s'en doute, tous les fabricants parisiens à succès actuels mettent en coupe réglée. Les auteurs belges sont les enfants gâtés de M. Reding. Ni eux ni lui ne s'en plaindront, à en juger par l'accueil fait aux trois pièces en vers interprétées à la première Matinée. Cette représentation fut même précédée d'une conférence sur les poètes dramatiques belges... On m'a dit de ce bavardage inaugural beaucoup de bien, alors qu'on en pensait peut-être beaucoup de mal ; je vous en dirais du mal ici que vous n'en seriez pas moins persuadés que j'en pense énormément de bien : on ne peut être à la fois juge et partie. Alors...

Le Voile de Rodenbach, porté aux nues aussi bien que tourné en ridicule il y a douze ans, lorsqu'on le joua chez Molière, ne mérite, en tant qu'œuvre théâtrale, ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Melle Carmen d'Assilva, nonne mystique à souhait, Melle Lucy Valore, vieille servante modeste et touchante, M. Bender, amant névrosé disant le vers excellemment, le prouvèrent mieux que ne le feraient tous les discours.

Une Étincelle, madrigal qui se prolonge, fantaisie gracieuse mais futile, long flirt sans finale, comme il sied, eut le tort de n'avoir rien de belge dans un spectacle réservé au théâtre belge et le mérite d'appliquer avec habileté et esprit toutes les qualités superficielles du marivaudage à la française. M. Forgeois trouva en Mlle de Launay, coquette et maniérée et jolie, et en M. Mayen, railleur qui se laisse prendre aux rets amoureux, les interprètes tout désignés de son galant papotage de salon.

Enfin, le jeune et féminin public de ces après-dînées de plus en plus goûtées, fit fête à l'amusante pièce de M. Crommelynck, applaudie l'hiver dernier. *Nous n'irons plus au Bois...* fut joué, par M. Cueille surtout, remplaçant, mais ne faisant pas oublier M. Gildès, avec une exagération peut-être regrettable du côté comique de l'œuvrette et en sacrifiant ce qu'elle contient de ra-

vissante poésie, de délicieuse sentimentalité et d'esprit fin que seule comprit Mlle Derives.

Les poètes belges ont été à la fête...

* * *

Le Bourgeon. — Il n'y a eu que des ecclésiastiques sur la scène, à Bruxelles, en ces derniers temps. Le Monseigneur de Jules Claretie, l'évêque et l'abbé du *Duel*, la béguine de Rodenbach, le curé et le séminariste du *Bourgeon*, voire don Basile et des Grieux...

Le Bourgeon comme *Le Duel*, comme *Le Voile*, comme tout à l'heure *Les Plumes du Geai*, voilà un de ces titres symboliques volontiers à la mode. Ce « bourgeon » prêt à éclater et à s'épanouir en fleur superbe, c'est l'adolescence du jeune Maurice de Plounidec, que travaillent une ardente puberté, un désir, un besoin de vivre, mais que compriment une rigide dévotion, une erreur de vocation pieuse maladroitement entretenue par un entourage bigot. Il y avait dans ce conflit de la nature et du préjugé, du corps qui se révolte et de l'âme qui se fourvoie matière à une œuvre forte et vraie. L'auteur du *Bourgeon* n'a malheureusement pas su oublier ni faire oublier qu'il a écrit *La Dame de chez Maxim!* Et, bien qu'il taxe de comédie la mise à la scène de cet éveil, de ce triomphe de la chair sur la contrainte religieuse et la chasteté forcée, les épisodes et souvent les types mêlés à l'aventure sont du plus incontestable — du plus déplorable — vaudeville. Les incohérences du deuxième acte, par exemple, où nous assistons aux visites régulières d'un séminariste en robe chez une grue — Madeleine est allée au Christ, mais jamais Jésus n'est venu chez elle... — et parmi le troupeau bavard et... édifiant de ses amies, tourneraient à la pochade si elles n'aboutissaient par je ne sais quelle adresse d'homme connaissant son métier de théâtre, à l'exquise et attendrissante scène d'abandon amoureux sur quoi se ferme le rideau. Et puis l'aventure galante se termine chastement par le mariage du novice revenu au monde et déniaisé avec une petite cousine très ohé ! ohé ! mais sentimentale tout de même... Il fallait bien finir : Or, si Maurice ne demandait pas mieux que d'épouser Etiennette, transfuge sincère de la « noce », la famille de Plounidec n'y tenait guère et le public, lui, eût trouvé excessif que, même défroqué, un séminariste de vieille noblesse bretonne donnât son nom à l'amie de la Choute, de Cléo, de Paulette et autres complaisantes jolies personnes.

Cette pièce botanique (du danger de ne pas laisser s'épanouir librement les bourgeons et de contrecarrer l'explosion naturelle des fleurs) et thérapeutique (des moyens de guérir une neurasthénie vulgairement dénommée : mal de croissance), mais cette pièce amusante et souvent spirituelle malgré tout, a remporté un long succès au théâtre de l'Olympia où elle fut montée avec les soins les plus coquets. Des interprètes, Mlle J. Rolly et M. André Brulé en tête — les vedettes, les vedettes... — il y a, presqu'unanimement, des éloges à dire. Les créateurs des rôles d'Etiennette et de Maurice, à Paris, ont naturellement apporté ici tout l'art de délicatesse, de nuances adroites, de passion à fleur de peau et d'attendrissement délicieux qui, seul, pouvait sauver les situations scabreuses avec lesquelles l'auteur les met aux prises. M. Gildès, au comique discret mais très sûr, est toujours l'acteur consciencieux souvent apprécié. M. Mondos en vieux marquis bon vivant est un joyeux grand seigneur plein de distinction. MMmes Dorsy, Delmar, Ellen Andrée et tout le groupe élégant des ravissantes familières du salon fanfreluché d'Etiennette sont à citer avec louanges.

Puis il y a l'indescriptible curé breton et l'inénarrable médecin-major en uniforme français que composent... Ambreville et Jacque échappés d'un désopilant duo de revue marollienne!!! Quand je vous disais qu'il y avait du vaudeville au moins autant que de la comédie dans *Le Bourgeon!*

***

Les Plumes du Geai. — Pourquoi d'ailleurs nous entêter à des classifications? Une pièce est bonne ou elle est mauvaise et cela doit suffire; elle est fausse ou elle est vraie; tout au plus devrait-on aller jusqu'à la trouver amusante ou triste : la vie, que le théâtre s'ingénie à singer, n'est-elle pas un éternel mélange de larmes et de rire?

Pourquoi se demander si *Les Plumes du Geai* c'est du drame, de la satire, du vaudeville? C'est la peinture d'un état d'âme, le récit d'une aventure sentimentale, le cri d'alarme aussi devant une des misères de l'époque : la plaie de l'argent...

Et, chose inouïe, voici une pièce sans amour. J'entends qu'il n'y a nul amour dans le cœur des personnages, encore que l'auteur ait bien cru en prodiguer dans celui de son héros. Mais nous allons voir qu'il s'est trompé et qu'il a pris pour de l'amour une curiosité, une surprise, une fatuité même d'un ambitieux à sa façon.

Ce qu'il n'y a surtout pas dans la pièce de M. Jean Jullien, c'est l' « inévitable adultère » contre quoi est récemment parti en guerre avec l'irrésistible fougue qu'on lui connaît, M. Edmond Picard dont je rappelais tout à l'heure le nouveau plaidoyer *pro domo*. A ce propos, disons que l'idée de chasser l'adultère sempiternel de la scène fait du chemin et que, à l'annonce du prochain concours d'œuvres dramatiques belges d'où seront bannies les pièces dont l'adultère constituera le thème favori, les chroniqueurs de France et de Navarre, tout comme ceux de Flandre et de Wallonie, ont épilogué à profusion. Il faut reconnaître avec joie que l'idée préconisée par Edm. Picard de demander au théâtre la représentation exclusive des « phénomènes de la vie dans ses manifestations pathétiques et graves, vie publique, vie privée, vie historique, vie populaire, vie sociale, d'une abondance prodigieuse, qu'a fait délaisser la déplorable tendance parisienne à la fête et à la copulation considérée comme la principale occupation humaine », a rencontré d'enthousiastes partisans. Dans l'*Action* du 12 octobre, reprenant ce thème et l'adoptant, un critique ajoute : « Les grands problèmes sociaux et moraux nous préoccupent-ils si peu que nous exigions de nos fournisseurs de plaisir une aussi totale indigence intellectuelle? Laissons au Tout-Paris frivole, aux boulevardiers imbéciles leurs basses conceptions esthétiques. Notre théâtre, à nous, doit réprouver tout ce qui n'élève pas à la fois le cœur et l'esprit. »

Mais nous voilà loin des *Plumes du Geai*. Pas tant que cela cependant; puisque nous les prenons comme exemple de la possibilité de l'intérêt du théâtre sans « adultère », sans basse sensualité ou sans dévergondage effréné.

Le « paon » de la fable à rebours mise à la scène par M. Jullien, c'est un jeune millionnaire intelligent — cela se rencontre — qui imagine de se faire passer pour un modeste bureaucrate et pénètre à la faveur de cette feinte humilité dans la famille heureuse mais guère opulente d'un de ses propres employés. Il croit aimer bientôt la jeune fille de la maison — sorte de vierge farouche, espèce de nihiliste à la française, d' « intellectuelle» hautaine, comme dit dédaigneusement l'aïeul, vieux hâbleur de cabaret féru de lectures redondantes et socialeuses. Mais tous deux, la jeune fille et le riche déguisé, n'éprouvent, on s'en convainc vite, que l'apparence de l'amour. Sinon celui-ci pourrait-il s'échapper d'eux à la première lueur apparue de la vérité? L'amour est plus puissant que cela, plus

puissant que tout s'il est authentique, plus puissant surtout que des scrupules d'argent ..

La pièce, en somme, malgré la faiblesse de son dénouement, est d'une haute conception et emprunte à sa signification morale et sociale un mérite rare à l'heure présente.

M. Mouru de Lacotte l'a montée — ce qui fut courageux — avec un soin qu'il faut admirer et fait jouer avec talent par une troupe excellente.

... Mais pourquoi, au lendemain de ces beaux soirs réconfortants, nous jeta-t-il le déplorable défi de cette insanité burlesque : *La Culotte*, qui n'a même pas le mérite, relatif au surplus, de la nouveauté?... Il y a une revanche à prendre au plus vite. Et la voici déjà dans les représentations que commencent à donner aujourd'hui M. Georges Berr et Mlle Bertiny, spectacles pleins d'intérêt dont nous parlerons à loisir la fois prochaine.

* * *

Le Voyage en Chine. — Relatif, dis-je, le mérite de la nouveauté. Allez au théâtre Molière, vous en aurez la preuve. Il faudrait chercher longtemps dans les œuvres d'aujourd'hui pour trouver livret plus aimablement joyeux sans bouffonnerie exagérée, amusant sans aucune grossièreté, drôle sans extravagance, pour trouver partition plus aimable avec simplicité, mélodieuse avec entrain, distinguée sans recherche et légère sans banalité, que le texte et la musique du *Voyage en Chine*. Vous connaissez de longue date les aventures de la famille Pompéry et du notaire Bonneteau, embarqués pour une illusoire croisière au pays des pagodes et des magots par un capitaine amoureux mais têtu — en vrai Breton qu'il est. Vous connaissez les refrains pimpants devenus célèbres de François Bazin qui composa tant de choses mais demeurera l'auteur de : *La Chine est un pays charmant...*

A revoir et à réentendre tout cela cependant, vous éprouverez un doux plaisir fait du charme un peu mélancolique des défunts souvenirs... Et votre agrément sera d'autant plus vif que le provoqueront des acteurs, des chanteurs, une mise en scène, un entrain totalement louables. Je ne citerai personne : les pensionnaires de M. Munié sont gens de plaisante revue. Nous aurons plus d'une occasion de reparler d'eux, avec satisfaction, comme aujourd'hui.

* * *

La Périchole. — Bien entendu, c'est Mlle Maubourg qu'on est allé voir et rien qu'elle. Mais, tudieu, y est-on allé, y va-t-on encore tous les soirs ! Ce n'est certes pas pour le livret bébête qui parodie la *Favorite*, déjà ridicule assez par elle-même ; ce n'est pas pour les airs tant serinés encore que fort agréables de « la lettre » ou du « muletier Pedro » ; ce n'est pas pour le luxe somptueux des ballets et des cortèges célèbres en la maison, mais que cette fois la prodigue Mme Maugé a, eux-mêmes, estimés superflus.

Mlle Maubourg a traversé la rue de l'Ecuyer et de la grande scène solennelle qui connut ses premiers succès, elle a émigré entre des portants et sous des frises plus clinquants mais plus joyeux. On lui demandera là plus d'entrain, de sourire et de coquetterie que de voix impeccable et forte et de mimique ponctuelle. Elle s'y fera. En ce moment, la chanteuse domine peut-être la divette. Mais l'une est si charmante qu'elle fait prendre patience à ceux qui attendent plutôt l'autre.

Et puis, à côté de M. Forgeur qui ténorise si joliment et brûle les planches — mais, au fait, il vient aussi de là-bas, lui, et semble avoir eu vite fait de se mettre au diapason ? — à côté de M. Villot, un comique dont l'apparition seule est désopilante ; à côté de tous les autres, l'effort ne sera pas grand à réaliser pour s'imprégner totalement de la trétillante tradition d'Offenbach.

Avec impatience nous attendons *Zizi* que va monter le Théâtre des Galeries. Une opérette belge, pensez donc ! Une opérette de librettiste et de compositeur belges, chantée par un Liégeois et une Namuroise... Il n'y en a plus que pour eux : les Belges vont devenir encombrants, même au théâtre !

Paul André.

LE THEATRE D'IDÉES.

A propos de « Trimouillat et Méliodon ».

On s'est tant occupé, chez nous et même ailleurs, de mes opinions sur la Littérature Dramatique, en général pour les critiquer, plus généralement pour les dénaturer, que je puis croire ne pas abuser en y revenant brièvement.

L'auteur d'*Ambidextre Journaliste* ne sera jamais pardonné d'avoir mis avec âpreté à la scène le triste et douloureux

personnage en qui il a concentré et incarné les tares, les vices, les succès frelatés, les malheurs qui, de notre temps, s'éparpillent sur le monde bizarre et équivoque de la Presse.

Il devait s'attendre, pour ce fait révoltant comme la vérité, — surtout après la merveilleuse interprétation de son œuvre par Gémier à Ostende-Centre-d'Art en 1905, — à être jugé avec une fureur qui a transformé plus d'un ambidextre en un triple-patte, voire en un quadrupède.

Il accepte ce sort avec bonne humeur, étant d'avis que la joie de vivre est non dans la félicité, toujours rare, des événements, mais dans leur curiosité inépuisable.

Et certes, le spectacle, pour tracassier qu'il soit, est et reste curieux.

* * *

Mes vues « théâtriques » sont, en somme, fort simples et se résument en deux propositions.

L'une, c'est de n'exclure systématiquement du domaine dramatique aucune forme ni aucun sujet.

L'autre, d'avoir personnellement une préférence pour ce que j'ai nommé le Théatre d'idées.

Je me mets ainsi à l'aise vis-à-vis des autres en même temps que je revendique le bénéfice de l'indépendance pour moi-même.

Peut-on être meilleur voisin ?

Mais il paraît que tout vrai critique doit vouloir imposer son système à autrui avec intransigeance, et, le plus possible, avec impolitesse. Et il y a de braves garçons qui s'imaginent avoir reçu d'une puissance mystérieuse et baroque le don de proférer, sans erreur, la vérité sur toutes choses et en toute circonstance.

Ce qu'on est déçu quand on va voir de près ce que valent ces ingénus et présomptueux prophètes !

* * *

Que je réitère, sans grand espoir d'être mieux compris, ce que j'entends par Théâtre d'idées.

Je l'oppose au théâtre d'anecdotes.

Celui-ci se nourrit d'événements plus ou moins pittoresques en leur apparence, sans rechercher ce qu'ils peuvent recéler, en dessous, d'action des lois profondes qui régissent les sociétés humaines et le monde.

En France, depuis des ans, l'anecdote favorite, l'anecdote-type c'est la for-ni-ca-ti-on ! puisqu'il faut l'appeler par son nom !

On en a exposé et épluché les éléments et les péripéties sous des aspects innombrables, et il semble que les cosmopolites qui encombrent et gâtent Paris n'en sont, pourtant, pas rassasiés.

J'ai beaucoup protesté contre cette monomanie que je qualifiai : *l'Inévitable Adultère.*

Mon théâtre d'idées a la prétention d'aller au delà.

Il ne sort pas de la réalité pour divaguer dans les méandres, souvent charmants du reste, du symbolisme, de la féerie, du mysticisme. Il emprunte ses sujets à la vie strictement réelle si féconde en drames, en tragédies, en comédies, en vaudevilles, et, principalement, en farces gaies ou sinistres.

Mais il s'efforce à faire saillir ce qu'il y a de permanent, de général, sous cette agitation qui n'est que la venue à la surface des directions souterraines qui nous oppriment, la pulsation redoutable de l'abîme, ce qu'il y a d'immuable dans le transitoire, là où l'on touche l'impassible, l'implacable, l'éternelle Nature et son architecture cachée.

Il veut ainsi faire surgir, en sa force et sa dignité émouvante, l'IDÉE, tragiquement tyrannique.

***

Exemple mon vaudeville satyrique *Trimouillat et Méliodon.*

Le repas puérile de ces bourgeois, leurs manies, leurs propos, leurs gestes, l'histoire du chat, sont l'extériorisation plus ou moins amusante de cette fatalité mélancolique : la Fragilité des affections humaines.

Cette fragilité c'est, dans la piécette, l'Idée ! C'est elle qui, si elle ressort suffisamment, doit donner à celle-ci une amplitude dont elle manquerait totalement si on n'apercevait que le comique et la mesquinerie de cette aventure de petites gens, qui pourrait tout aussi bien, *mutatis mutandis*, être l'aventure de grandes gens, de tout le monde.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

***

Ce qui précède atteste que le Théâtre d'Idées n'est pas «le Théâtre à Thèses».

Celui-ci, qui a pour lui d'illustres exemples, est la mise à la scène de ce qu'on nomme actuellement « la conférence contradictoire », c'est-à-dire des plaidoyers pour ou contre une opinion sur un problème social. Molière est le représentant le plus qualifié de cette méthode décriée par les sots. C'est assez affirmer qu'elle n'est, quoi qu'on en dise, ni à condamner ni à dédaigner. Brieux le manifeste en de remarquables œuvres.

Le Théâtre d'Idées ne s'occupe pas de discuter, de *démontrer*, ni surtout de persuader. Il se borne à *montrer*, il décrit et expose.

Il s'abstient aussi de juger. Il laisse cette délicate et attirante besogne aux spectateurs.

Je défie le lecteur ou l'auditeur de démêler quelle est mon opinion, soit sur le sémitisme dans ma pièce *Jéricho*, soit sur la mort, la vie future et l'immortalité de l'âme dans ma *Psukè*, soit sur le plus fameux des ducs de Bourgogne dans ma *Joyeuse entrée de Charles le Téméraire*, soit sur la valeur de la science dans ma *Désespérance de Faust*.

Chaque fois, j'ai pris un phénomène social, un « fait de vie » (une tranche, comme on est fatigué de le dire); je le fais exécuter tel quel par mes personnages sauf les concentrations et les reliefs indispensables au théâtre; mais, complémentairement, je leur fais dire, réaliser ou insinuer certaines choses qui en révèlent la nature secrètement solennelle ou terrible.

Et j'attends de ce procédé l'émoi du spectateur avisé.

Car il faut être avisé pour dégager ce ferment! Et ce n'est pas le public troublé et brouillé par cinquante années de calembredaines théâtrales boulevardières dont on peut espérer cette immédiate intelligence.

* * *

Il est naturel que le « renouveau » de ce système ait dérangé les habitudes, ce qui est éminemment dangereux pour qui rechercherait le succès immédiat et la gloire s'il est permis de parler encore de cette vieille divinité.

Les clampins de la Critique me l'ont bien fait voir.

Ils ont proclamé que mes pièces *manquaient d'action* et que je *ne connaissais pas le métier!!*

Ces attaques ne troublèrent pas mon indépendance paisible.

Pouvaient-ils parler autrement les conservateurs des routinières sottises ?

Ils sont rares les hommes qui n'ont pas la superstition des vulgarités et des bêtises de leur temps.

Jean Marguerite écrivait récemment : « Oh ! la formule, la formule - cauchemar, la formule sarcéenne, que les gens du *métier* appliquent à tout venant, sur le mode péremptoire, à combien d'authentiques chefs - d'œuvre ! « Ce n'est pas du théâtre ! » — Si ! Tout est du théâtre. Il est bon d'affirmer obstinément, désespérément, que le théâtre n'est pas contenu dans une petite habilité spéciale à combiner des histoires amusantes ou terrifiantes ; qu'il est le plus compréhensif de tous les arts ! qu'il les contient et les unit tous ; qu'il déborde donc de partout cette étroite notion courante. »

Il faut du temps pour aiguiller les cervelles vers de nouvelles conceptions, spécialement les cervelles, le plus souvent en toc, de ces journalistes qui parlent de tout en ne sachant rien et sont doués d'une encyclopédique ignorance.

Ceci dit sans vouloir offenser les exceptions honorables. Il y a toujours des exceptions honorables. C'est entendu, c'est convenu.

* * *

Ce que je demandais, n'était pas l'approbation de ma manière, mais seulement celle de ma tentative.

On ne sait, en effet, que difficilement ce que vaut dans l'Art une formule nouvelle ou renouvelée. Qu'on songe aux sarcasmes dont les mêmes étourdis (je ne dis pas imbéciles) accompagnèrent les contemporains essais de rajeunissement de la peinture et de la versification, dont quelques-uns ont fait fortune.

Or, cette justice prudente je ne l'ai pas obtenue, je ne pouvais l'obtenir, de la brigade agitée et bourdonnante des ambidextres.

Ce n'est pas pour me déplaire. Je n'ai jamais douté de moi que pour ceux de mes actes qui obtinrent l'approbation universelle. L'expérience m'a prouvé qu'en ceci, au moins, je ne me trompais pas.

EDMOND PICARD.

MEMENTO

G. ROOSEN

Concerts Ysaye. — La Société des « Concerts Ysaye » publie le plan général des auditions qu'elle donnera au cours de la saison d'hiver 1906-1907. Ainsi que cela a déjà été annoncé, les six concerts d'abonnement et les répétitions générales publiques auront lieu au théâtre de l'Alhambra les 27-28 octobre, 24-25 novembre, 15-16 décembre, 19-20 janvier, 16-17 février et 16-17 mars, avec le concours assuré, comme solistes, de Mme Hermine Bosetti (du Théâtre royal de Munich) et de M. Ernest van Dyck; de MM. Raoul Pugno, Émile Sauer et Mark Hambourg, pianistes; Fritz Kreisler, Eugène Ysaye et Mathieu Crickboom, violonistes, et de M. Jean Gérardy, violoncelliste.

Les programmes de la saison passée ayant été, à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation des concerts, presqu'exclusivement consacrés aux œuvres d'auteurs belges, ceux de la saison qui s'ouvre seront surtout classiques. On y entendra notamment de Bach, un Concerto brandebourgeois; de Mozart, la Symphonie (Jupiter) et le Concerto de piano en « la » majeur; de Mendelssohn, le Songe d'une nuit d'été et l'Ouverture des Hébrides; de Schubert, la Symphonie inachevée; de Schumann, le Concerto de violoncelle; de Beethoven, le Concerto de piano en « ut » mineur, les ouvertures d' « Egmont » et de « Coriolan », la Septième symphonie et, au concert extraordinaire de fin de saison, la Symphonie avec chœurs, qui fut rarement exécutée à Bruxelles en dehors des concerts du Conservatoire et à laquelle participera la « Chorale mixte » de Dison (Directeur, M. A. Voncken).

Comme œuvres modernes, les « Concerts Ysaye » se proposent de faire entendre, en première audition, la « Neuvième Symphonie » de Bruckner, « Une journée à la Montagne » de Vincent d'Indy et la danse de « Salomé », de Richard Strauss, dont ils redonneront aussi le « Thyl Uilenspiegel »; à noter également le Concerto, no 11 pour piano de Rachmaninoff, le Concerto pour violon de Brahms et les « variations » de Joachim,

le Finale de la « Suite wallonne » de Théo Ysaye, le « Poème symphonique » de Biarent, etc.

Pour les places s'adresser chez Breitkopf et Hartel.

***

Le Concours de Littérature dramatique française entre auteurs belges organisé par la Société Royale : *Union Dramatique et Philanthropique de Bruxelles* a réuni cinquante-cinq pièces qui furent soumises à l'appréciation d'un jury composé de MM. H. Carton de Wiart, Alf. Mabille, Edm. Cattier, G. Eekhoud et Cam. Lemonnier.

Le premier prix a été décerné à une comédie en 4 actes de M. E. Henvaux, de Liége, intitulée : MAUCROIX!

Le deuxième prix, à une comédie en 4 actes de M. A. Varlez, de Bruxelles, intitulée : SAINT PLAIX, *homme de lettres*.

Le troisième prix à l'ÉVASION, comédie en 3 actes sans nom d'auteur.

***

Groupe des compositeurs belges. — On sait que cette Association de la plupart de nos meilleurs musiciens s'occupe à la fois d'exécuter et d'éditer les œuvres de ses membres.

Incessamment le « Groupe » reprendra la série de ses auditions. D'autre part, il vient de publier en un élégant recueil de 15 pages, mis en vente au prix de 3 francs, cinq mélodies signées Ch. Henusse, H. Henge, L. Mawet, R. Moulaert et Jul. Schrey.

***

Concours de Rome pour la gravure. — Le grand prix de Rome a été décerné à M. Alfred Duriau, de Mons, élève de M. Auguste Danse. Il n'y a pas eu de deuxième prix.

Rappelons que c'est la sixième fois que M. Danse présente un de ses élèves au concours. Trois d'entre eux, MM. Lenain, Dieu et Duriau ont obtenu le grand prix et les trois autres, MM. Montenez, Greuze et Charles Bernier, le second prix.

M. Alfred Duriau s'est déjà fait connaître dans les expositions d'art, notamment par deux beaux portraits de Schumann et de Tolstoï.

***

Salle de la Grande Harmonie. — Concerts annoncés :

Le 6 novembre, un piano récital, par M. Ludovic Breitner.

Le 9 novembre, un concert avec orchestre, par le violoncelliste Jean Jacobs, de Liége.

Puis, successivement, une série de séances, par Mme Charlotte Lormont, cantatrice; M. Jean ten Have, violoniste; Mlle Wanda de Zarembska, pianiste; Mme Clotilde Kleeberg, etc.

***

La **Société Royale des Beaux-Arts** et l'**Art Contemporain** organiseront, de commun accord, au printemps prochain une exposition aussi complète que possible de l'œuvre d'Alfred Stevens. Cette exposition aura lieu au mois d'avril à Bruxelles où elle constituera l'attraction spéciale du Salon annuel de la Société des Beaux-Arts et à Anvers au mois de mai. L'on y verra un grand nombre d'œuvres capitales qui par suite de diverses circonstances et par manque de place n'avaient pu figurer à l'exposition rétrospective d'il y a deux ans.

***

Concerts populaires. — Voici le programme du premier concert qui aura lieu à la Monnaie le dimanche 11 novembre, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Karl Jörn, ténor de l'opéra royal de Berlin, et de Mlle Geneviève Dehelly, pianiste :

1. *Introduction et Allegro*, op. 47, pour quatuor solo avec orchestre à cordes, d'Edward Elgar (1re audition) ; 2. *Quatrième Concerto*, op. 44, pour piano avec accompagnement d'orchestre, de Saint-Saëns, Mlle G. Dehelly ; 3. *Lohengrin*, récit du Graal, M. Karl Jörn ; 3. *Gethsémani*, poème symphonique de Joseph Ryelandt (1re audition) ; 5. Marche turque des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven-Liszt, Mlle G. Dehelly ; 6. a) *Morgenhymne*, de G. Henschel ; b) *Salomo*, de H. Herman ; c) *Cäcilie*, de R. Strauss, M. Karl Jörn ; 7. *Les Équipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique en forme de rondo, op. 28, de Richard Strauss.

— Les autres concerts de la saison auront lieu aux dates et avec le concours des artistes ci-après : 1-2 décembre, Mme Julia Merten-Culp, cantatrice, et M. Paul Kochansky, violoniste ; 26-27 janvier, M. Ferruccio-B. Busoni, pianiste ; 2-3 mars, concert consacré à l'exécution de l'oratorio *Faust* de

Robert Schumann, pour soli, chœur et orchestre. — Service des places chez Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

*
* *

Concerts Durant. — Le premier des trois grands concerts symphoniques qui seront donnés, au cours de l'hiver 1906-1907, à Bruxelles, et dans les principales villes de Belgique, par l'orchestre des « Concerts Durant », société d'extension musicale et de décentralisation artistique, aura lieu le dimanche 18 novembre prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Ce premier concert, consacré aux œuvres de Robert Schumann, comportera le concours, comme solistes, de deux des plus célèbres virtuoses de l'époque : Le violoncelliste espagnol Pablo Casals, et notre maître pianiste national Arthur Degreef, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles. Au programme figureront notamment la quatrième symphonie (en *ré* mineur); les concerti pour piano et pour violoncelle; les fragments de *Manfried;* l'ouverture de la *Fiancée de Messine*, et deux pages très peu connues du maitre de Zwickau : l'*Allegro appassionato*, pour piano et orchestre, et l'*Adagio et Allegro*, pour violoncelle et piano.

*
* *

Les séances de la **Section d'Art de la Maison du Peuple** reprendront le 13 novembre, avec une conférence de M. G. Dwelshauvers, sur *Ibsen*.

Le 27 novembre, conférence de M. Fr. André sur *La Chanson populaire*, avec le concours de Mme Jouret, cantatrice.

Le 12 décembre, conférence de M. J. Destrée sur *L'Art préhistorique*.

*
* *

— La librairie Sansot, à Paris, fera paraître en janvier prochain un **Almanach des Lettres françaises**, recueil critique annuel ayant pour objet d'étudier et de résumer le mouvement littéraire de l'année.

La poésie, le roman, le théâtre, la littérature dramatique, la critique, les lettres françaises à l'étranger, etc., formeront les chapitres signés par des spécialistes de notoriété incontestable, de ce volume aussi intéressant que nécessaire à tout lettré.

A la suite de chaque chapitre, figurera un memento bibliographique établissant, impartialement et par genre, le bilan de la production littéraire pendant l'année écoulée.



LE BANQUET DES GUEUX

A EDMOND PICARD.

La joie
Des yeux qui voient
S'emplir jusques aux bords
Les hanaps d'or
Illuminait tous les visages ;
On se sentait unis ; on se rêvait vainqueurs.
La bonne et joviale humeur
Passait
Du front ardent des fous au front grave des sages,
Mais néanmoins il se mêlait
Au bruit entrechoqué des coupes,
Tels mots soudains qui s'en allaient,
De groupe en groupe,

Tisons rouges, brûler les cœurs.
L'heure était grave : elle angoissait les consciences
L'oblique et louche et souterraine défiance
Se glissait dans le peuple et atteignait les rois
Comme un mur foudroyé se divisait la foi.
Deux grands fleuves sourdaient de la même montagne,
Rome avait pour garant latin le roi d'Espagne,
Tandis qu'au nord ceux qui pesaient sur l'ordre [*humain*
Défendaient tous Martin Luther, moine germain.

Les convives causaient heureux les uns des autres,
Certains des plus ardents s'improvisaient apôtres
Et pour prouver leur droit se réclamaient de Dieu.
Les uns raillaient, à voix haute, Philippe II,
Ils se moquaient de ses bûchers expiatoires
Trônes de blême effroi, trônes de piété noire,
Qu'il allumait, sinistrement, autour du sien,
D'aucuns lui refusaient jusqu'au nom de chrétien.
« *Au lieu de les sauver, il affolait les âmes ;*
Son pouvoir était tel qu'un grand drapeau de flammes
Qui frôlerait, de ville en bourg, chaque maison,
Jusques au soir, où brûlerait tout l'horizon. »

Le comte de Mansfeld regardait la lumière
Grouper en un faisceau d'argent
Les clartés de son verre ;
Il pressentait combien l'accord était urgent :
Et de sa lèvre ferme il disait la louange
Et la force secrète et le prestige étrange
Et les dons souverains de Guillaume d'Orange.

Et les bons mots croisaient les quolibets
De l'un à l'autre bout des tables;
Et l'on jouait, entre cadets,
Vaillamment du gobelet;
O leur rire âpre et franc, o leur verve indomptable
Et leur soudaine joie à prononcer le nom
Victorieux et redoutable
De Lamoral, comte d'Egmont!

On s'exaltait ainsi et la vie était fière;
De prestes échansons passaient, le bras orné
De la sveltesse en col de cygne des aiguières,
Les désirs fous cavalcadaient éperonnés,
La table étincelait, sous des lustres de joie,
Les plats unis et clairs miraient les hanaps tors
Et les pourpoints de vair et les manches de soie
Et les mains au sang bleu dont les bagues chatoient
Et remuaient dans l'or.

Alors
Au moment où l'entente était à tel point chaude
Qu'on se fût ligué, fût-ce contre le soleil,
Le comte Henri de Brederode
Frappant trois coups subits sur un plateau vermeil,
Donna l'éveil
A ses valets épars qui comprirent son ordre.

Et tout à coup dans le désordre
Des soucoupes d'argent et des buires d'émail,
Sur la nappe où stagnaient des lueurs de vitrail,

A travers l'apparat des feux et des vaisselles
Fut, projeté, en ribambelle,
Un tas de pots, un tas d'écuelles
Que des mains de seigneurs, gaîment, se disputaient.

Parmi les plus hardis Brederode prit place,
Et revêtant l'humble besace
Et desséchant son broc frustre et rugueux
D'un trait ;
« *Puisqu'ils nous ont jeté ce mot comme un outrage,*
Nous serons tous, dit-il, superbement des gueux ;
Des gueux d'orgueil, des gueux de rage,
Des gueux. »

Et le mot ricocha soudain de bouche en bouche,
On ne sait quel éclair, quelle flamme farouche
Il portait comme aigrette, en son rapide envol ;
Il paraissait pauvre et vaillant, tragique et fol ;
Les plus graves seigneurs l'acceptaient comme une
[*arme ;*
Les plus hautement fiers y découvraient un charme,
On eût dit qu'il comblait leurs vœux et leurs souhaits ;
Il était la bravade unie à la surprise
Et quelques-uns déjà le mêlaient aux devises
Que leur esprit railleur et violent cherchait.

On se serrait les mains en de brusques étreintes,
On prodiguait les sarcasmes et les serments,
Les cœurs se fleurissaient de rouges dévoûments
Et les âmes se dévoilaient belles, sans crainte ;

Et le pain et le sel se mélangeaient au vin,
Certains mots s'envolaient qui ne voulaient rien dire
Mais la fièvre était haute et large le délire,
Tous sentaient que rien ne se faisait en vain
En cette heure de jeune et terrible folie,
Qu'ensemble ils le tordaient le nœud serrant leur sort
Et que tous ayant bu les superbes vins forts
Chacun en sablerait, jusque devant la mort,
La lie.

Et tandis que le soir d'un avril orageux
Avec ses bras d'éclair enveloppait Bruxelles
Et que leurs voix criaient, mâles et fraternelles,
Criaient toujours, criaient encor « Vivent les Gueux »;
Dans la Castille, au cœur de ses pays serviles,
Philippe deux se préparait au sac des villes;
La terrasse était haute où son ennui errait.
A son signe, les bûchers d'or s'allumeraient;
Et penché dans le vide, il semblait voir leur cendre
Là-bas, au loin, autour des cités à beffrois,
Pour qu'un inévitable et méthodique effroi
Dans l'affre et la terreur y maintienne la foi,
Se disperser déjà aux vents rageurs de Flandre.

LE TÉMÉRAIRE

I

L'âme du Téméraire était une forêt
Pleine d'arbres géants et de fourrés secrets

Où se croisaient de grands chemins tracés sans règles;
Mais par-dessus volaient, jusqu'au soleil, des aigles.

L'impatience éperonnait sa volonté,
Il fermentait d'orgueil et d'intrépidité
Le monde, il l'eût voulu tailler à coups de glaive
D'après l'image en or que lui sculptait son rêve.

Il était comte et duc; bientôt il serait roi,
Entre ses mains veillaient les plus hautains des droits.
Sa femme était d'York : nul ne pouvait répondre
Qu'un jour il ne serait maître et seigneur, dans [Londres.

Sa fille unique il l'accordait à l'empereur;
L'empire entier tremblait quand passait sa fureur;
Son geste énorme et lourd entraînait dans sa voie
Naples, Milan, Turin, Venise et la Savoie.

La Flandre était son bien, la Flandre et ses trésors,
Et les villes debout dans le faste et dans l'or;
Le ciel caressait ses bannières pamées;
Les pays se doraient de ses moissons d'armées.

Et seul, il se dressait, dans sa fièvre, la nuit,
Ivre d'avoir l'Europe et l'avenir à lui.

II

Pourtant quelqu'un parut — Louis onze de France —
Qui fortement barra ce torrent d'espérances.

Il vivait de silence actif. Il était roi.
Il méprisait le faste et négligeait l'arroi ;
Son âme solitaire, embusquée et hostile,
Dardait sa volonté infiniment ductile ;

Vers les trames les plus fortes, il dirigeait,
Adroitement, les fins ciseaux de ses projets
Coupant les fils serrés, tranchant les nœuds tenaces
Des plus fermes accords, des plus larges menaces.

Il était miel et glu, avant d'être poison ;
Chacun de ses palais se creusait en prison,
Quand il buvait la vie, à coupe ardente et pleine,
Sa lèvre au lieu d'amour y dégustait la haine.

A la chandelle, au soir, sur un siège de bois,
Il parlait de son bien, certes, comme un bourgeois,
Mais plus qu'aucun des rois que les gloires fleu-
[ronnent
Ses yeux s'hallucinaient dans l'or de sa couronne.

Il était grand sans le clamer sous le soleil,
Sans le crier au monde en ces buccins vermeils
Qui sonnaient, dans les soirs de viol et de guerre,
La renommée en or et sang du Téméraire.

III

Il fut long leur duel : Louis fut le vainqueur,
La rage les mordait également au cœur.
Le duc brassait l'argent et ses bandes picardes
Faisaient trembler le sol du bruit de leurs bombardes ;

Et ses reitres trapus et ses larges soudards
Se ruaient vers la gloire et ses lourds étendards
Couvraient au gré des vents comme d'une aile altière
Coleone et Campo-Basso, ses condottières.

Il combattait lui-même et méprisait les biais.
Le roi toujours absent rusait et louvoyait,
Usant de mots subtils et de belles harangues
Et ses armes étaient sa malice et sa langue.

Partout où guerroyait le duc de pourpre et d'or
Il lui créait de l'est à l'ouest, du sud au nord
Mille ennemis soudains, plus drus que les épeautres.
Toujours sa guerre à lui fut la guerre des autres.

Et quand Charles, traqué par tous, hurlant et fou,
En Lorraine tomba et fut mangé des loups,
Les dents qui le mordaient dans la neige et les ronces
Montraient l'acharnement des dents de Louis onze.

IV

Granson, Morat, Nancy, vos monts et vos murailles
Ont entendu monter les trois cris mortuaires
Autour des triples funérailles
Du Téméraire ;
Vous l'avez vu, dans les vallons, parmi les rocs,
Contre les montagnards ligués pousser les blocs
Rouges, mouvants et acérés
De ses carrés ;

Vous l'avez vu pleurant d'orgueil, grinçant de rage,
Mais n'ayant rien perdu des ors de son courage
Avec ses bandes en déroute
Fuir par les routes;
Vous l'avez vu enfin déchu, mais resté droit
Jusques au bout dans sa folie et dans sa foi
Jetant sa vie aux dés du sort
Vouloir sa mort;
Mais quel que fût l'éclair soudain qui l'abattit,
Ce duc aux mains de fer, au torse de granit,
Avant de s'écrouler comme un pan de montagne,
Avait, quand même, à coups de volonté, bâti
Entre la France ardente et la grave Allemagne,
Jusques à fleur de sol, notre pays.

EMILE VERHAEREN.

UNE AME CONJUGALE

M. Wibart, chef de bureau à l'administration communale, cherchait à se marier selon ses idées et selon ses goûts. C'était un de ces hommes entre deux âges, qui ont toujours l'air, depuis vingt ans, d'en avoir quarante : il portait, sur un corps trappu et lourd, une tête inintelligente et douce, avec de gros yeux bovins, une bouche épaisse garnie de touffes de poils incolores, et de tristes cheveux plats correctement partagés au milieu du front.

Sa mère, jadis, avant de mourir, lui avait donné de bons conseils. Il devait, disait-elle, attendre pour se marier qu'il fût chef de bureau et gagnât 3.000 fr. Sa position, son âge et son traitement lui permettraient alors de faire un beau parti. Il trouverait aisément une jeune fille pieuse, de bonne famille, sortant à peine du couvent, ayant une dot et des relations. Son bonheur serait d'autant mieux assuré que la fiancée montrerait plus de modestie et de candeur. La beauté, mon Dieu! était d'une importance bien secondaire. Elle-même, la pauvre femme, n'avait pas reçu ce don fatal en partage : sa laideur ne l'avait pourtant pas empêchée d'épouser feu Wibart, répétiteur au collège, qui était mort sans lui avoir fait la moindre infidélité.

Docilement, M. Wibart avait attendu, pour songer

au mariage, qu'il remplît toutes les conditions fixées par sa mère. Il avait eu 35 ans. Il était chef de bureau. Il gagnait 3,000 francs. Il se mit donc en quête d'une femme. Chaque fois qu'il apprenait, dans la petite ville où il exerçait ses fonctions, qu'une jeune fille rentrait de pension, il manœuvrait pour se faire inviter par le père à quelque « partie de bourgogne ». Après le bureau, il allait vite passer sa redingote, frottait énergiquement son chapeau de soie, gantait ses grosses mains moites et, raide, gourmé, timide, il faisait son entrée dans la maison où l'attendait peut-être le bonheur. Il s'asseyait près de la table ronde, sous la lueur paisible de la lampe et, tout en dégustant les crus fameux qu'on lui servait, il s'efforçait d'étudier à fond la jeune fille qui pourrait devenir sa femme. Comment se tenait-elle en société? Tout était là, lui avait dit souvent sa mère. Avait-elle une attitude convenable? Ses yeux demeuraient-ils chastement baissés sur son ouvrage de couture ou de broderie? Montrait-elle envers ses parents assez d'obéissance et de soumission? S'abstenait-elle aussi de parler quand elle n'y était pas invitée? Et quand elle parlait, le faisait-elle avec la réserve qui sied aux dames? Malgré de multiples expériences, il n'en avait pas encore rencontré une qui le satisfît complètement. Celle-ci paraissait indolente et inactive. Celle-là témoignait peu d'empressement à accomplir les menus ordres qu'on lui donnait. Une autre racontait des histoires. Une autre encore riait tout haut en levant hardiment les yeux. Il y en avait, hautaines et belles, qui l'intimidaient par leurs airs supérieurs, et plus il en voyait, moins son choix parvenait à se fixer.

Un soir, cependant, sa destinée s'accomplit d'elle-même : ce fut le coup de foudre soudain qui secoue

tout l'être humain et en chasse la réflexion et les scrupules. Il était entré par hasard chez ses amis Leverrier, les merciers de la rue Saint-Jacques, qui le priaient depuis si longtemps. Une jeune fille sortit de l'arrière-boutique. Il crut défaillir. Il n'avait jamais pensé qu'une femme pût allier tant de grâce à tant de modestie. Elle avait des bandeaux à la vierge, une petite bouche d'enfant et deux grands yeux candides qui le regardaient en face naïvement.

« Vous désirez, Monsieur? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je... je viens, bégaya-t-il, je viens voir mes amis Leverrier. Seriez-vous leur fille Emma?

— Oui, Monsieur, répondit-elle. Je suis rentrée hier de pension.

Où avait-il la tête? Il se rappelait très bien, maintenant que Leverrier lui avait annoncé le prochain retour de sa fille. Mais il la croyait plus jeune, à peine adolescente, et il se trouvait tout à coup en présence d'une vraie femme, avec une poitrine ronde et ferme et tout le mystère de sa nubilité.

Durant toute la soirée, il ne regarda qu'elle. Leverrier lui contait ses démêlés avec un voisin grincheux. Mme Leverrier somnolait sur un journal. Mais Emma, angélique et muette, brodait une nappe d'autel. Elle était pareille à ces figures gracieuses que l'on admire dans les vieux tableaux. Il émanait d'elle un air de pureté, une atmosphère de bonheur calme et doux. Et déjà M. Wibart se voyait son mari, durant de longues soirées semblables à celle-ci, près du feu tiède et sous la lampe amie, loin des plaisirs frivoles et du vain bruit du monde.

Dès le lendemain, il prit sur Emma et sur ses parents les renseignements d'usage. Il n'y avait rien à dire contre cette enfant. Elle avait été très bien

élevée par les Sœurs de la Sagesse où on la citait comme un modèle de soumission et de piété. Quant aux Leverrier, ils avaient du foin dans les bottes. On leur connaissait plusieurs propriétés. Ils possédaient un coffre-fort à la Banque. C'étaient des gens qui avaient toujours fait honneur à leurs affaires. Bref, Emma était un bon parti.

M. Wibart, superstitieux, crut que le ciel lui-même l'avait mené sur son chemin. Au bout d'une semaine, la ville entière savait qu'un mariage se mijotait chez les Leverrier. Les voisins aux aguets voyaient, chaque soir, le chef de bureau grave et digne entrer dans le magasin. Il apportait des fleurs ou de jolis petits paquets blancs, ficelés de rose ou de bleu. C'étaient tantôt des galettes gauffrées, une spécialité de la ville, tantôt des fondants ou des pralines. On mangeait ces friandises en famille, tout en jouant quelques parties de dominos. Le père Leverrier qui appelait jadis M. Wibart par son nom, le nommait maintenant Jules tout court, avec intention. Mme Leverrier faisait du vin chaud, fleurant bon la cannelle et le citron, qu'Emma servait avec une retenue parfaite. M. Wibart ne lui parlait pas en particulier. Il ne lui avait jamais touché le bout des doigts. Cela dura quelques semaines, le temps de mieux se connaître, puis le célibataire présenta sa demande. Les Leverrier parurent étonnés, ainsi qu'il convenait, Emma versa quelques larmes, et le mariage fut décidé pour le printemps.

Les fiançailles heureuses n'ont pas d'histoire. M. Wibart continua de passer ses soirées en compagnie de sa future et de ses parents. Il fit les cadeaux que tout le monde fait. Il se montra aussi galant et aussi empressé que sa calme nature le lui permettait. Mais il n'osait pas causer avec sa fiancée.

Que lui aurait-il dit? Elle paraissait si peu mêlée aux choses mesquines de la vie! C'était un ange dont le moindre mot pouvait ternir la candeur. Enfin, le jour solennel arriva. Mlle Emma Leverrier s'appela Mme Jules Wibart et l'heureux époux emmena sa jeune femme chez lui. Mme Leverrier, en mère prudente, avait préparé un terrain qui n'offrit pas d'obstacles. Tout se passa convenablement. Et le lendemain, en se réveillant le premier dans le lit conjugal, M. Wibart se dit avec satisfaction que sa vie était désormais arrangée et que rien ne viendrait jamais en altérer l'immuable sérénité.

* * *

Il n'y avait pas, dans toute la ville, d'homme plus heureux que M. Wibart. Le matin il gagnait son bureau d'un pas plus alerte et moins lourd. Il rentrait à midi pour dîner et retrouvait son Emma fraîche et parée, qui lui faisait mille agaceries. Le soir, quand il ne la menait pas au théâtre, ils allaient ensemble rendre visite aux parents Leverrier et s'en revenaient, enlacés, par les rues noires et silencieuses. C'était charmant. Tout le monde le complimentait de sa femme.

Cependant, après quelques mois, les compliments, sincères au début, devinrent soudain goguenards et ironiques. Le nom de Mme Wibart amenait un sourire sur toutes les lèvres. Quand elle passait dans la rue, les gens chuchotaient en la regardant. La fine mouche! Elle n'avait pas attendu la fin de la lune de miel pour en faire porter à ce benêt de Wibart! Où allait-elle, avec ses bandeaux à la vierge et sa petite allure de Sainte-Nitouche? Des curieux qui l'avaient

suivie, l'avaient vue entrer dans la maison où logeait un artiste, le peintre Marchand. Alors les grosses plaisanteries wallonnes s'en donnèrent à cœur joie. Pardieu! Il lui faisait son portrait, sans doute! Seulement, voilà : dans quel costume? Et les gros bourgeois prenant le frais sur le pas de leur porte, en manches de chemises, les bras croisés, une courte pipe au bec, riaient d'un rire pénible d'asthmatiques, qui secouait leur bedaine et les faisait tousser.

M. Wibart, naturellement, ne remarquait rien. Emma se montrait pour lui une épouse accomplie. Elle était toujours là quand il rentrait. Jamais il n'avait la moindre observation à lui présenter. Lorsque, par hasard, il éprouvait le besoin de lui prouver son amour, elle se soumettait chastement à ses caresses. Et chaque fois il ressentait une sorte de gêne à souiller de son grossier désir une âme aussi virginale, un corps aussi naïvement innocent.

Au sein de cette quiétude, la catastrophe éclata comme un orage. C'était un soir de décembre, huit mois après la noce : le chef de bureau, les pieds mouillés de neige fondue, tourmenté par un rhume de cerveau qui ne voulait pas le quitter, rentrait avec plus d'empressement encore que de coutume. Durant le trajet, il se faisait fête à l'avance de se retrouver dans sa tiède salle à manger, près du poêle rougeoyant, devant un bon souper copieux et fumant, avec son Emma à côté de lui, son journal et sa pipe à portée de la main. Ce-soir là, comme tous les autres soirs d'ailleurs, le roi n'était pas son cousin. Il mit la clef dans la serrure et fut tout étonné de ne pas entendre les petits pas de sa femme qui venaient à sa rencontre. Est-ce que par hasard elle n'était pas rentrée? Ce serait bien la première fois! La salle à manger était déserte, la table n'était pas mise. Le poêle ne chauf-

fait pas. La lampe fumait. Qu'est-ce que tout cela voulait dire? Il sonna la bonne, une gamine délurée, qui arriva en montrant une mine faussement apitoyée et une bouche pincée qui mourait d'envie de rire aux éclats.

« Odile, dit M. Wibart, est-ce que Madame n'est pas rentrée?

— Non, Monsieur, répondit la fille. Et même, si j'étais de Monsieur, je ne l'attendrais pas...

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria le chef de bureau. Pourquoi ne l'attendrais-je pas?...

— Dame, Monsieur, parce que je ne crois pas que Madame rentrera aujourd'hui...

— Aujourd'hui?... Vous êtes folle! Voulez-vous bien vous expliquer tout de suite, ou je vous flanque à la porte!...

— Eh bien, voilà, Monsieur, puisque Monsieur se fâche. Madame a fait sa malle tantôt et est partie en voiture pour la station. Il y avait quelqu'un dans la voiture. Je crois bien que c'était M. Marchand, le peintre, chez qui Madame passe toutes ses après-midi... »

Une malle, une voiture, la station? M. Marchand, un peintre, toutes ses après-midi?

Qu'est-ce que tout cela voulait dire? M. Wibart vit tout tourner autour de lui et se laissa tomber dans un fauteuil.

Partie, son Emma! Partie avec un peintre! Est-ce qu'il devenait fou? Il n'avait pas de colère : seulement une grande tristesse qui lui amollissait les jambes et lui mettait dans la gorge de gros sanglots d'enfant. Il ne songeait pas à cacher sa détresse à la bonne qui essayait de le consoler et ne s'était jamais tant amusée de sa vie. Sollicitée de tout lui dire, elle raconta les potins de la ville, la liaison de Madame et

du peintre qui durait depuis au moins quatre mois, les visites qu'elle lui faisait chaque jour, souvent deux fois, le matin et le soir.

— « Et moi qui ne savais rien! s'exclamait le pauvre homme. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu? »

— « Dame, Monsieur, répondait la fille, Madame était si bonne pour moi! »

— « C'est vrai, qu'elle était bonne! sanglotait-il. Quel dommage, mon Dieu, quel dommage que ça soit arrivé! ... »

Malgré son rhume et la neige, il crut devoir se rendre tout de suite chez les Leverrier pour leur faire part du malheur qui le frappait. La douleur de ces pauvres gens le toucha tellement qu'il en oublia la sienne et dépensa toute son éloquence à les consoler. Il plaida même, en faveur de la coupable, les circonstances atténuantes : sa jeunesse, son inexpérience, la bonté de son cœur. Puis il s'en revint, tout triste, hoquetant et reniflant, par les rues qu'il avait si souvent suivies avec elle. Sa vie était brisée. Jamais elle ne reviendrait! Ce Marchand, un artiste! saurait user de mille séductions pour la retenir...

Il recommença son existence de célibataire. Les seuls moments de joie qu'il avait encore, il les goûtait auprès des parents Leverrier. Jamais on n'y parlait d'Emma. Le père avait déclaré solennellement qu'elle était morte pour eux et qu'ils n'avaient plus d'enfant. Quand on a un peu de dignité, on ne revient pas sur des décisions pareilles! Ils passaient la soirée à jouer aux dominos. A 10 heures, M. Wibart prenait congé.

Un soir — c'était environ trois mois après la fuite de sa femme — il rentra chez lui plus triste que de coutume. La bonne était couchée, toutes les lumières étaient éteintes. A tâtons, il gagna sa chambre à cou-

cher. Mais une lueur filtrait sous la porte. Le cœur battant, il ouvrit. Emma! Emma! C'était elle! Installée dans un fauteuil, sous la lampe, elle feignait de lire. Ses cheveux étaient coiffés pour la nuit. Ses épaules, ses bras charmants émergeaient d'un vaporeux peignoir. Le pauvre mari restait debout, sur le seuil, si tremblant qu'il pensait à chaque instant s'écrouler sur le sol. Emma tourna la tête et, très calme, avec de flexibles mouvements de chatte amoureuse, elle vint se frotter à lui :

— « Tu vois, dit-elle simplement, je reviens. Je ne pouvais pas vivre sans toi!... »

M. Wibart referma sur elle ses petits bras grassouillets et se mit à pleurer comme un enfant.

— « Je savais bien, balbutiait-il, je savais bien qu'au fond tu as un bon cœur!... »

Pour le monde, on arrangea une histoire : une maladie d'Emma qu'elle avait dû aller soigner à la campagne. Tout le monde fit semblant d'y croire. Seuls, les parents Leverrier, mortifiés dans leur amour-propre, se refusaient à revoir la repentie. Ce fut encore M. Wibart qui, par ses prières, et en se mettant tous les torts sur le dos, les décida à se montrer cléments. Le jour où il poussa son Emma dans les bras de son père, fut certes le plus beau jour de sa vie.

Et le petit train-train de jadis reprit sans heurt et sans accroc. En galant homme, jamais il ne parlait à sa femme de son équipée. Peut-être même l'avait-il oubliée? Il lui suffisait de savoir que le peintre Marchand n'était plus à craindre, s'étant fixé définitivement à Paris.

Cependant, après quelques semaines, son esprit, éveillé par une première mésaventure, conçut de nouvelles inquiétudes. Il surprenait, sur son passage, des gestes narquois et les gens qui lui parlaient sem-

blaient avoir peine à réprimer leur envie de lui rire au nez. Que se passait-il encore? Il voulut s'en rendre compte par lui-même et suivit sa femme. Elle allait, en dehors de la ville, dans une maison de rendez-vous, retrouver le maître d'armes du régiment des lanciers. Cette fois, c'en était trop. Il résolut d'agir.

Le soir, à sa rentrée au logis, elle le trouva dans le vestibule. Il avait mis sa redingote et se haussait autant qu'il pouvait pour paraître plus imposant. Mais il avait des larmes dans le coin de ses gros yeux et ses lèvres molles tremblaient affreusement.

— « Madame, dit-il comme dans les romans, Madame, vous me trompez ! Je sais tout ! »

— « Ah ! fit-elle, vous savez tout? Eh bien, en ce cas, je n'ai plus rien à dire. Laissez-moi passer... »

Cet aplomb le déconcerta tellement qu'il ne trouva rien à répondre. Qui sait? Peut-être avait-il mal vu? Par une querelle intempestive, ne courait-il pas risque d'exaspérer les nerfs si sensibles d'Emma? Maintenant, il l'entendait là-haut chanter comme une fauvette. Non, non ! Elle n'était pas coupable. C'était impossible. Il avait eu la berlue. C'était cette vieille histoire qui lui troublait l'esprit.

Rasséréné, jamais il ne soupa de meilleur appétit, et il se sentit tout à fait heureux quand sa femme consentit, en l'appelant « vilain jaloux ! » à lui mettre deux baisers sur ses grosses joues rebondies.

Il passa une nuit délicieuse. Par ses mignardises et ses gentillesses, Emma sollicita plusieurs fois son amour. Le matin, un peu honteux de cet excès, il s'éveilla tard, courbaturé et les membres mous, ne parvenant pas à se décider à quitter son lit. Sa femme n'était plus auprès de lui. Il l'appela. Point de réponse. Traînant les pieds dans ses pantoufles de

tapisserie, il la chercha par toute la maison. Où était-elle? Sortie? Mais elle ne sortait jamais à cette heure-là! La servante ne pouvait pas le renseigner.

Il attendit jusqu'à midi, refusa de déjeûner et courut chez ses beaux-parents.

— « Emma est ici, n'est-ce pas! » demanda-t-il en entrant.

« Emma! s'écria le père Leverrier. Mais non, elle n'est pas ici! Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que vous l'avez de nouveau laissée filer? »

M. Wibart s'affaissa sans répondre. Etait-ce possible! Après une telle nuit, après de pareilles caresses! Mais alors, quelle femme avait-il épousée? Soudain, il devint furieux et se dressa devant son beau-père :

— « C'est évident, cria-t-il. Elle est partie avec son soldat! C'est une âme fausse et scélérate! Vous devriez rougir d'avoir une pareille fille! »

Un soldat! Rougir de sa fille! M. Leverrier suffoquait :

— « Qu'est-ce que vous me chantez-là, vous? dit-il. Si ma fille est partie avec un soldat, c'est probablement parce que vous la rendez malheureuse. Rougir, moi! Apprenez, monsieur, que les Leverrier, de père en fils, n'ont jamais rougi pour rien, ni pour personne!... »

Déjà M. Wibart se repentait de ses paroles intempestives. Il fit des excuses et pleura sur son malheur. Il lui avait tout pardonné, en somme. Il ne lui parlait jamais de rien. Et voilà qu'elle était repartie, sans pitié pour lui, qui l'aimait tant!

— « Sacrebleu! s'écria le père, tandis que la mère s'essuyait les yeux du coin de son tablier, Sacrebleu! Vous n'avez donc pas de sang dans les veines! Courez lui après, nom d'un tonnerre. Corrigez le mirliflor et ramenez-la la trique haute! Cela vaudra mieux que de pleurer ici comme un veau!... »

Mais M. Wibart était incapable de résolutions aussi énergiques. Il éprouvait même une grosse peine à entendre le père Leverrier adresser à sa fille d'amers reproches et des malédictions. Cette fois-ci, c'était bien fini. Il n'avait plus, il n'avait jamais eu de fille. Et si elle revenait encore, sa porte lui était à jamais fermée!

— « Mon Dieu, soupira M. Wibart, ne dites pas des choses pareilles. Regardez votre pauvre femme : elle ne serait pas inflexible, elle! Si Emma revient, nous serons trop heureux de la reprendre, aussi bien vous que moi!... »

Et sans écouter les protestations indignées du père, il retourna chez lui, la tête basse, à petits pas languissants, commencer cette veillée de l'attente qui devait durer trois mois.

Un jour, ses voisins virent sonner à sa porte un petit gamin portant un billet. M. Wibart ouvrit lui-même et devint plus pâle que le papier qu'il dépliait fiévreusement. Aussitôt, laissant la porte ouverte, il se mit à courir, nu-tête, en pantoufles, au milieu de la rue, et le vent relevait drôlement, sur son crâne, une longue mèche poivre et sel qu'il ramenait sans cesse, machinalement. Enfin, enfin! Elle revenait, elle était là! Malgré son audace ingénue, elle n'avait pas osé se présenter directement devant son mari et elle l'avait fait prévenir de son retour. Oh! la chère folle, comme s'il était capable de la repousser! Puisqu'elle revenait, tout ne lui était-il pas pardonné?

Il la trouva à l'entrée de la ville, sur le chemin de la station. Quelle étreinte! Il ne se lassait pas de la regarder en bégayant de bonheur. Elle avait maigri, la pauvre, et ses doux yeux étaient cernés de bistre. Ce traîneur de sabre l'avait sans doute rendue malheureuse... Et il la ramenait au logis, à petits pas,

sans parler, d'une pression légère et maternelle de ses gros doigts gourds sur la tiède chaleur de son bras.

L'heureux passé sembla renaître de ses cendres. Si les parents d'Emma ne s'étaient pas obstinés à bouder leur fille, on aurait pu croire que rien n'était arrivé. M. Wibart se conduisait avec sa femme comme au premier temps de leur mariage. Et bien qu'elle l'eût ainsi quitté pour aller demander à d'autres des plaisirs coupables, il respectait son corps et sa vertu comme si elle était toujours la vierge innocente à qui il avait révélé, un soir, les grossières matérialités de l'amour.

Cependant Emma était possédée de l'esprit malin. Dans le courant de l'année qui suivit, elle visita l'Italie en compagnie d'un commis voyageur en spécialités pharmaceutiques. Quand elle l'eut aidé à placer un grand nombre de flacons d'Emulsion d'huile de foie de morue et de 8 boîtes de pilules ferrugineuses, elle éprouva la nostalgie de son foyer et M. Wibart la reprit sans mot dire. Seulement, il vieillissait à vue d'œil et ses mains étaient affectées d'un étrange tremblement nerveux. Il ne se plaignait pas de son sort et n'accusait même pas la fatalité. Sentait-il, seulement, l'ironie de la destinée qui l'accablait de la sorte, après toutes les précautions qu'il avait prises et sa soumission aux sages conseils de sa mère? A quoi songeait-il, durant ces longues soirées où, la tête entre les poings, devant un journal qu'il ne lisait pas, il regardait fixement le vide et écoutait les vagues bruits des ténèbres? Elle revint et repartit. On sut qu'elle tenait, en Allemagne, un bar mal famé, où son amant, un bookmaeker doublé d'un bonneteur, faisait le portefeuille des clients. Elle reparut un instant, puis fila à Londres où l'attiraient les grâces vicieuses d'un jockey. M. Wibart la reprit encore. Maintenant il marchait, les épaules courbées,

les jambes molles et traînantes, au milieu d'un mépris universel. Ses beaux-parents ne répondaient plus à ses saluts. Ses collègues se détournaient de lui, dans les bureaux. Il ne devait qu'à ses longs et irréprochables services de ne pas être révoqué.

Enfin, Emma ne revint plus. Elle avait trouvé un mâle à sa taille en la personne d'un dompteur de foire qui lui fit partager sa vie nomade. Pendant quelques semaines, elle parada, dans une ville voisine, en maillot couleur chair, sur les trétaux de la baraque où son « homme » domptait des tigres et des ours bruns. Tous ses voisins, tous ceux qui l'avaient connue se payaient le plaisir d'aller la voir en ce galant costume et dans ses nouvelles fonctions. Elle leur fit mille agaceries et leur envoya des baisers. Le scandale fut énorme. Seul M. Wibart ne parut rien savoir. Il attendait qu'elle se dégoûtât du dompteur comme elle s'était dégoûtée du peintre, du soldat, du commis voyageur et du jockey. Avec un petit rire souffrant au coin des lèvres et une lueur suprême au fond de ses yeux mornes, il évoquait le rêve d'une Emma assagie, fatiguée et vieille qui ne le quitterait plus jamais et lui tiendrait chauds son cœur et son lit. Le rêve ne se réalisa pas : Emma ne devait plus revenir. Des journaux français relatèrent, quelques mois plus tard, son assassinat. Son amant l'avait surprise avec un troisième larron et l'avait tuée d'une balle en plein front. Les parents Leverrier ne prirent même pas le deuil. M. Wibart, au contraire, fit célébrer pour elle une messe à laquelle il assista seul. Il la pleura longtemps et se montra, pendant un an et six semaines, tout de noir vêtu, portant un grand crêpe au chapeau. Maintenant qu'elle était morte, son malheur avait encore augmenté. Il n'avait plus, pour se consoler, la ressource de l'attendre. C'était

comme s'il était privé subitement du but même de sa vie. Sa maison lui était devenue odieuse et, ne sachant où aller chercher un peu de distraction, il prit l'habitude de s'arrêter, chaque soir, dans un petit café louche, tenu par une femme de quarante ans qui avait été belle autrefois.

Il entrait là vers les neuf heures. Le petit comptoir, drapé de mousseline voyante, alignait au fond de la pièce des rangées de coupes à champagne, sous une glace trop penchée, évoquant des voluptés canailles. Le long des murs s'étendaient mollement des divans rouges. A cette heure tardive, on y trouvait encore quelques débauchés de la ville qui, avant d'aller dormir, venaient se baigner un peu dans cette pauvre atmosphère de vice. M. Wibart se faisait servir, au comptoir, un verre de Stout ou de Pale-Ale et, toujours vêtu de noir, l'air d'un croque-mort en goguette, il goûtait, dans cet antre, quelques instants de plaisir et d'oubli. La patronne de l'endroit, Mme Rachel, connaissait par ouï dire ses mésaventures conjugales. Quand il fut plus familier dans la maison, elle osa lui en parler la première. Elle lui dit combien elle le plaignait et combien elle comprenait peu la folie d'Emma. Comment ! Le sort l'avait unie à un homme distingué, un fonctionnaire de l'Etat qui, non content de lui assurer une existence aisée, lui laisserait encore la jouissance d'une pension, après sa mort, et, sottement, elle jetait tout ce bonheur à ses pieds pour courir la prétentaine avec un tas d'individus ! Ce n'est pas elle, Mme Rachel, qui aurait agi de la sorte ! Si elle avait eu la chance de rencontrer, à vingt ans, un brave homme d'employé, elle n'aurait pas été forcée de faire le sale métier qu'elle avait fait. Et aujourd'hui, au lieu de s'asseoir derrière des rangées de bouteilles et de verres, elle

vivrait dans une bonne maison bourgeoise, à côté de son mari et de ses enfants... Quelle misère, et comme tout s'arrange mal dans la vie! Ils soupirèrent ensemble. M. Wibart, heureux de trouver une confidente, ouvrit franchement son cœur et laissa s'en échapper toutes les rancœurs anciennes. Il dit son martyre, ses angoisses, ses espérances, son besoin de tranquillité, son goût pour le coin du feu. Que demandait-il, en somme? Que sa femme s'occupât de son ménage et lui tînt compagnie pendant de longs soirs paisibles...

C'était tout à fait l'idéal de Mme Rachel. Elle non plus n'était pas faite pour la noce et le tapage. Elle aimait la vie honorable des femmes qui ont bien tourné. Avec une conviction communicative, la vieille farceuse vantait les délices du pot-au-feu et de la paix chez soi. Peu à peu, ces parlottes de chaque soir devinrent pour M. Wibart une nécessité vitale. A onze heures, quand Mme Rachel mettait ses volets et éteignait les lampes, il s'éloignait à regret et regagnait son froid et triste logis avec un désagréable frisson entre les épaules. Un soir, il demanda à rester. D'une petite voix timide et grelottante, il dit son désespoir à l'idée de rentrer dans sa chambre solitaire.

« Laissez-moi passer la nuit auprès de vous, supplia-t-il. Qu'est-ce que cela peut vous faire? Je ne serais pas le premier...

Mme Rachel hocha négativement la tête.

— Monsieur Wibart, dit-elle, vous vous trompez sur mon compte. J'ai eu des amants jadis, c'est vrai, Mais depuis des années, on n'a plus rien à me reprocher. Je vis honnêtement de mon petit commerce et je n'appartiendrai plus qu'à l'homme qui m'estimera assez pour m'épouser...

En proférant ces paroles, elle avait pris un air si digne, si respectable que M. Wibart n'osa pas insister et se retira la tête basse. Le lendemain, il ne revint pas. Le surlendemain, après trente six heures de méditation et de luttes intérieures, il avait pris une résolution. Il arriva plus tôt que de coutume, vêtu de son costume des dimanches et ganté de peau noire.

« Ma chère amie, dit-il, j'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit l'autre jour. J'oublie votre passé. Nous avons les mêmes goûts : voulez-vous être ma femme ? »

Mme Rachel, par-dessus le comptoir, lui tendit ses mains grasses qu'il baisa avec ferveur. Huit jours après, toute la ville savait que M. Wibart allait épouser la tenancière d'une maison de prostitution clandestine. Ce mariage fit un bruit énorme. Les collègues de M. Wibart réclamèrent sa mise en disponibilité. Ses anciens beaux-parents se répandirent partout en plaintes et en reproches. La vérité se faisait jour enfin ! Il apparaissait clairement, aujourd'hui, que si leur pauvre fille — que Dieu ait son âme ! — avait quitté son mari et manqué à ses devoirs, c'était uniquement à cause des vices sournois de l'homme auquel ils avaient eu l'imprudence de l'unir !..

Cependant M. Wibart, l'oreille fermée à ces potins, connaissait enfin le parfait bonheur. Il avait une femme selon ses goûts, une femme de tout repos, ni trop jeune, ni trop vieille, dont la chair abondante contentait ses derniers caprices, et qui le soignait comme un enfant. On l'avait mis prématurément à la retraite et cette humiliation lui avait été sensible. Mais n'oubliait-il pas tous ses chagrins, quand il pouvait, chaque jour, s'asseoir devant de délicieux fricots, préparés par les mains habiles de son épouse elle-même ; quand, les pieds dans de bonnes pan-

toufles, le corps envahi par une douce et égale chaleur, il sentait autour de soi flotter cette odeur conjugale faite de relents de cuisine, et d'un parfum confus de patchouli et de sueur grasse, doux à son odorat et à son cœur? Alors il se prenait à rire en secouant son ventre arrondi.

« Ce que c'est tout de même, pensait-il. Dans le temps, on me plaignait parce que j'avais de la peine. Maintenant, ils sont tous après moi, ils m'insultent et me raillent parce que je suis heureux!.. Quelle drôle de chose que la vie!.. »

Et, tout en approchant, de la main droite, une allumette allumée du fourneau de sa pipe bourrée d'un excellent tabac que lui achetait sa femme, il allongeait sur les reins monumentaux de celle-ci, passant à sa portée, une bonne grosse claque, sonore, joyeuse et triomphale!..

Mais Rachel n'aimait pas ces manières-là. Elle se retournait alors, offensée et furieuse :

« Monsieur Wibart, criait-elle, il me semble que vous vous oubliez! Vous n'avez plus affaire ici à votre gourgandine, à votre coureuse de soldats, à votre dompteuse! Tâchez de vous en souvenir! Je suis une honnête femme, moi!.. »

Et elle s'éloignait majestueusement, en traînant ses gros pieds dans des savates. Derrière elle, son mari se frottait doucement les mains, un sourire de béatitude sur les lèvres, savourant cette semonce conjugale avec une fraîche et candide volupté.

GEORGES RENCY.

FANTAISIE SOCIOLOGIQUE SUR LES GRANDS MAGASINS

Lors de nos dernières élections législatives, la question des grands magasins a été encore une fois retirée de l'arsenal aux accessoires politiques, où elle repose paisiblement en temps ordinaire à côté d'autres du même genre, et elle a été exhibée aux yeux du public et agitée fébrilement pendant quelques jours par ceux qui se sont fait une spécialité de cet exercice. Il y a ainsi tout un lot de questions économiques qui deviennent périodiquement d'une actualité brûlante et qui, le moment de fièvre passé, sont remisées soigneusement jusqu'à l'occasion prochaine.

Nous, Belges, nous sommes doués en général d'un bon sens assez robuste et nous n'attachons pas aux boniments électoraux plus d'importance qu'il ne convient. Nous n'échappons cependant pas à la loi commune. Or, on connaît l'histoire de la goutte d'eau qui finit par creuser la pierre. A force de répéter les mêmes erreurs, voire les mêmes sottises, on finit par les faire pénétrer dans les cerveaux les plus accessibles, c'est-à-dire les moins résistants, et quand la masse est férue d'une idée fausse, il est bien difficile d'éviter une expérience peut-être fertile en conséquences funestes. Il est donc très important pour ceux qui ont un intérêt immédiat à ce que les notions d'équité, de raison et de justice ne soient pas atteintes en un point spécial, il est très important, dis-je, qu'ils réagissent, qu'ils appellent la discussion sur le point

en litige; qu'ils tâchent d'éclairer l'opinion publique; qu'ils prennent, enfin, toutes les mesures sanitaires d'usage pour empêcher la propagation de ce fléau redoutable qu'est une idée fausse.

Quoi, dira-ton, ce n'est donc pas l'unique souci de la Vérité et de la Justice qui vous guide ? C'est l'intérêt personnel !

Mais, parfaitement, Monsieur. Pourquoi le dissimulerais-je ! J'ai toujours professé, et ce en compagnie de nombre d'économistes, non des moindres, que le principal mobile de nos actions est l'intérêt personnel, et que rien n'est plus légitime puisque l'intérêt bien entendu de chacun s'accorde toujours avec l'intérêt général.

Si mon attention a été spécialement attirée sur cette question, c'est parce que j'y suis directement intéressé. J'en ai fait l'objet de mes études et, par conséquent, il y a chance pour que j'y sois plus compétent qu'un autre qui ne l'examinera que superficiellement. Quoi d'étonnant, dès lors, si je cherche à démontrer qu'en l'espèce mon intérêt se confond avec le vôtre, Monsieur, avec celui de votre voisin, avec l'intérêt général.

J'estime que la sincérité envers soi-même est la base de la morale. Je l'ai écrit dans une étude sur la morale que personne n'a lue d'ailleurs, probablement parce qu'elle est ennuyeuse. J'aurais honte d'imiter les marchands d'orviétan qui, chacun le sait, ne sont guidés, eux, que par le souci du bien général.

Et puis, s'il m'est permis d'allonger encore un peu cette digression, n'en est-il pas ainsi toujours ?

J'ai lu, au cours du dernier hiver, dans cette même *Revue* une discussion très intéressante, très originale sur l'idée de Patrie. Ne savait-on pas d'avance quelle serait la conclusion des différents articles en lisant au bas la signature des auteurs ? De ce que l'un conclut pour, l'autre contre, inférera-t-on que l'intérêt évident qu'ils avaient à ne pas se déclasser ait eu une influence quelconque sur leur sincérité ? Que non pas ! On est attiré dans un parti par sa nature, par le fond de son être, par un penchant irrésistible. — *Trahit sua quemque voluptas.* — Le tout est de

choisir sa voie conforme à sa nature. C'est ce que font les hommes normaux et leur intérêt alors se confond avec leur conscience. Ils y gagnent une confiance et une décision d'allure salutaires et facilement reconnaissables. Quant aux autres, les amoraux, le mieux est de n'en rien dire. Peut-être, après tout, les avantages immédiats qu'ils retirent de leur *duplicité* (au sens latin du mot, non au sens péjoratif), ne sont-ils qu'apparents et ne compensent pas, à beaucoup près, la perte de cette satisfaction intime que donne une belle unité d'existence. J'imagine que cette sorte de dédoublement de l'être ne va pas sans la sensation très pénible que produit le déchirement moral.

Mais nous voici bien loin de l'objet de cette étude et je crains, ami lecteur, que vous ne vous fatiguiez à me suivre dans ma course vagabonde. Peut-être me pardonnerez-vous mon exorde insinuant, si vous voulez bien songer que mon sujet est plutôt aride et qu'il est bien permis de flâner un peu avant de l'aborder. Rien ne sert cependant de reculer indéfiniment le corps-à-corps avec cette dissertation maussade. Je tâcherai du moins de la rendre supportable, si pas amusante, en remplaçant par le bon langage clair et simple le fatras économique que l'on serait tenté d'y introduire. Et puis, je vous en prie, cher lecteur, ne vous offensez pas si je m'échappe souvent par les sentiers avoisinants. Il est si bon de laisser vagabonder sa plume au gré de sa fantaisie. Ainsi, ferai-je, dussiez-vous me taxer de prolixité. Mais vous serez indulgent et vous vous rappellerez que cette *Revue* aime le libre parler et n'a aucun goût pour la pédante érudition.

I. — Les revendications.

Il n'y a pas si longtemps, la seule menace d'une étude portant ce titre « La question des grands magasins » aurait éveillé dans votre esprit, ami lecteur, une appréhension bien légitime. L'inévitable *concentration capitaliste* se serait dressée devant vous avec son cor-

tège d'abstractions fatigantes autant qu'irréelles. Heureusement, les lois économiques prétendûment inéluctables ont fait leur temps. Nous en sommes revenus à la bonne manière empirique de concevoir les rapports que les choses ont entre elles. Nous sommes redevables de cette utile simplification, d'abord à quelques bons esprits dont feu Gabriel Tarde fut le type et puis, il faut bien le dire, à la lassitude générale que l'abus des entités métaphysiques a produite dans les esprits.

Le *facteur économique*, la *concentration capitaliste*, l'*hérédité*, les *lois d'airain*, l'*infra* aussi bien que la *supra structure* de la société; toute cette phraséologie d'aspect scientifique a perdu l'attrait de la nouveauté et a cessé de plaire. Le lecteur, un peu ahuri d'abord et plutôt respectueux, ne dissimule plus aujourd'hui un sourire sceptique quand l'un ou l'autre pontife développe devant lui les théories abstraites coutumières. Eh bien, quoi! cela ne prend plus. Il faut trouver autre chose. L'article demandé actuellement, c'est le bon sens débité en petites tranches — tel le *Billet parisien*, de Harduin. Court et précis. — Et, de fait, il n'y a pas à s'en plaindre. Quand on s'adresse au grand public, on est tenu de lui parler un langage qu'il puisse entendre. Il va de soi que les questions ardues d'économie politique ou de sociologie qui demandent une préparation appropriée, ne peuvent être traitées qu'entre savants et doivent être réservées aux revues spéciales. Ce n'est pas le cas pour la question qui devrait nous occuper et dont, vous vous en apercevez, cher lecteur, je tarde vraiment trop à vous entretenir.

On a considéré, bien à tort, à mon avis, l'apparition des grands magasins comme une *évolution symptomatique* du régime capitaliste, Oh! les vilains mots et comme ce serait le cas de s'écrier avec cet autre « Que d'histoires!... »

Dire que les grands magasins sont l'effet de la concentration capitaliste, c'est dissimuler le néant sous des mots prétentieux. C'est ne rien dire du tout. Que sont, au demeurant, les grands magasins, sinon des petits magasins devenus grands? Il en est

quelques-uns, très peu, on les compterait facilement, qui sont des associations de capitaux, mais les autres, les plus connus, les plus importants, ont commencé très modestement. Ils ont prospéré, à cause de l'aptitude professionnelle de leurs auteurs et leur développement, quelque considérable qu'il soit aujourd'hui, s'est fait lentement, progressivement. A mesure que les bénéfices étaient réalisés, on les appliquait à l'extension des affaires. Est-ce nouveau, est-ce moderne cela? N'en a-t-il pas toujours été de même? Si les maisons sont colossales maintenant, si les aménagements sont plus luxueux, si le service se fait mieux, pour le plus grand bien de tous, la cause n'en est-elle pas à la civilisation plus avancée dans laquelle nous vivons? Les mêmes progrès n'ont-ils pas été réalisés partout, dans toutes les branches de l'industrie humaine? Les habitations particulières, l'hygiène, l'aspect des villes, tout cela s'est modifié d'une manière très heureuse. Les conditions de la vie, en un mot, vont toujours s'améliorant et qui songerait à s'en plaindre si la politique ne se mettait de la partie.

Mais voilà! La marche du Progrès ne se fait pas sans soulever quelques clameurs, bien qu'il ait adopté forcément une allure très modeste. Il ne viendrait à l'idée de personne de prétendre qu'il peut rivaliser avec nos modernes chauffards! Et s'il écrase quelques retardataires sur son passage, ce n'est pas faute de les avoir avertis longtemps à l'avance. A peine se met-il en mouvement qu'il s'épuise en signaux de toute nature. Il annonce *urbi* et *orbi* la direction qu'il va prendre. Il a d'abord affaire avec les parlements, qui ont bien soin de lui fixer son itinéraire, quand ils condescendent à le laisser partir. Je ne parle pas des pays où il n'y a pas de parlement. Chacun sait que l'autocrate qui s'y prélasse n'a rien à gagner à laisser circuler le Progrès sur ses routes. Aussi, son premier, son unique souci est de le mettre sous clef. Et l'indiscrète Histoire nous apprend que les peuples ont une peine infinie à le tirer de sa prison. Elle pousse même l'indiscrétion plus loin, elle avertit les autocrates qu'ils risquent beaucoup à s'entêter à

cette vilaine besogne de geôlier. Mais eux, se bouchent les oreilles. Tant pis pour eux et peu nous chaut s'il leur arrive malheur.

Mais dans les bons pays à parlement, où l'on n'ose pas mettre brutalement la main au collet de ce géant longanime et patient, on est parfois assourdi par les cris de ces retardataires dont je parlais tantôt. Bien que les routes soient libres, bien qu'ils aient mille endroits où se garer, bien qu'ils aient été avisés depuis toujours, que le colosse allait se mettre en mouvement, ils s'obstinent à se dresser sur son passage ; ils se liguent et tendent leurs faibles bras contre lui. Parfois même, à force de crier, ils font illusion sur leur nombre. Et alors, écoutez bien ceci, ami lecteur ! L'un ou l'autre aspirant législateur (car il paraît que les fonctions de législateur sont enviées à l'égal de celles d'autocrate) l'un ou l'autre aspirant législateur, dis-je, entend ces clameurs. Il est soudain illuminé par une pensée !... « Mais ils sont » nombreux, se dit-il. Cette vaste clameur annonce » tout un peuple !... Oui !... Ecoutez !... J'aurai le » quorum ! »

Et voilà trouvé le défenseur du petit commerce ! Oh ! alors, les clameurs redoublent. L'autocrate, lui, se bouchait les oreilles et ne voulait pas entendre les avis de l'histoire, l'aspirant législateur ouvre les siennes toutes grandes pour y laisser pénétrer les *revendications* de ses électeurs ! De grâce, cher lecteur, laissez-moi m'attarder encore un peu ! Je crains que vous n'appréciiez pas suffisamment la beauté de ce mot : les *revendications* de ses électeurs.

A moi mon bon Larousse ! Qui dira jamais de combien le grand Larousse a fait monter l'étiage des articles documentés ? Il est à espérer que la Statistique, cette parvenue, daignera quelque jour porter ses investigations de ce côté.

Revendication. — « Action d'une personne qui » réclame la mise en possession d'une chose parce » qu'elle en est propriétaire. »

Eh bien ! mais c'est très juste cela ! Ils étaient en possession d'un joli monopole, ces électeurs du petit commerce. Or, possession vaut titre. Et voilà qu'ils

sont troublés dans la jouissance de ce monopole par des collègues, sortis de leur corporation, c'est vrai, mais qui ont rompu carrément avec les traditions. Ils ont imaginé, ces audacieux, de confondre leurs intérêts avec ceux du public. C'est là leur trouvaille; l'origine, le point de départ de leur fortune. Non pas qu'ils fussent des héros de désintéressement, ces marchands mieux avisés que les autres; ils agissaient ainsi dans leur propre intérêt mais dans leur intérêt bien entendu.

Au fond, l'affaire était bien simple et à peine digne du mot de trouvaille. Il s'agissait, à l'époque où personne ne le faisait, de rejeter bien loin les vieux procédés du commerce; de ne plus faire de cachotteries; d'étaler largement ses produits ; de songer avant tout aux aises et aux avantages de M. Tout-le-Monde et de le rendre juge. M. Tout-le-Monde comprit et sa force constitua la force de ces novateurs. — L'œuf de Christophe Colomb, quoi !

Les grands magasins étaient fondés! Mais ce ne fut qu'à la longue qu'on s'aperçut du changement. Le succès de ceux-là, les premiers, engagea d'autres à les imiter. L'Imitation, qui constitue le vrai fond de la nature humaine (rien de Darwin !) se mit de la partie et bientôt le grand magasin fut à la *mode*. *La mode* ne tue-t-elle pas toujours *la coutume*?

Et les esprits abstraits, qui ont l'habitude et la manie parfois dangereuse de colliger *les faits sociaux*, se mirent à méditer profondément sur ce *phénomène*. Ne sentez-vous pas combien cette petite histoire gagne en ampleur quand on la dénomme *phénomène?*

De toutes parts s'élevaient de grands magasins. Les sociologues conclurent *que cette transformation avait sa cause profonde dans l'organisation économique et morale des sociétés*, et c'est ainsi que les grands magasins devinrent la résultante de la *concentration capitaliste*.

Pour ma part, on ne m'ôtera pas de la tête que le progrès est une œuvre individuelle. Le point de départ de toute transformation est l'initiative d'un individu, initiative qui trouve des imitateurs quand elle réussit. Tout, absolument tout dans la société a

pour cause d'existence non pas une loi métaphysique, non pas la force collective de l'humanité, mais une conception, une invention sortie d'un cerveau individuel. Voilà mon idée de derrière la tête. C'était aussi celle de ce grand homme de bon sens que fut Gabriel Tarde.

Quoi qu''il en soit, dès que l'existence et la multiplicité des grands magasins eurent été cataloguées sous la dénomination de *faits sociaux*, il n'y eut plus une minute de tranquillité pour eux, les pauvres! Ils étaient, à cause de l'étiquette collée sur eux par nos bons sociologues, entrés « dans la mêlée des partis » ! Hélas! Trois fois hélas! Ils devinrent la proie guettée par les aspirants législateurs; à chaque élection on vit reparaître *la question des grands magasins*. Peu à peu, l'esprit public superficiel autant qu'impressionnable, se pénétra de cette idée qu'il existait en Belgique une catégorie de citoyens dénommés *petits commerçants*, victime des procédés vexatoires d'une bande d'*accapareurs capitalistes*. Ceux-ci, sous le couvert de la liberté du commerce devenue (ô cruelle ironie!) la cause de tous les maux, le bouc émissaire d'Israël, se développaient d'une manière anormale, monstrueuse, inquiétante! Ils étaient en train, si l'on n'y prenait garde, d'étouffer, de faire disparaître une classe intéressante de la société : la classe moyenne, dite « petite bourgeoisie ».

A notre époque de réaction à outrance contre les abus de la Force, rien n'est plus dangereux que de donner l'impression d'une puissance oppressive! *Le bon juge* a fait école et le sentiment est en voie de remplacer la Justice. Aussi les Défenseurs attitrés de la classe prétendûment opprimée ont-ils le rôle sympathique. Protecteurs des faibles, ils écoutent complaisamment leurs clameurs. Ils transforment en *revendications* les cris confus de l'impuissance et se sentant devenir législateurs, ils s'apprêtent à dresser la liste des *Desiderata* de leurs mandants.

II. — Les desiderata.

Si on le laissait faire, le petit commerce, il n'y mettrait pas tant de façons; il n'irait pas par quatre

chemins. Que désire-t-il, somme toute? Faire tranquillement ses petites affaires sans être gêné par personne. Il supprimerait carrément tous ceux qui le gênent.

Naïvement, il s'indigne contre le *Pouvoir*, cette mystérieuse Idole que tour à tour il invoque, adore et maudit!

N'y a-t-il donc pas des *taxes*, des *impôts* pour accabler son terrible oppresseur?

Tout est légitime contre un pareil adversaire.

Le candidat législateur est plus roublard, lui. Il estime qu'il faut y mettre certaines façons. Il fait son apprentissage d'homme politique et il est tenu de garder le traditionnel decorum. Il commence donc par dresser la liste des *desiderata* de ses mandants...

. . . .

— Assez..., c'est une trahison! Vous vous étiez engagé à nous parler une langue simple et claire et vous tombez vous-même en plein fatras économique. Nous ne vous suivrons pas plus loin.., Barbottez à l'aise dans vos *desiderata*...

— Mais, cher lecteur, veuillez considérer que je ne hasarde ce vocable latin que pour vous donner une idée *adéquate* (aïe!) de la mentalité de mon bon candidat législateur. S'il venait tout simplement exposer les exigences de ses électeurs, à la bonne franquette, dans toute leur crudité, sans les couvrir d'une étiquette savante, quelle chance aurait-il d'attirer l'attention des badauds et surtout de dissimuler la laideur des convoitises? Et puis faut-il vous remémorer que tous les pontifes agissent de même? Faut-il vous rappeler les ordonnances de votre médecin; les psalmodies sacrées; le fatras juridique? Que deviendrait la société si l'on se mettait à parler pour être entendu?

D'autre part, ami lecteur, avouez que ce mot d'aspect scientifique — *desiderata* — ne manque pas de couleur pour les initiés. Il ne ressemble pas à d'autres du même genre dont tout le mérite est de masquer le vide des idées. Celui-ci ne sonne pas creux et la nuance dont il colore la pensée répond bien à une réalité. Il tient le milieu entre le désir et le regret.

Désir d'obtenir l'objet de ses convoitises ; regret de ne pas le posséder encore. Grâce donc pour les *desiderata*, cher lecteur ! Permettez qu'ils continuent à couvrir de leur majestueux manteau les appétits des électeurs et la complicité des candidats législateurs !

— Va pour *desiderata*. — Mais par le Ciel, outrecuidant abstracteur de quintessence, finissez-en avec vos digressions oiseuses. Ne sentez-vous pas que vous abusez de notre patience en allongeant outre mesure une discussion qui, pour être fantaisiste, n'en reste pas moins sociologique, partant ennuyeuse !

— A merveille, lecteur peu bénévole. J'arrive au fait et je conclus. Foin des *desiderata !* A quoi bon discuter les moyens plus au moins légaux que le législateur trouvera évidemment pour tordre le cou aux grands magasins ? Au besoin, pour s'assurer les sympathies du petit commerce, il les mettra hors la loi. Légitimes ou non, les taxes de toute nature ne manqueront pas pour entraver et même empêcher leur fonctionnement. N'est-ce pas là le but ? — Oui, c'est le but ! Mais les conséquences, y songe-t-on ?

Supposons que l'initiative des représentants élus par le petit commerce ait amené la majorité à voter une série de taxes énormes contre les grands magasins. Ceux-ci, pour résister à cette formidable augmentation de leurs frais généraux, se voient forcés d'augmenter le prix de leurs articles. Peu à peu, le coût de la vie se relève en Belgique. Les ouvriers, les employés, les petits rentiers, tout le monde enfin, sauf le sacro-saint petit commerce, est plongé dans le marasme le plus complet. On adresse alors au Dieu-Etat des objurgations journalières pour qu'il veuille bien apporter un remède à cette situation lamentable.

Voilà une première et inéluctable conséquence de ces fatales mesures qui, prises pour atteindre le haut commerce, frapperont le pays tout entier. La répercussion s'étendra bien plus loin qu'on ne croit. Elle atteindra la source même de la richesse, l'industrie nationale. Oui, la prospérité de notre industrie est intimement liée à l'existence du grand magasin ; non pas qu'elle en dépende absolument, que l'on me

comprenne bien, mais il me paraît hors de doute que la vie à bon marché en constitue un des éléments.

Pourquoi la Belgique peut-elle se glorifier d'être une grande puissance industrielle ? Est-ce à l'extraordinaire valeur de ses habitants qu'elle le doit? Dépassons-nous nos puissants voisins sous le rapport de l'énergie, de l'intelligence, du savoir, de l'habileté de main ? Il serait puéril de le prétendre. Nous ne sommes, semble-t-il, inférieurs à personne au point de vue de la capacité industrielle, mais nous n'avons pas de motif de nous prévaloir d'une supériorité réelle. Nous devons la place enviable que nous occupons dans le monde économique tout simplement, ce semble, à notre situation privilégiée. Débarrassés des lourdes charges que le rôle de grande puissance fait peser sur les principaux pays producteurs ; n'ayant pas à subvenir aux énormes dépenses qu'impose à nos voisins un formidable budget de guerre, nous avons, en tous genres de productions, l'avantage incontestable que donne un prix de revient inférieur.

La Belgique est essentiellement un pays de vie à bon marché. C'est dire qu'un salaire notablement moindre que chez nos rivaux assure cependant à nos ouvriers une vie plus large et plus facile. Car le salaire ne peut être comparé entre différents pays qu'à égales conditions de vie, contrairement à ce que font parfois nos statisticiens socialistes.

Voilà peut-être la vraie, la principale cause de nos étonnants succès industriels. Voilà, par conséquent, la situation qu'à tout prix il faut conserver ! Tout ce qui tend à diminuer le coût de la vie, concourt à la prospérité de notre industrie, puisque cette diminution correspond à une augmentation de salaire. Par contre, tout ce qui en amène le renchérissement porte un coup fatal à la richesse publique et grève tout d'abord la production. Ce qui se passe actuellement en Allemagne nous en fournirait une nouvelle preuve, s'il était besoin. L'adoption des lois prohibitrices imposées par les agrariens a relevé de 15 p. c. le coût de la vie. Déjà les travailleurs réclament, non sans raison, une augmentation équivalente de leur salaire qu'une grève leur fera obtenir. Profitons des

erreurs commises par nos voisins, mais ne les imitons pas.

III. — Conclusion.

Ami lecteur qui avez bien voulu me suivre jusqu'au bout dans ma course vagabonde, ne pouvez-vous pas tirer vous-même la morale de ces libres propos à bâtons rompus? La question des grands magasins ne devrait pas exister. Elle est le produit complexe et artificiel d'une alliance instinctive entre le pédantisme sociologique, l'impuissante envie et l'ambition politique.

Nos bons sociologues, voyant s'élever de toutes parts des grands magasins qui ne faisaient, cependant, que répondre à un besoin public, les ont considérés comme le produit néfaste de la concentration capitaliste. Cette étiquette scientifique leur valut l'attention des politiciens parce qu'elle en faisait une bonne matière à législation. Les lamentations du petit commerce, gêné dans ses habitudes monopolistiques, ne pouvaient manquer d'être recueillies avidement par les aspirants législateurs. De là la campagne violente qui s'ouvrit contre les grands magasins et qui déjà a abouti à une imposition considérable de taxes multiples dans certaines communes toujours en quête de ressources nouvelles, légitimes ou non.

Le danger existe donc. Je le signale parce que mon intérêt s'accorde ici avec mon devoir et c'est (vous le comprenez maintenant, ami lecteur) cette circonstance fortuite qui a aiguisé singulièrement ma perspicacité. Mais là n'est pas la question. Il s'agit seulement de savoir si j'ai tort ou raison dans cette conclusion que je livre à votre sagesse :

Le grand magasin est une œuvre individuelle. — Il s'est accommodé aux besoins modernes auxquels il donne satisfaction. — Il a fallu pour le créer un travail intelligent et opiniâtre et, dans cette élaboration, le capital ne tient qu'une place secondaire. — Le rôle du grand magasin est d'une importance incontestable dans le développement de la richesse publique. Il est indispensable à la vie des pays

comme le nôtre où l'industrie ne peut prospérer que si le bon marché de la main-d'œuvre lui assure continuellement des débouchés nouveaux.

Toute mesure fiscale prise en vue de protéger le petit commerce et d'entraver le fonctionnement des grands magasins, outre qu'elle serait contraire à l'équité, aurait pour effet immédiat de relever le coût de la vie et serait suivie d'une augmentation correspondante des salaires. Elle atteindrait donc non seulement la catégorie visée, mais l'universalité des citoyens et porterait un coup fatal à la prospérité de notre industrie.

Jules Vieujant.

CONTES ET VISIONS D'ORIENT

Au fil des jours...

A Paul André.

I

Alors que durant la saison lumineuse et chaude, je vivais, voluptueusement plongé dans une rêverie vague et douce (on eût dit opiacée !) comme dans un bain de non-être, voici que l'approche de l'hiver suscite en moi des états d'âme pareils à ceux qui me hantaient jadis sous nos cieux occidentaux... Mes pensées s'harmonisent étrangement avec l'âpre tragique de ce décor automnal aux rouges agonies de soleil, aux symphonies mourantes d'ors, de gris, de mauves éteints. Par une sorte de mimétisme, mes pensers ont la couleur des feuilles mortes et des ciels de novembre.

Il y a correspondance intime entre les paysages qui m'entourent et mes *paysages spirituels*.

Et le feu qui chante, dans le foyer, sa primitive chanson, le chat qui ronronne sous la lampe, évoquent en moi d'anciennes scènes de la vie familiale.

Il me semble entendre une voix chère me parler d'êtres aimés, de choses familières.

Dans la sculpture mobile et claire des flammes, je

cherche à retrouver les imaginaires figures, les fantastiques dessins — illustrations ignées des vieux contes qui émerveillèrent mon enfance...

Oh! les bonnes histoires que les mères-grands narrent vers l'heure où le marchand de sable a accoutumé de passer! Oui, mais la vie nous en conte d'autres, plus réelles et parfois plus cruelles, en attendant que vienne le sinistre marchand de sable, à la faux, à la face camarde, qui nous ferme les yeux à jamais...

J'ai l'exquise illusion d'être en Europe, car cette sauvage musique du vent dans les arbres, je la connais aussi pour l'avoir écoutée souvent dans cet occident où se situe pour moi *la patrie!*

Ah! je comprends en ce moment que la *patrie* est plus qu'une *idée!* Elle existe; je la sens comme si elle était près de moi.

Elle est faite, il est vrai, des traditions séculaires, des fières révoltes, des héroïsmes de nos pères épris de liberté; elle est faite de « *nos* » paysages, de « *nos* » cités, jalouses de leur gloire, où nos cathédrales, nos beffrois, nos hôtels-de-ville érigent — mués en pierre — les gestes de foi, de vaillance et d'orgueil de nos ancêtres; elle est faite de l'âme même de ceux qui nous furent chers, de ceux que nous aimons; mais pour celui qui est loin d'elle, la patrie est faite surtout de souvenances...

J'habitais, jadis, une très vieille ville de province et je me souviens de l'église où ma mère me fit faire mes premières prières, de la cathédrale où — plus tard — j'aimais m'arrêter, au crépuscule, pour laisser entrer en moi un peu du silence, pour me sentir frôlé par les ailes du mystère de cette nef ténébreuse aux voûtes illimitées...

Des parfums d'encens émanaient de l'ombre qu'étoi-

laient de tremblotantes lueurs de cierges autour d'un autel de madone...

Des chuchotements de prières, des génuflexions, des gestes suppliants de mains — jointes vers l'En-Haut — des plaintes réprimées, me disaient les élans ou les angoisses de ces cœurs inconnus..

Je croyais sentir la caresse de mystiques effluves... Une sorte de béatitude descendait en moi et je restais quelques instants sous le charme secret d'une émotion intime et douce...

Et voici que je me rappelle aussi les rues par lesquelles je me rendais à l'école, mes promenades — favorables à la rêverie — sur les remparts déserts, le parc où un soir une musique militaire « riche de cuivres » me révéla *Tannhaüser* : toute l'existence monotone et spleenétique des villes provinciales, tissée de petits faits, de gestes sans grâce, d'actions mesquines...

Puis viennent des souvenirs encore qui remontent du fond du passé, comme une lie amère...

Ainsi se souvenir, c'est aimer, souffrir ou être heureux à nouveau; c'est sentir renaître en nous les sensations, les émois, les rêves, les espoirs de jadis; c'est refaire *idéalement* le passé; c'est reconstituer enfin notre *moi* dans le site ancestral.

Ce rappel des jours d'antan, cet hier évoqué me font irrésistiblement penser à la patrie, et je sens que je porte en moi une parcelle de son âme lointaine !...

(Novembre 1905.)

II

Le soir descend et — comme sournoisement — il enveloppe toutes choses d'une pénombre grise.

Dans le silence mystérieux de cette fin de jour, une

voix s'élève solitaire, claire et chantante... Elle monte vers le ciel, tour à tour ardente ainsi qu'un acte de foi, impérieuse comme un appel, suppliante telle qu'une prière.

Elle monte... elle monte plus haut que les montagnes qui éventrent de leurs cimes violettes le fond d'or du couchant, plus haut que la pâle lune — l'errante et maléfique chrysolampe — plus haut que les naissantes étoiles...

Et chaque jour elle proclame que Dieu est Dieu et que Mohammed est son Prophète.

C'est la voix du muezzin qui lance du haut du minaret fuselé, l'appel à la prière.

Souvent elle m'a trouvé rêveur, me rappelant une autre voix : la voix d'airain de la cloche qui sonne là-bas, très loin — sur la terre patriale — vers l'heure pareille, crépusculaire et troublante, où le soleil descend à l'hypogée dans la pourpre d'une apothéose...

III

La plaine, éclairée par les derniers feux du soleil, s'étend, lumineuse, sous l'azur brûlant du ciel.

Dans le lointain des masses d'un vert sombre rompent la tonalité blonde du paysage que ferment les hautes cimes violacées des montagnes.

Ce site, aux lignes simples et grandes, aux horizons larges, repose.

Je retrouve ici le calme et le silence de la petite ville morte de Veere en Zélande. Apaisant silence, calme lénitif qui font oublier que des hommes s'agitent, luttent âprement et souffrent sur un autre continent! Calme et silence qui énervent nos énergies, qui annihilent en nous tout désir, toute volonté

de combativité, mais si bien faits pour nous inciter à la méditation et au rêve!

Je laisse aller mon esprit au fil de ma rêverie...

A quelques pas de moi, un paysan laboure son champ Ses bœufs, accouplés sous le joug, tirent lentement et par saccades, la charrue dont le soc creuse le sillon.

Le labeur de cet humble a une origine immémoriale : des générations d'êtres humains l'ont accompli et il fait songer même à l'homme des âges primitifs. Il nous reporte aux temps fabuleux où les dieux bienveillants livraient aux mortels les secrets des arts et les comblaient de leurs dons. Grâce à lui, j'évoque les légendes sacrées de Démèter, de Perséphone et toutes ces fables charmantes et profondes, ces allégories élégantes par quoi les Grecs nous ont transmis leurs traditions et leurs croyances.

Quoi de plus auguste, de plus pathétique que cet hymen de Zeus et de Démèter!...

La Terre-Mère reçoit l'immense et pur baiser du Ciel-Père qui la féconde de ses pluies bienfaisantes; puis elle semble se mourir. Mais elle laisse se consommer, dans son sein vénérable, les mystérieuses germinations, jusqu'au jour du clair renouveau où apparaissent les moissons naissantes qu'Hélios mûrira.

Démèter, Perséphone, symboliques et touchantes figures, nous avons perdu le triple sens de vos mystères, vos images même sont mutilées : Eleusis est désert et le Parthénon est en ruines... Mais vous êtes d'une éternelle jeunesse, car vous rappelez toujours les forces immanentes, les phénomènes occultes, les éléments aveugles que vous divinisiez jadis avec une austère beauté!

Prima Cérès ferro mortales vertere terram
Instituit...

Les « Bucoliques » me reviennent à la mémoire. La vue de cet homme et de ses bœufs m'induit en des pensées virgiliennes.

C'est qu'il n'est pas un *rouage* du Progrès ; il n'est pas le servant de quelque colosse de fer, de quelque monstre d'acier, de quelque léviathan vomissant la lave de minerais en fusion... Il accomplit, selon ses forces, avec l'attelage antique, le rude labeur qui doit lui procurer le pain quotidien.

Et il ne s'interroge pas, il ne se pose pas de troublants problèmes. Il ne se demande pas quelle force invisible fait graviter les mondes dans l'espace ; il ne cherche pas à franchir le seuil de l'Inconnu.

Ses pensées sont peut-être petites et laides, mais ses gestes sont simples et beaux comme ceux qui s'harmonisent avec la Nature. Ils se réduisent à quelques-uns : son bras décrit la courbe large qui lance la semence fécondante, ses mains manient la bêche, dirigent la charrue, se tendent vers le ciel selon le rituel de la prière...

Et pourtant, par son geste de semeur, un mystèr se révèle : la terre enfante et de ses entrailles surgissent les épis, dorés par le soleil.

L'homme de la glèbe participe ainsi inconsciemment à la création universelle, au Grand Œuvre éternel.

Mais voici que la lune apparaît. De quel arbre paradisiaque, de quel céleste Jardin des Hespérides est-il tombé ce fruit d'or pâle, immense et lumineux ! Dans sa chute, il semble s'être arrêté au-dessus des montagnes qui sont enveloppées d'une brume laiteuse... On les perçoit comme dans un mirage, elles semblent des montagnes-fantômes...

Le laboureur a dénoué sa ceinture et l'a étendue

sur le sol : il y pose son *mohre namas* (1). Puis, il se place dans la direction de La Mecque, sa cité idéale, et il fait sa prière.

Pour qui prie-t-il ? Il prie pour sa femme, pour ses enfants, ou simplement pour qu'Allah écarte de ses bœufs le mauvais sort..

Ou peut-être n'a-t-il, en ce moment, dans les yeux que la vision du Paradis promis par le Prophète et où il connaîtra un jour le bonheur ineffable. Car il a foi en la parole du Koran : « Annonce à ceux qui croient et qui pratiquent les bonnes œuvres, qu'ils auront pour demeure des jardins arrosés de courants d'eau. Chaque fois qu'ils prendront quelque nourriture des fruits de ce jardin, ils s'écrieront : Voilà les fruits dont nous nous nourrissions autrefois ; mais ils n'en auront que l'apparence Là, ils trouveront des femmes exemptes de toute souillure et ils y demeureront éternellement !! »

IV

« Je n'ai pas le temps » — dis-je à un derviche qui me barrait la route en tendant la main.

« Un jour tu trouveras le temps de mourir » — me répondit-il.

Je revins sur mes pas et lui fis l'aumône. Et alors il me dit : « Que Dieu te garde et t'accorde la vie longtemps encore... »

Mais je restai sous l'impression de ses premières paroles.

JOSÉ HENNEBICQ.

(1) Tout Musulman (du rite Chiitte surtout pratiqué en Perse) porte sur lui une sorte de petit talisman, en terre comprimée, qu'il pose sur son « tapis de prière » de manière à le toucher du front durant l'accomplissement de la pière.

C'est le *mohre namas* (litt. *sceau de la prière*) fait de la terre du champ de bataille de Kerbela où tomba Hossein (fils d'Ali, gendre de Mohammed) en l'an 61 de l'ère musulmane.

LES AVENTURIERS

Je rêve de jeteurs de sondes
Et d'orgueilleux troueurs de murs
Et d'inventeurs de vierges mondes
Par au-delà nos mondes mûrs,
De fiers chasseurs qui s'en reviennent, sur l'épaule
La découverte d'or prise en leurs rêts,
De tout qui prend à quelque pôle
Quelque lambeau de ses secrets.

Ah! l'aventure et la ruée à travers tout
Des voleurs de foudre et des tueurs d'hydres,
Dont l'orgueil attend, sublime et debout,
Sur le monde en travail qui bout
L'heure grave en marche aux pleurs des clepsydres!!
Ah! la tombée à pic de l'aigle
En l'abîme noir on ne sait sur quoi!!
Ah! l'œil de l'archer qui vise et qui règle,
L'esprit humain dans son carquois,
Et crible de traits l'éternel pourquoi!!!

Ah! broyant les gonds
Enfoncer la porte et saccager l'antre
Où les toisons d'or gisent sous le ventre
Et l'ongle crispé des dragons!!

En la ruade des écumes
Faire cabrer le poitrail blanc du vaisseau fou.
Toutes les voiles sur le cou,
Et le lancer vers n'importe où
En le mystère échevelé des brumes !!
Faire sonner au choc de son étrave,
Sur quelque roc sauvage et nu,
Le portail grave
De l'inconnu !

Plonger en pleine énigme et fendre,
Barricadé dans le scaphandre
De son vouloir,
Fendre la résistance et l'horreur du flot noir
Où le poulpe grouille où l'algue s'emmêle
A de monstrueux débris,
Jusqu'à toucher du plomb de sa semelle
Le fond glissant de l'incompris !!

Pointer tout droit vers le zénith,
Sur quelque cime de granit
L'aéroplane aux ailes de vertige,
Pour s'engouffrer dans le prodige,
Avec des écumes d'étoiles
Et des remous d'azur aux claquements des toiles,
Sans que nul ne sache jamais,
En quel gouffre ou sur quel sommet,

Comme une ascension d'archange,
La chute d'une aile à l'ongle crochu,
Le vol de cet Icare étrange
A chu !!

Si celui-là s'en revenait,
On ne sait d'où, on ne sait comme,
Si celui-là s'en revenait,
Tandis qu'autour des pas de l'homme
Un monde meurt, un monde naît,
Si celui-là s'en revenait
Avec aux yeux la flamme aiguë
Des soleils que nul ne connaît,
D'horribles poings crispés lui tendraient la ciguë,
D'immondes chiens d'enfer le mordraient à pleins crocs,
Et l'aveugle marteau de la foule irritée,
Christ méprisé, noir Prométhée,
Chauve-souris ensanglantée,
A quelque mur, à quelque croix, à quelque roc,
Le clouerait avec d'affreux chocs !!

JE SUIS PARTI

Je suis parti vers le mirage et les extases
Par la rosée et la fraîcheur des fenaisons.
Les splendeurs de la vie aux vitres des maisons
Flambaient comme un vin jeune au fin cristal des vases.

L'eau vive barbotait au creux vert des rochers.
Les lins aux baisers d'or offraient leur âme bleue,
Et les villages clairs pointaient de lieue en lieue
Vers les azurs avec la croix de leurs clochers.

Les angelus priaient aux auvents des églises.
Les colombes neigeaient aux vieux chaumes des toits.
Et la musique allègre et fruste des patois
S'harmonisait au grenelis des vocalises.

Le monde au vent dressait ses étendards d'orgueil,
Et la vie était bleue et l'heure irradiée
Et toute chose en la lumière extasiée
Rythmait vers moi le geste ami d'un fier accueil.

Devant mon pas sonore au caprice des routes
Les branches inclinaient leur salut fraternel.
C'était l'instant profond, suprême et solennel,
Où l'averse d'azur ruisselle à larges gouttes.

Au quai des vieux canaux saumâtres et dormants
Appareillait l'essor heureux des nefs pensives,
Et la fanfare d'or des heures décisives
Sonnait l'exode en l'infini des firmaments.

D'un rythme égal et lent la masse d'eau des fleuves
Coulait aux mers. Des chars criaient vers l'inconnu
En la partance on ne sait où du chemin nu
Et l'arbre ému craquait au flux des sèves neuves.

La flûte des oisels attendrissait les bois.
Tout seuil buvait la vie, ivre, à toute ouverture
Et l'ombre au jeune fou parti pour l'aventure
Jetait des fleurs avec des trilles de hautbois.

ÉMILE DESPRECHINS.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MANNEKE-PIS

En ce temps-là habitait à Bruxelles en Brabant, certain comte de Hove, seigneur de Geendorpe et bien d'autres lieux.

C'était un gentilhomme d'une taille imposante, qui avait une mine un peu altière et le cœur très doux.

Autrefois, il avait guerroyé en France et en Allemagne, brillé dans des joûtes et assisté à beaucoup d'expéditions héroïques et galantes de son temps. Une blessure plus profonde que bien d'autres l'ayant contraint au repos, il ne s'y était résigné qu'en se mariant avec une demoiselle, issue d'une des plus fières et plus nobles maisons de Flandre.

Elle était très blonde, très bonne et très pieuse, savait l'art de broder les tapisseries, soigner les malades et préparer des onguents qui ferment les blessures.

A la troisième année de leur mariage, elle accoucha d'un fils; comme ils avaient attendu sa naissance avec inquiétude, ils l'aimèrent tout de suite beaucoup et son éducation se fit très douce. Trop douce, peut-être, pour un futur homme de guerre. Car jamais enfant ne fut l'objet de tant de soins. On l'appela Godefroid. Dès l'âge de trois ans il eut un gouverneur, qui reçut comme mission de l'amuser d'abord et de l'instruire ensuite.

La maison du comte se trouvait sur le marché de la ville. Aux heures de repos, après le repas de midi ordinairement, quand son père sommeillait dans le grand

fauteuil de chêne sculpté, et que sa mère courbait la tête au-dessus de quelque dentelle ou broderie délicate, Godefroid aimait de s'asseoir auprès d'elle, tout près d'une des hautes fenêtres. De là, il voyait toute la place, tantôt dorée sous le soleil, tantôt grise quand le ciel était terne. La foule s'y pressait à toute heure, des marchands et des bourgeois promenant leurs ventres satisfaits sous des robes bordées de fourrures. Ils coudoyaient les gens du peuple et faisaient place pour des cavaliers à mine hautaine. Aux jours de foire, ils se groupaient devant les étalages des campagnards, qui offraient à leur convoitise des légumes, des fruits, des fromages ou bien des volailles, dont on voyait les têtes ahuries sortir d'entre les baguettes de grands paniers d'osier. Quelquefois, aussi, il admirait la prestance des magistrats, des conseillers et des échevins, quand ils passaient pour se rendre à une délibération en grande pompe, ou, quand on célébrait un anniversaire, le cortège des gildes, précédé des joueurs de cornemuse et de tambour. Les cabrioles des bouffons, qui marchaient en tête vêtus de pourpoints bigarrés, le faisaient rire ; il aimait aussi le chatoiement des étendards, dont les couleurs vives s'enflamment sous les caresses de la lumière et du vent.

Un jour, — il venait d'entrer dans sa sixième année — Godefroid remarqua un grand mouvement dans la foule. Les gens se rassemblaient en courant ; le son du cor retentit, et peu après, l'enfant vit trois cavaliers s'arrêter au milieu de la place. De grands casques à visière baissée cachaient leurs visages ; des panaches se tordaient aux cimiers comme des flammes et ils étaient vêtus de longues robes de fer, qui frôlaient les étriers où ils posaient leurs souliers pointus. Les chevaux qu'ils montaient paraissaient rétifs, portant au vent des têtes fines, sur des encolures souples embellies de crinières touffues ; ils creusaient le sol d'un sabot impatient, et semblaient plus petits et plus agiles que ceux que l'on voit d'habitude en Brabant.

L'enfant songea tout de suite que ces guerriers revenaient d'un pays lointain. Ils étaient couverts de poussière ; des épées gigantesques se balançaient à

leurs selles ; l'un d'eux portait une lance garnie d'un pennon où s'étalait une croix verte.

Aux cris de l'enfant, la comtesse se pencha :

« Seigneur! dit-elle, je crois que voilà des croisés qui reviennent de la Terre Sainte! »

A ces mots, le comte, plongé dans sa sieste habituelle, s'éveilla brusquement, le regard illuminé de cette flamme qui luisait dans ses yeux quand jadis retentissait son cri d'armes. Il s'approcha vivement ; et lorsqu'après avoir regardé, il se fut assuré que la comtesse ne s'était pas trompée, il descendit lui-même dans la rue, à grands pas, sans hésiter, afin que nul autre que lui ne pût offrir l'hospitalité à ces héros. Car il tenait à exécuter, en tout temps et en toute occasion, les lois de la chevalerie.

Les croisés avaient enlevé leurs heaumes en entrant, et ils montraient des visages fiers, hâlés par le soleil et crevassés par le vent et la poussière des routes. L'un d'eux avait des cheveux gris, un autre était tout jeune, le troisième portait au front une profonde cicatrice.

On leur servit à boire dans des cornes d'ivoire montées sur des pieds ciselés. La comtesse descendit à l'office elle-même pour encourager les servantes. Quand elle remonta, elle était suivie d'une multitude de pages et d'échansons portant des mets variés, arrangés avec art, sur de grands plats d'étain, écussonnés aux armes de Hove, Geendorpe et beaucoup d'autres lieux.

Le vin et la bonne chère firent causer les guerriers. Ils parlèrent de leurs aventures et de leurs souffrances Ils précédaient une troupe nombreuse de croisés brabançons et flamands qui devaient être à une journée de marche encore. Profitant de leurs chevaux arabes, coureurs infatigables, ils les avaient devancés, afin d'annoncer leur arrivée dans la ville ; ils espéraient que leurs compagnons seraient reçus selon leur mérite. Là-bas, ils avaient vu des choses étonnantes et terribles ; à Jérusalem, le jour de la prise, on marcha dans le sang des Infidèles jusqu'à mi-cuisse. Ils avaient touché le saint Sépulcre.

Celui qui avait des cheveux gris et dont la main

tremblait quand il soulevait sa coupe, parla du départ.

On avait cru ne jamais arriver. Après de longs jours de marche, il y eut d'autres jours, et les pays s'étaient succédés, tantôt misérables, tantôt opulents, toujours remplis d'embûches tendues par des populations hostiles et perfides. Ils avaient traversé des déserts arides, des forêts sans lumière, profondes comme des labyrinthes sans issues. En Syrie, l'horreur de cette route augmenta encore, car elle y était jalonnée effroyablement, par les carcasses des chevaux et les ossements blanchis des premiers partis sans ordre et sans précaution.

Le plus jeune, qui était beau, parla ensuite.

Il avait suivi son frère aîné et revenait seul, l'autre ayant été tué le soir même qu'on monta à l'assaut d'Antioche. Que de fois n'avait-il pas cru mourir à son tour! Un jour, en poursuivant un infidèle en fuite, il s'était égaré dans une contrée enchantée, peuplée d'êtres diaboliques et mystérieux. Il avait vu voler des oiseaux à face humaine, ramper des reptiles à gueule enflammée, galoper des licornes et entendu le chant des ondines sortir de sous la perfide végétation des mares.

Le troisième réfléchit un instant avant de dire ce qu'il avait vu; puis montrant sa cicatrice, il expliqua comment il l'avait reçue.

C'était pendant un combat d'avant-garde, la troupe dont il faisait partie avait été assaillie par une bande d'amazones qui chevauchaient sur des cavales blanches, aux sabots teintés de vermillon. Elles étaient coiffées de turbans clairs, garnis de petites cornes réunies en forme de croissant et lançaient des flèches empoisonnées, qui faisaient mourir les cavaliers soudain sans les renverser de leurs selles. Un Sarrasin les conduisait; son armure noire était d'un métal si dur, que les épées s'émoussaient en la frappant, et que quelques-unes même s'y brisèrent. Beaucoup crurent, en le voyant, que celui qui la portait était le Maudit lui-même. Ravenshert, ainsi se nommait le guerrier qui parlait, l'avait combattu et jamais il n'avait soutenu une lutte pareille. C'est en vain qu'il avait

assailli son adversaire, en multipliant les feintes, qui rendent l'épée semblable aux éclairs de la foudre ; l'inconnu était resté invincible, comme protégé par une force surhumaine. Après un duel hallucinant qui dura jusqu'à la chute du crépuscule, le noir combattant s'était dérobé en blasphémant, et en lui décochant, avant de disparaître, un coup perfide et violent de son cimeterre recourbé. Ravenshert eut le front entaillé, les yeux aveuglés par le sang ; son écuyer le sauva d'une mort certaine en s'emparant de son cheval et en l'entraînant hors de la mêlée.

Le seigneur fit monter du vin encore, et de la bière qu'ils préféraient, de la bière blonde et sucrée du pays. Comme le soir tombait, on alluma les flambeaux, fichés sur les pointes des candélabres de fer. Les traits des convives s'animèrent. Ils parlèrent d'autres prouesses accomplies et se rappelèrent des défis lancés. Les voix résonnaient plus dures, et de temps en temps, un poing lourd ébranlait la table en faisant sauter les coupes. Le comte raconta sa jeunesse, et ses yeux s'incendièrent.

Alors la comtesse se leva tout doucement, et prenant Godefroid dans ses bras, elle le porta coucher.

Dans son berceau, orné de rideaux brodés de couronnes et de blasons entremêlés, l'enfant s'endormit bientôt ; mais toute la nuit il s'agita. Il rêva du tumulte des batailles, entendit s'entrechoquer les armes et résonner les grands cris de guerre ; il vit des destriers énormes, bondir et se cabrer au-dessus des morts.

Le lendemain, sa mère l'éveilla tôt et elle fit sa toilette elle-même. Elle le lava entièrement dans un bain tiède et parfumé, boucla ses cheveux blonds, lui mit des chausses de soie, un pourpoint de drap vert et une jolie toque de la même couleur ornée d'une plume écarlate.

Lorsqu'il fut ainsi équipé, elle le mena dans la grande salle où son père et son gouverneur se trouvaient déjà. Le comte avait ses vêtements de guerre, et se tenait debout, le dos tourné vers la haute cheminée, où son blason s'étalait sculpté dans le marbre bleu. Une toge sombre l'enveloppait, ne laissant à

découvert que les bras revêtus de mailles; son épée s'accrochait à un ceinturon de cuir fauve; près de lui un écuyer attendait, portant sur un coussin de velours un heaume empanaché et des gantelets reluisants.

Quand l'enfant eut embrassé son père, la comtesse s'adressa au gouverneur :

« Maître Kobe, » dit-elle, « veuillez conduire Godefroid à l'église; nous désirons qu'il suive la procession, qui se rendra à la rencontre des croisés faisant aujourd'hui leur entrée dans la ville. Veillez à ce qu'il ne lui manque rien, qu'il soit placé selon son rang et qu'il se conduise comme cela convient. » Elle ajouta encore : « Nous-mêmes nous serons également présents à cette cérémonie. »

Kobe salua et sourit, Godefroid reçut encore quelques caresses; puis, ils s'en furent à deux tout droit vers la cathédrale.

La ville était en fête, les rues déjà envahies par une foule joyeuse et bariolée. Des cavaliers passaient au grand trot, armés de toutes pièces ou vêtus de robes magnifiques, ornées de fourrures rares. Les fenêtres étaient garnies de draperies; des hommes tendaient des cordes d'un toit à l'autre en s'interpellant.

A l'église, Godefroid reçut un grand flambeau d'une belle cire dorée; Kobe en prit un également, puis ils se mêlèrent aux groupes qui stationnaient au dehors, en attendant le moment du départ.

Godefroid y vit beaucoup d'enfants : des garçonnets endimanchés et frisés courts comme lui, des fillettes couronnées de fleurs et vètues de robes blanches. Il y avait aussi des vieillards portant des lampes d'argent, suspendues à des manches d'ébène; des hommes en surplis soutenant des bannières; et plus loin derrière eux toute une foule confuse et brillante de prêtres vêtus d'or comme des saints du paradis, de dames et de seigneurs fièrement assis sur leurs palefrois de parade.

Godefroid, un peu ébloui, ne put regarder tout cela bien longtemps, car bientôt les cloches se mirent à sonner, les prêtres à chanter et l'on partit. Sans comprendre comment cela s'était fait, il s'aperçut

qu'il marchait en tête, tenant la main de son gouverneur, lequel faisait de petits pas, les yeux au ciel.

Ainsi, ils marchèrent longtemps, jusqu'à ce que les maisons se firent plus rares, les rues moins habitées. Chemin faisant, Godefroid se demandait pourquoi il allait ainsi le premier de tous, avant les autres enfants, les porteurs de lampes et de bannières, et après y avoir réfléchi quelque temps, il conclut que cela devait être ainsi, puisqu'il était le fils du comte de Hove : le plus riche et le plus puissant seigneur de Bruxelles. Cette conviction boursouffla sa petite âme d'orgueil, et levant la tête, il porta son flambeau plus droit.

On franchit une poterne étroite et un pont-levis où des gens d'armes veillaient; puis, ils aperçurent la campagne étendue, calme, sous la lumière.

Le soleil n'était point fort haut encore; à l'orient une traînée d'or restait flottante, pendant que sur les feuillages la rosée s'attardait. Il faisait très doux; comme on était au printemps, les arbres se voilaient d'une verdure encore discrète et les prés revêtaient les collines d'un gazon à peine fleuri. Des sentiers blancs s'en allaient vers des maisonnettes paisibles et des hameaux tranquilles. Tout près d'eux un ruisseau glou-gloutait gentiment; des abeilles passaient rapides en bourdonnant, pendant que des oiseaux, des grillons et beaucoup d'autres petites bêtes encore chantaient partout. Or, comme en ce moment les prêtres s'étaient tus, et que l'on voyait émerger au-dessus de la foule silencieuse le dais sous lequel se portait le Saint-Sacrement, on pouvait croire que la terre priait tout haut au passage de son Créateur...

Mais on s'arrêta. Les porteurs de bannières déposèrent pour un instant leur fardeau, on moucha les cierges; aucune troupe n'étant encore en vue, quelques fidèles se mirent à l'aise.

Alors le bon Kobe questionna son élève :

« Mon enfant, » lui demanda-t-il, « n'as-tu point quelque besoin à satisfaire? Nous aurons encore de longues heures à figurer dans cette cérémonie. »

Godefroid secoua la tête. Il regardait l'horizon, espérant y découvrir les croisés et cela occupa toute

son attention. Puis le diable qui ne respecte rien, pas même l'âme des tout petits, lui souffla de nouvelles pensées d'orgueil : Il était le premier enfant de la ville, le plus beau, le plus riche. Pouvait-il comme tel se montrer affligé des mêmes humbles besoins que les autres? Se laisser déculotter par son gouverneur à la vue de tous? Cela lui parut impossible et il regarda avec mépris le petit baron de la Potterie qui, au milieu des champs, se soulageait à la flamande, c'est-à-dire avec toute cette ingénuité impudique que Breughel immortalisa depuis. Il n'y réfléchit d'ailleurs pas longtemps, car soudain il y eut un cri dans la foule : les voilà! Et à l'horizon, en effet, il s'éleva un fort nuage de poussière, d'où sortit de temps en temps un éclair aveuglant.

Bientôt, on distingua les chevaux et les cavaliers ; on entendit hennir les bêtes et crier les hommes; la terre trembla, et le cœur de Godefroid se mit à battre très fort. C'est qu'il les voyait bien maintenant! Ils étaient plus de cent, semblables à ceux qu'il avait admirés hier, coiffés de casques troués de visières profondes, revêtus de pièces d'armes qui gardaient dans leurs froissements les bruits de la guerre, comme les conques de nacre retiennent le chant de l'Océan.

Godefroid ne put les regarder plus longtemps, car on se remit tout de suite en marche, lui toujours en tête avec Kobe.

Dans la ville, où ils rentrèrent bientôt, les oriflammes et les banderoles flottaient légères ; les fenêtres, où s'accoudaient des dames fières, coiffées de hennins pointus, s'ornaient de draperies. Les cloches sonnaient très fort et le carillon les accompagnait de sa voix gentille et bondissante. La foule se pressait partout ; on s'écrasait aux carrefours ; sur les toits, des curieux s'accrochaient en grappes humaines.

Une odeur très douce de cire fondue et d'encens flottait ; des petites filles semaient des fleurs, du sable blanc et des « snippeling », c'est-à-dire des bouts de papier multicolores. Godefroid s'amusait de leurs gestes ; elles étaient gentiment audacieuses, en semant jusque sous les pieds des hérauts, et en ne se sauvant que quand les naseaux des chevaux les

frôlaient. Car immédiatement devant lui, des hérauts d'armes étaient venus se placer ; ils écartaient les spectateurs et annonçaient la gloire de ceux qui suivaient, en sonnant dans de longues trompettes de cuivre.

Godefroid avait du plaisir à marcher ainsi sur le sol adouci par un tapis qui changeait de couleur à chaque pas. Ici il était blanc et vert, là bleu et argent comme la robe de Madame la vierge, plus loin tout en or ; quelquefois il embaumait et alors on écrasait des pétales de roses.

Les gens le regardaient avec des yeux attendris, des femmes souriaient et quelques-unes disaient à haute voix :

« Jésus de mon cœur, quel beau petit homme que voilà ! »

Cela le rendit plus fier encore. Il tendit ses petits jarrets, et regarda maître Kobe, dont le nez ému coulait aussi fort que sa chandelle ; car le sage homme était en extase.

Cependant, on marchait toujours ; on allait, on allait, à travers les rues qui se suivaient de plus en plus longues, entre deux haies de spectateurs, de plus en plus épaisses, sous un soleil de plus en plus ardent. On allait, et soudain Godefroid songea aux prés verts. La fatigue envahissait ses membres. Dans son ventre, quelque chose de lourd gênait ; il regretta de ne pas avoir fait comme le petit baron de la Potterie ! C'était d'autant plus désastreux, qu'on entrait dans le quartier riche de la cité.

Là, les couleurs des étendards et les dorures des draperies s'étalaient plus vives et plus fraîches, les cloches sonnaient plus fort et des trompettes les sonneries triomphaient. Alors ne sachant plus se retenir, l'enfant crispa sa main dans celle de Kobe et il murmura : « je dois faire pipi ».

« Ciel ! » s'effara le bonhomme, « et moi qui te le disais encore ! »

Et regardant autour de lui, il jugea tout de suite la situation sans issue ! Des milliers d'yeux étaient dardés sur eux ; une quadruple chaîne de curieux les enfermaient ; derrière eux la procession s'avançait

irrévocable : les prêtres en surplis, les porteurs de châsses et de bannières, les croisés, le dais sous lequel se porte le Sauveur... Comment arrêter tout cela pour un enfant qui a un besoin saugrenu à satisfaire?

— « Godefroid, mon cher petit ami », dit le pauvre homme d'une voix pénétrante, « je t'en prie, marchons ! ».

Godefroid courba la tête; ses yeux s'humectèrent, et il se remit en marche en traînant des pieds.

A présent, l'odeur de l'encens l'incommodait, la cire de son flambeau, trop incliné, s'égouttait et lui brûlait les mains; sous ses pieds le sable criait d'une façon désagréable Les fleurs, à peine semées et déjà meurtries, exhalaient un parfum violent qui faisait mal, le son des trompettes lui déchirait les oreilles ; les cloches sonnaient trop fort et troublaient les battements de son cœur, par le heurt de leurs bonds désordonnés. La joie de tous lui parut odieuse, et son ventre gonfla à tel point, qu'il crut qu'il allait éclater. Mais on marchait toujours. et la foule qui continuait à fermer les issues, devenait plus magnifique. Des gens vêtus de velours et de drap fin se pressaient sur leur passage; aux fenêtres les coiffures des dames se cerclaient de couronnes. Kobe prit une attitude plus digne, mais Godefroid boudeur répéta : « Je dois faire pipi ! »

Le gouverneur fit une grimace d'effroi et hâta le pas, simulant n'avoir point entendu. L'enfant se mit à pleurer. Il songea aux jours ordinaires, ceux pendant lesquels il ne faut figurer ni en procession, ni en cérémonie, les jours qu'il n'était que le petit Godefroid de sa mère, celui qui pouvait faire ce qui est nécessaire, quand cela lui plaisait. Ah ! les bons jours ! Et, bien que ce fût ainsi hier encore et que cela dût être ainsi demain sans doute, il crut avoir à déplorer un bonheur à jamais perdu. Reverrait-il sa mère encore? Il marchait, parmi des êtres étrangers et méchants, depuis très longtemps et bien sûr qu'ils ne le lâcheraient plus, qu'ils allaient le faire mourir ! Cette pensée l'exaspéra tellement qu'il se mit à trépigner sur place en criant : « Je veux faire pipi, na ! »

Heureusement que la procession s'arrêta en ce moment même, car on venait de traverser une rue étroite et des groupes étaient restés en arrière. Kobe en profita pour entraîner son élève vivement et pour le mettre le nez au mur, juste au coin de la rue de l'Etuve et de la rue du Chêne. Quand il eut déculotté le moutard, il se mit à attendre à côté de lui, l'air sérieux et résigné. Godefroid soupira. Une douce langueur caressa ses membres, son ventre se dilata soulagé et chatouilla d'aise. De nouveau la voix du carillon lui parut gentille, les chants des prêtres harmonieux et le parfum de la cire brûlée et de l'encens suaves. En fermant un peu les yeux, il crut pendant un instant, être un angelet du bon Dieu pissotant dans un petit coin du paradis.

« Mon Dieu! mon enfant » — demanda Kobe, en voyant les hérauts emboucher leurs trompettes, les bannières s'élever et les flambeaux se redresser — « As-tu fini bientôt? »

Mais Godefroid ne répondit pas; il pissait.

Le gouverneur vit avec effroi les porteurs de flambeaux se mettre en route, suivis des vieillards aux lampes d'argent. Après ce furent des prêtres en surplis et les hommes aux bannières. C'étaient de belles bannières, portant au sommet les images dorées, des saints patrons des métiers et des gildes : saint Michel piétinant un démon tordu, protecteur de la ville; sainte Catherine qui guérit les écrouelles ; saint Hubert qui préserve de la rage; saint Antoine qui fait retrouver les objets égarés ou dérobés. Il y avait encore un saint Sébastien transpercé de flèches, brodé sur l'étendard des archers, et un saint Roch découvrant une cuisse rongée d'ulcères. Celui-là était vénéré par tous les pouilleux, ribauds et ribaudes de la cité.

Ensuite vint la statue miraculeuse de Notre-Dame la Noire. Elle était vêtue d'une robe de velours violet et d'un long manteau de brocart. Sous sa couronne d'or, losangée de rubis sanglants et d'émeraudes pâles, l'on apercevait son visage menu et rigide moucheté de taches sombres. Nul n'ignorait la provenance de celles-ci. Cela était arrivé il y avait bien longtemps.

« Un jour qu'on avait négligé de sortir la sainte

image avec la procession annuelle, sous prétexte que le temps était mauvais et les rues boueuses, elle s'en était allée toute seule, mécontente et sans porteurs, par des chemins qu'on ignora toujours. Quand elle rentra le soir dans sa niche, on remarqua avec effroi, qu'elle était souillée d'éclaboussures jusqu'au visage. Depuis on avait essayé maintes fois d'enlever ces taches, mais on n'y était jamais parvenu... » De loin elle semblait marcher sur les têtes, qui se courbaient, comme au passage d'une divinité sévère et peut-être vindicative. Un groupe de fidèles succéda ; comme ceux qui marchaient en tête semblaient déjà loin, Kobe demanda encore :

« Eh ! mon enfant as-tu fini bientôt ? »

Mais Godefroid ne répondit pas ; il pissait.

Maintenant venaient les moines de l'Ordre des Carmes déchaussés ; ils avaient des mines sans mélancolie et des chapelets formidables. Puis, ce fut la châsse des trente-six bienheureux. Elle était en argent massif, reluisante et si lourde que les porteurs se tassaient, courbés en deux sous son poids. Elle contenait beaucoup de reliques : des dents de sagesse, des cartilages douteux, des touffes de poils, des fragments de mâchoires, des bouts de rotules, des débris d'omoplates, des vestiges de fémurs ou des soupçons de clavicules, de la plupart des saints du paradis. Il y avait aussi, disait-on, une mèche des cheveux de la Madeleine ; une mèche des beaux cheveux dorés avec lesquels elle essuya les pieds de Notre-Seigneur. Derrière elle apparurent les nobles de la ville, et Kobe, qui craignit que le comte et la comtesse ne les vissent en pareille posture, demanda derechef :

« Hélas ! Godefroid, n'y aura-t-il donc jamais de fin ? »

Mais Godefroid ne répondit pas ; il pissait.

Et sous les caparaçons, les palefrois piaffaient, la tête encapuchonnée d'orgueil ; les haquenées trottaient gracieuses. Les casques s'incendiaient au soleil ; de longs voiles flottaient sur les cornes des hennins, comme des nuages diaphanes au sommet des tours pointues. Les velours sombres bordés de pelleteries blanches s'opposaient aux soieries souples, les étoffes

ramagées au drap d'or, d'argent ou vermeil, pendant que les couleurs de toutes ces parures charmaient l'œil encore par leur diversité harmonieuse. Les verts profonds se mariaient avec la pourpre dominatrice, les cramoisis vifs avec les bleus tendres. Mais Godefroid ne faisait que pisser. Il se soulageait inconscient et béat. Ses chausses étaient glissées en découvrant un petit derrière dodu, plus rose que les joues d'une jouvencelle à qui l'on parle d'aimer. D'entre ses jambes écartées tout un ruisseau tiède s'échappait entraînant fleurs semées et papiers découpés, pour se perdre sous les pieds des spectateurs et les jupes des spectatrices.

Il pissait! Et la procession allait toujours, lente et majestueuse, sous les arcs de triomphe, par les rues, les ruelles et les places, s'arrêtant aux carrefours où s'élevaient les reposoirs, ornés de dentelles, de vases fleuris et de candélabres d'argent, élevant vers le ciel des bras chargés de cierges parfumés. Elle allait! Coulant comme un fleuve magnifique et puissant, aux flots chargés d'or, entre la foule obscure et recueillie; entre les maisons aux façades festonnées de guirlandes, caressées par les flammes joyeuses des étendards et des banderoles multicolores!

Il pissait! Cela ne lui était jamais arrivé de pisser comme ça, mais il ne s'en inquiétait guère, oubliant tout, ne se dérangeant pas, même quand apparurent les croisés.

Ils avaient l'aspect redoutable, la mine hautaine sous les visières levées des casques bossués, les corps vigoureux sous les hauberts rouillés ou incomplets. Au-dessus de leur masse serrée, les lances se dressaient rigides et drues comme en une moisson de fer. Sur les boucliers s'étalaient les blasons et les devises, en hiéroglyphes d'un dessin sobre et pur. Les quartiers s'écartelaient teints de sinople ou de gueules, les sables tranchaient sur les ors, l'hermine sur le vair. Les chevrons alternaient avec les pals et les fasces, les francs quartiers se losangeaient ou se découpaient en dentelures. Des lions grimpaient, des aigles essorraient; des merlettes d'argent frémissaient sur un champ d'azur!

Au-dessus des chanfreins, les panaches en touffes

se recourbaient vers les cervicales arrondies; des croupes étaient couvertes de housses, rehaussées d'armoiries et bordées de franges. Quelques-uns d'entre ces guerriers montaient des bêtes presque nues, remarquables par leurs crinières démesurées, qui frôlaient le sol, et qui semblaient douces comme des cheveux de femme. D'ailleurs on en voyait de toutes les races; à côté des destriers brabançons et allemands, réputés pour leur vigueur et leur haute taille, caracolaient les cavales du désert qui sont de deux sortes : ceux de Hogiaz les plus nobles, ceux du Hedj les plus sûrs. On reconnaissait ceux originaires de Damas à la beauté de leur robe, ceux de la Mésopotamie à la perfection de leurs formes. D'autres encore étaient petits, couverts de longs poils et découvraient des dents avides de mordre : c'étaient des Tartares qui sont les plus courageux.

Aucun cri ne sortait de la foule... Kobe émerveillé ouvrait de grands yeux; tant de choses nouvelles pour lui apparaissaient, qu'il en oublia un peu son élève.

La plupart des chevaliers portaient des armes curieuses, conquises sur les mécréants. C'étaient des massues incrustées d'ivoire, des cimeterres recourbés et des poignards tortueux d'une forme singulière. Quelques-uns avaient des harnais forgés avec art et richement damasquinés; d'autres portaient des cottes sarrasines et étaient coiffés de turbans clairs ou de capuchons de mailles au lieu des casques pesants et incommodes. On en vit qui étaient drapés dans de longs manteaux blancs, comme des Maures.

Les arçons s'alourdissaient de butin : des orfèvreries illuminées par l'éclat des gemmes, des coupes ciselées, des reliquaires enlevés sans doute à des temples païens, des coffrets en bois précieux munis de serrures compliquées en vermeil, des colliers d'une ambre blonde. Des fourrures de bêtes inconnues remplaçaient les selles d'armes; Kobe vit sur un poing ganté de cuir se débattre un oiseau enchaîné. Il s'étonna encore au passage d'un croisé qui chevauchait seul en tenant une femme en croupe. Elle se serrait contre lui comme effrayée, en entourant sa taille de ses bras frêles et basanés. Un voile dissimu-

lait son visage, ne laissant deviner que la flamme ardente de ses yeux de mauresque ; ses poignets étaient ornés de sequins et de bracelets ; elle avait des cheveux noirs et le ventre découvert.

Puis d'autres vinrent encore, fièrement assis sur les selles-hautes, la lance au poing, l'écu au bras, chaussés de heuses ornées d'éperons démesurés. De temps en temps un cheval s'ébrouait ou ruait, impatient, l'acier s'entrechoquait et le soleil s'y brisait en éclats lumineux. Des queues soyeuses balayaient des croupes fermes, des cuisses musclées domptaient les flancs des buveurs d'espace, pendant que des mains prises dans de lourds gantelets flattaient les cols des bêtes courageuses.

Quelques-uns d'entre les chevaliers furent reconnus par la foule, soit à leur blason, soit à leur visage. On se montra Enguerrand d'Ulenburght dont un des ancêtres fut pair sous Charlemagne et compagnon de Roland le paladin ; Walter de Nieuwlant qui était de la cité ; le bâtard de Tongres, qui, disait-on, désarçonnait les cavaliers d'un seul coup de poing. On se désigna encore messire Jehan de Wavre, aussi bon diseur de complaintes d'amour que guerrier de grande valeur.

Ils passaient ! Et comme maintenant l'on entendait déjà le murmure de la foule en prière qui suit le Saint Sacrement, Kobe demanda encore une fois, revenu à la réalité et saisi d'un très grand effroi :

« Jésus seigneur ! secourez-nous ! Godefroid, mon enfant, n'auras-tu donc jamais fini ? Voilà deux heures que tu...

Mais Godefroid ne répondit pas ; il pissait.

Les cavaliers disparurent au tournant de la rue, les casques encore fulgurants entre la forêt des lances noires, et il s'éleva un nuage épais et tourbillonnant, qui brouilla un peu toutes les choses. L'odeur de l'encens devint plus pénétrante, les spectateurs se mirent à genoux et l'on entendit des clochettes tinter doucement. Si doucement que cela fit songer à une sonnette de rêve, agitée par quelqu'un d'invisible. Alors dans la foule le silence devint parfait. Or, comme en ce moment l'on voyait s'approcher le dais

sous lequel se portait notre Seigneur, on pouvait croire qu'on l'entendait marcher Lui-même sur le sable blanc qui criait; sur le sable blanc, les pétales de roses et les « snippeling », semés par les blondes et alertes gamines.

Quand après cela les spectateurs osèrent lever un œil timide, ils virent cheminer lentement un groupe de prêtres au dos voûtés sous les chasubles reluisantes d'orfroi. Une cohue de bigotes édentées et de bigots pelés se pressaient immédiatement derrière en se bousculant et en marmottant des prières monotones...

« J'ai fini ! » soupira Godefroid en ce moment et il reprit ses chausses en souriant.

Mais Kobe était pâle; il tenait d'une main défaillante son flambeau à moitié consumé. Son embarras et sa frayeur augmentèrent encore lorsqu'il vit se diriger vers eux les yeux rassasiés de la foule. On les remarqua tout de suite, ceux qui stationnaient dans leur voisinage, en s'apercevant qu'ils pataugeaient dans un liquide douteux jusqu'aux mollets. Les femmes se troussèrent en criant. Pendant tout un instant on crut qu'une source venait de jaillir; quand on reconnut que c'était le jeune Godefroid, fils du comte de Hove, Geendorpe et plusieurs autres lieux qui venait de faire tout cela, on demeura muet d'étonnement d'abord, puis, on cria au miracle. Le bruit de l'extraordinaire événement se répandit rapidement en s'amplifiant de bouche en bouche; les fenêtres restèrent garnies de leurs curieux pendant que, dans une impasse voisine, on gueula au déluge. On y vit un juif barbu gagner les toits, porteur de vivres et d'un énorme paquet de frusques suspectes. Kobe jugea prudent de se soustraire à cette curiosité inquiétante, et profitant d'une bousculade provoquée par le passage d'une troupe de cavaliers retardataires, il entraîna son élève en le menant à travers une suite de ruelles loin du lieu de son humide prouesse. Ils se dirigèrent ensuite bien vite vers la grande place.

Déjà le comte et la comtesse étaient rentrés; le récit de l'étrange mésaventure les alarma fort. La comtesse devint très pâle et voulut qu'on cherchât un médecin aussitôt; Godefroid fut mis au lit malgré ses protestations et sa mine réjouie.

Le docteur arriva en toute hâte. C'était un vieil homme vêtu de noir, courbé comme un gibet et coiffé d'un chapeau pointu. Il examina l'enfant sur toutes les faces, mit son oreille çà et là, puis il dit des choses obscures. Il lui administra aussi une pilule dorée de l'un côté et un lavement au miel de l'autre...

Mais dans son lit Godefroid se tâchait, il criait qu'il était bien portant et qu'il voulait se lever et courir. Alors la comtesse s'en fut trouver son confesseur.

Ce saint homme réfléchit un instant après son récit; il pria un peu et se signa plusieurs fois.

« Ma très chère et très noble pénitente », dit-il ensuite en levant au ciel un œil inspiré, « je crois pouvoir vous assurer que nous sommes en présence d'un événement grave. Il est certain que notre Seigneur a voulu marquer ici son mécontentement de la manière dont votre fils s'est conduit dans la procession. Il l'a maintenu en pénitence pour bien montrer à tous qu'on ne fait point « pipi » au passage des choses sacrées ».

Ce discours effraya fort la comtesse qui crut tout de suite qu'il n'y avait plus de remède et que déjà le malin avait les griffes posées sur l'âme de son enfant. Mais le bon prêtre la rassura en lui disant ensuite que les gens de qualité peuvent toujours s'entendre avec le ciel, qui aisément se laisse attendrir quand on sait s'y prendre. Elle finit par lui glisser en main une bourse gonflée de pièces d'or en lui promettant encore beaucoup de secours pour les pauvres et pour son église.

Le comte, à qui tout cela fut rapporté, fit également beaucoup de bien. A l'endroit où son fils s'était oublié il fit élever un monument expiatoire. Ce monument n'était autre qu'une fontaine représentant un enfant dans la pose que vous savez. Tout le monde sait qu'elle existe encore actuellement à Bruxelles au coin de la rue de l'Etuve et de la rue du Chêne; tout le monde l'a vue, tout le monde l'admire; mais tout le monde ne connaît pas son histoire.

HORACE VAN OFFEL.

LA VOIX DE NESTE NÉELIS

Le marchand de sardines, bien que vieux, avait la voix forte et pouvait pousser son cri, pendant des heures, sans fatigue. Sa mélopée n'avait rien qui différât des autres; mais, nul ne possédait le timbre aussi clair et, comme on le reconnaissait sans peine, lorsqu'il passait dans les rues, il avait une clientèle régulière et comptait, chaque soir, un nombre identique de monnaie.

Derrière sa maison, dont le pignon minuscule, comme un visage de pauvre, était tourné vers la ruelle, moisissait l'eau stagnante du quai où la fenêtre enfonçait un reflet rouge quand il allumait, l'hiver, sa lampe pour manger et se coucher. La ruelle noire descendait en culbutant vers l'eau. Parfois, en rentrant la nuit de sa tournée, Neste Néelis s'accoudait au parapet pour cracher dans l'eau ou pour causer avec les femmes qui remuaient du linge dans le bac, comme des sorcières tournant dans un chaudron.

Je rencontrai le marchand de sardines chez mon ami, le peintre des rues et des faubourgs, tout au haut d'un vieux couvent désaffecté depuis des ans, dont les murs épais se tassaient et se rétrécissaient comme des membres cagnards et alourdis par une grande vieillesse.

J'avais enjambé cent marches d'un escalier massif de pierres rongées et piétinées qui hissait une spirale fatiguée vers les soupentes où logeaient des corneilles et des chauves-souris.

Devant la cheminée nue, parmi l'ombre tapissée de toiles d'araignée vétustes, Neste Néelis était debout, de profil, les paupières lourdes.

Il était prêt pour le tour du soir. Un tablier blanc, frotté de poussière à peine visible, lui descendait jusqu'à mi-jambes; il portait son panier en sautoir. Ses gros souliers seuls étaient crottés.

Le peintre m'avait dit : « Remarque comme cet homme est propre. Tout en sa physionomie est ordre. Depuis des temps qu'il marche, chaque soir, son même tour, dans la pluie, sous le vent, toujours sa blaude bleue reluit comme un métal, à plis nets et coupants; et cependant, comme nous, il vit dans la poussière et couche dans les ruines! »

— Bonsoir, père Néelis! dis-je en entrant. La voix donne toujours?...

Il tourna vers moi sa tête, sans modifier la position du corps et porta un doigt à la visière de sa casquette, d'un geste lent.

— Toujours, oui!

Il comptait ses quarante sous par jour, vivait seul, sans autre désir que celui de s'assoupir, sitôt rentré. Et vraiment, ses yeux somnolents, ses lèvres épaisses, dont la supérieure retombait avec une mollesse d'herbivore satisfait, toute sa figure étroite et longue au nez en trompe, lui donnait l'aspect d'un homme mal dégourdi.

— Dort-il? avais-je demandé au peintre, en regardant les petits yeux aux rares clignements paresseux du modèle.

— Sans doute, n'a-t-il jamais été bien éveillé, si ce

n'est au tintement des sous dans les paumes. C'est un aveugle, si tu veux, comme tous ces êtres qui hantent nos vieilles venelles en ruines; mais un aveugle très exercé et très instinctif, puisqu'à ce seul bruit d'argent il s'est fait une représentation exacte des lieux et des hommes...

Neste Néelis était tourné vers la fenêtre. La moitié de son visage était éclairé d'un jour gris qui accentuait la couleur terreuse de ses joues mal rasées.

A travers la fenêtre carrée, trouant le mur profond, on n'apercevait qu'un maigre ciel de suie. Il paraissait toujours sombre à cause des toiles d'araignée suspendues au chambranle, sépultures d'insectes momifiés que balançait le vent filtrant entre les vitres. Un toit rouge percé d'une lucarne décoiffée masquait la vue; et sur cette échappée où l'œil à peine pouvait glisser un regard, les croisées traçaient une lourde croix claustrale et noire.

Le travail qui s'opérait sur le chevalet, au milieu de la pièce, devait paraître une énigme pour Neste Néelis. On avait eu beaucoup de mal afin de le faire poser; défiance d'homme ignare, vague peur du chevalet, comme d'un papier compromettant. Le bruit des sous l'avait décidé. Il ne voyait que le dos de la planche, lorsque le peintre lui permettait de se remuer. A côté, un saladier avarié, rempli d'un liquide visqueux et glauque où trempait un faisceau de brosses, intriguait le brave homme. De grosses gouttes noires suintaient le long de la planche et découlaient sur les dalles bleues.

Qu'on eût peint son portrait pour des enseignes! Cela lui eût paru juste, de la part de cet homme fantasque et rapé qui lui aussi, probablement, devait gagner le pain de sa vie.

Peut-être Neste Néelis n'en pensait rien. Il savait

qu'il s'en irait, au crépuscule, avec sa poche alourdie de vingt sous. Il ne se tourmentait pas plus de savoir le reste.

D'ailleurs, cette pièce grave de mort ancienne, ces murs menaçants ne l'effarouchaient pas. La froide et obscure nudité des parois couvertes de suint, les plaques de patine et les dalles rongées de trous, tout cela était chez lui ; il dormait entre les mêmes pierres décrépites, sentait peser sur son sommeil les mêmes voûtes et sa vieillesse prenait part à la caducité de pareilles murailles.

— A demain, Neste Néelis, cria le peintre. On n'y voit plus !...

Neste Néelis se tourna vers nous et nous regarda avec son geste de salutation automatique et lente.

La porte de l'atelier était trop lourde. La clef rouillée refusait de tourner. Il fallut aider le modèle à prendre l'escalier. Je le vis descendre avec émotion, évitant de frôler les parois enduites de chaux gluante. Il allongeait un pied vers la marche inférieure, avec une lenteur calculée, gêné par la pénombre à peine sabrée, aux lucarnes, de légers coups de lumière ; puis l'autre pied allait retrouver le premier avant que celui-ci ne se remît à descendre. Cela constituait un travail compliqué et périlleux. Encore ne se risquait-il qu'après avoir éprouvé la solidité du point d'appui, comme un patineur qui essaie la glace.

Lorsque le premier tournant de l'escalier me cacha Neste Néelis, je rentrai dans l'atelier. Le peintre avait allumé une pipe et rêvait dans l'austérité de l'ombre tombante, les mains derrière le dos, offertes au feu. J'observai quelques minutes le charbon rouge de la pipe d'où montait une fumée sournoise et versatile.

Cette nuit, dont la présence peu à peu s'accusait aux murs et prenait place, sans déranger un objet, comme un hôte quotidien, m'attirait vers une vaporeuse torpeur, quand un cri se prolongea, tout en bas, dans la rue, affaibli par l'éloignement. Une note traîna, lente, douce, presque onctueuse; puis la voix s'éleva d'une tierce, retomba trois fois d'une chute volontaire et rythmée et s'éteignit enfin sur la première note longuement soutenue.

Je vis monter la voix bleue dans la fumée harmonieuse de la pipe.

Le peintre dit sans bouger :

— Voilà Neste Néelis qui se met en route!...

***

Le marchand de sardines avait lancé plusieurs fois son cri sonore. Dans les ruelles resserrées, les notes montaient en spirales, renvoyées de murs en murs; elles pénétraient dans les garnis, par les auvents mal joints, s'échappaient furtivement au-dessus des toits, en égratignant les cheminées et les tuiles. Chacune d'elles se coulait, sournoise, aux oreilles recluses, chatouillait la convoitise aux palais, faisait reluire l'image oscellée des paillettes d'argent. Et les portes grinçaient. Neste Néelis entendait autour de lui des appels safres de lèvres ; et l'argent remué dans les poches faisait un bruit clair dans l'obscurité brillante de gelée. Son sens auditif, étrangement tendu, percevait jusqu'aux désirs qu'il devinait accourir de partout, et il les devançait, s'arrêtait devant l'appel avant que celui-ci ne se fût révélé.

Il criait, en rythmant ses pas lourds.

Tout à coup, Neste Néelis ressentit une grande sécheresse dans le gosier. Jamais il n'avait éprouvé

cette gêne. Et comme il voulait crier plus fort pour se remettre en voix, au lieu d'expectorer l'enrouement sa voix s'arrêta net et ne sut plus rien proférer. Il toussa, hébêté, essaya de reprendre le son; il ne vit que son haleine blanche qui s'élargissait sur la lumière figée d'un réverbère, comme de la fumée sur une vitre.

Neste Néelis s'était arrêté. Il ne bougeait pas, ne comprenant pas encore nettement ce qui se passait. Puis il se remit à marcher, voulut crier encore. Mais, de nouveau sa voix s'arrêtait au bord de ses lèvres, refusait de s'échapper. Entre ses dents, il remuait des mots, s'assurant ainsi qu'il ne rêvait pas. Il se risqua a accoster un passant : il lui demanda l'heure pour voir si cet homme comprendrait.

Il parcourut ainsi toute une rue, avec un grand vide en lui, comme si on lui eût arraché quelque chose dont l'absence le privait d'équilibre. Maintenant il regardait les pignons blafards où les fenêtres demeuraient closes. Les portes des boutiques ne tintaient plus; derrière les vitres pâles, les silhouettes bougeaient sans le regarder. Il n'entendait plus d'appels sur les trottoirs où des ombres glissaient en le frôlant. Une horrible et glaciale indifférence, autour de lui, s'immobilisait dans les gestes.

S'était-il trompé de route? Ces murs graissés de lumière jaune semblaient se rétrécir d'une étreinte hostile et ils prirent soudain des formes inconnues qui le menaçaient. Neste Néelis eut l'idée vague qu'un ennemi se vengeait sur lui.

Encore une fois, il engouffra une grande bouffée d'air et voulut crier. Sa gorge ne rendit qu'un léger rauquement sec. Alors un morne désespoir informulé encore atteignit le cerveau du marchand. Un écroulement de pierres s'abattit sur sa tête. Il regarda

autour de lui et se trouva seul. Un fardier chargé de briques cahotant sur le pavé l'eût renversé, sans le juron du conducteur, blessant comme un coup de fouet, qui le fit s'écarter.

Neste Néelis palpait son panier et paraissait ivre. Derrière lui, la porte vitrée d'un estaminet sonna; deux visages noirs se dessinaient sur la fenêtre éclairée; il entendit qu'on descendait l'escalier en titubant. Une idée se fit jour dans sa tête. Peut-être, en buvant, sa voix reviendrait-elle. L'image du liquide réparateur le poussa, bien qu'il ne bût jamais. En entrant, une épaisse odeur de fumée le suffoqua. Le cabaret était vide. Il entendit grincer ses souliers sur le sable du carreau. Enfin, une femme surgit derrière le comptoir à demi éclairé, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il vous faut?

Neste Néelis répondit :

— De la bière!...

Il avala d'une lampée le contenu du verre et sortit en toussant.

Dehors, il essaya de crier. Un son à peine perceptible gravit sa gorge.

— Encore une pinte! pensa Neste.

Un second verre ne le remit pas davantage.

Au bout de la ruelle, sur le pignon formant le coin, la porte basse d'un cabaret louchait comme un œil de gourgandine. Il la poussa d'une main maladroite et demanda un verre. Sous l'abat-jour d'une lampe rousse, deux hommes à la face couturée d'ombres dures, tournaient autour d'un billard, en fumant leur pipe. Immobile dans la demi-obscurité d'un angle de la pièce, Neste Néelis écoutait le bruit sec et martelé des billes s'accostant sur le drap vert. On ne le regardait pas. D'ailleurs la lampe, trop faible, n'atteignait pas son corps tassé et replié de crainte. Il se pressa

moins de boire, savoura sa bière à petites gorgées, jugeant le liquide agréable au gosier. Ses yeux devinaient, à l'écume blanche, le niveau baissant de la bière...

Derrière le comptoir, où quelques verres vides s'accolaient dans un baquet de zinc, le profil d'une femme découpait une silhouette ronde. De temps en temps, elle adressait une parole aux joueurs qui ne répondaient pas et jetaient des syllabes de joie ou de rage, après chaque coup.

Neste Néelis suivait des yeux les mouvements saccadés des deux hommes. Dans la lumière projetée, faisant sur le tapis comme une large tache huileuse, les billes décrivaient des triangles malins, s'esquivaient, furtives et rapides, rejetées de bande en bande; parfois elles se cherchaient l'une l'autre, passaient en se frôlant ou se mordaient avec fracas, comme si elles eussent été possédées de rage. Cela lui paraissait neuf. Il demanda un autre verre et déposa son panier sur la table. Dans l'ombre, la mousse de la bière brillait comme des yeux guetteurs.

Soudain, il prêta l'oreille. Dans la rue il entendit un cri qui circulait lentement. Son cri!... C'était la même phrase onctueuse, les mêmes sons, mais la voix montait éraillée et faible. Un moment, le cri passa devant la porte. Neste Néelis vit la femme quitter le comptoir; l'ombre ronde de la cabaretière s'allongea et passa sur lui. Elle appela dehors. Puis, ce fut un bruit de monnaie qui lui larda les oreilles, comme des pointes cruelles.

Neste Néelis frissonna. Un brusque réveil le secouait. Tout son être était tendu vers ce bruit métallique qui ressuscitait ses instincts. Une colère sourde prit place en lui, tandis que ses doigts tâtaient, d'un geste irréfléchi, les quelques sous qui lui restaient.

Plusieurs fois, il entendit le cri répétant son air de complainte. Ce cri le narguait ! On lui avait volé ces sons ; à lui cet argent gagné avec sa voix ! Il aurait voulu tuer cette femme dont l'obésité repue se faisait complice d'une persécution détestable ourdie contre lui. Mais la réalité de sa chute, un moment entrevue, se brouillait dans son cerveau, obscurcie par de vagues images incohérentes qui passaient, comme des nuées, et ce cri, dehors, faisait maintenant surgir sa propre image devant ses yeux. De ternes souvenirs accompagnaient la mélopée qui s'amincissait ; il refaisait son voyage de tous les jours, mais les rues étaient changées et d'autres figures aussi l'appelaient, plus sombres et grimaçantes.

Neste Néelis buvait, à lentes gorgées, éprouvant en son être une jouissance nouvelle. Peu à peu, là-bas, la lumière devenait confuse. L'ombre où il se trouvait commençait à le gêner. Il aspirait à la clarté de la lampe, voulant voir briller le liquide au fond de son verre.

Les silhouettes des joueurs s'effaçaient dans la fumée plus dense. A temps égaux, les billes rendaient leurs bruits, mais il semblait à présent qu'elles se heurtassent dans sa tête.

Le cabaret, devenu plus large, depuis que l'atmosphère fumeuse cachait les murs et que les yeux du marchand s'obscurcissaient, semblait un monde où il faisait bon dans la chaleur et l'assoupissement.

Et il demeurait là, cloué à sa chaise.

Les joueurs de billard étaient sortis. Dans le cabaret vide, Neste Néelis ne bougeait pas ; sa tête se mettait à osciller et des bourdonnements remplissaient ses oreilles. La grasse *baesine* s'était pelotonnée sur une chaise, devant le comptoir, et tricotait. On ne voyait que son profil sphérique et boursoufflé.

A un moment donné, elle remua et son ombre massive, de nouveau, passa sur le marchand.

— Encore une pinte ! demanda Neste Néelis.

La femme ne bougeait pas. Elle regardait le panier où des plaques argentées brillaient comme des pièces de monnaie en piles.

— Paie d'abord, baes, il est tard !

Il chercha la poche de sa blaude. Mais il ne put en retirer que quelques sous. Il les tendit à la cabaretière, sans parler, essayant de relever les paupières qui lui tombaient.

— Ce n'est pas assez, baes ; il n'y en a que pour trois pintes !...

Neste se fouilla encore. Sa main n'atteignit plus rien.

L'argent du panier brilla de nouveau.

— Alors donne-moi de ça, puisque tu ne sais pas payer !...

Et secouant la moitié du panier sur la table, la femme ajouta :

— Tu aurais dû me dire ça, que tu en vendais !... Je n'aurais pas acheté à l'autre !... Tu vois, baes, je n'en prends que pour cinq cens... Tu peux être content ! Et maintenant, vas-t'en, il est tard !...

Neste Néelis regardait d'un œil hébêté. De tout cela, il ne comprenait qu'une chose : il fallait sortir, et il se sentait attaché au sol, de tout le poids de son âge alourdi d'ivresse.

Il restait sans bouger. La cabaretière l'aida à se lever.

— Allons ! mets-toi debout... Tu es saoûl, vieux !... Il faudra te mettre à la porte !...

En parlant, d'une voix qui traînait, comme si elle ruminait ses phrases, elle lui mettait son panier autour du cou.

— Dépêche-toi! ivrogne. On ne vend plus à cette heure!... Allons, donne-m'en encore, tu me les dois... Et puis, oust!

Satisfaite de son vol, elle poussa le marchand dehors. Neste Néelis entendit la porte retomber sur lui, avec un bruit inexorable de couperet.

Le froid de la rue ramena dans sa tête une subite raison, mais vague et à peine éclairée, comme les fenêtres louches dans la nuit. Ses pieds traînaient du plomb. Le corps mal lesté, il tanguait comme s'il arpentait le pont d'un navire; les pavés houlaient dans la lueur des réverbères bitumeux. Il heurtait du soulier de rocailleuses vagues. Et les pignons, comme de vertigineuses mâtures, des voiles falotes, se balançaient autour de lui, dans la tempête qui lui battait les tempes.

En cognant la grille en bois d'une boutique, il fit sonner le grelot. Une femme parut.

— C'est toi, Neste?... On ne t'entend pas!... Et si tard!... Est-ce que tu aurais perdu la voix?

Son rire grailla. Le marchand machinalement découvrit son panier.

— On ne tient pas sur ses jambes, paraît-il?... Neste a fait la noce!... Allons! donne-moi pour dix cens!...

Parfois, à un cahot plus aigu, il lui venait une éclaircie, comme si, en donnant du pied, il eût fait jaillir une étincelle dans son cerveau. Mais, malgré sa profonde connaissance des lieux, il s'égarait. Le dédale des ruelles pour la première fois l'embarrassait. Il lui montait une sourde rancune contre les pavés qui lui tendaient des pièges et le faisaient trébucher à tout instant. Des jurons surannés sortaient de sa mémoire. Quelques passants qui rentraient chez eux l'appelaient par son nom. Il vendit

encore une partie de son panier sans songer à son cri familier; des femmes, à la porte des boutiques, l'arrêtaient.

Il entendait rire autour de lui.

— Voilà Neste Néelis qui est ivre!... Neste Néelis a bu!...

Des gamins le pinçaient aux jambes.

— Tonneau à bière!... Ivrogne!...

Adossé au mur, il ne trouvait, pour les chasser, que des hoquets mélangés de mots obscurs. A quatre pattes, ils aboyaient vers lui, comme des chiens.

— Saoûlard!... Hé!... Rends ta bière, qu'on voie!...

Puis, on n'entendait qu'un bruit de sabots détalant sur les pavés.

Sans transition, au bout de la ruelle, un grand espace de ciel apparut, derrière la déchirure des derniers toits. Puis, il n'y eut plus devant lui que de l'ombre où les feux pointus des étoiles brillaient comme des éclats de verre. Neste Néelis était sur les quais du Dock. Il passait par là tous les soirs. A ces confins de la ville grouillante et besogneuse s'arrêtaient ses pérégrinations. De là, il reprenait, par les grasses ruelles pullulantes de marmaille, le chemin de la maison. A droite, l'épais rideau d'ombre était traversé de silhouettes d'encre faisant d'inextricables signes, des mâtures, des cheminées, émergeant des proues provoquantes et immobiles. Des bruits creux sortaient des ponts, de rares sifflements, des grincements de poulies, des coups de marteau sur les cales. Parfois, une torche crépitant sur le goudron incendiait la masse pesante des hangards et des arsenaux qui semblaient ramper.

Ce côté-là était demeuré plein de mystère pour Neste Néelis. Il ne l'avait vu que la nuit, entouré

d'ombre ; il ne pouvait se représenter où cette ombre finissait. Quand il passait par là, il prenait le trottoir qui longe les maisons basses et sales. Presque toujours, son panier se vidait à la porte des cabarets dont les vitres roussies et borgnes pleuraient leur vile misère.

D'ailleurs, l'ombre des docks lui inspirait une vague frayeur superstitieuse ; un autre monde commençait là ; c'était l'étranger, le dehors.

Aujourd'hui il ne voyait rien. Partout la nuit était encombrée d'obstacles voilés et traîtreux.

Il rasait les murs en déchirant des lambeaux de phrases. Au coin d'une venelle, la musique d'un orchestrion semblait déverser sur le trottoir une traînée de lumière sanglante. Neste attendit sous un réverbère. Ces sons, tout à coup, lui révélaient une cadence qui s'adaptait harmonieusement aux mouvements houleux de son corps. Une brûlure le piquait à la gorge. Une à une, il tira de sa poche les pièces de monnaie qui lui restaient et il compta plusieurs fois, à la lueur du gaz.

A l'attrait de l'orchestrion beuglant, Neste Néelis ressentit une soif de bruit aussi cuisante que celle qui lui brûlait la bouche. Il entra en pleine lumière provoquante et tituba plus fort, subitement ébloui par cette clarté brutale et crue des lampes. A côté de lui, deux hommes en vareuse bleue étaient penchés au-dessus d'un tric-trac Sur l'un d'eux s'appuyait le corps d'une femme jeune, au teint de cuivre, dont les lourdes nattes noires semblaient des serpents gluants enlacés autour du crâne. Ces trois êtres silencieux paraissaient regarder au fond d'un puits. Leurs bélières d'argent, aux oreilles, brillaient d'un éclat pauvre. Et c'était, sur la musique ininterrompue de l'orchestrion braillard, un bruit sec et régulier, la

chute des dés au fond du bac, comme une danse macabre.

Neste Néelis buvait depuis une heure une bière grasse et piquante à la fois. Des hommes entraient.

Tout s'était embrumé autour de lui. C'était comme une fumée épaisse où papillottaient seulement les points ronds des lampes.

Cependant, aux rythmes triviaux de la musique, des silhouettes grises s'agitaient; des formes contorsionnées se croisaient sur les dalles claquant des lèvres, avec d'étranges simagrées, des balancements de hanches, des appels de mains; les corps semblaient s'inviter à l'accolade.

Neste Néelis, les oreilles extrêmement excitées, suivait le bruit des pieds traînant sur les dalles ou ponctuant à coups secs les accords, comme s'ils écrasaient et piétinaient les notes incandescentes ainsi que des braises.

A côté de lui, on le regardait. La musique s'était arrêtée et Neste continuait de battre une mesure caduque et hoqueteuse, en secouant la tête. Puis, brusquement, comme l'orchestrion se remettait à lancer ses sarabandes, il essaya d'imiter les danseurs. Le premier entrechat le fit chavirer; il croula comme une ruine, hagard, roulant des yeux morts.

La fille noire aidait à le relever, au milieu des rires brutaux qui accompagnaient la musique.

— T'en as ton compte... vieux!... Paie avant de sortir!...

Il n'entendait pas, recommençait à tituber sa danse. La fille se fâchait. Elle répéta :

— Paie ce que tu dois!...

Alors, comme Neste Néelis ne comprenait pas, elle saisit sa main rouillée, le força à fouiller dans sa poche. Mais le marchand s'entêtait. Ses bras lut-

taient, frappaient autour de lui, dans une rage aveugle. Et des hommes l'agrippèrent comme un furieux, tandis que la fille fourrageait dans ses vêtements à la recherche de l'argent qui tintait sous sa blouse déchirée. Mais elle n'en retira que quelques maigres sous, à peine assez pour payer la moitié de ce qu'il devait.

Elle jurait à mots raboteux :

— C'est tout !... dis ?... C'est tout ce que tu as ?... Sale ivrogne ! t'aurais dû le dire en entrant !...

Elle le poussait vers la rue, en lui broyant les reins.

— Est-ce sale !... Un vieux comme toi, s'enivrer sans le sou !... Vas-t'en, brute !...

Et l'orchestrion rythmait d'une gigue criarde cette ignoble charge. Neste Néelis se laissait pousser, sans résistance, ne protestant qu'avec des paroles mâchées et basses. Il était sur le pavé ; la gourgandine criait toujours, tandis qu'il s'obstinait à remonter le trottoir, réclamant, humblement, avec un geste de compter dans sa grosse main inerte, l'argent qu'on lui avait pris.

La porte fut rudement refermée. Dans l'obscurité épaisse, un froid horrible raidit la carcasse du marchand. La nuit dormait déserte. Il n'y avait que le bruit boiteux de ses souliers alourdis du plomb de son ivresse. Il semblait que toute la pesanteur de son corps fût descendue dans ses pieds ; il était comme un homme pétrifié et sa marche ressemblait au mouvement d'un grés cahoté de pavé en pavé.

Où allait-il ? Sur quels trottoirs s'abattaient ses bottes ferrées ? Il s'étonnait vaguement d'être seul, de n'entendre que le bruit de ses chutes. Personne ne l'appelait. Il s'engouffrait dans la nuit, sans pensées, les épaules rentrées comme pour éviter l'écroulement

des murs qu'il longeait. Et pourtant, au loin, les cadences imprécises de l'orchestrion estompaient encore dans son cerveau le souvenir des chopes vidées, ses yeux gardaient le halo des lampes rousses qui semblaient trouer la nuit, comme des lunes levantes et très lointaines.

Ce fut alors l'enfilade des impasses vides, horriblement obscures, tordues comme des boyaux, un labyrinthe formé de courbes incessantes, d'angles abrupts, de murailles escarpées, dont l'amas écrasait l'ivrogne d'un tumulte silencieux. Les pignons percés de lueurs gluantes, comme des naseaux, lui tombaient à pic, avec l'impétuosité d'animaux fantastiques aux ailes noires et aux pattes en serres. Et dans le continuel tournoiement de ses idées et de son corps, tout ce qu'il appréhendait, tout ce qu'atteignaient ses sens révulsés, semblait fondre sur lui et l'emporter.

Il s'était écroulé contre un échafaudage dissimulé dans la nuit. La chute le laissa étourdi, inconscient.

Une corde de son panier se rompit. Maintenant, pour marcher, il s'appuyait aux saillies des murailles, à deux mains, traînant derrière lui l'épave lamentable de son panier vide. Une sensation cuisante de rupture lui montait des genoux, se répandait dans tout son corps, comme si chaque chute lui avait fracturé les os. Et, comme il s'abattait de nouveau, son panier se détacha tout à fait.

Il resta là, contre le bord du trottoir, longtemps. Un total anéantissement le soulageait. Il semblait que cet être venait enfin d'atteindre le fond de l'abîme et que la vie l'avait précipité là, du haut d'un faîte, comme une pierre détachée dans un éboulement.

Par intervalle, un bruit d'eau déversée lavait la nuit profonde. Il écoutait ce bruit, tout à coup, comme un somnambule s'éveille en entendant pro-

noncer son nom. C'était un appel familier, comme si quelqu'un formulait un signal convenu. Son ouïe, encore faussée par les discordances de cette soirée impénétrable, percevait nettement le bruit intermittent de l'eau; cette voix l'attirait.

Il se leva, soudainement lucide. Peu à peu, il se rapprochait de la voix de l'eau.

— Neste Néelis!... Neste Néelis!... criait l'eau en tombant.

Déjà, il marchait presque droit. Ce bruit prenait les contours réels d'un être ami, parce que seul il venait de percer la nuit nébuleuse de ses souvenirs. Il pressentait que sa vie était là, qu'elle était partie de cet endroit et qu'il allait bientôt se retrouver à cette place et comprendre.

Pendant quelque temps encore, le bruit de l'eau cria son nom.

Puis, brusquement, au tournant d'une ruelle, Neste Néelis atteignit la réalité cruelle. C'était bien de l'eau qui coulait, le long d'un ruisseau graisseux, et allait se perdre dans le canal voisin. Le quai était là, éclairé par un réverbère connu.

Neste Néelis vit sa maison dont le pignon morne offrait sa livide face de vieillard; à peine pouvait-on apercevoir les orbites des fenêtres où s'engouffrait une nuit suprême.

Comme tous les jours, il alla jusqu'au quai, se pencha sur la ballustrade. L'eau infernale creusait un gouffre, plein d'encre et de suie où les étoiles mêmes ne se regardaient pas. Seulement, à cause du réverbère tout proche, l'ombre du marchand plongeait dans l'eau, paraissait surnager ensuite comme charogne.

Là, Neste Néelis eut la même sensation de glaciale étreinte qu'au sortir du cabaret bruyant. Ce fut

la fatalité dernière de cette nuit de sanglant écrasement. La bouche ouverte, les paupières tombantes, il écoutait la voix de l'eau qui semblait tracer sur l'obscurité, en lettres blanches, l'exacte et impitoyable nomenclature de ses pertes.

Il s'était tâté; ses mains rôdèrent sur tout son corps, comme pour contrôler le compte de l'eau malédictoire. Son panier perdu, sa blaude déchirée, toute poisseuse de boue gluante et d'excréments!...

Une colère brute accumula dans ses yeux le sang de son corps et se tourna contre cette nuit inextricable qui venait de le dépouiller, en maraudeuse meurtrière. Et de ne pas entendre, comme tous les soirs, l'argent tinter dans sa poche, il hurla, silencieusement, avec toute la haine de son âme d'avaricieux ruiné.

De rage, il lança sa casquette dans le gouffre. Il arrachait sa blaude, dans un besoin de quitter tout, de jeter tout, comme une proie, à cette Bête mauvaise qui dans la nuit s'était acharnée sur lui.

Et il grelotta, tout nu, contre la barre de glace, jusqu'à ce qu'il tombât.

FRANZ HELLENS.

UNE FAMILLE D'ARTISTES AU XIXe SIÈCLE : LES CLADEL

Il y a près d'un an, Mme Léon Cladel avait réuni quelques amis parmi lesquels j'étais le nouveau venu. Le soir tombait quand nous fûmes assemblés ; c'était l'époque ambiguë où l'automne meurt doucement dans les bras de l'hiver, où les souvenirs des jours lumineux sont encore enivrants, où l'on se plaît à retarder l'allumage des lampes pour goûter une dernière fois le charme du crépuscule.

En peu d'instants, la conversation s'était établie douce et alerte, enjouée sans futilité. Il est des heures et des lieux où toute présentation est inutile, où l'intimité se crée spontanément par une mystérieuse communion des âmes et des pensées.

De quoi n'avons-nous point parlé pendant ces heures qui s'écoulèrent lentes et parfumées? Notre hôtesse était une de ces femmes intelligentes et sensibles pour lesquelles l'esprit, même le plus vif, est un moyen et non un but de la conversation ; elle charmait par l'élégance de sa pensée, la finesse de sa sensibilité et cette grâce personnelle rare que les années, se succédant, viennent nimber d'une auréole d'argent et de séduction tout à la fois.

Autour d'elle, trois jeunes filles charmantes et passionnément éprises d'art et un fils heureux de nous confier ses rêves de tout jeune sculpteur, déjà impressionnants de puissante observation de la vie des formes et de la grandeur de la nature.

On sentait entre tous ces êtres une telle intimité de tendresse et d'idéalité, à ce point communicative, qu'on participait d'instinct à cette vie psychique intense. Bien des impressions, vagues jusque-là, se précisèrent alors ; des idées, autrefois entrevues, revinrent avec force et la personnalité du maître disparu, dont nous sentions le souvenir vivant mêlé à nos paroles comme à nos silences, prit, dès ce jour, à mes yeux une grandeur que la plus fervente des admirations n'avait point encore soupçonnée.

Nous connaissons tous l'œuvre de Léon Cladel. Nous avons partagé les émotions poignantes qui naissent à la lecture de ses livres ; nous savons quel fut son rôle admirable dans l'œuvre tout à la fois de décentralisation et de nationalisme — qu'on me passe ces deux mots qui peuvent faire sourire et que j'aurai l'occasion de préciser — commencée par des maîtres, continuée aujourd'hui par d'illustres écrivains et à laquelle il sut donner une impulsion décisive ; nous savons aussi en quelle grande estime le tenaient ses plus glorieux contemporains, Victor Hugo, Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly. Nous savons enfin combien sa sympathie inlassable encouragea de jeunes talents et tout ce que nos lettres belges, notamment, lui doivent de reconnaissance pour les témoignages incessants d'estime et d'amitié qu'il ne cessa de prodiguer aux meilleurs des nôtres.

Mais, parmi toutes ces qualités de talent et de cœur, il y en a quelques-unes d'essentielles que Léon Cladel sut, avec son génie, ériger en tradition féconde, que nous retrouverons sous des formes nouvelles, car l'art ne se répète jamais, dans ses enfants et dans ses disciples. Ce sont ces qualités que nous allons essayer d'étudier brièvement.

*
* *

Un rural écarlate ! C'est ainsi que Barbey d'Aure villy caractérisa un jour, admirablement, la personnalité, le talent de Léon Cladel.

Ecarlate, en effet, Cladel l'était non par le gilet comme Théophile Gautier, mais par la chaleur, la rutilance de sa vision colorée. Il naquit à Montauban, dans le Quercy, le pays des chênes, « terre incandescente où chante l'alouette et cuisent, de toute éternité, des cerveaux volcaniques ». — « Assise à l'embouchure du Tescou, sur les bords du Tarn qui la coupe en deux, avec son pont hardiment maçonné, ses clochers joyeux emplis de carillons, ses maisons en brique cuite d'un beau rouge, exposées au levant, celles du faubourg toulousain baignant dans l'eau, son coquet hôtel municipal à pavillons coniques, ses quais où règnent encore des vestiges des remparts que rasa Richelieu, son île étroite et charmante écrasée à demi sous le poids de grands peupliers toujours verts et minée d'un côté par les eaux, la ville, au-dessus des coteaux ondulés du Fau qui lui font un lointain d'ombre et de verdure, la bonne Ville et Cité montalbanaise, autrefois Mautauriol, sommeillait en pleine lumière, sous ses cieux cléments et magnifiques, et le ciel, sans tache aucune, avait, ce jour-là, le bleu pur des ciels de l'Italie (1). »

On trouve dans cette page du *Bouscassié* tout l'admirable talent descriptif de Cladel, l'étonnante couleur de la vision qui éblouit quand on lit son œuvre.

Pour comprendre vraiment les coloristes, il faut savoir se les imaginer vivant dans le pays qu'ils ont aimé. La forêt de Fontainebleau avec ses sables et ses roches, ses paysages secs et ses lignes précises, sa gamme infinie de tous les gris possibles nous fait aimer profondément Rousseau, Daubigny, Dupré. — Un brouillard de matin, lourd et transparent, qui semble adhérer au paysage et décompose la lumière comme un prisme, voilà la Meuse telle que Verdeyen l'a si admirablement comprise. — La lumière blanche des Heymans, ne l'avons-nous pas vue cent fois quand, aux jours les plus chauds de l'été, l'air tremblote, rempli d'invisibles vapeurs? — Et comment sentir le

(1) *Mes Paysans; Le Bouscassié*, Ed. princeps, Lemerre, 1869, pp. 127-128.

réalisme intense d'un Claus si nous n'imaginons la Flandre grasse et lourde où les regards passent du ciel bleu moutonné de nuages blancs aux moires de l'eau qui dort et aux blondeurs adorables des champs de lin?

De même, pour apprécier vraiment l'œuvre de Cladel, il faut le suivre aux pays qu'il nous montre; il faut regarder avec lui et par ses yeux ces contrées ruisselantes de lumière où la pourpre et le vermillon semblent couler des rochers pour rougir les eaux des torrents, où les ombres sont intenses et les couleurs violentes comme si elles se livraient un perpétuel combat.

Des critiques parisiens ne manquèrent pas d'accuser Cladel d'avoir un coloris romantique. Sans compter que ce reproche est de peu de valeur quand il s'adresse aux contemporains de Victor Hugo, il faut reconnaître que c'est bien mal comprendre la nature que de ne pas discerner en Léon Cladel un réaliste au sens le plus large et le plus élevé du mot.

Mais les épithètes ne valent que par ce qu'elles désignent : de la piquette dans un flacon de Daum, c'est tout à la fois une boisson détestable et une vraie profanation. Le style de Cladel est un de ces vins chauds, parfumés, excitants et dorés, pieusement enfermé dans les flancs majestueux d'une amphore antique.

Il ruisselle au long de ses livres, éclatant et vermeil. Il anime prodigieusement ces drames de tendresse et de passion fruste, grisants, émotionnants comme le parfum de la terre au printemps.

Enfin, ce style a une autre qualité qui, bien qu'elle touche de près à l'intimité du métier littéraire, ne mérite pas moins de retenir notre attention. Nous avons une tendance, à notre époque, à confondre un peu trop facilement ces deux éléments de la création artistique : l'invention et la forme, ou pour mieux dire encore en prenant ces mots dans leur sens étymologique, la *poésie* qui est le fait de créer, et l'*art* qui est le fait de présenter habilement sa création.

Artisan de lettres, artiste écrivain, il ne cessa de l'être, car on peut dire qu'il fut à l'égard de la langue

française un véritable mystique, un mystique comme Flaubert, un mystique comme Baudelaire, son premier maître.

J'entends par là qu'il avait le respect de la forme, une connaissance parfaite de la langue française, cette conviction absolue qu'une idée, une sensation, une image, un fait ne peuvent être exprimés que par un seul mot, que par une seule phrase pour avoir leur pleine valeur, et qu'aussi longtemps que cette phrase, que ce mot n'a pas été trouvé, l'œuvre d'art n'est point réalisée.

Cette connaissance parfaite de la langue est un phénomène aussi rare en littérature que la connaissance parfaite des formes en sculpture, que la connaissance parfaite de la couleur en peinture.

Si, procédant par analogie, nous contemplons longuement une œuvre d'art admirable, le *Saint-Jean-Baptiste*, de Rodin, par exemple, nous sentons bientôt naître en nous une sensation qui, plus nous y pensons, devient une certitude : c'est que cette œuvre représente les formes humaines dans leur vérité et que, pourtant, jamais modèle n'a pu les offrir au sculpteur avec la perfection qu'il a su réaliser.

Il y a donc là un double travail d'après nature et dans l'atelier; l'observation scrupuleuse d'abord, la création ensuite.

Si paradoxal que cela puisse paraître au premier abord quand il s'agit du langage, ce double travail existe également. Il y a aussi l'observation d'après nature, c'est-à-dire de la langue écrite et parlée, il y a aussi le travail de création, c'est-à-dire le choix entre tous les mots, entre toutes les phrases qui se présentent à l'esprit et dont une seule est bonne pour exprimer la pensée.

Pour le travail d'observation, reconnaissons que les écrivains français sont particulièrement favorisés. Dans les provinces du centre et du midi surtout, le peuple parle encore une langue remarquable de pureté, haute en couleur et d'une rare perfection syntaxique. Les Provençaux, notamment, emploient souvent des tournures de phrase d'une rapidité et

d'une concision étonnantes, où la tradition latine subsiste tout entière. Ces phrases sont fermes, solides, et, si on les dissèque, on a l'impression de toucher aux muscles mêmes de la langue française.

Cladel par ses origines, par le milieu dans lequel il vécut longtemps, était particulièrement bien placé pour étudier la langue française dans ses origines populaires, dans ce qu'elle a de fondamental et d'éternel.

Il a enrichi la langue d'une série d'expressions et de tournures de phrases qu'il n'a pas toutes inventées, que d'autres écrivains, aux siècles qui précédèrent la Renaissance, employèrent avant lui, mais qui étaient tombées en désuétude, qu'on avait oubliées par une préoccupation de noblesse dans le style qui aboutit à un singulier appauvrissement du langage.

Et ce dernier point mérite aussi d'être précisé, car les imitateurs de Cladel ont cru le suivre en introduisant dans leurs ouvrages, sous prétexte de couleur locale, quantité de mots de patois et d'expressions amusantes parfois, fastidieuses quand elles se répètent trop souvent. Certes, on trouve dans les œuvres de Cladel maintes expressions de terroir, mais toujours appelées par la bonhomie du langage ou la couleur de la description. Mais ce qui fait surtout l'originalité rare de son style, c'est d'avoir ressuscité des mots et des locutions qui appartiennent à la langue française essentielle, et ne nous paraissent paysannnes que parce qu'elles se sont mieux conservées dans les milieux de pure tradition populaire.

D'ailleurs, pour le travail de création de l'écrivain, Cladel avait eu le meilleur des maîtres.

Peu de temps après son arrivée à Paris, alors qu'il était simple employé aux écritures dans les bureaux des abattoirs de La Villette, il terminait son livre : *Les Martyrs ridicules*. Le manuscrit achevé, il rêva d'un éditeur et le trouva miraculeusement dans Poulet-Malassis, cet homme étonnant, qui sut découvrir Baudelaire, Leconte de Lisle, Charles Asselineau, Monselet et tant d'autres.

Poulet-Malassis montra à Baudelaire les premières épreuves du roman de Léon Cladel, et le poète

des *Fleurs du Mal* en fut si frappé, qu'il alla chercher Cladel aux bureaux de la *Revue Fantaisiste* où il faisait ses premières armes littéraires aux côtés de Mendès, Banville, Glatigny, Silvestre et lui offrit de lui faire corriger, d'après ses indications, le texte des *Martyrs ridicules*. Il lui apprit à fouiller les dictionnaires, à étudier la syntaxe, à ranimer les mots oubliés, à faire tout ce qui peut contraindre la langue française à vivre, à se multiplier et à se renouveler sans cesse.

Dans son livre : *Les Gueux de marque*, Cladel a raconté avec émotion cette séance d'étude littéraire, et cette page, si souvent reproduite dans des journaux et dans des revues, reste empreinte pour toujours d'un enthousiasme et d'une admiration qui vont jusqu'au sommet de la plus noble des vénérations.

***

Cladel, disait Barbey, était un rural écarlate; ce mot rural mérite, lui aussi, quelque commentaire. Il ne faut pas voir en cet âpre romancier un écrivain ayant ce désir intéressant, mais limité, de peindre une seule classe d'hommes, de s'attacher à l'étude d'un seul type humain, le paysan.

L'art de Cladel est d'une portée plus générale et partant plus humaine aussi. Ce qui le tente dans son observation, c'est l'homme tout entier et tous les hommes, avec leurs désirs et leurs chagrins, leurs bonheurs et leurs désillusions, leurs passions et leurs rivalités, leurs haines aussi.

Mais pour bien observer la nature humaine, il faut la chercher dans sa vérité profonde. Certes le Parisien d'aujourd'hui est un être particulièrement curieux par la finesse de ses sensations, l'étonnante mobilité de son esprit, la complexité de ses désirs, l'activité bourdonnante de sa pensée. Mais à force de se multiplier les sensations s'émoussent peu à peu, les désirs se limitent à de petites satisfactions où l'amour-propre devient un mobile essentiel, la pensée s'éparpille et le jugement s'atténue. Toutes ces qualités charmantes, qui ont tenté et tenteront

encore de subtils psychologues, sont menues et frêles. On croirait en les contemplant que l'homme moral a un volume fixe et qu'il doit perdre en profondeur ce qu'il peut gagner en surface.

On nous montre, dans les cabinets de physique, des tubes en cristal absolument vidés d'air et à demi remplis seulement d'un liquide. La pression atmosphérique ne s'exerçant plus, il suffit du plus léger tremblement de la main pour agiter la surface du liquide d'ondulations gracieuses, toutes menues, toutes petites mais en nombre infini. La mer a moins de vagues en ses jours de fureur, mais aussi que de puissance, que de grandeur, que de violence!

Cladel voulant étudier l'homme a été le chercher là où il est naturel, là où il est entier, loin des complexités artificielles de la vie de nos grandes villes.

En agissant ainsi, il obéissait à toutes les traditions de sa race. Nous savons combien les peuples du midi de la France ont gardé fortement l'empreinte de la civilation romaine dans la dignité grave de leur esprit et une certaine grandeur d'allures. Il semble aussi que le voisinage de l'Espagne et du monde sarrazin ait donné à leurs instincts une violence fiévreuse qu'on rencontre rarement ailleurs. Enfin, faut-il le dire, ces populations sont aussi passionnément françaises et mieux encore gauloises.

Le romancier né dans ce pays, où les influences sont restées profondes et les traditions si vivantes, devait imaginer un idéal humain fait tout entier de vérité, de nature et d'hérédité nationale.

Je disais tout à l'heure que Léon Cladel avait été l'un des grands artisans de cet admirable mouvement de décentralisation qui rend de nouvelles forces à la pensée française, qui la vivifie et la féconde. La centralisation qui existe aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le monde administratif, donne à la pensée ainsi condensée la force d'un corps de doctrine. Mais unifiée de la sorte, la pensée marche plus lentement, les progrès deviennent plus rares, elle semble vieillir :

> Le vieillard qui revient vers la source première
> Entre aux jours éternels et sort des jours changeants!

C'est pour retrouver les jours changeants de la jeunesse, et ses passions fécondes, ses enthousiasmes violents, son inlassable activité que tant de penseurs ont compris que, sous peine de voir s'étioler le sentiment national qui est la force d'une race, il fallait retourner aux sources premières et provinciales, boire leurs eaux limpides, fraîches et pures, rechercher chacun dans sa petite patrie, ce qui est l'essence même de sa personnalité, de son caractère, de sa pensée, de ses désirs, et, avec tous ces éléments fondamentaux, qui sont à peu près les mêmes chez tous les hommes, mais n'ont toute leur force qu'au foyer ancestral, rechercher une union nouvelle, intime, profonde, créer un sentiment nouveau de la nationalité débarrassé pour quelque temps des préjugés qui obscurcissaient l'ancien idéal.

Puis-je rappeler maintenant ce que je disais au début de cette étude, que Léon Cladel fut en art à la fois un décentralisateur et un nationaliste? Et vous constaterez aussi le parallélisme étonnant qu'il y a chez lui entre le créateur et l'écrivain, entre le poète et l'artiste.

Cette double qualité devait faire de lui un ami de notre jeune littérature nationale. Je dis jeune, parce que je me reporte au temps où Cladel était déjà un maître et où quelques jeunes hommes de lettres luttaient en Belgique pour nous débarrasser du pastiche français et créer un mouvement original, d'art et de pensée.

En 1883, le jury chargé de décerner en Belgique le prix quinquennal de littérature estima qu'aucune des œuvres parues pendant les cinq années précédentes n'étaient, à ses yeux, dignes de cet honneur. Ce fut une vraie émeute dans le monde des lettres. Camille Lemonnier avait déjà publié *Un Coin de Village*, les *Charniers*, *Un Mâle*, *Le Mort*, *Thérèse Monique*, son *Histoire des Beaux-Arts*. Edmond Picard nous avait donné son *Paradoxe sur l'Avocat* et ce beau livre de pensée profonde, la *Forge Roussel*. Octave Pirmez avait derrière lui toute sa vie littéraire avec les *Feuillées*, *Rémo*, les *Heures de Solitude*. Et puis, il y avait toute la pléiade des talents

frais éclos, Eekhoud, Giraud, Gilkin, Rodenbach, Verhaeren, Max Waller.

C'était insulter les lettres que de refuser de décerner le prix. Aussi, spontanément, tout ce que la Belgique comptait d'artistes s'était groupé autour de Camille Lemonnier, dans un mouvement magnifique de colère et d'enthousiasme et lui avait offert un banquet de protestation.

Léon Cladel ne put, à cause de sa santé chancelante, assister à cette fête, mais il envoya à la Jeune-Belgique une lettre pleine d'émotion et d'enthousiasme dans laquelle il avait mis tout son cœur d'écrivain et d'artiste.

Plus près de nous, dans l'histoire de nos lettres nationales, se place un autre Banquet Lemonnier, offert au maître lorsqu'il publia son cinquantième ouvrage. L'heure des combats était passée; les amis des premiers jours avaient rallié les anciens adversaires. On ne se battait plus, on acclamait unanimement.

A l'heure des toasts, à côté du maître, une jeune fille se leva; héritière d'un nom illustre, écrasant pour tout autre, elle avait su déjà se faire un nom qui fut bien à elle par la personnalité de son talent, la rareté de sa sensibilité et de sa pensée. Mlle Judith Cladel prononça l'éloge de Camille Lemonnier, et ce fut une émotion profonde de sentir passer dans la sincérité de son admiration et de son éloquence le souffle d'enthousiasme qui anime l'œuvre resplendissante de son père. Pour la seconde fois, les Cladel apportaient au premier de nos écrivains l'hommage fraternel de leur admiration sincère.

Léon Cladel seul manquait à cette fête comme il manque aujourd'hui au succès de tous les siens.

Car il aurait pu voir à Paris d'abord, puis à Bruxelles, à Ostende, les succès de sa fille Eve au théâtre, succès d'originalité, de finesse et de goût, qui sont l'aurore d'une belle, d'une curieuse, d'une intéressante carrière dramatique.

Il aurait vu aussi les succès de son fils qui, à peine âgé de vingt ans, s'est conquis une place parmi les jeunes sculpteurs de l'école française. Elève de Raoul

Verlet, l'un des meilleurs maîtres et l'un des plus scrupuleusement respectueux de l'originalité des jeunes gens qu'il dirige, M. Marius Cladel a puisé dans cet enseignement un métier déjà sûr et toujours intéressant et dans sa grande et profonde admiration pour Dalou, pour Falguière et surtout pour Constantin Meunier et pour Rodin des inspirations fécondes qui lui valent l'estime de ces grands maîtres.

Il aurait vu, enfin, le succès de sa fille aînée et celui-là lui eût été particulièrement cher, puisqu'elle suivait comme lui l'âpre et laborieuse carrière des lettres.

Dans le livre que Mlle Judith Cladel a consacré récemment à son père (1) et qui restera un chef-d'œuvre de critique littéraire et artistique, elle raconte l'émotion de Léon Cladel à la lecture du premier essai de sa fille.

Victor Hugo avait quatre-vingts ans et Mlle Cladel six ou sept. Elevée dans le culte du poète de la *Légende des siècles*, au moment où la France et le monde fêtèrent sa gloire et son triomphe, elle lui adressa sous ce titre : *Un grand ami*, un morceau de littérature qu'un journal eut l'esprit de reproduire avec tous ses enfantillages de style et d'orthographe. « Je revois mon père, écrit Mlle Cladel, ce jour d'hi- » ver, dans la maison de Sèvres, dépouillant son » courrier, auprès du feu qui éclaire, par en-dessous, » les plans sinueux de son masque et dont il semble » étrangement sorti comme un génie de son élément » familier ; je le vois causant avec son jeune compa- » triote, Firmin Bouisset, délicat illustrateur, venu, » lui aussi, tenter, loin des siens, carrière à Paris, » tout tendre encore d'impressions familiales. La » bande du journal sautée, l'écrivain aperçut les » lignes balbutiantes de son enfant, — imprimées » pour la première fois? — Son visage bouleversé » s'inonda de larmes qui se renouvelèrent jusqu'au

(1) *La Vie de Léon Cladel*, par Mlle Judith Cladel, suivie de *Léon Cladel en Belgique*, par M. Edmond Picard. — 1 vol. in-8o, Paris, Lemerre, 1905, avec deux portraits.

» bout de la lecture. Etait-ce pressentiment, espé-
» rance, rappel de son propre passé, prescience qu'il
» disparaîtrait avant d'avoir pu faire de sa fille sa
» disciple, la légataire de ses dons et de son expé-
» rience? Interdite, j'assistai à ce flux mystérieux de
» sentiments, mélange de douleur et de joie comme
» toute émotion humaine, devant lequel le jeune
» dessinateur pleurait aussi à pleine âme... »

Il y a bien loin de ce premier morceau de littérature aux *Confessions d'une amante* qui attirèrent sur Mlle Cladel l'attention des écrivains, des critiques et du public lettré. Ce livre, c'est l'étude d'une jeune fille qui s'éclôt à la vie, d'un talent qui s'éclôt à l'art véritable. Dans une petite ville du Midi de la France, vit modestement la famille d'un professeur de science, homme d'une intelligence forte et raffinée tout à la fois, curieuse de beauté aussi bien que de vérité. Sa fille fait de la peinture, mais non pas comme on l'enseigne dans ces ateliers où l'aquarelle et la peinture sur soie paraissent l'idéal du genre, mais comme peut en faire une artiste originale qui regarde vraiment la nature et se sent servie par des dons qui peuvent, dans une certaine mesure, suppléer aux premiers conseils d'un maître. Un ancien camarade du père, Elysée Périer, le plus grand acteur de la France, annonce brusquement sa venue. Au cours des représentations qu'il donne et des conversations qu'ils ont ensemble, Fabienne voit sa vision de la vie s'éclairer, les voiles du Temple se déchirent pour elle. A Paris, où elle va le voir et l'entendre plusieurs fois; à Reims devant l'admirable cathédrale qu'il commente pour elle et qu'ils admirent ensemble, partout où il parle, où il joue; elle sent son esprit s'élever aux plus hautes conceptions de la vie et de l'amour.

Beaucoup de romanciers ont déjà étudié ce moment ambigu où la jeune fille devient presque une femme. Il appartenait à une jeune fille de couronner toute cette littérature par une œuvre qui dépasse les autres par l'acuité, la rareté, l'inattendu de sa psychologie, de son analyse et de sa vérité.

Mais deux autres ouvrages de Mlle Judith Cladel méritent surtout notre attention, deux ouvrages de

critique esthétique, l'un consacré à Rodin et l'autre à la mémoire de son père.

Ni dans l'un, ni dans l'autre, il ne s'agit de ces livres de compilation précédés d'une biographie minutieuse, ornés de notes, de renvois au bas des pages, ouvrages de bénédictin précieux parfois, mais souvent fastidieux.

M[lle] Cladel a eu le rare mérite de savoir placer les deux artistes dont elle étudie la carrière poétique en pleine vie, en pleine réalité, en pleine nature.

Dans son livre, *Auguste Rodin pris sur la vie* (1), elle imagine une série de visites au maître en compagnie d'une amie, une série de conversations, de méditations, de longues lettres. Et au cours de ces lettres, de ces entretiens, de ces réflexions, tous les problèmes que l'artiste s'est posés se trouvent exposés et résolus, toutes ses hésitations sont décrites, toutes ses convictions sont exposées. Nous pénétrons ainsi dans la vérité de sa vie d'artiste et de poète, de sculpteur et de créateur de formes immortelles.

Dans la *Vie de Léon Cladel,* c'est le même procédé de pénétration intime de la pensée et du travail de l'artiste qui est suivi partout. Et voyez combien ce mode de critique peut être fécond. Au lieu de nous apprendre seulement ce que fut la vie, ce qu'a été l'art d'un maître, il nous initie à toutes les difficultés qu'il a rencontrées et nous montre comment il les a résolues, il nous raconte les angoisses qui l'ont étreint aux moments où l'œuvre se lève dans l'imagination du poète comme le soleil d'été dans le brouillard du matin, nous suivons toutes les péripéties de la lutte opiniâtre et douloureuse qu'il faut soutenir pour triompher enfin, nous assistons donc à toute la vie morale d'un grand artiste et d'un grand poète.

Pour les écrivains, pour les sculpteurs, pour les peintres, de tels ouvrages seront un enseignement fécond ; pour le public, ils lui inspireront à la fois et le respect des maîtres et du labeur d'art, le plus dur,

(1) 1 vol. in-4°, édit. de la *Plume*, à Paris. Une nouvelle édition illustrée est en préparation chez les éditeurs Van Oest et C[ie], à Bruxelles.

le plus poignant, le plus difficile et le plus douloureux de tous.

Mais, pour comprendre aussi admirablement les maîtres, il faut être soi-même de leur race, il faut savoir se placer à leur hauteur pour plonger profondément les regards dans les leurs. Il fallait, pour écrire ces beaux livres de critique esthétique, être l'héritière des dons admirables d'observation et de style, de cette foi dans la fécondité du travail d'art opiniâtre, qui furent la gloire de Léon Cladel. Saluons en sa fille un talent, un maître de demain.

ROBERT SAND.

Ostende, 1er août 1906.



Émile Verhaeren :

La multiple splendeur.

(Paris, Edition du *Mercure de France*. Un vol. in-18 à fr. 3.5o.)

Les œuvres du poète Emile Verhaeren, je l'avoue, ne m'ont pas toujours inspiré une admiration sans réserves. Ce que je leur reprochais, ce n'était pas tant leur vocabulaire un peu mêlé, leur syntaxe parfois hasardeuse, leur imprécision, leur apparent état d'inachèvement, ni surtout les libertés prises par le poète envers les règles, d'ailleurs souvent arbitraires, de la métrique traditionnelle. Non. C'était leur outrance, leur tension, leur violence continues. Je leur en voulais d'être une perpétuelle hyperbole, de m'étourdir par un jet ininterrompu d'images éclatantes. Je pensais, et je pense encore que la force elle-même ne peut qu'assurer et accroître son effet en acceptant le joug de la *mesure*. Et, pour tout dire, Verhaeren, démesuré, incorrect, et frénétique, m'apparaissait comme une sorte de merveilleux barbare.

Je viens de lire *La Multiple Splendeur*. Il me semble bien qu'avec le temps le vin trouble de la poésie verhaerienne s'est décanté. Certes Verhaeren reste hyperbolique et emporté, parce qu'il est Verhaeren et non Coppée, et que sa sensibilité et son imagination de barbare le veulent ainsi ; il continue à nous parler de *vertiges d'or*, de *vouloirs rouges*, de *désirs fous*, de son *cœur fou ! Fou !* telle est l'épithète à la fois vague et outrancière à laquelle recourt le poète quand toutes les autres lui semblent décidément trop faibles.

De plus cette poésie continue à être une perpétuelle évocation, mais une évocation dont le relief, l'éclat, la force sont si violents qu'ils le sont trop et dépassent souvent le but. L'image devient alors une sorte de bijou de goût barbare, aux arêtes vives, aux feux excessifs, qui accapare indiscrètement l'atten-

tion. Ces défauts apparaissent dans les vers suivants, d'ailleurs très remarquables et qu'aucun autre poète n'aurait écrits :

L'ombre s'installe avec brutalité ;
Mais les ciseaux de la lumière,
Au long des quais, coupent l'obscurité,
A coups menus, de réverbère en réverbère...
Aucun ongle de bruit n'y griffe le silence .,

Mais à quoi bon insister? Je n'aurai pas l'impertinence de vouloir corriger Verhaeren, qui vaut peut-être mieux tel quel; et je n'espère pas tirer de leur erreur les jeunes gens qui, laborieusement, imitent ce grand poète dans tout ce qu'il a de moins beau.

Au surplus, Verhaeren se corrige de lui-même. Se corrige-t-il? J'aime mieux dire qu'inconsciemment et par degrés, il s'épure, se clarifie, s'ennoblit. A force d'écrire, on devient bon écrivain, même avec de mauvais principes littéraires. En outre, les tares qui peuvent encore déparer son œuvre sont, de plus en plus, rachetées par la hauteur de l'inspiration. Quand des sentiments virils, nobles, bienfaisants, sont portés jusqu'à l'outrance, l'outrance a des chances de ne plus déplaire. Je crois enfin que l'état d'imperfection où Verhaeren laisse parfois ses poèmes et qui les fait ressembler à de puissantes ébauches, est la rançon d'une exaltation poétique qui ne connaît pas le repos. Il semble que parfois le poète, assailli par les continuelles suggestions de sa sensibilité et de son imagination hyperboliques, n'ait pas le temps de mettre la dernière main à ses œuvres, sollicité qu'il est par des inspirations nouvelles. Car Verhaeren est, depuis des années, dans une continuelle fièvre créatrice. Il n'y a pas aujourd'hui de poète aussi capable d'enthousiasme, aussi lyrique, que cet écrivain depuis longtemps entré dans l'âge mûr. Il n'y en a pas non plus qui, au point de vue des idées et des sentiments, soit autant de son époque, ou même en avance sur son époque. On n'a peut-être pas assez insisté sur la modernité de cette poésie. Non seulement Verhaeren a saisi la grandeur du décor moderne, réputé vulgaire et prosaïque, en des évocations de gares, d'usines, de ports, étonnantes de mouvement et de couleur; il s'est encore pénétré de l'esprit de son temps au point de réhabiliter l'or, l'or maudit, en qui il voit l'instrument de la conquête du monde accomplie par les hommes d'Europe (*La Conquête*, l'*Europe*). Il n'est pas de ces rêveurs sentimentaux qui regrettent de voir la virginité de la nature violée par le tra-

vail humain. Pourquoi la nature vierge serait-elle seule belle? Non, il l'admire et le célèbre, ce travail, précisément parce qu'il imprime aux choses de la nature une forme nouvelle :

O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté.
Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces
Pour imprimer quand même à l'univers dompté
La marque de l'étreinte et de la force humaines
Et recréer les monts et les mers et les plaines.
D'après une autre volonté.

Il convient aussi de signaler la portée philosophique de cette poésie qui enveloppe une conception du monde et une morale nouvelles. Je sais bien que cet écrivain, pittoresque et passionné, devient quelque peu imprécis quand il tente d'exprimer des idées. Aussi n'est-ce pas alors qu'il est admirable, mais bien quand, suivant la pente de sa nature impulsive, il transforme les abstractions en sentiments, en images, en mouvements poétiques. Il ne faut pas chercher autre chose dans les plus beaux poèmes du livre, dont les uns exaltent éperdûment la joie de vivre (*Les Souffrances, la Joie*), l'amour de la vie universelle (*Autour de ma maison, A la Gloire du vent, l'Arbre*), la sympathie pour l'effort humain dans la pensée et dans l'action. (*Les Penseurs, l'Effort*). Tous ces poèmes sont d'une âme affranchie des antiques préjugés et qui puise dans la conscience de sa dignité et de sa force une joie allègre et héroïque.

Passé un certain âge le lyrisme n'est plus possible que s'il se dépersonnalise, si le poète est assez capable de sympathie pour sortir de son moi et vivre de la vie de ses semblables, pour voir ses semblables dans tous les êtres de la nature, quels qu'ils soient. Emile Verhaeren a victorieusement franchi ce moment critique. Son lyrisme y a gagné une ampleur, une générosité, une force incomparables. On en jugera par les vers suivants qui caractérisent à merveille la dernière inspiration du poète :

J'admire immensément la nature plénière,
Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil;
Un pétale, un pistil, un grain de blé vermeil
Est pris avec respect entre mes doigts qui l'aiment;
Je ne distingue plus le monde de moi-même.

Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants;
Je suis le sol dont je foule les caillous pâles
Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale,
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant.

Léo Larguier :

LES ISOLEMENTS.

(Storck et Cie, éditeurs, Paris, un vol. in-18, à 3 fr. 50.)

L'auteur de ce livre abuse du droit qu'ont les poètes lyriques de se prendre au sérieux. Dès la première page, il compare, assez bizarrement, son recueil de vers à « une forêt profonde et noire », à l'entrée de laquelle les neuf muses et « deux Ægipans en renom »(?) gravent dans le tronc d'un bouleau les onze lettres de son nom. (Léo Larguier). Ailleurs il nous entretient à satiété de son laurier et de la gloire promise à ses vers. Enfin il nous fait son propre portrait, en poète fatal et byronien, avec une complaisance manifeste. Il est difficile de montrer plus d'amour pour soi-même.

Je suis debout dans le jardin où meurt le soir;
Haute est ma silhouette en mon long manteau noir...
Je suis très grand; la lune au sol projette l'ombre
De mon corps jusqu'au puits où s'incline un laurier,..
Le jardin familier, volontiers bucolique,
Est grave et noble de m'avoir au premier plan...

Je ne prolongerai pas la citation. Il y a quelque chose de déplaisant, pour ne pas dire plus, dans ce narcissisme, qui a d'ailleurs le tort d'être banal depuis les romantiques. Il convient que le poète soigne moins son attitude et les plis de son manteau. Nous aimons qu'il soit un homme avant d'être un poète, qu'il se préoccupe par-dessus tout de vivre et de mettre dans son œuvre le frisson de sa vie; s'il se peut, qu'il crée une œuvre belle pour le plaisir de réaliser son idéal de beauté, et fasse bon marché de l'éloge comme de la critique; enfin, qu'il soit une sorte d'amateur d'espèce supérieure. Peut-être est-ce demander trop. Je pose du moins ceci en principe : Un artiste se soucie d'autant moins des avantages, quels qu'ils soient, que peuvent lui valoir ses œuvres, qu'il trouve dans la création de

celles-ci plus de satisfaction esthétique. Et cette satisfaction est proportionnée au talent, à la faculté créatrice. L'art ressemble à la vertu, qui a sa récompense en elle-même. Il n'y a pas de joie comparable à celle du poète qui trouve de beaux vers; ces vers dussent-ils rester à jamais inconnus du public, il estimera son labeur d'artiste payé au centuple par l'allégresse de les avoir trouvés. En somme on mérite la gloire dans la mesure où on la dédaigne.

Au reste, tant de fatuité littéraire rend le lecteur exigeant. Un poète qui se vante de la faveur des muses et qui proclame son amour exclusif pour les beaux vers, est tenu plus qu'un autre d'être inspiré et de versifier avec talent. La vérité est que la plupart des poèmes de ce recueil sont assez pauvres comme pensée, comme sentiment, comme invention, et que beaucoup témoignent, quant à la forme, d'une singulière négligence.

Je ne nie pas les dons de ce poète, à qui certains critiques ont prédit un bel avenir littéraire. On trouve, par exception, dans *les Isolements*, des tableaux antiques qui ont du relief, de la couleur, une allure assez fière, et qui exhalent une étrange sensualité. (*La panique devant les aigles*, *Je pense aux vieux faubourgs*, *Horace*, *Aube romaine*.) Ailleurs ce sont des évocations de la Renaissance, admirablement vigoureuses, nettes et personnelles, qui relèvent ce recueil médiocre. Les meilleurs poètes seraient heureux de signer *Marguerite dort sous l'hermine*, et je note, en maintes pièces qui ne valent pas celle-là, des vers dont la franchise et la plénitude sont superbes.

J'ajouterai, pour être juste, qu'on trouve çà et là de belles stances, dont l'harmonieux balancement fait penser à Moréas; et que la plasticité de certains tableaux mythologiques, à la fois très nets comme contour et très obscurs comme signification, évoque le souvenir de Böcklin, qui les inspira peut-être.

Si médiocre qu'il soit généralement, ce recueil de vers est donc un des moins mauvais que cette année ait vus paraître. C'est égal. Quand on songe que presque personne, aujourd'hui, ne lit plus les vers, on s'étonne fort de l'insistance des poètes à publier, sans relâche, tant de médiocres livres de vers. Il faut une certaine présomption pour prétendre imposer à l'attention d'un public que la poésie n'intéresse plus, 210 pages de vers en texte serré, dont un cinquième tout au plus, — de quoi faire une mince plaquette — méritait les honneurs de la publication.

Mais, après tout, qui sait? Si nos contemporains lisent de

moins en moins les vers, ils sont aussi de moins en moins aptes à discerner les beaux vers, et ils risquent, le cas échéant, de prendre d'informes rhapsodies pour d'authentiques chefs-d'œuvre. Pareille méprise s'est plusieurs fois produite. Les recueils de vers d'à présent ont les lecteurs qu'ils méritent, et vice versa. A livre bâclé, lecteur distrait. Bien qu'il contienne quelques belles pages, l'ouvrage de M. Larguier est assez médiocre dans son ensemble pour être assuré du succès qu'il mérite Mais on peut dire en toute vérité qu'un poème parfait, à l'heure actuelle, ne trouverait plus guère de lecteurs dignes de lui.

G. Walch :

Anthologie des poètes français contemporains. Le Parnasse et les écoles postérieures au Parnasse (1866-1906). Préface de Sully-Prudhomme.

(Tome Ier, fr. 3.50, Paris, Delagrave, éditeur ;
Leyde, Sijthoff, éditeur.)

C'est un travail délicat que de composer une anthologie d'auteurs contemporains. Évidemment, il y en a, parmi eux, dont la valeur est assez généralement reconnue pour qu'on ne risque rien à puiser dans leur œuvre ; il ne s'agit que de bien faire son choix. Il est plus scabreux d'avoir à choisir parmi les écrits des auteurs obscurs, ou de valeur moyenne, ou dont le renom n'a pas été consacré par le suffrage des lettrés. Quelles concessions faut-il faire au goût bourgeois ? Au goût populaire ? Aux prétentions des jeunes ?... De quelque façon qu'on s'y prenne, on est sûr de faire des mécontents.

Cependant, si un ouvrage de cette espèce a sa raison d'être, elle est moins de nous révéler le génie des écrivains de premier rang, dont les chefs-d'œuvre sont dans toutes les mains, que de nous initier aux productions des écrivains secondaires, qui, moins répandues, et inégales, bien que souvent excellentes, gagnent à n'être reproduites que fragmentairement. C'est surtout aux *poetae minores* que profitent les anthologies.

Ces considérations n'ont pas arrêté l'auteur de l'*Anthologie des poètes français contemporains* que publient les éditeurs Delagrave à Paris et Sijthoff à Leyde, et dont le premier volume vient de paraître. Jusqu'ici on n'a pas consacré au lyrisme con-

temporain un ouvrage de cette importance. On en jugera, quand on saura que ce premier volume, tout compact qu'il est (xxi-576 pages de petit texte), ne reproduit que des extraits d'œuvres parues entre 1866 et 1875 (la période du Parnasse), et que les deux autres, dont la parution est annoncée comme imminente, seront pour le moins aussi copieux. Cette publication excitera certainement une vive curiosité, et, dès à présent, me semble appelée à un grand succès.

En effet, à en juger par le volume paru, M. Walch paraît devoir se tirer à son honneur des difficultés inhérentes à pareille entreprise. Il faut généralement louer le choix qu'il a fait dans l'œuvre des poètes les plus illustres : Gautier, Banville, Leconte de Lisle, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Coppée, Hérédia, Verlaine, sont représentés par des poèmes aussi abondants que caractéristiques des divers aspects de leur génie, ou de leur talent. Cependant ce n'est pas là que réside la valeur du livre; elle est dans les extraits de certains poètes qui, aussi vigoureux, aussi délicats, aussi purs, souvent même plus purs, n'ont jamais connu le grand soleil de la gloire. On y trouve un choix excellent d'œuvres de Mme Ackermann, admirables de puissance sous leur rhétorique surannée, de Dierx, de des Essarts, de Valade, de Mérat, de Blémont, de Cazalis, de France (combien de gens ignorent Anatole France poète?), de Bouchor, de Plessis... (J'en passe, et des meilleurs.) Beaucoup sauront gré à ce livre de leur avoir révélé Maurice Bouchor, si humain, si sincère, si pur, et Frédéric Plessis, le poète humaniste, d'une élégance si vraie dans sa discrétion.

Verlaine a, dans ce recueil, la place très large qui lui revient; Rimbaud est traité selon son mérite, Corbière aussi. Cela permet de bien augurer des deux volumes à paraître, où figureront les novateurs et les révoltés, décadents, symbolistes, vers libristes, et les poètes de langue française qui se sont révélés en Belgique depuis 1880, si nombreux et si originaux... On regrette que M. Walch ait fait la part trop large, dans son anthologie, à un ou deux poètes surfaits, tel Armand Silvestre, et qu'il y ait admis deux ou trois non-valeurs, que j'aime mieux ne pas nommer. Peut-être le mal était-il inévitable en un recueil aussi copieux (environ soixante-dix poètes y figurent) et qui contient, d'autre part, tant de choses excellentes. En pareille matière l'éclectisme outré est préférable à l'excès contraire.

Outre son extraordinaire abondance, cette anthologie a cela d'original qu'elle consacre à chaque écrivain cité une notice

bio-et bibliographique, des plus riches et dont la valeur documentaire saute aux yeux. Peut-être y a-t-il excès, çà et là. L'étendue des notices n'est pas toujours proportionnée à l'importance de l'écrivain... Mais, d'autre part, quelle mine de renseignements précieux et de nature à nous éviter de longues recherches ! Avec quel intérêt on lit, par exemple, la notice relative à Louis Xavier de Ricard, qui expose les origines du *Parnasse contemporain ?* Car c'est, en somme, au *Parnasse contemporain* qu'est consacré ce premier volume. Passé 1875, des tendances nouvelles s'avèrent en poésie, très reconnaissables bien qu'assez timides, en plein triomphe du naturalisme.

Cet ouvrage, joliment édité et d'un format commode, est enrichi d'autographes, et précédé d'une préface de Sully-Prudhomme. L'illustre poète y démêle, en esthéticien pénétrant et exact, l'essence du vers, et particulièrement du vers français. Ceux qui n'ont pas lu son *Testament poétique* liront avec intérêt ces pages substantielles.

FERNAND SÉVERIN.

Elie Marcuse :

L'OBOLE DES HEURES.

(1 volume, Larcier.)

Voici un recueil exquis, un joli coffret à surprises, débordant de jeunesse, d'émoi et de candeur. Une âme charmante s'y révèle et je ne sais si depuis « La Chambre blanche », de Bataille, et les « Chansons naïves », de Gérardy, il nous fut donné d'entendre plus troublante voix.

Livre menu, tendre et touchant, dispensateur de minutes heureuses, dont le charme se prolonge et qui fait s'éveiller en nous un peu de lumière apaisée...

Un poète nous est né : la chose est si rare qu'il nous reste avec a joie de la surprise, l'espoir de voir s'épanouir en une œuvre plus considérable, les dons merveilleux d'Élie Marcuse, chantre adorablement ingénu de « L'obole des heures ».

Edouard Daänson :

LES POÈMES VIVANTS :

(1 volume, Lamertin.)

M. Edouard Daänson publie sous ce titre un recueil d'impressions disparates consacrées aux quatre saisons, à l'automobile, à l'inévitable petite Suzon et à divers autres sujets dont s'émerveilla ou s'éprit son âme ardente. Il lui sera beaucoup pardonné à cause de sa jeunesse, à cause aussi des songes hautains et téméraires qui l'incitèrent à commémorer en une « tragédie Shakespearienne » l'implacable Frédégonde.

GEORGES MARLOW.

Paul André :

DELPHINE FOUSSERET.

(Un vol. in-18 à 3 fr. 50. Bruxelles, Editions de la *Belgique Artistique et Littéraire*.)

Le nouveau roman de M. Paul André nous conte l'aventure simple et navrante d'une vieille fille, dont le cœur est resté jeune et plein d'illusions et qui se croit aimée d'un homme moins âgé qu'elle, vers lequel une passion tendre et secrète la pousse irrésistiblement. Cet homme, un médecin de campagne, a pour elle une amitié attentive sur la nature de laquelle Delphine Fousseret se trompe. Dans la moindre des attentions de son ami, la candide demoiselle de quarante ans croit deviner des marques d'un amour aussi intense que le sien, alors qu'il n'y a là que la manifestation d'une sympathie déférente et dévouée à l'adresse de la compagne un peu protectrice de sa sœur cadette. Delphine se leurre, s'habitue à entrevoir le jour où le trop timide Victor Donjeux lui avouera son affection et la priera de consentir à devenir son épouse...

Cette idée enchanteresse s'ancre en elle, transforme sa calme et bourgeoise existence en une succession de rêves séducteurs qui l'acheminent vers l'heure cruelle d'une désillusion atroce où tout croule dans les affres profondes de son désespoir intime...

Car le docteur Donjeux aime une fillette exquise, qui le lui rend bien d'ailleurs; Delphine Fousseret, vivant parmi eux, à

été la seule à ne pas se rendre compte des sentiments réciproques de ceux dont elle apprend les fiançailles en chancelant de surprise... Cependant, elle ne renoncera pas à la douce pensée que le médecin avait pour elle une préférence sincère mais que des raisons délicates l'ont déterminé à refouler au fond de son cœur cette affection naissante pour y laisser entrer la joie berçante de l'amour d'une toute jeune promise...

Et voilà l'histoire de Delphine, de Delphine Fousseret. Elle est touchante et bien humaine et le perspicace narrateur du *Prestige* l'a écrite avec un sens délicat de la psychologie féminine. M. Paul André a fouillé avec une finesse suggestive le caractère si authentique de son héroïne désabusée ; il nous la montre avec ses espérances et ses inquiétudes successives, menant une existence paisible et sans heurts en ce délicieux village de Margut où l'action presque tout entière se déroule. A vrai dire, M. Paul André accorde peut-être une importance trop considérable au cadre, bien que celui-ci soit, par ses aspects différents, comme le miroir et le complément des âmes qui s'y plaisent et se confondent dans le charme ou l'attirance de ses détails pittoresques. On dirait que l'auteur s'attarde à exprimer la beauté du paysage ardennais pour reculer autant que possible les épisodes douloureux qui vont angoisser le principal personnage. Pitoyable et ému du sort qu'il réserve à son héroïne, sort que le romancier intelligent fait découler fatalement des moindres circonstances de son affabulation comme une inévitable alternative, M. Paul André paraît s'attrister lui-même à l'idée nécessaire de rompre le cœur de cette naïve, bonne et confiante provinciale dont il raconte, avec une précision si fine, l'existence futile et sentimentale.

De là il est permis de tirer un reproche à l'adresse de l'auteur : Celui-ci a donné, selon nous, un développement excessif à son livre. Le sujet original assurément, mais particulièrement simple qu'il avait choisi, ne réclamait point, de manière absolue, la forme du roman. Pour justifier celle-ci, M. Paul André a dû adopter le système que nous indiquions plus haut : Il a fait traîner l'intrigue principale, lui a adjoint des éléments qui n'en avivent pas l'intérêt, qui, au contraire, soulignent la marche trop volontairement alentie de l'action. Ramassée en une nouvelle, l'histoire de cette pauvre Delphine qui « avait acquis la conviction de l'éternité de la jeunesse au gré du cœur », aurait empoigné davantage le lecteur dans la forte séduction d'un éloquent et magistral raccourci. M. Paul

André nous rappelle quelque part en son récent livre, que « les gens qui habitent le village ou la petite ville sont amenés à interpréter tous les actes des voisins, à contrôler minutieusement leurs relations, leurs voyages, leurs toilettes, les opinions du mari, la piété de la femme, la politesse des enfants... » Eh! bien, ce que le romancier critique, il le fait inconsciemment lui-même. Il prête trop d'attention aux mille manifestations puériles et banales de la vie de province, oubliant parfois que ce qu'il est essentiel de noter, ce sont les traits marquants et tout à fait originaux de cette vie pâle et traditionnelle.

Mais le talent de M. Paul André fait passer sur ces erreurs de la composition; celle-ci est baignée dans une lumière si limpide, et le dessin en est si nerveux et si correct, que l'on ne découvre pas tout de suite les faiblesses du tableau. Ce n'est qu'en faisant abstraction de la jolie couleur harmonieuse qui marie les plans et donne de l'accent aux figures capitales, qu'on parvient à se rendre compte du peu qu'il faudrait à cette œuvre pour la rendre tout à fait belle. C'est là une critique générale. Il nous est par contre agréable de constater que les personnages de M. Paul André sont campés avec une maîtrise aisée; autour de Delphine Fousseret, qui est l'âme, le pivot, la raison même de ce livre si observé, se meuvent avec un naturel plein de variété et de vérité, deux couples d'amoureux dont les sentiments poétiques sont comme l'incarnation de la contrée ardennaise un peu mélancolique et farouche qui alimente leurs causeries. Un de ces amoureux, le docteur Victor Donjeux, l'objet des espoirs plus tard déçus de Delphine, est un homme dont le caractère généreux a quelque chose de magnanime; combien est noble la délicatesse qu'il prouve de ne point alarmer davantage celle dont il ne peut réaliser les fols désirs? Il déguise l'expression de son propre bonheur pour ne point offrir à l'infortunée demoiselle le spectacle d'une félicité qu'elle a si longtemps rêvé pour elle. .

La personnalité de la sœur de Delphine, Cécile Fousseret, est aussi bien fouillée par la plume psychologique de M. Paul André; il a su non moins nous intéresser à des acteurs de second ordre : Mme Donjeux mère; Louis Fousseret, le frère cadet des deux vieilles filles, celui-là pour l'avenir duquel l'une et l'autre ont vécu toujours et dont la destinée riante accordera à la pauvre Delphine désabusée la seule consolation possible; le major Chambois; le fils de celui-ci, un fantasque et versatile poète dont la présence éphémère à Margut laisse le souvenir

d'un jeune arriviste sceptique, égoïste et écervelé et tranche par son allure bruyante et vaniteuse sur l'ensemble placide et calme de cette large fresque aux tonalités sans lourdeur. Une fois de plus, dans *Delphine Fousseret*, il nous est donné d'apprécier les qualités remarquables d'observation morale et d'observation pittoresque qui constituent l'apanage littéraire et artiste de M. Paul André. S'il parvient à fixer un type en l'analysant au point de vue physique et spirituel, il sait aussi caractériser superbement un paysage, un coin de vallée, un ciel, un horizon. Et cela de façon parfois méticuleuse et subtile à la manière du vieux Patenier, parfois large et décorative à la manière du moderne Baron, ces deux peintres mosans de qui la nature wallonne de M. Paul André semble tenir le pouvoir d'évoquer avec finesse ou avec grandeur le pays où demeurent, aiment et se navrent les personnages de sa création.

Sander Pierron.

Cyr. Van Overbergh :

La Réforme de l'Enseignement, d'après le premier congrès international d'expansion mondiale (Mons, 1905).

(2 vol., 610 p. — Schepens, Bruxelles et Alcan, Paris, 1906. Prix : 10 francs.)

L'expansion mondiale est désormais un fait. Toutes les nations progressives la pratiquent, obéissant ainsi à une loi, qui les entraîne, même malgré elles, à déployer leur énergie au dehors. La politique coloniale de la seconde moitié du XIXe siècle et la politique commerciale contemporaine sont des aspects de cette évolution qui se fait sentir dans tous les centres d'activité humaine. Quel sera l'aboutissement logique de cette transformation que nous voyons s'opérer rapidement et universellement dans le domaine économique? Voici, en effet, l'internationalisation substituée à la nationalisation. Quelles seront les conséquences de cela sur l'institution sociale? Quelle « superstructure civilisatrice » s'élèvera sur le fondement économique qui s'est récemment ébauché? On peut, en effet, prévoir le terme le plus prochain vers lequel s'achemine la société ou l'humanité, et on peut lui en faciliter l'accession.

Telle fut à peu près l'idée-mère du Congrès d'expansion mondiale, tenu à Mons en 1905, où les représentants les plus

éclairés des puissances furent invités à examiner les moyens de déduire, des enseignements du passé. les règles de l'avenir.

Allait-on donc pouvoir formuler les règles de l'expansion civilisatrice des nations? Car ce n'est pas seulement le point de vue économique qu'on envisagerait.

On put assister, à Mons, à une série ininterrompue de débats, dont quelques-uns ne manquèrent certes pas d'élévation. Plus de 400 rapports furent fournis, et une centaine de vœux furent émis. Une telle quantité de matériaux se trouva rassemblée qu'il fallut huit sections pour les inventorier avec méthode. Mais il semble que beaucoup de gens ne saisirent point alors l'importance et la portée de ce colossal labeur collectif. L'heure est venue peut-être d'en analyser, dans des buts précis d'application, les diverses parties. Félicitons-nous du soin qu'a pris sur lui M. Cyr. Van Overbergh, directeur général de l'enseignement supérieur, des sciences et des lettres, qui fut par ailleurs le secrétaire général et l'âme du Congrès de 1905, du soin qu'a assumé, dis-je, ce haut fonctionnaire doublé d'un penseur et d'un écrivain, d'explorer les domaines relatifs à l'instruction publique. Car son volumineux travail constitue la plus intelligente, la plus claire et la plus complète contribution à l'un des problèmes les plus importants qui se présentent à nos esprits, de nos jours. Puisqu'en effet, les conditions du monde changent, ne faut-il pas adapter les institutions éducatives au milieu nouveau? Puisque, selon le lumineux axiome de Leibniz, le présent est gros de l'avenir, quels doivent être l'école, le collège, l'université, où les hommes de demain et presque d'aujourd'hui se formeront ?

Oui, il faut « élever les jeunes activités au niveau des exigences actuelles, les armer de sciences et de volonté, les équiper à la moderne ». Sur ce principe tous les bons esprits sont d'accord, à ce que je crois. Mais l'abondance déconcertante des vœux qu'a présentés le Congrès et qui tendent tous à réaliser cette modernisation de l'enseignement, indique assez dans quelles incertitudes on se débat encore quand il s'agit de réaliser une réforme de nos habitudes scolaires. Toutefois l'idée d'expansion mondiale plane, directrice et féconde, au-dessus de tant d'incohérences et de divergences.

D'ailleurs M. Van Overbergh s'est chargé de classer selon un ordre parfait les manifestations idéologiques que lui apportaient les neuf volumes contenant la substance des débats et des

rapports du Congrès de Mons. Son plan est concret et facile. Il est aussi logique.

C'est d'abord la culture physique qui s'impose à l'homme moderne. Il ne s'agit pas de constituer « un peuple d'athlètes », mais « une collectivité disciplinée où chaque unité possède un instrument accordé et soit prêt à tout moment à donner la plénitude de son être et de ses possibilités naturelles ». De la gymnastique et des sports qu'il suffira de combiner avec les programmes de l'enseignement à ses divers degrés, « résulteront le développement harmonique, la santé, l'équilibre et surtout la possession de soi qui élève jusqu'au calme et bride les passions ».

Presqu'aussi impérieusement que la culture physique, s'imposera désormais à la politique scolaire des nations l'obligation d'apprendre les langues vivantes étrangères. Ici, le succès des efforts dépendra de la méthode surtout.

C'est à l'enseignement primaire déjà qu'incombe la tâche de « disposer les jeunes âmes à recueillir le germe de l'initiative et des vertus mâles ». A un degré plus haut, l'enseignement moyen groupe les jeunes gens des classes dirigeantes. Quelle « culture » leur départir, qui dressera des générations « confiantes dans la fortune » et prêtes à « s'élancer à la conquête de la Patrie plus grande »? Et dans quelle mesure visera-t-on ici à la formation professionnelle? Graves problèmes, ceux-ci, bien faits pour tourmenter les responsabilités au plus haut point! Enfin, l'enseignement supérieur « travaille l'élite. S'il apprend à atteindre les cimes des connaissances spéciales, ne doit-il pas se préoccuper des lointains nouveaux qui surgissent des brumes de l'expansion? » Comment chaque nation armera-t-elle ses champions à la fois de toute la science et de toute la virilité de leur temps?...

Après ces cinq chapitres longuement développés, l'auteur en consacre deux autres à l'enseignement mondial spécial (car il semble qu'il faille préparer directement des hommes qui s'appliqueront, par profession, à agrandir la puissance économique ou sociale de la patrie au dehors de ses frontières) et aux moyens d'organiser les services de la documentation nécessaire à la formation intellectuelle et morale en général.

Mais le commun des lecteurs s'y intéressera moins, en tout cas à l'avant-dernier, parce qu'il n'y sentira plus autant dominer le point de vue social et moral, que précédemment, par exemple, dans la question passionnante des « Humanités », dont M. Van

Overbergh a si bien su dégager la portée philosophique et supérieure.

C'est là, du reste, le mérite éminent de l'auteur. Non seulement il a recueilli les échos du Congrès et les a commentés en les groupant savamment. Mais il a su faire briller comme une étoile, au-dessus de tout son considérable et laborieux ouvrage, l'esprit d'unité, c'est-à-savoir, dans cette matièreci-, la généreuse conception d'une patrie et même d'une humanité capable de l'effort énergique qu'il faut pour réaliser toute la perfection qui est en elle. ARTHUR DAXHELET.

Maurice des Ombiaux :

L'ABBÉ DU POTIE.

(1 vol., Association des Écrivains belges. Prix : 2 fr.)

Tout le monde aujourd'hui connaît le beau talent de conteur de M. des Ombiaux. Son œuvre considérable de romans et de nouvelles le place en Belgique au premier rang des écrivains français de race wallonne. C'est bien un Gaulois, bon enfant, railleur à souhait, fécond en bons mots et en facéties qu'il souligne d'un gros rire d'homme bien portant. C'est une longue nouvelle qu'il nous donne aujourd'hui dans son « Abbé du Potie ». Son héros n'est d'ailleurs pas plus abbé que vous et moi, mais on ne le connaissait que sous ce nom. Comment ce mauvais sujet, « le premier polisson de toute la ville, roupilleur, fécond en méfaits et en ruses, habile à faire enrager son monde », passe en effet sa vie à faire enrager ses amis et ses ennemis, sa femme et l'amant de sa femme, les gendarmes et les braconniers, c'est ce que M. des Ombiaux nous conte avec joie et truculence dans les cent trente pages de ce petit livre. C'est du bon esprit wallon, ou, si l'on veut, du bon esprit gaulois, de celui d'autrefois, d'avant les Précieuses.

Jules Sottiaux :

L'ORIGINALITÉ WALLONNE.

(1 vol. L'Édition artistique, Paris-Liége, 3 fr. 50.)

A un rédacteur de cette toute jeune revue « La Jeune Wallonie » de Marcinelle, qui me demandait ma pensée sur l'œuvre

de J. Sottiaux, je répondis il y a quelques mois : « Sottiaux ? Un bon ouvrier du vers, qui évoque merveilleusement ce coin de terre wallonne, où vivent les titans de la houille et du fer ; un lyrique, qui chante l'âpre travail, l'énergie tenace, dans des œuvres de pitié et de bonté ; un sentimental dont l'âme vibre à l'unisson des âmes claires ou sombres, humbles ou fières, douces ou tragiques des siens. Il aura sa place marquée parmi les excitateurs de notre douce Wallonie, parmi les éveilleurs de notre conscience wallonne... ».

Et voici, depuis que j'écrivais ces lignes, que M. J. Sottiaux nous a donné un livre important et des plus intéressants sur cette âme wallonne qui semble enfin s'éveiller de sa longue léthargie, prendre conscience d'elle-même et vouloir fleurir en œuvres d'art.

On a depuis longtemps découvert l'âme flamande. Elle possède d'innombrables qualités, avec de gros défauts. Mais sa vie artistique a été de tout temps fort intense et je me range parmi les admirateurs de ses peintres et de ses écrivains. Depuis on a découvert l'âme belge. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si une réalité vraie se cache sous ce vocable. Je dis « se cache », car elle n'apparaît pas au grand jour et, pour beaucoup, son existence reste discutable. M. Sottiaux, lui, est allé à la découverte de l'âme wallonne. Il y est allé avec tout son cœur et avec tout son esprit. Il a interrogé la géographie et l'histoire, l'anthropologie et la psychologie, la philologie et l'esthétique, la science et le folklore, le rêve et l'action ; il a parcouru les villages et les bourgs, gravi les montagnes et arpenté les vallées ; et l'âme wallonne lui est apparue « âme sensible, nerveuse, ironique, frondeuse, d'une moralité indulgente : très romane ; rêveuse, mélancolique, pénétrante et mystique : et par le fait, celto-germanique. »

C'est en ces nombreux qualificatifs que M. J. Sottiaux, si j'en crois sa conclusion, résume les caractéristiques de l'âme wallonne, lui attribuant un double aspect : romanisme et celto-germanisme. Si je ne fais aucune difficulté pour admettre les qualificatifs de romanité, je me permettrai peut-être quelques réserves pour ce qui est du second aspect : le germanisme. Que l'âme wallonne soit mélancolique et surtout mystique, j'en doute un peu.

Certes, on retrouve ces états d'âme dans certains poètes de race wallonne. M. F. Séverin, par exemple, le plus doux et le plus beau poète français de notre race, est d'une mélancolie sou-

vent douloureuse et d'un profond mysticisme. C'est un cas. Encore, faudrait-il savoir si une culture germanique superposée n'a pas amendé l'âme ancestrale qui vibrait au cœur du poète.

Et puisque je dis un mot de nos écrivains français de race wallonne, dont M. J. Sottiaux a caractérisé l'œuvre en y cherchant l'épanouissement de notre âme — L'art est la fleur d'une race, a dit Taine — ferai-je une querelle de... Wallon à notre auteur d'avoir oublié un pur artiste comme Maubel? Lui apprendrai-je que mon ami Léon Souguenet est Français et non Wallon, encore qu'il soit digne de l'être! Lui en voudrai-je encore d'attribuer une filiation flamande à ce pur Wallon qu'est l'auteur des *Contes de la Hulotte* : M. Georges Rency?

Mais laissons ces peccadilles. Ce sont des erreurs réparables et que beaucoup répareront d'eux-mêmes. L'ouvrage est bon. Il a été conçu et exécuté avec une méthode dont M. Sottiaux a peut-être été parfois la victime, mais cette méthode nous aide à suivre l'auteur en ses multiples pérégrinations. Ce que je disais du poète des *Confins boisés* et de *L'effort du sol natal*, je puis le redire de l'ethnologue de « l'Originalité wallonne » : M. J. Sottiaux est un éveilleur, un excitateur de notre conscience. Son livre aidera fortement au réveil de notre sentimentalité. Il vient à son heure. Déjà de tous les coins de la Wallonie on entend sourdre des sources d'art. Nos écrivains — et leur nombre s'accroit de recrues enthousiastes — commencent à se pencher sur cette belle âme wallonne, si douce et si joyeuse de vivre, de revivre en des œuvres. A cette minute délicieuse, fleurie d'espoir, le livre de M. J. Sottiaux, avec ses ardeurs lyriques et ses admirations, apparaît et chante comme un prélude.

EDOUARD NED.

André Fontainas :

HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE (1801-1900).

(Paris, *Mercure de France*, 1 vol., fr. 3.50.)

L'ouvrage de M. André Fontainas a un premier mérite qu'il convient de signaler tout d'abord. Il n'a pas la prétention d'être absolument éclectique; les opinions de l'auteur, ses préférences, ses antipathies y sont constamment sensibles et c'est ce qui fait à la fois le charme et l'intérêt de ce livre. Car, à vouloir être trop éclectique, à vouloir se demander sans cesse si les opinions qu'on avance ne sont pas trop intransigeantes, on en arrive

presque toujours à cette indulgence monotone et bénisseuse qui constitue le dernier espoir des médiocrités avides de gloire. Rien n'est dangereux et insipide comme la critique prudente; elle ne sert qu'à diminuer les grands et à encourager les mauvais.

Le livre de M. Fontainas n'est pas non plus un pamphlet, un ouvrage de combat. C'est un exposé historique de toutes, ou de presque toutes les tendances de l'école française de peinture au siècle dernier, mais analysées avec un sens critique toujours en éveil, des sympathies très vives pour quelques grands artistes, des jugements peut-être trop sévères pour certains, mais qu'importe! M. André Fontainas défend ses préférences et ses antipathies, et il le fait éloquemment.

Le chapitre sur David et son temps est l'un des plus intéressants. L'art de cette époque est généralement aujourd'hui ou décrié avec injustice ou admiré avec maladresse, ce qui n'est pas moins grave. Sans s'appesantir plus qu'il ne convient sur des œuvres comme le *Murat assassiné* du Musée de Bruxelles qui sont d'indiscutables merveilles, M. Fontainas étudie habilement le grand portraitiste que fut David; il en montre les qualités profondes et, partant de là, réhabilite dans une mesure équitable certains de ses grands tableaux historiques, *Le Sacre,* toute la partie de gauche de la *Distribution des Aigles*, ne sont que des ensembles de portraits peints dans un moment solennel, sans passion, mais avec grandeur. « Le *Sacre* est une lente et précise figuration d'opéra officiel que David fixe avec exactitude sur sa toile. Il compose, véridique témoin, un document d'histoire. Personnages, décor, lumière, attitudes, couleurs, costumes, accessoires de parade, rien n'a été laissé à son choix. Il a tout reproduit, il n'a rien inventé, — et cette œuvre est une des plus admirables, sinon des plus chaudes, dont puisse s'enorgueillir l'art français. »

Après avoir longuement étudié Ingres, Delacroix et leurs contemporains, M. Fontainas aborde avec un enthousiasme visible le chapitre consacré aux paysagistes. Un détail, au début, m'a fait un sensible plaisir, c'est la mesure avec laquelle il fait l'éloge de Troyon. Ce fut un peintre intéressant et il est certain que les études du Legs Thomy-Thiéry nous charment infiniment plus que les compositions que le Louvre possédait seules autrefois. Mais, à tout prendre, ce fut un paysagiste d'une honnête moyenne, et rien de plus. Il suffit de penser à notre grand Verwée; son habileté comme animalier vaut bien

celle de Troyon et, comme paysagiste, il lui est de loin supérieur. Troyon bénéficie encore de l'engouement dont il fut l'objet à l'époque de la pleine maturité de son talent. Mais il n'y a vraiment pas d'injustice à le faire descendre d'un cran dans l'admiration générale.

M, André Fontainas passe un peu légèrement sur Corot. Il l'admire certes, presque sans réserves, mais un peu brièvement, me semble-t-il Il est vrai que la conception même de son livre l'y obligeait un peu, car il a moins cherché à écrire l'histoire même que *l'histoire des révolutions* de la peinture française. Ce qui intéresse surtout l'auteur, c'est l'effort constant et toujours différent qu'ont manifesté opiniâtrement certains artistes pour agrandir le domaine de l'art. Corot, qui est à la fois classique et novateur, a moins d'attraits pour lui que Delacroix. Mais, si cela nous prive d'une étude étendue de l'œuvre de cet admirable artiste, nous y gagnons des chapitres débordants d'enthousiasme et d'admiration pour Théodore Rousseau, pour Millet, pour Daubigny qu'il exalte et avec raison, car on ne saurait trop admirer ce grand peintre qu'un choix malheureux avait un peu sacrifié à la Centennale, pour Courbet et, plus loin, pour Edouard Manet et pour les Impressionnites. Ceux-ci, de tous les contemporains, sont les préférés de M. Fontainas. Il faut lire, au début du chapitre qu'il leur consacre, sa courte étude sur l'influence de Whistler; il faut lire aussi les pages qu'il consacre Degas, à Renoir, à Monet.

Mais ce qu'il faut lire surtout entre l'étude des impressionnistes d'hier et celle des impressionnistes d'aujourd'hui, c'est l'essai sur Puvis de Chavannes, remarquable de compréhension profonde, d'admiration à la fois spontanée et raisonnée.

Ce chapitre m'a particulièrement frappé parce que Puvis de Chavannes est l'un des peintres les moins compris en Belgique et, partant, le moins judicieusement admiré. Il y a une telle différence entre son métier et celui auquel nous sommes accoutumés que cela déroute un grand nombre de nos peintres et que, n'osant le condamner, ils disent volontiers de lui : « C'est un grand artiste, mais ce n'est pas un grand peintre. » Antinomie obscure qui marque bien l'hésitation qu'ils éprouvent devant un art aussi éloigné du leur.

L'école flamande a, me semble-t-il, le tort grave de vouloir se placer exactement à l'antipode d'Ingres. Il est aussi invraisemblable de prétendre que « le dessin comprend tout, excepté la teinte » que d'essayer de nous faire croire que la beauté de la

couleur dans un tableau peut suppléer à la composition et au dessin.

Ces raisons, venant s'ajouter à la valeur intrinsèque du livre, me font trouver particulièrement remarquable l'ouvrage de M. André Fontainas. Il est intéressant de voir un Belge, aussi accessible que lui au charme de la couleur, comprendre avec une telle sensibilité et une telle finesse une école de peinture aussi éloignée de la nôtre et qui restera l'une des gloires les plus pures de la France du XIXe siècle.

Robert Sand.



LE SILLON

XIIIe Salon Annuel

Exposants: Feu Paul Nocquet.— Armand Apol, Bruxelles.— Gaston Bouy, Rieux par Cinqueux (Oise). — Louise Brohée, Bruxelles. — F. Bulens, Bruxelles. — Henri Deglume, Gerpinnes. — Amédée Degreef, Ixelles. — Ernest Godfrinon, Ixelles. — Gaston Haustrate, Bruxelles. — Franz Huygelen, Schaerbeek. — Jean Laudy, Etterbeek. — Maurice J. Lefebvre, Uccle-Bruxelles. — Louis Mascré, Bruxelles. — Victor Mignot, Paris et Bruxelles.— Albert Pinot.— Auguste Puttemans, Bruxelles. — Victor Simonin, Ixelles. — Frans Smeers, Ixelles. — Philippe Swyncop, Bruxelles. — Jean-François Tordeur, Uccle. — Romain Van den Brugge, Bruxelles. — Maurice Wagemans, Ixelles.

A l'entrée du sombre vestibule circulaire qui s'ouvre au fond de la place du Musée, une bonne affiche, signée M. W. : Maurice Wagemans, je suppose. Elle m'a plu assez pour qu'immédiatement j'en achetasse (excusez cet odieux imparfait de sub-

jonctif) un exemplaire. Dont coût cinq francs. C'est peu pour un tel bel ornement.

Arrivé au haut de l'escalier d'Hercule, je suis sidéré par la remise en sa place, juste dans l'encadrement de la porte, du vacarmant poisson rouge d'Evenepoel, retour d'une exposition étrangère. Je subis, sur mes pauvres yeux, l'éclat de ce pyrotechnisme abolisseur immédiat d'une saine vision des peintures que je me propose de voir. Un homard dans l'œil. Autant passer, le soir, devant les fulgurants bocaux des pharmaciens, ces appareils d'éborgnement. Qu'on pende, sacredié, ailleurs ce bon morceau !

Oh! le goût des arrangeurs!

Ils s'obstinent aussi à ne pas déplacer les quatre bustes blancs dont la teinte apostrophe insolemment les tableaux dans cette antichambre, alors qu'il serait si simple de les ranger dans la salle ronde d'à côté, morne actuellement comme un dépôt mortuaire.

J'arrive au tourniquet, et déjà les affreuses verdures « ornementales » des lauriers et des palmiers commencent leur imbécile persécution. En voilà encore qui, par leur brutal discord, aident le visiteur à se faire une juste idée des coloris avec lesquels elles voisinent!

Si c'est vraiment si beau, je demande qu'on en mette dans les salles de notre Musée ancien et de notre Musée moderne.

Est-ce qu'à cette seule pensée on ne frissonne pas d'horreur, à moins qu'on ne s'esclaffe de rire?

Mais alors comment ça peut-il ne pas être laid dans toutes ces malheureuses petites expositions annuelles où on les prodigue?

Y aurait-il un contrat à long terme avec quelque horticulteur !

Ou bien ces verduriers paieraient-ils des commissions aux employeurs?

S'agirait-il d'un embranchement du mouvement salutaire pour la protection des arbres dans les champs, les bois, les promenades ?

La persistance de ces gaffes contraint d'y revenir toujours.

*
* *

C'est comme la manie de n'exposer que des ébauches.

En voici encore un lot considérable.

Il devient rare, en peinture, qu'un visage soit autre chose qu'un informe placage où ne se distinguent ni le nez, ni les

yeux, ni la bouche. Le pinceau du peintre remplace le lupus dévorateur.

Est-ce impuissance, est-ce parti pris ?

Est-ce l'intronisation d'une Ecole de l'A-PEU-PRÈS ? Les « Apeuprésistes » ou les « Ebauchistes », pour continuer l'interminable série des « istes » qui ont servi à qualifier quelques-unes des plus notoires sottises de notre temps.

***

J'ai étudié les œuvres exposées, par un jour de novembre à lumière lamentable, puisqu'il est convenu qu'on expose les tableaux l'hiver quand on n'y voit guère, quand on n'y voit plus.

Ce sont, alors, des refuges tristement lugubres que les locaux d'exposition.

Et dire que l'Art est destiné à donner de la joie, de la vibration, de l'exaltation, de l'allégresse !

J'avais envie de pleurer.

D'autant plus que là régnait un vide dantesque. Pas une âme ! Pas un âne ! Moi, peut-être.

***

Alors, j'ai parcouru ces galeries funèbres.

Après un premier tour uniquement destiné « à me faire la vue » dans ces ténèbres maigrement transparentes, j'ai regardé avec complaisance ce qui suit :

Le panneau vaste où sont étalées vingt-deux œuvres de Frans Smeers, notamment son bel ÉTÉ déjà vu à Paris et à Gand, plantureuse peinture à la manière flamande de Jordaens, voire de Rubens, au moins dans les intentions. Aussi sa grande très artiste *Figure en rose*, d'un rose un peu sâle, il est vrai, bien campée, bien drapée, d'une facture ferme, élégante, aisée, qui m'a paru la meilleure œuvre de ce Salonnet. Puis *La Pêche*, lumineuse, avec une blouse d'un rouge effaçant par son éclat flamboyant tous les rouges dont j'eus l'honneur de me repaître. J'en voudrais pour mes foulards. L'adresse du fabricant, s'il vous plaît ?

Sur cette fière toile, et sur une autre, apparaissent en nudité ingénue des innocentes se retroussant si haut qu'elles montrent en une impudique candeur l'objet que notre national poète érotique Félix Bovie désigna *con amore*, sauf respect, dans sa pièce célèbre *Le Cœur*, recueillie par *Le Parnasse Satirique*,

en même temps que son parallèle *La Bagatelle*, (celle-ci côté des garçons, comme l'autre est côté des filles) :

Voyez d'ici ces enfants frais et roses.
Leurs gais ébats respirent le bonheur.
Ces chérubins nous montrent dans leurs poses
Ce que Boufflers intitula LE CŒUR.
Le petit cœur en son adolescence
Est un bijou ciselé par l'Amour.
C'est le blason de la jeune innocence.
C'est un croquis, c'est un léger contour.

Et le barde polisson, en huit strophes gentiment égrillardes, le décrivait, ce cœur, à huit âges différents jusqu'à celui des centenaires, oh! misère! allez-y voir. C'est, à peu près, ce qu'il y a de mieux dans ce fameux et secret recueil tant recherché où l'on peut constater que tous les grands poètes, même les sentimentaux et les mystiques, éprouvèrent, à certaines heures sataniques, le besoin de « gravelurer ». On nomme ça : franchir le mur!

Tout homme a dans le cœur un cochon qui sommeille.

Ou plus décemment et plus académiquement :

Le peintre et le poète enfants nés d'Uranie
Peuvent tout hasarder au gré de leur génie.

*
* *

Maurice Wagemans, que je citais pour son affiche, expose une *Plage par un temps gris*, très réussie en son impression morose, avec petits personnages adroitement groupés. Et deux *Portraits* en pied, un musicien coiffé, je ne sais pourquoi, en bandeaux de fille, qui, la canne à la main, enjambe hâtivement vers un but mystérieux, et un peintre à tignasse ébouriffée comme si un écureuil y avait fait son nid. Bien brossés, m'a-t-il semblé, avec maîtrise, mais d'un noir, d'un noir qui ferait croire que ces deux éphèbes fantomatiques sont descendus par des cheminées mal ramonnées. C'est ce qu'on eût nommé, aux jours de ma jeunesse : des beaux ténébreux.

Peinture cimetièreuse, cénotaphique, catafalquaire.

*
* *

J'ai trouvé bon le *Vieux coin*, de Romain Van den Brugge. — De Philippe Swyncop, *En Hollande*, — *Marché-aux-Fro-*

mages avec des parterres carrés de ces bonnes boules rouges dont le coloris se perfectionne, dit-on, par la salive des attentifs artisans chargés de les patiner, — *Le Cabaret.*

Par contre, je n'ai pas trouvé bon, mais pas du tout, l'énorme morceau de sculpture bronzée d'Auguste Puttemans, titulé *Impassibilité.* Est-ce à cause du poids, qui doit rendre ce bloc difficilement transportable?

En mon indolente et mélancolique flânerie, dépourvue d'émoi, j'ai admiré la belle tête *Etude* (*marche funèbre*), de Louis Mascré, finement et noblement modelée; — La *Jeune Fille en bleu*, d'Albert Pinot, aux aspects délicats de pastel, sous sa glace, physionomie charmante à la Greuze; également ses *Roses*; — L'*Automne à Versailles*, de Victor Mignot, procédant par grandes plaques colorées, ensemble harmonieux, apparenté au faire de Gauguin; — *Fille de Santa-Lucia*, et *Napolia*, de Franz Huygelen; — *Rue des Armuriers* et *Rue au matin*, de Gaston Haustrate.

Enfin, je me suis amusé du *Reflet dans un bassin* par Maurice Lefebvre, où l'on voit un paysage à l'envers qui donne envie de retourner le tableau — et à *Masures de la Meuse* par Henri Deglume où l'on voit, dégoulinant en sucre fondu dans le beau fleuve, les rochers de Fresne à Profondeville, si magistralement peints par Théodore Baron dans le tableau célèbre qui glorifie maintenant une des salles du Musée d'Anvers, après avoir longtemps fait l'honneur de ma maisonnette.

Louis G. Cambier.

La Palestine. — Constantinople. — L'Asie Mineure.
Paysages belges.

Très importante cette Exposition au Cercle Artistique comme expression du point d'arrivée actuel d'un peintre laborieux et fécond.

Pas d'originalité bien caractérisée. Une correcte allure, plutôt académique et distinguée. Rien qui fasse saillir et commande la séduction caressante ou l'âpre blâme. L'artiste est sur le rail et procède régulièrement. Il ne contrarie, il ne dérange personne et, pour ce motif, sera, vraisemblablement, généralement admiré.

Il avait là quarante-sept numéros interprétant la classique Palestine, puis la romantique Constantinople, l'Asie Mineure

à Brousse, enfin nos Ardennes et notre Forêt de Soignes « la vaste et rumorante ».

Tout est bien, comme style et coloris, un peu cotonneux parfois, mais agréable, très agréable; les figures d'un beau dessin; les vues de villes ou de pays impressionnantes sans aller jusqu'à imposer l'émoi bousculant.

J'ai aimé surtout les *Étangs de Byfontaine à Sainte Ode* et les *Dernières lueurs au Bois de la Cambre.*

Tout est consciencieux et fort appliqué.

Ce qui manque, c'est l'agitation d'une personnalité bien marquée. Vaguement on pense à des réminiscences, à une certaine imitation.

Or, de notre temps, en Belgique surtout où la manie de l'individualisme va à l'outrance, c'est l'originalité qu'on souhaite et qu'on savoure, sans, pourtant, toujours bien la comprendre comme l'atteste le goût (sans ardeur, il est vrai, et avec une fièvre diminuante) pour ce sacré théâtre parisien qui exprime avec une ténacité devenue comique les manies érotiques et fornicatoires de la grande ville qui ne mérite plus guère que le nom de RUTOPOLIS ou de COÏTOPOLIS tant on n'y pense plus qu'aux histoires de coucheries.

J'y ai vu, sur les murs, la semaine dernière, une affiche annonçant la première représentation, je ne sais où, d'une pièce ainsi titrée : C'EST RIEN COCHON ! ! !

Espérons que très prochainement nous la savourerons sur nos murs. Nos bonnes Directions théâtrales nous doivent cette importation, elles qui croient ne pouvoir vivre que de Parisine, poison pire que la morphine ou l'atropine.

Je m'excuse de tant parler de moi-même : c'est pour bien marquer que ma critique artistique n'a rien de dogmatique, qu'elle émane d'une individualité isolée et n'a aucune prétention à « dire vérité » sur toutes choses, comme c'est l'habitude de ceux qui exercent ce difficile métier; et, avec une candeur ridicule, une prétention grotesque, font la leçon aux artistes, leur indiquant présomptueusement comment ils auraient dû s'y prendre, formulant sur chaque œuvre, ensemble et détails, tout ce qu'il aurait fallu faire sans, pourtant, jamais rien faire eux-mêmes, les pauvres écouillés. Permettez-moi ce terme énergique emprunté au grand Rabelais, ce modèle du riche, franc, pittoresque langage. Il n'y a pas de mal, il y a même intérêt, à entendre des avis divers ; mais il y a une bouffonnerie énorme à ce que le premier venu cathédrise sur tous les arts et fasse

la leçon *urbi et orbi*, comme s'il était, on ne sait par quel fantasque miracle, le dépositaire des règles immuables du Beau.

Ce que j'écris de Louis G. Cambier vaut donc ce que je vaux, ni plus ni moins, et il en est ainsi de tous « les pisseurs d'encre » (comme dit Camille Lemonnier), qui se mêlent de sentencier sur les œuvres. Cela devrait être entendu une fois pour toutes. Qu'on s'amuse à voir nos pensées, mais qu'on les compte pour ce que sont, tout juste, nos personnalités, en général assez lamentables.

C'est surtout vrai pour les criticules de métier, au service d'une gazette ou d'une camaraderie, qui ramènent tout au dénominateur commun de leur compagnonnage, et qui ont transformé la Critique en Réclame, ainsi que nous le montrent hebdomadairement les feuilles-boniments qu'on distribue dans les salles de spectacle et qui ajoutent de façon si divertissante à leurs comptes rendus frelatés l'énumération dérisoire des bourgeois et des bourgeoises qui « embellissent » de leur présence les représentations notables.

Ah! ce pelottage des vanités niaises! Bientôt, comme à Paris la grand'ville, ces signalements mondains se payeront, si ce n'est déjà pratiqué. On ne connaît jamais tous les secrets des agents de publicité.

« Le baron de Rottekop. Le général Pillstiker van Muisewinkel. L'élégante madame van Rothenderm. L'avocat Smeerbuik et madame, très en beauté. Le docteur Tirepet et ses deux charmantes filles. Monsieur Sam Warmeschwein. Monsieur et madame Wurstenthal. Notre grand poète Ollapodrida. Notre grand musicien Haringsauce. Notre grand banquier Culispice. Le professeur Janotus de Bragmardo. Le président Trinquamelle, la présidente et son gendre le substitut Rondibilis, etc., etc., tout le Gotha, tout le Golgotha! » Quel cabotinage pour faire acheter le numéro!

Les Ambidextres ne s'interrompent pas de fonctionner, à preuve qu'on me pastiche dans *La Griffe*, cette pièce « conçue longtemps » avant la mienne, comme le disent en une plate excuse ceux qui veulent justifier les vraiment trop curieuses et trop nombreuses analogies qu'on a signalées partout, qui transforment la contrefaçon belge en contrefaçon parisienne, quelle horreur!

Il conviendra que, de temps en temps, on flanque un coup de sabot dans la giberne de ces bateleurs. J'y penserai. Gare ladessous!

Mais revenons à Louis Cambier, après ces digressions dont

j'ai honte. C'est que j'aime faire palpiter parfois sous la Critique quelque chose de plus que ses batifolages.

Il mérite une bonne presse, ce Cambier. Au moyen-âge, quand on croyait encore avec ferveur à la religion dont il vient de peindre les lieux célèbres, Bethléem, Josaphat, Jérusalem, il eût, vraisemblablement, été glorieux. Car ce qui manque à ses peintures mystiques, c'est une foi vive : elles sont descriptives mais non profondément mystiques.

O Christ, il ne croit plus à ta parole sainte!
Il est venu trop tard dans un monde trop vieux !

Du moins le peut-on supposer à la froideur de ses peintures.

Exposition de Peinture et d'Art appliqué.

F. Carion. — R. De Man. — W. Jeleey, — F. Lantoine. H. Leroux. — J. L. Minne. — A. Willem.

Êtes-vous jamais parvenu, ennemi lecteur, à exécuter complètement ce que vous vous étiez promis de faire?

Je ne parle pas de votre vie en son passé entier, ni d'une année, ni d'un mois, ni d'une semaine. Mais d'un jour! d'un seul jour! cette parcelle de temps, si longue quand on est malheureux, si courte quand on est heureux, car en cette condition dérisoire a arrangé les choses la Nature, notre bienveillante marâtre!

Moi jamais! et ça continue. Il y a toujours un déchet, un coulage. La livraison que nous fait le Destin, ce mauvais payeur, n'est jamais « loyale et marchande ».

Ah! les programmes qui toujours aboutissent à un laissé pour compte! Ce n'est pas seulement les programmes politiques, immémorialement connus pour ce « carrottage ». Non, tous, tous, invariablement.

Alors je m'étais proposé d'aller voir l'exposition de Peinture et d'Art appliqué, Salle Boute, 148, rue Royale, qui fut ouverte du 5 au 14 novembre.

Et de jour en jour je dus remettre cette visite parce que, incessamment très occupé à ne rien faire, j'ai néanmoins une série de

besognes tracassantes qui me laissent peu de loisirs. Et quand ce loisir survient par grâce spéciale, voilà que je dois aider quelqu'un qui ne fait rien.

Et la vie épanche ainsi son rythme « harmonieux » !

Je me suis, toutefois, présenté dès la première heure, le 15 novembre, avec un témoin, comptant que, par spéciale faveur, on me laisserait entrer à ce moment suprême.

Oui, on m'a laissé entrer. Mais il n'y avait plus rien! Tout déménagé depuis la veille au soir, avec la rapidité d'une auto roulant du quatre-vingts à l'heure.

Pas de chance, tel est mon sort! ainsi que le proclamait une devise tatouée sur le front effronté d'un « bagniste ». Je crois que ça ce dit des condamnés au bagne. A moins que ce ne soit « bagneur » ou « bagnard ». A la rescousse, messieurs les cacographes des petites revues littéraires! Je n'ai pas dans mon voisinage le Larousse, si charitable pour mes et vos ignorances encyclopédiques.

Alors quoi? Rien faire et laisser dire?

Je préfère puiser dans l'écriture d'un confrère qui fut plus agile.

Voici *La Verveine* de Mons que j'ai là sous la plume. Est-ce exact ce qu'elle dit, pas exact, plus ou moins exact, je n'en sais rien. Mais pourquoi l'opinion de « Reddy » (c'est ainsi que se nomme le signataire de l'article) ne vaudrait-elle pas la mienne?

La voici :

« Elle est diverse et très intéressante l'exposition ouverte Salle Boute, rue Royale, à Bruxelles, par un groupe de jeunes.

» Quand j'écris jeunes, il ne faut pas traduire jeunes par *peu âgés*. J'entends jeunes comme art. Donc une réunion de peintres qui ne se contentent pas de suivre les sentiers battus, de refaire plus ou moins bien ce qu'ont fait les maîtres. Non, ce sont des artistes sincèrement épris de la Nature, et qui, sans moyens tapageurs, sans trucs ni ficelles du métier, essayent de faire partager aux visiteurs l'impression qu'ils ont dégagée d'un paysage, d'une nature morte, d'une figure. »

Ainsi soit-il!

Un peu dans les généralités « clichiques », ces phrases, mais complimenteuses tout de même. C'est l'essentiel pour faire plaisir « au prochain », devise qui vaut mieux que celle du Christ : « Aimer son prochain *comme soi-même* ». Ah, que ceci sent encore son Egoïsme!

Exposition des Œuvres d'Armand Apol.

Il était déjà au *Sillon* ci-dessus. Également au Cercle Artistique, dans la nouvelle salle à vive lumière et à décoration moins inhumaine. La verdure est absente. Hurrah !

Trente et un paysages. Belle, robuste, saine, plantureuse peinture dans les traditions flamandes. Apol et Baertsoen cousinent.

La Maison éclusière, — Masure au bord de l'eau, — L'Inondation, — Marais en Campine ont plu particulièrement à ma jugeotte, en passant en régal par mes prunelles.

De la lourdeur, parfois, mais quelle saveur ! Il parle notre langue celui-là, et va son bon train de coloriste à riche et abondante palette.

On a besoin de ça de temps en temps pour se rincer l'œil.

Le temps était gris. Par un jour de soleil ces morceaux, grands et petits, doivent rutiler.

Mais voilà ! Je m'en plaignais plus haut pour Le Sillon. L'hiver, la pluie, les brouillards, les jours moroses semblent dans notre société détraquée, les conditions nécessaires pour aller voir les musées, les salons, les salonnets.

C'est réglé ainsi par le protocole idiot des nécessités mondaines.

Car visiter les Expositions de tableaux est beaucoup plus mondain qu'artistique. A preuve que les snobs mâles et femelles qui s'y bousculent aux ouvertures ne sont jamais vus dans les Musées où, silencieux, se tiennent, délaissés, les chefs-d'œuvre.

Et penser que c'est pour la bande de ces poupées et de ces polichinelles qui n'y comprennent rien, qui n'en sentent rien, qui ne s'en émeuvent en rien, qu'en nos temps contemporains on peint, on sculpte, on grave, on dessine ! Oui, pour l'ornement de leurs appartements où ils ne regardent guère ce qu'ils y suspendent, satisfaits dès que, parmi leurs meubles de dentistes, apparaissent quelques objets attestant quelque chose comme un goût esthétique vague, pelliculaire, épidermique.

Des tableaux comme ceux d'Apol subiront, hélas ! ce sort piteux, ainsi que tous leurs congénères.

Aux vacances dernières, je fus à Bergame, Venise, Padoue, Vérone. J'avais à donner une conférence à Milan, où la Section belge exposait quelques Orateurs en même temps que des Locomotives et des Bières. Bonne idée venue à notre Commissaire général, l'aimable comte Adrien van der Burgh, conférencier lui-même, on le sait.

On était payé ! Oui, payé ! Cinq cents francs comme à Ostende ! Deux cents de plus qu'à Liége. Quatre de plus qu'au Cercle Artistique (quand on est Belge). Cinq cents de plus que n'importe ailleurs où sévit l'innocente et scandaleuse exploitation gratuite des Travailleurs du Cerveau à qui on n'offre même pas les trois francs, moyenne précaire de la journée des Travailleurs du Muscle.

A Saint-Gilles il y a « un » pieuvre, charmant garçon, du reste, dévoué au delà des forces humaines, qui l'hiver dernier a « célébré » la millième conférence gratuite qu'il avait extorquée à nos infortunés intellectuels, à « l'Elite » de ces accommodants jobards ! A cent francs, c'était cent mille francs ! Pour un comble d'inconscience c'est un surcomble d'inconscience !

Désormais, heureusement, il y a le Syndicat.

— Encore un ! Quel Syndicat ?

— Celui des Conférenciers ou de ceux qui sont susceptibles d'être conférenciers.

— Ah ! bah ! Et alors ?

— Alors, les syndiqués se sont engagés d'honneur à ne plus conférencier gratis *pro Deo*.

— Mazette ! Mais c'est un coup d'état ! Une révolution ! De la propagande par le fait ! Une bombe !

— Tout ce que vous voudrez, mais on arréte les frais d'éloquence, les usures de poumons, les dépenses de salive, les fatigues du gosier. Le programme est simple et légitime. On dit aux « Tapeurs » : Donnez-vous autant de peine pour trouver un monsieur qui vous aligne cinq louis, que vous vous en donnez pour trouver un monsieur qui vous dégoise une conférence, et versez cela dans ceci.

— Ah ! c'est logique ça, par exemple ! Mais Apol, mais la Peinture dans toutes ces digressions et ratiocinations ?

— C'est vrai ! Daignez m'excuser. Eh bien je constatais dans toutes ces villes italiennes que je revoyais avec émoi, abondantes en chefs-d'œuvre comme les nôtres avant les exportations forcées des gouverneurs espagnols, autrichiens, français, et les ventes stupides de nos fabriciens aux rusés antiquaires d'Israël, qu'il n'y avait pas un tableau, une statue qui n'eût sa destination fixée à l'avance quand l'artiste l'exécutait, dans une église, un monument public, une place, un palais, et ne fût traitée par lui en conséquence. Ainsi firent le Titien, le Tintoret, Luini, Giotto, Vinci et les autres, une série longue comme la Litanie de tous les Saints.

Il en résultait une harmonie séductrice.

Aujourd'hui, au contraire, toute œuvre d'art a un sort inconnu. On la vend comme une esclave qui sera menée on ne sait où, dans un harem ou dans un...? silence. L'accord entre elle et le lieu n'existe plus.

En d'autres termes, notre art n'est plus essentiellement ornemental, ce qu'on croyait, jadis, être un dogme.

Cette différence est énorme.

Où iront ces bons tableaux d'Apol ? Quel voisinage auront-ils? Quelle lumière? Quel point d'aspect?

Mystère et désolation !

Ah ! si l'on revenait aux grandes traditions décoratives? Si l'on mettait dans chacune des galeries du Nouveau Palais de Justice un artiste qualifié, en lui disant : « Décorez-nous ça. Tant que ça durera, vous aurez une rente d'autant ! » Et s il se consacrait à cette noble besogne, lui et ses élèves, comme autrefois Giotto dans la Chapelle des Arênes à Padoue !

Mais, tais-toi mon cœur, taisez-vous mes rêves. Assez de bêtises et d'illusions. Replongeons dans la suave ambiance.

Ambrose Patterson,

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Fréron, ce publiciste diffamé par Voltaire et qui vaut mieux que la réputation que lui fit le terrible ricaneur, fut, sous Louis XV, mis à Vincennes pour avoir laissé dire d'un peintre, dans son journal l'*Année Littéraire*, par un autre peintre « que son terrain semblait peint au caramel ».

Et on niera le Progrès ! On peut, aujourd'hui, du moins chez nous, épuiser contre les peintres en particulier, et contre tous les citoyens en général, la liste des injures, soit celle que j'ai donnée jadis dans *Le Peuple* et dont la cueillette avait été faite au jour le jour dans les œuvres journalistiques de nos ambidextres, soit celle, moins riche, moins pittoresque, moins curieuse qn'on trouve au mot *Injure* (deuxième groupe : dénominations outrageantes et grossières) dans le supplément du *Dictionnaire analogique de la Langue Française*, par Boissière, cet outil si utile aux écrivains qui ont la mémoire paresseuse ou l'imagination indolente (voyez, je m'en sers). Ça commence par Andouille et cela finit par Viédase !

Et c'est à faire usage de ce charmant vocabulaire que nous pas-

sons le quart d'heure d'éternité qui nous est alloué sur la Terre!

Ces « précautions oratoires » sont justifiées parce qu'il pourrait m'arriver, parlant de M. Ambrose Patterson, un Australien paraît-il, de dire que quelques-uns de ses terrains sont en caramel, quelques-unes de ses mers en orgeat, quelques-unes de ses figures en guimauve, quelques-uns de ses bonshommes en pain d'épice.

Mais je préfère, analysant le lot considérable de cent et une (nombre pour une salve) œuvrettes, pochades, croquis, notations que le Cercle Artistique a accueillies et qui transforment un de ses locaux en « salle de dépêches » d'un journal en vogue, ne plus penser qu'il s'agit d'Art, mais de simple interviewage, et écrire en conséquence.

C'est un intéressant déballage de carnets de voyage où le voyageur a griffonné ou crayonné selon le hasard des rencontres ou de ses dispositions, vite, vite, comme s'il faisait « le poignet » d'une audience ou d'un débat politique.

Quoique Australien, il raconte peu sur l'Australasie. Je crois qu'il n'y a là de ce pays des Kangourous que l'*Entrée du duc de York* à Melbourne, dans les tonalités, mais certes pas avec le talent étrangement sarcastique de l'*Entrée de Jésus-Christ à Bruxelles*, par James Ensor, le grand Ostendais.

Ambrose Patterson me semble un amateur, manquant, comme les amateurs, de tempérament; affecté, comme les amateurs, de gaucheries; pastichant à tire-larigot la manière des peintres en vue, comme les amateurs. Je viens de parler d'Ensor; il y a également, mais à la trente-deuxième dilution du Van Ryselbergh, du Monet, du Manet, du Courbet, et cœtera, et cœtera. Tantôt Patterson peint clair, tantôt il peint noir (probablement quand il est en deuil). On saute, comme Asmodée, du Bal Bullier à Tolède, de Jersey à Plougasnou, de Madrid à la Gaieté Montparnasse!

C'est précisément cette folâtrie qui amuse et intéresse.

Mais l'Art! l'Art! Où est l'Art dans ce Kaléidoscope?

Toutefois, pour ne pas être injuste, et dans un désir de citer tout de même quelque chose dans cette documentation composée de « croquages », peut-être les morceaux suivants dénotent-ils qu'à certaines heures cet homme d'un nouveau monde a ressenti quelques vibrations du frisson sacré : *Café-concert Bobino*, — *Le Bar Saint-Jacques à Paris*, — *Vendredi-Saint à Madrid*, — *La Plage*.

Et moyennant cette concession je me sens la conscience apaisée.

EDMOND PICARD.



Théatre royal du Parc : La Comédie française. M. Mounet-Sully dans *La Vieillesse de don Juan*, 3 actes en vers de MM. Mounet-Sully et Pierre Barbier (29 oct.) et *Polyeucte*, tragédie en 5 actes de Corneille (30 oct.). M. Leloir dans *l'Avare*, com. en 5 actes de Molière (25 nov.). *L'Effrénée*, com. en 4 actes de MM. F.-C. Morisseaux et H. Liebrecht (14 nov.). *La Griffe*, pièce en 4 actes de M. H. Bernstein (23 nov.).

Théatre des Galeries St-Hubert : *Zizi*, opérette en 3 actes de MM. Delaunay et Lenéka, mus. de Mlle Dell'Acqua (30 oct.). *Les Hirondelles*, opérette en 3 actes de M. Ordonneau, mus. de M. H. Hirschmann (17 nov.).

Théatre Molière : *Mam'zelle Carabin*, opérette en 3 actes de M. F. Carré, mus. de M. E. Pessard (3 nov.).

Matinées Littéraires : *Auguste Vacquerie*, au Parc (8 nov.). *La Pastorale* (14 nov.) et *Les Heures du Jour* (28 nov.) aux Matinées Mondaines.

Théatre Royal de la Monnaie : Reprise de l'*Africaine*.

La Comédie Française au Parc. — Par groupes ou isolés, les artistes de chez Molière continuent à venir nous présenter des chefs-d'œuvre d'autrefois et des œuvres d'aujourd'hui. Une troupe excellente entourant Mounet-Sully, l'illustre, offrit ainsi successivement *Polyeucte* et la *Vieillesse de don Juan*. Ces deux soirs n'eurent d'analogues que la beauté et l'entente d'une interprétation scrupuleuse et fort homogène et l'égal souci de ne rien négliger pour des effets totalement favorables.

Je ne ferai pas l'injure aux lecteurs de *La Belgique* de leur parler de *Polyeucte*. Je ne ferai pas à M. Mounet-Sully l'ennui de parler longuement de son drame... Car M. Mounet-Sully, en collaboration avec M. Barbier, est l'auteur de *La Vieillesse de don Juan*. Au lendemain des représentations des comédies modernes de M. de Féraudy dont nous nous entretenions il y a un mois, celle du drame romantique de M. Mounet-Sully est significative.

Cette pièce ne vise qu'à amener, et elle le fait habilement, — trop habilement, — des scènes à effet; le sens du théâtre, les res-

sources de la scène, les jeux d'adresse dramatique sont mis à profit avec une habileté rare. Et puis, il y a un si beau rôle...

Ah! certes, de la troublante, hautaine, cynique, séduisante, sensible et voluptueuse figure de don Juan il ne reste pas grand' chose. Et dans sa vieillesse, dans le dernier éclat que son impétuosité amoureuse jette encore, l'irrésistible amant nous apparaît étriqué, rapetissé; il navre et ne touche pas; sa plainte est pleurnichante et non pas pitoyable.

Don Juan, devenu vieux, se retire chez un parent et loin d'être le brave homme qu'il devrait et voudrait être, paisible, confident, conseiller... il met l'émoi galant au cœur de la fille de son hôte — une enfant, — au cœur de la gouvernante de celle-ci, — une écervelée, — et presque au cœur de l'hôtesse elle-même, — une vertueuse pourtant qui a résisté depuis toujours à toutes les attirances de l'amour...

Don Juan hésite entre son cœur et sa raison, — peut-être aussi, ce qui est moins poétique, entre ses sens et sa santé. Et il tue son dernier rêve; c'est le suicide sentimental de l'amant d'Elvire...

Eh! bien, non, cela ne peut pas être. L'amour de don Juan, la jeunesse de don Juan, la séduction de don Juan, la volupté de don Juan, rien de tout cela ne devrait pouvoir mourir, et c'est profaner une de nos plus éternellement chères illusions que de mettre un terme à ce qui nous enchante dans une fiction, une légende, un souvenir. L'an dernier ce fut *Don Quichotte* qui fut malmené de même sorte...

Tout cela pour tenter de donner dans une œuvre de creuse grandiloquence, dans des tirades dont la vaine rhétorique n'est pas sauvée par l'éblouissante splendeur de quelques vers, l'occasion d'un beau rôle à un interprète merveilleusement émouvant par ses jeux, ses attitudes, ses trouvailles de gestes, de regards, d'intonations, même de silences éloquents...

Je ne parle pas de la voix de cet artiste inimitable autant qu'imité.

Il n'avait pas fait réclamer l'indulgence du public, malgré un enrouement total. Je me suis, à vrai dire, laissé assurer qu'il ne s'agissait pas d'un accident passager, mais d'un mal chronique autant que déplorable.

Cette voix rauque et pleurante, sourde et hurlante tour à tour, s'allia à un jeu de contorsions et des effets de râles épouvantables, lorsque, s'étant empoisonné, Don Juan rendit à la fois son âme et... le reste. Ce furent de suggestives variations sur le mal de mer.

Mais comme le patient s'appelait Mounet-Sully, toute une salle frénétique a applaudi, acclamé, rappelé.

Le lendemain nous consola de tout cela. On joua, je vous l'ai dit, *Polyeucte* et ce fut admirable à tous points de vue.

Polyeucte néanmoins apparut tout aussi enroué que don Juan ; mais s'il mourut, ce fut, cette fois, décemment, dans la coulisse...

Il n'y a du reste encore que le classique qui convienne à des talents tels que ceux des maîtres comiques ou tragiques ayant assumé la mission de perpétuer les traditions dramatiques de la Comédie Française.

M. Leloir nous le prouva une fois de plus l'autre soir. M. Leloir a, m'a-t-on dit, écrit récemment une pièce et on va la jouer à Paris. Bénissons-le d'avoir préféré venir nous donner l'*Avare*. Il fut, dans cette création magistrale, admirable au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Son Harpagon atteint au summum de l'impression effarante, et c'est à la fois immensément artiste et profondément humain.

***

L'Effrénée. — Le 1er et le 2e acte de cette pièce inédite furent accueillis froidement; au 3e, un sentiment de malaise domina parmi le public exceptionnellement nombreux; le 4e fit enfin éclater quelques protestations. Les noms des auteurs prononcés en scène à la chute du rideau furent salués par des sifflets. Ceci fut inutile, injuste et grossier. Mais MM. Morisseaux et Liebrecht avaient beaucoup d' « amis » de lettres dans la salle... La plupart des tout jeunes porte-plumes de la littérature belge d'expression poissarde s'étaient embusqués dans les fonds des couloirs et mis à l'affût dans les troisièmes galeries.

Donc l'*Effrénée* subit un échec indiscutable; on ne l'a pas caché aux auteurs; un peu trop de férocité même s'acharna sur leur défaite. Les critiques — ceux dont l'avis importe aussi bien que les autres — ont épilogué à perte de vue sur les torts et les défauts.

Je voudrais ici à présent plutôt m'arrêter à la moralité de cette mésaventure. Je voudrais surtout dissiper un malentendu qui menace d'en être la conséquence.

Pour Dieu, que le public, ce rébarbatif, méfiant, exigeant, souvent injuste PUBLIC à qui fut offerte en pâture cette *Effrénée* infortunée, n'aille pas conclure à un échec retentissant du

« Théâtre belge » et qu'il n'aille pas conclure surtout à la nouvelle démonstration d'une soi-disant vérité selon lui incontestable : le « Théâtre belge » est impossible !...

L'*Effrénée*, il faut bien qu'on le sache, n'est pas du « Théâtre belge ». Ce n'est pas une œuvre reflétant notre mentalité spéciale, exprimant des idées, des psychologies particulières à notre race, prolongeant à la scène la vie de chez nous, décrivant des mœurs locales. Les auteurs ne l'ont pas voulu ainsi et ce fut du reste leur tort capital.

Pourquoi crier à la défaite du « Théâtre belge » et ne pas saluer au contraire, et avec satisfaction, dans tout ceci, sa victoire la plus complète, la plus significative ?

J'ai l'air de plaisanter ou d'exprimer quelque paradoxe joyeux.

Le sujet manque beaucoup trop de gaîté et surtout de futilité pour que j'aie un instant cette pensée. Mais je veux dire qu'en conduisant à une chute complète et justifiée une pièce dans laquelle ils ont uniquement montré le reflet, fait entendre l'écho lointain d'une vie, d'événements, d'un milieu, voire même de sentiments totalement étrangers, MM. Morisseaux et Liebrecht ont formellement condamné ce genre de pastiche inutile, de contrefaçon maladroite auquel trop souvent les nôtres ont sacrifié.

Au lieu d'être une peinture originale, un tel théâtre n'est qu'une lourde et fausse copie accentuant les taches, les défauts et négligeant les qualités essentielles de l'œuvre primitive.

L'*Effrénée* a pour cadre un salon parisien que peuple un monde de ducs, de marquises, d'Américaines gaillardes, de royalistes illuminés, d'officiers casse-cou en pantalons garance,... tout le fond de tiroir du guignol mondain cher à MM. Donnay, Hervieu, Capus et autres Lavedan.

M. de Breteuil, l'hôte de cette grande maison, s'occupe de politique,— en dilettante comme il convient. Il a un secrétaire, Jules Préval. Pourquoi un député belge, catholique ou libéral, n'aurait-il pas aussi bien laissé s'introduire imprudemment chez lui un nouveau Julien Sorel ? Et pourquoi Mme de Breteuil ne serait-elle pas devenue, à Bruxelles aussi bien qu'à Paris, la maîtresse de cet arriviste ?

Mais je n'insiste plus sur cette erreur initiale, et capitale je le répète.

Rapidement, j'achève de résumer l'intrigue. Préval s'est servi de l'amour de Mme de Breteuil ; il en a fait l'instrument de son ambition et à présent que, député à son tour, il voit cou-

ronnés les efforts ardents de sa volonté égoïste, il lève les yeux sur Mlle de Riviers, la jeune sœur de Mme de Breteuil et, habile à se faire aimer d'elle, se décide à demander sa main.

Un roturier Préval entrer dans une aussi antique et noble famille! Ah! fi... On se charge de lui faire comprendre l'outrance d'une telle vaniteuse et impossible entreprise. Mme de Breteuil surtout, blessée dans son amour le plus passionné, comme aussi dans son orgueil, s'affole à la seule idée d'une telle union doublement monstrueuse.

Et lorsque M. de Breteuil, moins intransigeant et toujours très sympathique à l'endroit de Préval, ne proteste pas tout de suite à la nouvelle de ce projet de mariage, sa femme ne trouve pas de meilleur moyen de le lui rendre odieux que de lui crier très haut et en des phrases plus que suggestives, la nature de ses sentiments envers l'ambitieux secrétaire... La scène pouvait être hardie et pour cela frémissante et belle. Elle est révoltante dans la pièce de MM. Morisseaux et Liebrecht. Elle a décidé, je crois, de l'échec final et cela parce que les termes dépassent la pensée de Sabine de Breteuil, quand elle avoue son amour à son mari; l'expression est brutale et cynique même de cette femme qui, *sans apparente nécessité*, sans nulle contrainte et sans aucune urgence détaille complaisamment sa faute et hurle le désir de sa chair coupable à celui à qui généralement on s'efforce au contraire de cacher ces... détails d'intimité.

A partir de cet instant, l'invraisemblance se précipite et le dénouement fatalement apparaît illogique, presque monstrueux.

Une savante préparation, le temps d'une réflexion lente et solitaire pouvaient seuls conduire de Breteuil à raffiner un moyen à la fois cruel et habile de débrouiller une situation difficile. La rapidité du théâtre, la nécessité du dialogue, et, avouons-le, le manque de doigté des auteurs, l'ont forcément rendu inconséquent et odieux.

M. de Breteuil, trahi par Préval qui lui doit tout, se venge de cette trahison en comblant les vœux les plus chers de cet arriviste sans scrupules : il lui donne sa jeune belle-sœur en mariage. Lorsque Préval le remercie, ce ne peut être qu'avec une totale sincérité et lorsque Sabine s'évanouit, ce doit être bien plutôt de stupeur que de désespoir...

Et l'*Effrénée*, me demandez-vous ? L'effrénée, d'après les auteurs, et d'après la définition que nous en donne heureusement un des personnages au cours de l'une des nombreuses conversations épisodiques qui alentissent et égarent incessam-

ment l'action, c'est la volonté que rien ne rebute, qui « ne connaît plus les limites du préjugé, ni les bornes de la loyauté », celle d'une Rastignac enfin, d'un Julien Sorel... ou d'un Jules Préval — toutes proportions gardées.

La proportion, voilà peut-être ce qui manque le plus à la comédie de MM. Morisseaux et Liebrecht. L'action, l'intrigue y est oubliée, négligée au profit d'un tas de digressions dont la seule excuse — et encore! — eût été le pittoresque ou l'esprit endiablé ou même à la rigueur, la rosserie pétillante de telle ou telle scène de *Paraître* pour rappeler le dernier venu chez nous des spécimens du théâtre en kaléidoscope. Le personnage principal, Préval, n'y occupe pas la place en vedette, n'y joue pas le rôle prépondérant. La satire, fort lourde et fort conventionnelle, d'un monde désœuvré et sans pudeur, qui pouvait être esquissée mais non appuyée, prend le pas sur le vrai sens de la pièce : la critique d'une ambition outrée et sans scrupules.

A un autre point de vue, il y eut aussi, au détriment de l'œuvre, une disproportion néfaste entre le talent des deux protagonistes principaux. M. Carpentier fut un Préval aussi déplorable que Mlle Clarel fut une excellente Sabine. M. Carpentier réussit, l'an dernier, des créations heureuses en des rôles de caractère; mais il n'a rien d'un amoureux, rien d'un arriviste de salon, ardent, passionné, compliqué surtout et charmeur nécessairement.

Tout le reste de l'interprétation fut plein de soins attentifs et intelligents. On ne pouvait mettre plus d'attouts dans le jeu des auteurs.

Et ici nous touchons à une question d'un autre ordre qui a été soulevée à propos de l'échec de l'*Effrénée*, qui donna lieu à des articles et des polémiques souvent acerbes et dont nous ne pouvons nous désintéresser.

Pourquoi M. Reding a-t-il joué l'*Effrénée* ?

Non seulement M. Reding doit, mais il veut jouer des pièces d'auteurs belges. On lui reproche de les choisir mal. Il déclare choisir les meilleures de celles qu'on lui apporte et qui sont jouables...

Qui sont jouables...

Certes M. Reding, il le répète à qui veut l'entendre, ne demanderait pas mieux que de monter *Charles le Téméraire*, d'Edmond Picard ou le *Savonarole*, d'Iwan Gilkin ou *Perkin Warbeck*, de Georges Eekhoud qui sont avec plus d'un autre drame qu'il a lu, à son avis comme à l'avis de nous tous, des

œuvres de haute valeur. Mais... Mais quels obstacles matériels ne présenteraient pas de semblables entreprises? L'exiguïté de la scène du Parc et l'absence de dégagements lorsqu'il s'agirait de planter des décors compliqués et nombreux, de faire mouvoir des foules... La nécessité d'interprètes d'un talent spécialisé en ces rôles historiques... Et enfin, les frais énormes d'une mise en scène, de costumes, d'accessoires, tout cela rebuterait les meilleurs volontés d'un directeur. Il ne faut pas qu'on oublie que le théâtre du Parc est un théâtre de comédie. M. Reding, dans le tas de manuscrits de comédies qu'on lui a soumises a choisi *Les Etapes*, de M. Van Zype, qui passeront prochainement, et l'*Effrénée.*

C'est, dit-il, tout ce qu'il a trouvé de *jouable*; ce qui ne veut pas dire qu'au point de vue littéraire, c'est ce qu'il y avait de mieux.

Mais on pourrait lui répondre : En ce cas, ne jouez plutôt rien. Et personne ne lui reprocherait de ne pas courir au-devant d'une défaite néfaste, momentanément tout au moins, à la cause du « théâtre belge ».

M. Reding a, dans le cas présent, exagéré sa volonté d'être consciencieux. Il avait *promis* une revanche à MM. Morisseaux et Liebrecht de l'échec de leur *Miss Lili.* Malgré les avertissements réitérés, ceux-ci, avec une juvénile témérité, ont voulu passer outre. Ils ont perdu la revanche. Ils n'ont, selon moi, qu'un parti à prendre : changer de jeu... et nous donner enfin une pièce qui ne serait plus d'importation parisienne et d'outrance psychologique inacceptable.

*
* *

La Griffe. — Je disais tout à l'heure avec quel sentiment de malaise fut accueillie la scène odieuse entre M. et Mme de Breteuil au 4e acte de l'*Effrénée.* Ce malaise se fût transformé certes en écœurement si la scène, qui n'est pas sans avoir quelque analogie avec la précédente, du 4e acte de la *Griffe* eût été le fait d'un ou de deux jeunes auteurs belges et non celui d'un M. Bernstein. Quand on a écrit le *Détour*, la *Rafale* et autres maîtres drames, on peut faire passer bien des choses au théâtre : on nous le fit bien voir l'autre soir...

Il est vrai d'ajouter que les applaudissements, les acclamations d'une salle étonnamment agitée, et passionnée même par instants, allèrent au moins autant, si pas beaucoup plus, à M. Chautard, l'interprête, qu'à M. Bernstein, l'auteur.

Le type de l'homme déjà âgé s'éprenant d'une toute jeune femme et connaissant par cet amour toutes les félicités et toutes les souffrances a souvent été mis à la scène ou dans le roman. Lorsque, l'an dernier, fut représentée *Jeunesse* de M. André Picard, je rappelais précisément un tas de ces pièces qui ont eu le dessein de montrer l'éternel et fatal triomphe de la jeunesse sur le déclin de la vie, du printemps du cœur sur son automne, des cheveux blonds et des teints clairs sur les tempes grises et les rides... Qu'on se souvienne de *l'Ecole des Femmes*, de *l'Ecole des Vieillards*, de *la Souris*, de *l'Etincelle*, de *la Massière*, de *la Marche nuptiale*, de *la Dame de la mer*, de *la Chance de Françoise*, de *la cousine Bette*, de *l'Enfant malade*, de *Balbine*, voire du *Marquis de Priola* et même du *Maître de Forges*!

L'Achille Cortelon de M. Bernstein s'éprend d'Antoinette Doulers. Il a vingt-huit ans de plus qu'elle et est le père d'une fillette ombrageuse et indépendante. Cortelon dirige un important journal de retentissante action sociale. Antoinette est fiancée à un jeune homme à qui elle s'est donnée déjà, de toute sa ferveur, du reste. Mais Antoinette est ambitieuse et elle est cruelle aussi. Et puis son père la pousse avec un cynisme ingénu dans cette voie qui s'ouvre, si engageante, du mariage opulent, mais sans amour...

D'Achille Cortelon, déjà vieux et passionné, raccroché à cette félicité sénile qui sera la suprême joie de sa vie, qui est son dernier espoir, Antoinette a vite fait d'étouffer tous les scrupules, de tarir toutes les sources d'honnêteté, de conscience, même d'amour-propre, de déprimer l'intelligence et d'avachir le corps.

Anne Cortelon, qui hait sa jeune belle-mère et voit clair dans son existence d'ambition, de ruine et même de vice, — car Antoinette ne se refuse aucun amant –, fuit le toit paternel et va vivre libre, en artiste, en sculpteur garçonnier rapidement arrivé à une enviable notoriété. Le père oublie, renie son enfant par amour pour sa femme.

Vincent Leclerc, un apôtre intransigeant des doctrines du parti, refuse d'écrire l'article de louche mais fructueuse compromission que lui dicte Cortelon à qui le suggéra Antoinette. Le patron chasse le plus fidèle de ses rédacteurs par amour pour sa femme.

Antoinette trompe son mari avec tous ceux qui s'approchent d'elle. Cortelon le sait et se tait parce que les bribes d'amour qu'on lui abandonne satisfont sa passion affolée.

Antoinette va devenir la maîtresse de Vincent Leclerc, l'ennemi le plus méprisé de Cortelon... Le vieillard le sent, le devine, le craint. Il va trouver son ennemi avec qui il est brouillé depuis dix ans et il va l'implorer de ne point lui prendre sa femme, après tous les autres. Dans la situation comme dans les termes, la scène est d'une audace et d'une crudité violentes.

Voir ce vieillard déchu, ce vieillard à cheveux blancs, sa face ridée et grise couverte de larmes, se traîner en geignant aux pieds de Leclerc, farouche et dédaigneux, le supplier en des termes dégradants de ne pas coucher avec sa femme : « une garce, dit-il, une garce, je le sais, mais une garce dont je ne puis me passer... », voilà le plus honteux et le plus avilissant spectacle que nous pouvions compter voir un jour à la scène ?

Le plus honteux ?.. Je ne sais. M. Bernstein a voulu dépasser ces limites mêmes de l'horreur. Et il a fait son 4e acte.

Cortelon est devenu ministre, mais ministre concussionnaire. On l'attend à la Chambre où il va devoir, par un discours retentissant, faire litière des accusations de la Droite... Hélas ! une lettre maladroite l'a irrémédiablement compromis. La défaite est certaine. Et lorsque Antoinette en a conscience, cette certitude de la chute du faîte de la richesse, de la considération, du pouvoir où l'a conduite son mari ambitieux par amour, lui met aux lèvres des paroles de dégoût, d'ignominie. Elle jette à la face ravagée du vieillard le défi de son impudeur, le mensonge de sa tendresse. Elle lui crache la certitude qu'elle ne l'a jamais aimé, qu'elle s'est donnée à tous les autres et, avec son dernier amant, elle fuit loin de cette ruine affolée, ignoble et lâche...

Et la *Griffe*, c'est cette possession d'un cœur et d'un corps de vieux par une passion qui étouffe en lui tous les sentiments, toutes les dignités, toutes les volontés.

On voit quelle âpre peinture, quel tableau farouche a sollicité le talent fait de rudesse, d'amertume aussi et de dessein de fouiller des consciences tourmentées que nous révéla maintes fois déjà le jeune dramaturge.

Certes son art n'est pas sans grandeur et sa façon d'entendre le théâtre révèle autant d'audace que d'originalité. Mais la recherche de tels cas exceptionnels, de tels types d'humanité rare et de passions exacerbées conduit aisément à une outrance hérissée d'écueils.

Dans la *Griffe*, si peut-être nous consentons à accepter le spectacle de la déchéance écœurante du vieillard dominé par un amour en définitive très sincère, nous protestons devant l'igno-

minie de l'âme sans pitié, sans bonté, sans pudeur de cette femme qui ne respecte, n'aime et n'épargne ni son fiancé, ni plus tard son mari, ni entretemps ses amants. Et enfin, même dans ce milieu taré, chez ces gens d'origine populacière, dans ces bouches vulgaires, le langage brutal, les jurons et les mots orduriers sont choquants.

Mais en revanche, quelle science admirable de la scène, quel don d'empoigner le public, quelle adresse à lui faire oublier l'horreur et l'exagération au profit de l'émotion, même si celle-ci, tout artificielle, n'est que très passagère et physique avant tout.

Si tout le monde s'est taillé un succès dans *La Griffe*, remarquablement montée au théâtre du Parc, si Mlle Clarel a trouvé des accents de sournois et captivant enjôlement, des mouvements canailles à souhait de haine et de dégoût ou bien passionnés intensément de tendresse et de désir, si Mlle Carmen d'Assylva a crânement et finement silhouetté le personnage inquiétant d'Anne Cortelon, si M. Barré a fait un père Doulers plaisamment exalté autant que louchement complaisant, si M. Jean Laurent a, malgré une extinction de voix presque totale, donné un relief à la fois exact et sobre à la figure hautaine et grave de l'indéfectible Leclerc et si beaucoup d'autres mirent de la vie et de la vérité autour de ces principaux, M. Chautard réalisa la perfection du naturel, atteignit par l'impressionnante réalité de son masque et de son jeu à un tragique vraiment émouvant. La scène finale de sa démence, lorsqu'il grimpe sur sa table de travail, dans son cabinet somptueux de ministre, et que, blessé au visage par une pierre lancée du dehors où gronde et braille l'émeute populaire, il hurle la *Carmagnole*, est d'une horreur admirable...

* * *

Zizi. — Descendons des hauteurs des quartiers aristocratiques où règne le théâtre sévère et venons nous délasser à voir et à entendre spectacles et musiques d'un tout autre genre.

Aux Galeries comme au Parc, deux pièces ce mois-ci : une belge et une autre... Comme au Parc, les auteurs belges n'ont pas eu le courage de leur nationalité. Comme au Parc, cela ne leur a pas porté bonheur. Personne, en effet, ne contestera, je pense, que *Zizi* est définitivement rentrée dans un oubli dont elle eût pu, sans inconvénient, ne jamais sortir.

Zizi est une enfant espiègle, qui joue à sa marraine tous les

tours les plus pendables, notamment celui de peindre en bleu les vaches de la ferme, de mettre du chococat dans les bouillons de culture de son oncle le vieux savant, de se promener en chemise au milieu d'un bal à grand tra-la-la, — et même de se faire aimer en cachette par un joli baron du voisinage.

Tout cela se passe sous le Directoire, ce qui n'empêche pas les auteurs du libretto de mettre de l'argot très XXe siècle dans la bouche de leurs personnages, de leur faire danser une parodie de la Mattchiche, — que sais-je encore? — et l'auteur de la partitionnette de rappeler, non sans agrément d'ailleurs, bien des motifs connus depuis Offenbach et jusqu'à Messager. *Véronique*, notamment, hante singulièrement depuis quelques années, tous les compositeurs de duos amoureux et de valses d'opérettes.

La musique au surplus a peu de place dans ce vaudeville à rares couplets qu'est *Zizi*, monté et joué avec une élégance et un entrain charmants. Mlle Tourjane, la pimpante transfuge de la Monnaie, y débuta dans un genre qui lui convient à merveille et M. Villot continua à nous réjouir par d'inénarrables trouvailles d'un comique du meilleur aloi.

*
* *

Les Hirondelles. — C'est d'ailleurs l'interprétation et les soins parfaits de mise en scène, le luxe coquet de tout l'ensemble qui sauvent toujours aux Galeries des pièces dont la chute, sans ces appoints, serait probablement immédiate.

Comment résister au plaisir en effet d'applaudir un quatuor tel que celui qui mène avec un entrain du diable les folles péripéties des *Hirondelles?* Je veux parler de Mmes Maubourg et Tourjane et de MM. Forgeur et Villot. Et tout le reste de l'interprétation, et les chœurs eux-mêmes méritent de totales louanges.

Mais d'autre part quelle incohérence dans l'intrigue et comme on devine que l'auteur n'a dû compter que sur les voix, l'esprit, la fantaisie débridée de ses interprètes et aussi sur l'art de son collaborateur? En l'occurrence ce fut M. Hirschmann dont la verve et le charme délicats, les trouvailles mélodiques sont souvent exquis, dont la belle humeur reste toujours très distinguée.

Les Hirondelles, c'est un pensionnat fameux de Versailles où une couple d'étudiants amoureux et déguisés vient enlever une couple de fillettes éprises en secret...

Mais je ne vais pas vous raconter cela; c'est fou, c'est inco-

hérent et si cela fait rire ce n'est pas en en lisant le froid et terne récit.

* * *

Mamzelle Carabin. — Beaucoup plus fine est l'intrigue de l'opérette de M. Fabrice Carré, Elle nous transporte dans le monde turbulent et insouciant du Quartier Latin et nous y voyons comment une jeune étudiante qui veut faire la sérieuse et vivre en « garçon » studieux parmi ses copains du Droit ou de la Médecine, se prend à son propre piège et finit par où tous les autres commencent... De jolies notations sentimentales, des mœurs et des types estudiantins croqués de verve, des épisodes tour à tour plaisants et attendris fournirent au musicien M. Émile Pessard l'occasion de donner libre cours à une inspiration facile et souvent originale.

Par instants, cela se hausse jusqu'à la distinction de l'opéra-comique et comme Mlle Kervan chante à ravir et joue spirituellement le rôle de Mamzelle Carabin, comme M. George a dessiné une typique et joviale figure de vétéran de la Faculté, M. Guillemins celle d'un amoureux sympathique et sincère, comme tous les autres y mettent chacun du sien avec entrain, tout cela fait un spectacle charmant.

* * *

Les matinées littéraires. — La 2e de la saison au Parc. Auguste Vacquerie y ressuscitait, non pas le grandiloquent et tourmenté Vacquerie de *Tragaldabas*, mais celui de la fantaisie, de la fuite éperdue aux pays bienheureux et jolis de fiction, de rêve et de poésie, celui de *Souvent homme varie...* qui renouvelle l'antique et toujours aimable fable de l'inconstance amoureuse... Beppo voudrait se faire aimer de Fideline qui ne l'aime point. Il use de toutes les armes et la jalousie seule lui réussit. En feignant d'adorer Lydia, il émeut Fideline; mais à la flamme, le papillon volage s'est brûlé les ailes et voilà Beppo sincèrement épris de Lydia qu'il n'avait sollicitée que par jeu...

M. Mayen et M. Barré, côté hommes, Mlle Rachel Raynald au port de reine blonde toute séduisante en de merveilleux atours, Mlle Adeline Derives, mutine et ravissante et coquette, côté femmes, jouèrent avec finesse ce badinage aimable.

M. Jean Bernard avait présenté Auguste Vacquerie au public, Auguste Vacquerie et beaucoup d'autres gens et aussi beaucoup

d'autres choses que son théâtre, ses livres, ses chroniques. Il a parlé de tout M. Jean Bernard, pendant une heure, et il a promis de parler encore plus et encore autrement au cours de chacune de ses quatre conférences successives... On écoute, on écoute, il va, il va, il va, M. Jean Bernard. Il se perd en route et on le suit quand même. Il plaisante, et on rit. Il pontifie, et on approuve. Il raconte, et on s'intéresse. Il s'emballe, et on applaudit.

M. Jean Bernard est un causeur irrésistible. Mais quel drôle de conférencier!...

Il admire et continue Sarcey, notre oncle feu, dont il entend du reste être le disciple. Et c'est bien cela.

M. du Chastain, lui, qui présentait les divers numéros du programme copieux mais monotone de la première des *Matinées mondaines*, parle aussi avec une facilité rapide et sans façons. En trente minutes il a eu le temps de féliciter les organisateurs de ces petites réunions de bonne compagnie, de saluer ceux et surtout celles qui y fréquentent, de remercier ceux et celles qui prêtent leur concours, de faire l'historique de la Pastorale depuis la création du monde jusqu'à celle des troupeaux de mille têtes de moutons dans les pâturages australiens, de se déclarer l'inventeur spolié des conférences littéraires à Bruxelles et de prouver qu'Emile Zola n'avait pas fait une Pastorale lorsqu'il écrivit *la Terre*!!! Le « saint Jean-Baptiste dans le désert », de Rodin, n'est pas non plus une statuette pour chapelle de village ni telle « Hiercheuse », de Meunier, une « p'tite femme » pour boudoir de marquise?...

Enfin les sœurs Lapoutje (un bien vilain nom pour de si jolies personnes) sautillèrent au pied levé, c'est le cas de le dire, quelques danses de callisthénie plutôt rudimentaire.

Deux charmantes personnes se racontèrent en confidence des choses que le public n'entendit pas, mais que la direction avait eu l'aimable et prévoyante attention de faire éditer (1) et distribuer ensuite aux assistants, ce qui permit à ceux-ci de lire après coup les vers charmants d'un spirituel à-propos de circonstance signé H. Liebrecht.

Une chanteuse quelconque, un ténor au galoubet sympathique roucoulèrent des rondes villageoises, pastourelles et

(1) Aux *Editions de la Belgique Artistique et Littéraire*, naturellement.

bergerettes surannées. Enfin deux belles artistes de la Comédie Française, Mlles L'Herbay et Madeleine Roch évoquèrent l'émouvant souvenir de Virgile en récitant une *Eglogue à Daphnis* qui fut le vrai charme et la seule note d'art de cette après-dînée.

Pendant l'entr'acte, les jolies dames empanachées, endentellées, papotantes et souriantes se ruèrent (oh ! avec grâce et modération, bien entendu..) vers la tasse de thé dont les *Matinées mondaines* sont l'original prétexte, — tel un cornet satiné enfermant le bonbon. Il y eut énormément d'appelées et très peu d'élues. Le glacier de service avait été chiche de tables et de sièges...

En somme un début plutôt malheureux qui eut, — et je l'enregistre avec satisfaction — un lendemain tout à fait réussi. La 2e *Matinée Mondaine* en effet, laisse une véritable impression d'art ravissant et le programme répondit à une conception d'ensemble où tout s'harmonisa parfaitement.

Il s'agissait d'un commentaire, parlé, chanté, joué des « Heures du Jour ». M. Léo Claretie parla avec un esprit très délicat, sans l'affectation agaçante trop habituelle aux conférenciers parisiens, avec un charme distingué dans la voix comme dans le geste et surtout une érudition littéraire très sûre et un goût exact sans pédanterie.

Mlle Géniat et M. Dessonnes, deux jeunes artistes de la Comédie Française, maintes fois appréciés à Bruxelles, lurent des poèmes d'aube, de midi ou de nuit parmi lesquels certains tirés des *Heures d'après-midi* de notre grand Verhaeren apparurent des plus émouvants. M. Ed. Jacobs fit chanter, pleurer, soupirer et rire son violoncelle avec la maîtrise qu'on lui connaît. De Mlle Angèle Delhaye, cantatrice, nous retiendrons surtout ses somptueux atours et son opulente beauté blonde...

—

Il me faudrait parler encore de *Madame Chrysanthème* que le théâtre de la Monnaie a monté avec un luxe et un souci de couleur locale somptueux et parfaits et qui a été joué et chanté de façon remarquable pendant qu'entretemps, ô surprise, l'*Africaine* remportait un succès qui va jusqu'à l'emballement... Les salles ne désemplissent pas. Je suis allé, comme tout le monde, revoir le bon vieil opéra de jadis et comme tout le monde, je l'avoue sans honte, j'ai subi l'artificiel prestige. S'ils n'avaient que cela pour eux, les Meyerbeer et autres, ils l'avaient bien : l'adresse à séduire, à duper peut-être, mais à captiver, ne fut-ce

que pour un moment, notre attention, — par instants même notre émotion... Et puis ce diable de M. Scribe vous arrangeait si adroitement des histoires palpitantes. Et puis tous ces rois, tous ces grands seigneurs, toutes ces nobles dames avaient, vus de loin, baignés dans la lumière des frises et des rampes, des allures de si authentique majesté...

Bien entendu ce mirage de l'Art, ce pastiche de la Vie, ces reflets de la Raison et du Sentiment n'évitent l'ennui et le ridicule que par le secours sans aucune faiblesse d'une interprétation scénique et vocale en tous points remarquable. Nous écoutons, nous regardons et nous ne pensons plus à juger ou à comprendre. Ce fut bien le cas cette année à la Monnaie et voilà probablement l'explication du succès étonnant de cette reprise.

L'*Africaine* a trouvé des interprètes vraiment excellents. Mme Ch. Mazarin, hautaine et troublante tragédienne, possède un organe profond et sonore qui ne manque néanmoins pas de charme. La voix de Mlle Sylva, en revanche, est pure, ailée, souple et cristalline. Le creux de M. Vallier, un Pedro de fière allure, sonne avec une ampleur rare et une vibrance magnifique. M. Laffitte, distingué, s'il hésite dans le médium, excelle à lancer des notes audacieusement hautes et M. Layolle, Nélusko farouche et bien disant, trouva mieux que dans ses précédents rôles l'occasion d'affirmer un tempérament très artiste et de faire retentir une voix riche et chaude.

Beaucoup d'autres furent à la victoire, dans le détail comme dans l'ensemble et par toute cette Jouvence la bonne *Africaine* put donner l'illusion d'une nouvelle jeunesse...

Il me faudrait parler aussi de *Chaîne anglaise* que vient de représenter l'Olympia continuant la série des bonnes fortunes que lui valurent *Cœur de Moineau*, *Triplepatte*, le *Bourgeon*, — et du *Carillon de Saint-Arlon* qui a pris possession de la scène du Molière. Mais je me suis attardé ; ma copie devient envahissante et ces spectacles de fin de mois trouveront place dans ma prochaine chronique.

Paul André.



1er CONCERT YSAYE : M. Raoul Pugno (28 octobre). — 1er CONCERT POPULAIRE : Mlle G. Dehelly, M. Karl Jörn (11 novembre). — 1er CONCERT DURANT; Festival Schumann : MM. A. De Greef et Pablo Casals (18 novembre). — 2e CONCERT YSAYE : M. E. Van Dyck (25 novembre). — Séances G. Pitsch; J. Bisschops, F. Collet et G. Liégeois; Al. Scriabine; Conservatoire royal; Scola Musicæ; Groupe des Compositeurs belges; Marie Mockel et Stéphane Austin.

Mariant les intérêts du public avec ceux des artistes, la mission du critique ressemble à celle des héros antiques, des parlementaires entre belligérants de jadis : ils doivent concilier tant d'intérêts adverses qu'ils finissent par mécontenter tout le monde...

Le plus sage devant cette fatalité est d'en tirer une liberté plus grande, une franchise plus apparente. N'hésitons pas à user aussitôt des bons côtés de notre fâcheuse situation et dénonçons, pour commencer, la déplorable multiplicité des auditions, souvent plus déplorables encore. Voici la saison à peine rouverte et déjà les concerts, les « récitals » (on ne respecte même pas la langue, la pauvre langue française dont les réformateurs veulent « offrir » la physionomie orthographique aux « primaires »), toutes les formes de la présentation musicale sévissent au delà de toute mesure... (Des musiciens manquer de mesure!) Les artistes et même les virtuoses sérieux n'étant pas si communs qu'on le croit d'ordinaire, cette augmentation du nombre correspond à un abaissement effroyable de la qualité. Comme une certaine virtuosité banale court les rues (et les salles de concert! Les rues ce ne serait rien encore, on en serait quitte pour un petit sou...), chacun veut avoir sa séance, au grand dam du public dont l'attention se lasse et dont l'intérêt se détourne. Le pire est que nos grands concerts semblent subir un peu cet envahissement de la médiocrité. Des solistes, au Concert populaire, ne laissèrent pas que de donner un certain étonnement, bien moins par leur insuffisance que par la « disparité » qui

séparait leur inexpérience de nos grandes séances musicales. Comme pour le Doge à Versailles, leur plus grand étonnement devait être de s'y voir! Pour les Concerts Ysaye, l'atmosphère d'un des talents les plus « magnétiques » qui soient, ne parvient pas, bien souvent, à masquer le défaut d'études préparatoires. Le succès des nouveaux Concerts Durant ne peut faire oublier ce que nous attendons de nos deux grandes institutions « concertantes », leur passé glorieux, et l'avenir, le présent, qu'elles nous doivent.

Il est vrai que le mal nous semble aussi facile à signaler que difficile à restreindre. Comment convaincre de jeunes artistes et même des vieux, de l'inutilité, pour eux, de se produire? On se rappelle l'anecdote trop connue dans laquelle si joliment s'exprime toute la désinvolte férocité du XVIIIe siècle. Comme un malheureux objectait à une autorité quelconque : « Il faut bien que tout le monde vive ! » — « Je n'en vois pas la nécessité quand il s'agit de vous! » lui fut-il riposté...

Nous n'avons plus cette sagesse brutale. Devant cette inférieure vie musicale qui, désordonnément, s'affirme, nous n'osons pas dire qu'elle ferait mieux de disparaître... C'est à peine si nous osons le penser!

Du reste, le mal n'est pas lié à la vie musicale seulement. Par tout le domaine artistique, nous voyons la médiocrité trop nombreuse mettre en question la légitimité du succès. Maeterlinck demande quelque part qu'on décourage la vertu pour la rendre plus pure, pour qu'elle en arrive à ne plus rien vouloir en dehors d'elle-même. Peut-être que l'on encourage trop le grand nombre, le grand nombre médiocre... Alors, faire de la peine aux « jeunes élèves », aux petites « servatoires », comme on disait jadis avec un surnom amusant ? Mais en tout cas, la littérature n'a pas de Conservatoire, pas trop d'encouragement non plus, semble-t-il, et l'encombrement est pareil avec d'analogues conséquences dans la forme même de la production artistique.

Ces conséquences nous les reconnaissons surtout dans un vague retour au classicisme ou tout au moins aux formules classées. S'abandonner à des recherches individuelles, à l'inspiration, selon un mot désuet, reste toujours périlleux. En s'en référant aux modèles, on s'expose beaucoup moins, on se couvre de la plupart des reproches courants ; le seul reproche sérieux, celui de manquer d'art sincère, ne tombe pas plus dans le sens de la foule que l'art lui-même... Voilà pourquoi un retour clas-

sique, vague mais réel, suit en littérature le triomphe des Maeterlinck et des Verhaeren ; en musique, celui des Berlioz et des Wagner ; en peinture, celui des Monet, des Claus, des Marcette. Mais en voilà bien long pour dire comment notre fille n'est pas assez muette !... Pourquoi la musique d'ici et d'aujourd'hui nous encombre à nous submerger.

Essayons de résister par des notes brèves et strictes.

M. Georges Pitsch est un excellent violoniste de l'école d'Ed. Jacobs. Il a fait entendre, dans la salle de la Grande-Harmonie, le 4 novembre, une série d'interprétations fort applaudies.

Mlle Jeanne Bisschops, dans une séance le 8 du même mois, au « Burgh » Ravenstein, se montra une bonne pianiste amateur, secondée le mieux du monde par Mlle Fanny Collet, cantatrice sympathique, et M. G. Liégeois, violoncelliste connu. Au programme, des classiques et des modernes en « un affreux mélange » résumé par cet étonnant caprice de M. Saint-Saëns aux dépens de Gluck.

Le même jour, à la Grande-Harmonie, M. Alexandre Scriabine donnait une première audition de ses œuvres qui remplirent encore une séance peu après. Comme pianiste, M. Scriabine est un spécialiste de la main gauche ; comme compositeur, il est philosophique, naturellement, puisque Russe, et met un art plus ingénieux que puissant au service des spéculations les plus sévères. Il y a notamment une certaine *sonate no 3, op. 23*, en *fa-dièze* mineur et en des états d'âmes à faire reculer feu Schopenhauer, s'il était encore de ce monde plein de musiciens à programmes !... Malgré tout, le public a été « épaté » et subjugué par une forme nouvelle et personnelle.

Raoul Pugno, au 1er Concert Ysaye, ce fut évidemment un triomphe. Dans le *Concerto* de Mozart, il exprima surtout avec une légèreté et un charme inimitables tout ce qu'il y a de fantaisie ailée et de pensée profonde à la fois en cette musique éternellement belle... La pièce de résistance du programme, le poème en trois parties de Vincent d'Indy : *Jour d'été à la Montagne*, apparut plus limpide dans le long commentaire imprimé remis aux auditeurs que dans la succession d'harmonies, de polyphonies, ingénieuses et rares certes, mais pas toujours d'une très évidente signification descriptive.

Du Bach, du Rimsky-Korsakoff nous promenèrent enfin avec un intérêt varié à travers les époques et les écoles.

Le 2e CONCERT YSAYE fut tout entier dans l'audition de Van Dyck. Laissons aux professeurs de chant de dénombrer les notes plus ou moins fanées dans cette voix émouvante; chacun prend son plaisir où il le trouve. Nous préférons admirer le grand artiste, son articulation merveilleuse, sa science musicale, l'inspiration qui lui fait vivre les chefs-d'œuvre de Wagner. Dans la scène des filles du Rhin il sut mettre toute l'inconscience héroïque devant la mort, tout l'amour triomphant seul dans dans l'immense crépuscule anéantissant l'univers des dieux. Comme nous l'avons dit en commençant, notre fiévreuse existence moderne, anémiant la *vie artistique* comme toutes les autres, oblige à des exécutions insuffisamment préparées. Ce fut le cas pour la *septième symphonie* de Beethoven dont Mottl notamment nous montra de trop belles interprétations pour pardonner à celle-ci. En revanche, *Le Chasseur maudit* de César Franck, par son romantisme un peu artificiel (mais si ce n'était artificiel serait-ce romantique?) permettait de remplacer tout par la fougue de mise dans la maison du maître Ysaye. Le prodige s'opéra et l'honneur fut sauf!

Le 1er CONCERT POPULAIRE. — Nous en avons déjà un peu parlé. Il fut surtout consacré à la musique moderne, hors de laquelle se trouvait seulement la notoire *Marche turque des Ruines d'Athènes*, de « Beethoven-Liszt ». On sait déjà que la nouvelle école anglaise trouve dans les œuvres d'Elgar une beauté sévère, ennemie des dissonances et des modulations. L'*Introduction* et l'*allegro* pour quatuor solo et orchestre à cordes furent exécutés distraitement. Le *Gethsemani*, de M. Joseph Ryeland, exprime de belles tristesses, mais n'arrive pas peut-être à nous donner tout ce que l'homme peut sentir des affres d'un Dieu agonisant. En contraste, *Till Uylenspiegel*, de M. Richard Strauss, fit étinceler les savantes polyphonies pour lesquelles nous avouerons un faible très peu classique. Tout cela excellemment exprimé par un orchestre de bon style. Comme solistes, il y eut une jeune élève de M. Wouters, Mlle DEHELLY à qui nous ne voulons faire nulle peine même légère, M. CARL JÖRN qui chanta le récit du *Graal* déjà entendu parfois... croyons-nous, et des « lieder » exquis que nous ne connaissions guère.

Au CONSERVATOIRE, la distribution des prix fut relevée d'une charmante allocution de M. de Mot, avec des triomphes pour MMlles Dauvoin, Jean, Godenne, et d'excellentes auditions d'ensemble dont le *Fakelzug* de notre Paul Gilson.

La Scola Musicæ (pourquoi, en musique, ne parle-t-on jamais français ?) de la rue Gallait inaugura des séances auxquelles le but éducatif suffirait à assurer toute sympathie. Cependant, elle y fait des programmes savants (une séance Chausson) ; en promesse, l'exécution intégrale de la *Rebecca* de Franck, et des exécutants comme Bosquet, Chaumont, Englebert, Doehaert.

Le nationalisme n'a pas besoin d'être à la mode pour que le Groupe des Compositeurs Belges attire toutes les sympathies, parfois, hélas, un peu trop platoniques... Il a quitté la Grande-Harmonie pour le Ravenstein, où il poursuit courageusement ses concerts, lesquels ne sont pas la seule raison de son existence ainsi qu'en témoigne un recueil de mélodies qu'il vient de faire paraître avec des œuvres de MM. Henri Henge, Charles Henusse, Lucien Mawet, Raymond Moulaert, Julius-J.-B. Schrey. Plusieurs de ces noms se retrouvaient dans le 1er concert de la saison ouvert par M. Ch. Hénusse. Son *Impression d'Automne* manque d'ampleur sonore ; le *Poème d'amour*, malgré des harmonies cherchées, a le charme des romances anciennes ; l'*Andante*, pour violon, violoncelle et piano, se tourmente sans se grandir. Trois morceaux de M. L.-Fl. Delune : *Le Hardi Chasseur*, à effet sans imprévu, *Lied pour Mignon*, *Chanson à danser*, ont une harmonieuse douceur, mièvre, gracieuse. Trois pièces pour piano de M. Aug. de Boeck sont sérieusement construites et chantent franchement sans fausses notes. Trois mélodies et un *Hymne d'Amour* pour deux voix de femmes avec accompagnement d'orgue, violoncelle et piano, semblent uniformément pâles. Interprétation inégale et dont il nous semble inutile de constater les faiblesses, très excusables.

M. Félicien Durant, qui fit entendre l'an dernier, à l'Alhambra, un fort beau poème symphonique, n'a pas hésité à fonder les « Concerts Durant » dont un « festival Schumann », pour commémorer le cinquantième anniversaire de la mort du maître, vient d'ouvrir la série. Chaque concert, après Bruxelles, sera donné à Anvers. Gand, Liége, Charleroi, Mons, Tournai, Lille... Le programme fut même réduit en vue d'un départ imminent. En tout cas, le travail consciencieux et assidu mérite, à ces concerts, mieux, beaucoup mieux que de la sympathie. Le directeur obtient de son orchestre des choses encore inconnues en Belgique... Les *pianissimi*, les accompagnements des solistes étaient exceptionnels de douceur et d'attention respectueuse.

Jamais Arthur De Greef ne joua avec autant de souci d'interprétation. Quant à Pablo Casals, il est non seulement le grand violoncelliste du siècle, mais encore l'artiste qui comprend une œuvre et, grâce à une virtuosité merveilleuse, peut l'exprimer à la perfection. La *Symphonie nº IV* de Schumann, entre autres morceaux d'un programme sévère, obtint tous les soins que demande cette œuvre particulièrement difficile.

Deux séances. le 15 et le 23, au Ravenstein, rassemblèrent un programme assez paradoxal mais curieux. La première comprenait des maîtres français du XVIIIe siècle, avec Lulli comme ancêtre et Piccini comme antagoniste. Ainsi fut prouvée une fois de plus cette vérité philosophique que toute chose se complète de son contraire. La seconde séance résumait le mieux possible la jeune école française, ou plutôt Franckiste; Lalo y figurant comme « dernier maître du néo-romantisme »

Une conférence de M. Jean-Jacques Olivier fut des plus heureuses sur la musique et les lettres de ce XVIIIe siècle, plein d'équivoques cependant : élégant et brutal, naïf et dissolu; où Manon et Julie coudoyèrent les pâles victimes du « divin marquis... » Mme Marie Mockel sut prendre les styles divers de ces divers auteurs, en leur gardant les deux atmosphères bien différentes des deux époques, l'une de candeur affectée et l'autre de science impatiente, si nous pouvons oser ce mot pour notre actuelle nervosité éperdue. Nous avouons aimer moins M. Stephane Austin dont les belles qualités de chanteur mondain commandent notre estime sans arriver à nous émouvoir.

Auguste Joly.

MEMENTO

Nos Éditions. — A la liste des volumes qui viennent de paraître aux *Editions de la Belgique Artistique et Littéraire* : Delphine Fousseret, roman par Paul André ; L'Effrénée, comédie en 4 actes, par F. C. Morisseaux et H. Liebrecht; Etudiants Russes, par Iwan Gilkin, vont s'ajouter ceux actuellement sous presse : Trimouillat et Méliodon, vaudeville satirique par Edmond Picard ; Les Feuilles d'Or, roman par Carl

Smulders ; LES INTELLECTUELS, pièce en 3 actes par Horace Van Offel.

Paraîtront ensuite :

A LA BOULE PLATE, roman de mœurs bruxelloises, par Georges Garnir, illustrations d'Amédée Lynen et G. Flasschoen.

HÉLÈNE PRADIER, pièce en 3 actes, par André Fontainas.

LE MASQUE TOMBE..., roman par Henri Liebrecht.

LE PRESTIGE, pièce en 4 actes, par Paul André et Léon Tricot.

CŒUR DAMNÉ, roman, par Jean Laenen.

L'ECUEIL, pièce en 3 actes, par Horace Van Offel.

***

Le Musée du Livre, l'association qui a été fondée à Bruxelles il y a quelques mois par une vingtaine de groupes et d'institutions s'occupant des choses du Livre, va bientôt s'installer dans ses meubles.

Des démarches faites auprès du gouvernement ont abouti et le Musée a obtenu la jouissance d'une maison dépendant des Bâtiments Civils et située au centre de la ville, rue Villa Hermosa, 3.

C'est dans cet immeuble, antique demeure du XVIe siècle, que l'on travaille en ce moment aux installations de la « Maison du Livre ». Les associations fédérées y trouveront un local organisé en cercle, avec salle de réunion, salles de cours et de conférences, salle de lecture, salle de collection, salle de démonstration. L'inauguration de la « Maison du Livre » aura lieu au cours du mois de décembre. A cette occasion sera présenté au public de la capitale, avec de nouveaux développements, l'*Exposition du Livre belge d'art et de littérature* qui a rencontré un si réel succès à Ostende cet été.

Le Musée du Livre a pour objet les progrès de la confection du Livre au point de vue technique et artistique, le rôle du Livre dans l'éducation publique et le développement économique des industries du Livre pour lesquelles de nouveaux débouchés doivent être cherchés. Un des moyens d'action très pratique du Musée sera la formation de collections systématiques comprenant, d'une part, les produits des industries concourant à la production des arts graphiques et, d'autre part, des exemplaires d'ouvrages et de travaux modernes choisis parmi ceux qui peuvent être présentés comme modèles d'art et de métier.

Il a été fait appel aux éditeurs et aux industriels afin qu'ils

collaborent à la nouvelle institution par l'envoi de leurs ouvrages, de leurs catalogues ou de leurs spécimens.

* * *

Concerts Populaires. — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 2 décembre, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de Mme Merten-Culp, cantatrice, et de M. Paul Kochansky, violoniste. Programme : 1. Huitième Symphonie de Beethoven ; 2. Concerto pour violon avec accompagnement d'orchestre de P. Tschaïkowsky, par M. P. Kochansky ; 3. a) *Nacht und Traüme* et b) *Gretchen am Spinnrad*, de Schubert ; c) *Der Asra* et d) *O süsse Mutter*, de C. Löwe, par Mme Merten-Culp ; 4. *Fantaisie écossaise*, pour violon et orchestre, de Max Bruch, par M. P. Kochansky ; 5. a) *Mainacht* et b) *Salomé*, de J. Brahms ; c) *Verborgenheit* et d) *Morgen alle böse Zungen*, de H. Wolf, par Mme Merten-Culp ; 6. Ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn.

Répétition générale le samedi 1er décembre, à 2 heures. Pour les places, s'adresser chez Schott.

* * *

L'Académie Royale des Beaux-Arts, 144, rue du Midi, a ouvert une Exposition publique de reproductions d'après des toiles capitales du *Musée de Berlin*, de la *Galerie impériale de Vienne* et de la *Galerie de Lichtenstein* : Andréa del Sarto, Altorfer, Giovani Bellini, Borgognone, Botticelli, Pierre et Jean Breughel, Canale, Canaletto, Caravage, Carpaccio, Cima, Claude Lorrain, Cranach le Vieux, Dürer, Grivelli, Guardi, Kulenbach. Le Maître de Flemalle, Quentin Metsys, Moretto, Palma Vecchio, Pesne, Poussin, Raphaël, Guido Reni, Rembrandt, Ribera, Rubens, Ruysdael, Ter Borch, Tintoret, Titien, Van de Capelle, Van Dyck, Van der Goes, Van der Meer de Delft, Van der Weyden, Van Eyck, Lucas van Leyde, Van Orley, Van Ostade, Velasquez, Veronèse Luigi, Viviani et Zurbaran.

* * *

Les Revues. — Quelques naissances en ces derniers temps :

A Paris : Le Censeur *politique et littéraire*, revue hebdomadaire de combat, de critique et de polémique, sous la fougueuse direction de M. J. Ernest-Charles.

La Phalange, où M. Jean Royère a groupé une brillante collaboration qui compte plusieurs de nos prosateurs et poètes fidèles de La Belgique.

La Revue des Flandres, ayant une double direction, à Lille et à Bruxelles. Organe régionaliste, s'occupe d'art, de littérature, de sociologie française en terre flamande.

En Belgique : L'Humanité nouvelle reparaît sous un nouvel aspect. C'est M. Heyman, de Gand, qui, aidé d'un comité conseil où nous relevons les noms de G. de Greef, Aug. Hamon, Errico Leone, Domela Nieuwenhuis, Edmond Picard, Robertson, E. de Roberty, M. A. Simons, Tarrida del Marmol, Em. Vandervelde, etc., a assumé la tâche de rendre une vie nouvelle à ce beau périodique international de sciences et de lettres.

La Jeune Wallonie (Mlle Nelly Lecrenier et M. René Dethier, directeurs) entreprend avec vaillance le bon combat littéraire dans le « pays noir »,

La Revue Funambulesque, mensuelle, juvénile, volontiers satirique, de belle humeur et d'indépendante allure (R. Decerf et R. Colleye, directeurs).

Reçu les publications habituelles d'échange :

Art moderne ; Samedi ; Thyrse ; Revue générale ; Fédération artistique ; Verveine ; Florilège ; Wallonia ; Tribune artistique ; Guide musical ; Tout-Liége ; Revue nationale ; Bulletin mensuel de la Scola Musicæ ; Belga Sonorilo ; Congo belge ; Journal des Etudiants. — Mercure de France ; Critique ; Occident ; Ame latine — Das literarische Echo.

*
* *

L'Association bruxelloise pour la culture et l'extension de la langue française organise au théâtre du Parc, à l'occasion du tri-centenaire de Corneille, une représentation de *Nicomède*.

M. Albert Lambert, fils, de la Comédie Française, y prêtera son concours et M. Albert Giraud fera une conférence préliminaire.

L'Académie Française sera officiellement représentée à cette solennité, qui aura lieu le mercredi 5 décembre.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome V

ANDRÉ, Paul.

BIBLIOGRAPHIE

Binet-Valmer : *Les Métèques*, roman de mœurs parisiennes (Ollendorff, 1 vol. in-18 à fr. 3.5o). — L'auteur, dans son épigraphe, explique le titre, apparemment peu significatif, du volume qu'il nous offre, après le *Sphinx de plâtre* et le *Gamin tendre* dont le succès d'originalité fut très grand. Les *Métèques*, c'étaient, dans l'antique Athènes, les étrangers domiciliés dans la ville. Pour M. Binet-Valmer, ce sont les étrangers habitant aujourd'hui la France.

Leur moralité n'est pas toujours exemplaire; leurs trafics, leurs ambitions, leurs peu scrupuleux agiotages nous offrent des exemples sans édification de ce qu'a pu réaliser le rastaquouérisme cosmopolite dans un monde pour qui la politique aussi bien que l'amour sont des armes au service de la conquête de l'argent et du pouvoir. Les Métèques contemporains ont pris Paris pour champ de bataille et M. Binet-Valmer se fait avec une ironie passionnée leur ardent historiographe.

***

Maria Sirtaine : *Les heures ardentes*, poèmes (Liége, l'Edition artistique). — Vers d'inspiration variée, de facture tour à tour classique et libre. Les sujets traités, les impressions notées, les tableaux dessinés ne sont pas toujours d'une nouveauté rare, mais l'expression n'est ni sans charme ni sans art.

***

Camille Bellanger : *Traité usuel de Peinture* (Garnier, Paris, 1 vol. in-18 ill. à 5 francs). — L'auteur poursuit avant tout un but pratique. Il est lui-même un peintre de mérite, ancien Prix de Rome, et a voulu intéresser les plus profanes à son art en leur indiquant des règles et des méthodes ingénieuses et simples.

***

Ch. Regismanset : *L'Ascète*, roman (1 vol. in-18 à fr. 3.5o. Sansot, éd.). — Etude de psychologie amoureuse qui vise à scruter les dessous, à démonter les ressorts de quelques âmes compliquées et subtiles. C'est l'adultère envisagé au point de vue de ses symptômes et de ses raisons les plus secrets et les plus rares par un artiste préoccupé de littérature, de vivisection sentimentale, d'expression délicate et neuve, d'émotion peut-être vécue.

***

Paul Fraycourt : *De la charrue à la pourpre* (1 vol. in-18 à fr. 3.5o, Stock, éd.). — Roman d'actualité en même temps que tableau très curieux d'un monde vers lequel se sont toujours tournées volontiers les curiosités. Il s'agit du clergé, des prêtres de tous rangs et de tous caractères. Le héros de l'histoire imaginée par M. Fraycourt est un humble valet de ferme qui embrasse la carrière ecclésiastique et, de son paisible presbytère de village, s'élève jusqu'aux suprêmes dignités cardinalices.

***

J. Esquirol : *Petits et gros bourgeois* (1 vol. in-18 à fr. 3.5o, Stock, éd.). — Peinture souvent amère, parfois poussée jusqu'au ridicule un peu gros, toujours bouffonne, — mais peut-être exacte, d'un monde de petites gens friand de potins, aux soucis menus, aux tares peu édifiantes, aux vertus simplettes.

***

E.-A. de Molina : *Sensations et horizons* (Librairie Nilsson 1 vol. in-18 ill. à fr. 3.5o). — Jersey, la Bretagne, le Midi.,. M de Molina a flâné dans des parages sans merveilles inconnues, mais il les a explorés avec curiosité et décrits avec charme ; cela lui permet de nous intéresser encore dans un genre littéraire beaucoup trop exploité et pour cela devenu si banal.

L'auteur sait observer et sentir ; nous partageons ainsi aisément ses enthousiasmes et ses émotions.

Il aime aussi parfois à penser, à philosopher même et ce ne sont pas les moins bons moments que nous passons en son agréable compagnie.

***

Tallemant des Réaux (Ed. du *Mercure de France*, 1 vol. in-18 à fr. 3.5o). — Voici un volume plein d'intérêt ajouté à la série qui parait depuis quelque temps sous le titre : *Collection des plus belles pages* et a pour but de nous révéler les fragments caractéristiques de quelques Maîtres du passé peu ou mal connus de notre génération. Après Gérard de Nerval, Chamfort, Rivarol, Heine, Rétif de la Bretonne, nous trouvons ici le plus original

de ce que contiennent ce que des Réaux appela ses *Historiettes* et qui constituent les petits Mémoires extraordinairement curieux, reflets fidèles des mœurs et des événements de tout le XVIIe siècle.

***

Anthologie des Écrivains belges de langue française : *Jean d'Ardenne* (Association des Écrivains belges, un vol. in-18 à 1 franc). — Continuant l'intéressante et utile série de ses biographies accompagnées d'extraits judicieusement choisis, l'Association des Écrivains belges consacre son dernier volume à Jean d'Ardenne, le pseudonyme populaire sous lequel se cache ce lettré délicat et ce journaliste parfait qu'est Léon Dommartin. On connaissait mal ou fort peu l'œuvre de l'un des premiers champions de notre Renaissance littéraire. Les pages ravissantes, souvent inédites, que voici, seront pour beaucoup une révélation. C'est dire combien fut opportune leur publication.

***

Jean Saint-Yves : *Sur les côtes de Meuse* (Ed. de « Patria », un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Au hasard d'une garnison sur la frontière, l'auteur a regardé, a rêvé, s'est souvenu, et il a espéré. Homme de la génération qui vit le jour au lendemain des tragédies de 70, ce soldat n'a rien oublié des émotions de son enfance et parmi ses petits « Chasseurs » aguerris, devant les horizons qu'occupent les régiments ennemis, en proie aux incessants désirs de revanche, il vibre d'un perpétuel enthousiasme patriotique. Les pages qui l'expriment sont d'une ardente sensibilité et, descriptivement, d'un pittoresque délicat, évoquant les paysages lorrains avec une authentique piété.

***

Henri Céard : *Terrains à vendre au bord de la mer* (Fasquelle, un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans une suite de menus événements, dans une succession de tableaux, de portraits qui s'enchaînent pour constituer les diverses étapes d'une intrigue romanesque, M. Céard dépeint tout un coin de la côte bretonne et les gens qui y vivent : étrangers venus s'installer là-bas, indigènes aux mentalités pittoresques. C'est une œuvre de satire amusante, de péripéties attachantes et la longueur de ce roman de plus de huit cents pages ne laisse pas traîner ou s'amoindrir un instant l'intérêt.

***

Henry Bordeaux : *Paysages romanesques* (Plon-Nourrit, un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le critique et l'historien s'allient pour nous conduire aux bords du Rhin où vécurent Heine et Beethoven, où passèrent Gœthe et Hugo, où flotte encore l'âme des deux armées : la grande, qui passa victorieuse... et puis l'autre; ils évoquent aussi les décors où s'écoulèrent des vies ou des amours illustres : l'Abbaye-au-Bois, la Chartreuse, la Malmaison.

***

Camille Marbo : *Christine Rodis* (Un vol. in-18 à fr. 3.50, Stock, éd.). — Sous la forme bien usée du « Journal », l'auteur nous raconte tous les émois, les inquiétudes et les déboires sentimentaux de Christine Rodis, adepte fervente de l'union libre, qui ne rencontre dans l'application personnelle de ses théories morales et sociales que déboires et désenchantement.

***

Jules Sageret : *Les Grands Convertis*. (Ed. du *Mercure de France*, 1 vol. in-18 à fr. 3.50). — Quelles sont les vraies raisons de la lutte actuelle entre l'Eglise et la Démocratie? Ne pouvant interroger ni l'une ni l'autre dans l'avis de tous les fidèles ou de tous les chefs, ne pourrait-on trouver réponse à la question en dégageant les causes qui ont amené tels notoires esprits à passer d'un clan dans l'autre? M. Sageret tâche à résoudre ce problème psychologique littéraire et doctrinal. Les « sujets » qu'il a choisis et qu'il présente avec une verve caustique sont MM. Bourget, Huysmans, Brunetière et Coppée.

***

Dr Paul Richer : *Nouvelle anatomie artistique du corps humain* (Un vol. in-8o à 6 francs, Plon-Nourrit, éd.). — L'éminent professeur a condensé en quelques chapitres de portée pratique son plus considérable ouvrage sur la même matière. On y voit comment la Science vient au secours de l'Art ou inversement comment l'Art a besoin de la Science.

Fernand Larcier.

